

Terre de Rançon

Anne McCaffrey

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

Science-fiction

Anne
McCaffrey

LE CYCLE DES HOMMES LIBRES

Terre de rançon



POCKET



Hérétiques – créateurs de ebooks indépendants.

ANNE McCaffrey

LE CYCLE DES HOMMES LIBRES

TERRE DE RANÇON

Traduit de l'américain par Simone Hilling
Titre original : FREEDOM' S RANSOM

Quand Kris Bjornsen et ses camarades esclaves furent largués par leurs maîtres, les Cattenis, sur une planète inhabitée, ils seraient tous morts sans l'aide de Zainal, catteni rebelle exilé par son propre peuple. Mais ils survécurent sur la planète qu'ils baptisèrent Botany et, avec le temps, chassèrent les Cattenis de la Terre et des planètes voisines.

Technologiquement limitée, mais riche en ressources naturelles, Botany doit trouver sa place dans la nouvelle configuration de l'univers. Un voyage sur la Terre montre à Kris et à Zainal à quel point la planète dévastée a besoin de l'aide de Botany. D'autres mondes, également, ont vu leurs richesses diminuées par le régime des Cattenis ; Barevi, la planète voisine, n'est guère plus qu'un bazar où tous les marchands se livrent à des malversations, où des bribes de la technologie terrienne, autrefois si puissante, peuvent se troquer contre des céréales et des minerais. Botany a besoin de technologie et, selon certains, de la volonté de se protéger de l'afflux de réfugiés. À mesure que s'estompe l'influence de leur planète natale, les colons de Botany doivent décider quel genre de monde ils veulent devenir.

PRÉFACE

Quand les Cattenis, mercenaires d'une race extra-planétaire nommée les Eosis, envahirent la Terre, ils utilisèrent leur technique standard de domination, en atterrissant simultanément dans cinquante grandes villes de la planète et en exilant toute la population, qu'ils répartirent dans tous les mondes cattenis et vendirent comme esclaves, avec d'autres espèces conquises.

Un groupe de prisonniers de la planète Barevi, plaque tournante de l'empire catteni, fut largué sur une planète inhabitée de type-M, avec des rations et des outils, et abandonné à son sort. Chuck Mitford, ancien sergent des marines, prit le commandement du groupe hétéroclite, comprenant des Turs, combattifs et renfrognés, des Deskis arachnéens, des Rugariens poilus, des Ilginishs distraits, des Morphins étiques, au milieu d'une majorité d'Humains. Assez curieusement, il y avait parmi eux un Catteni, l'Emassi Zainal, embarqué par erreur sur le vaisseau prison. Certains voulurent le tuer immédiatement, mais Kris Bjornsen, originaire de Denver, suggéra qu'il détenait peut-être de précieuses informations sur la planète où ils étaient échoués. Les connaissances de Zainal, bien que limitées, sur les prédateurs locaux, leur sauvèrent la vie. Une fois qu'ils furent installés dans un site rocheux, protégés par des grottes et des falaises, Chuck Mitford organisa rapidement un camp, utilisant au mieux les compétences spécifiques de chaque espèce, et assignant sa tâche à chaque membre de cette communauté insolite. Toutefois, ils découvrirent bientôt que la planète était habitée – par des machines, les Mécanos, qui cultivaient de vastes surfaces et élevaient des bovins à six pattes. Les colons apprirent rapidement à démonter ces machines et à en utiliser les pièces pour fabriquer les équipements dont ils avaient besoin.

Au cours d'une confrontation avec un autre vaisseau d'esclaves, venu larguer de nouveaux prisonniers, les colons obtinrent des cartes aériennes de la planète. Ils y repérèrent ce qui semblait être une installation artificielle, sans doute construite par les propriétaires originels de ce monde. Un membre de l'équipe de reconnaissance lança une capsule d'alarme – plus par curiosité que dans l'espoir d'obtenir une réponse. Les maîtres eosis et les propriétaires de la planète s'en aperçurent. Une équipe de recherche eosie, venue pour ramener Zainal afin qu'il assume son devoir familial d'hôte d'un Eosi,

échoua dans sa mission. Les propriétaires de la planète, que les colons avaient baptisés les « Fermiers », vinrent leur rendre visite et se révélèrent être une forme de vie pacifique, sans aucun rapport avec les Eosis. Ils prirent même des mesures pour les protéger contre ces tyrans.

Au cours de leurs explorations de ce nouveau monde, Kris apprit que Zainal avait échafaudé un plan en trois phases qui, espérait-il, mettrait fin à la domination des Eosis sur son peuple et, incidemment, inclurait la libération de la Terre. Zainal expliqua à Mitford et à d'autres militaires de l'armée, de la marine et de l'aviation, comment il entendait procéder – initialement en s'emparant du prochain vaisseau qui viendrait larguer des esclaves sur Botany.

La réussite de la phase initiale de ce plan rapporta aux colons non pas un, mais deux astronefs opérationnels. Même avec la possibilité de quitter Botany, Zainal disait souvent : « Largué je suis, largué je reste », attitude de défi et phrase qui devint la devise des colons.

Quand les satellites de surveillance des Eosis furent de l'autre côté de leur monde, les deux vaisseaux dont disposait maintenant la colonie purent infiltrer Barevi et se procurer du carburant et les fournitures indispensables. Kris, qui savait déjà assez de catteni pour discuter avec les marchands, et d'autres colons parlant le catteni, se déguisèrent pour accompagner Zainal dans cette expédition. Ils en profitèrent pour sauver certains Humains dont l'esprit avait été endommagé par les sondes mentales des Eosis. Zainal en profita également pour entrer en contact avec des Emassis dissidents, chefs cattenis qui avaient juré de mettre fin à la domination des Eosis.

Les premiers efforts de Zainal ainsi couronnés de succès et Botany en sécurité, les colons étaient plus que prêts à le suivre. Continuant à travailler non seulement pour libérer son propre peuple, mais aussi celui de la Terre, Zainal partit en mission spéciale vers la Terre, où un mouvement de résistance très actif commençait à éroder la domination des Cattenis. Dans *Terre d'Élection*, Zainal risqua sa vie lors d'une tentative pour détruire les Eosis, avec l'aide des Cattenis dissidents, et pour conquérir la liberté de Botany et des autres mondes coloniaux peuplés d'esclaves humains. Mais ce n'était que la première phase du plan. Kris connaît assez Zainal pour comprendre qu'il a toujours l'intention d'établir le contact avec les Fermiers et de découvrir leur monde natal. Toutefois, ce projet est différé quand les colons s'aperçoivent que les matériels dont ils ont besoin ont tous été pillés sur la Terre et sont maintenant stockés sur Barevi. Comme les marchands bareviens ne veulent pas lâcher leur butin sans être payés, Kris et Zainal doivent de nouveau quitter Botany et trouver un moyen de payer ces matériels dont Botany et la Terre ont tant besoin.

CHAPITRE 1

Le messager de Kamiton arriva dans un vaisseau de reconnaissance rapide de type Bébé, et Jerry Short, l'officier de service au hangar, informa immédiatement Zainal de son arrivée imminente et de sa demande d'autorisation d'atterrir. À son tour, Zainal appela Kris, Peter Easley et Dorothy Dwardie, en leur qualité de membres du Conseil d'administration de Botany, pour qu'ils le rejoignent. Il avait de bons rapports avec Kamiton et désirait que tout reste « régulier », expression qu'employait souvent Kris pour dire « transparent ». Il reconnut le signal qu'employait fréquemment Kamiton, et il se prépara donc à de mauvaises nouvelles, mais il n'avertit pas les autres, préférant qu'ils entendent le message sans préjugés. Les nouvelles n'étaient peut-être pas mauvaises. Mais sinon, pourquoi Kamiton aurait-il envoyé un messager, ce qui suggérerait qu'il ne tenait pas à émettre sur les lignes de communication de Botany.

Kamiton avait choisi un neveu de Zainal, premier-né de la sœur favorite de Zainal, ce qui confirma son mauvais pressentiment. Comme Kris le faisait souvent, elle compara le nouvel arrivant à son bien-aimé Zainal. Elle ne s'attendait à aucune ressemblance, mais quand le jeune homme, qui devait avoir dans les vingt-cinq ans, s'approcha, elle remarqua qu'il était un peu plus petit que son oncle, mais quand même grand pour un Catteni. Il avait la lourde stature d'un véritable Catteni, né, élevé et adapté à la forte gravité de Catten. Elle ne fut pas étonnée par sa peau grisâtre et ses yeux jaunes. Sous le soleil de Botany, la peau de Zainal avait pris une chaude couleur brun clair, qui faisait paraître Paxel terne par comparaison. Mais c'était dans les traits que leur différence était le plus visible. Elle avait toujours aimé le nez de Zainal, moins charnu que celui de la plupart des Cattenis. Sa bouche était plus attirante, moins épaisse que celle de Paxel, et plus expressive, la renseignant souvent sur son humeur. La bouche était assez sévère pour l'heure, et Kris nota un léger étirement des lèvres, indiquant qu'il trouvait la situation désagréable et voulait en finir au plus vite. Elle soupçonna alors qu'il prévoyait un problème.

C'est pourquoi, en qualité d'un des gouverneurs de Botany, Zainal salua affablement son neveu et lui offrit du café – breuvage dont s'étaient récemment entichés les Cattenis. Paxel sourit, découvrant trois dents en or qui obligèrent Kris à réprimer un sourire étonné.

Zainal dissimula sa surprise en présentant Paxel, par son nom et son rang, en commençant par Dwardie.

— Voici le premier-né de ma sœur, l'Emassi Paxel. Je te présente l'Éminente Dame Dwardie, l'Excellente Dame Emassi Kris, et Peter Easley.

Il prit le message que Paxel lui tendit un peu à contrecœur. Il portait le sceau de Kamiton, plus les caractères confirmant que Kubelin et Nittin savaient au moins qu'un message lui était envoyé. Cela n'augurait rien de bon. Du geste, il montra une chaise à Paxel dans le bureau du hangar, puis il rompit le sceau. Il ne put réprimer un grognement de consternation. Quand il eut digéré son contenu, il le jeta à travers la table à Kris, qui lisait un peu le catteni, quoique pas tous les termes et courtoisies diplomatiques. L'essentiel stipulait, comme écrit en lettres rouges, que « les marchands de Barevi ne céderont pas sans compensation les biens terriens saisis par les capitaines eosis ou cattenis ». Les yeux de Paxel s'étaient emplis d'étonnement, quand Zainal avait montré le message d'abord à Kris plutôt qu'à Peter. Très peu de femmes cattenies étaient consultées sur les questions ayant quelque importance.

— Tu veux dire qu'ils exigent des pots-de-vin pour nous les rendre ? demanda-t-elle, outrée. Et qu'ils ont envoyé la nouvelle par le premier-né de ta sœur pour que tu ne le tues pas sur-le-champ ?

Zainal parvint à ne pas sourire de sa rapidité à comprendre le subterfuge. À travers la table, elle lança le message à Peter.

— Quoi ? fit Dorothy Dwardie, tout aussi indignée, lisant le message par-dessus l'épaule de Peter.

— Les marchands bareviens sont très attachés aux biens de ce monde, dit Kris, qui avait souvent dû traiter avec eux pendant son asservissement sur la planète commerciale, et plus récemment déguisée en officier catteni pendant sa visite clandestine.

— Ça ne leur fait rien de vendre des marchandises volées ? demanda Dorothy, fronçant les sourcils sur le texte que Peter regardait sans y comprendre goutte.

— La plupart de ce qu'ils vendent a été « acquis » d'une façon ou d'une autre, dit Kris surveillant la réaction de Paxel.

— Le commerce est au point mort maintenant qu'il n'y a plus de matériel provenant de... (Paxel s'éclaircit la gorge) la technologie des Eosis.

— La technologie ? s'écria Peter, foudroyant le jeune homme du regard.

— Terminologie polie pour « acquisition forcée », dit Kris avec calme. Toutefois, sachant comment Barevi fonctionne, ça ne me surprend pas, ajouta-t-elle, montrant le message. Je ne pensais pas que nous obtiendrions quoi que ce soit sans un *quid pro quo*.

— Un quoi ? demanda Zainal, fronçant les sourcils à ces mots inconnus.

— Vieille expression latine. Quelque chose en échange d'autre chose, lui dit-elle à voix basse.

— Mais ce butin *doit* nous être rendu, rétorqua Peter, puisque les chaînes de production de pièces essentielles ne fonctionnent plus. Les pièces détachées que les Cattenis ont « acquises » pourraient remettre en état beaucoup de véhicules inutilisables.

— D'accord sur la nécessité de rentrer en possession de ces pièces, surtout des éléments de communication, dit Kris.

— Le commerce est au point mort sur Barevi, et les marchands refusent de livrer leurs marchandises, répéta Paxel, comme si c'était l'idée la plus importante.

— Même si nous utilisons les mêmes technologies..., commença Peter.

Kris l'interrompit du geste.

— C'est un bel exemple de psychologie cattenie, dit-elle, souriant à Paxel.

Être premier-né conférait à Paxel une certaine protection en ce qui concernait son traitement de messenger, mais Kris n'avait pas l'intention de mâcher ses mots ni d'échanger des politesses hypocrites.

— « C'est largué, ça reste », jusqu'à ce que ce soit payé d'une façon ou d'une autre, reprit-elle, parodiant facétieusement leur devise en un effort pour détendre l'atmosphère.

— On nous avait promis la restitution des matériels enlevés par la force dans les usines terriennes, dit Peter.

Elle le gratifia d'un long regard appuyé.

— Les marchands exigent des compensations.

— C'est de la piraterie, dit Dorothy, tout aussi contrariée.

— C'est du business, dit Kris. Je les connais. Marchander est un mode de vie. De plus, nous avons profité de beaucoup d'articles piratés rapportés par la première expédition sur Barevi.

Kris la fit taire du regard. Dorothy n'avait sans doute pas considéré ces acquisitions comme du vol, puisqu'elles avaient été payées, du moins au marché de Barevi. Mais Kris se demandait si les marchands avaient été payés pour ces articles portés au compte d'un faux vaisseau catteni. Bon, c'était le problème des comptables cattenis.

— Mais Kamiton..., commença Peter.

— Le Suprême Emassi Kamiton a fait de bonne foi une promesse qu'à son grand regret il ne peut pas tenir maintenant, dit Paxel. Il essaie de résoudre une situation délicate pour tous ceux qu'elle concerne.

Il s'inclina devant Zainal avec respect.

Zainal fut impressionné par l'assurance de Paxel, et il s'efforça de

dissimuler sa déception en s'apercevant que ses plans, peut-être trop ambitieux, étaient contrariés par les exigences des Bareviens. Établir des lignes de communication faciles entre Botany et la Terre était vital, car les connexions actuelles étaient fragiles et sujettes à plus de délais que n'en justifiait la distance. La technique de communication par « giclées », développée pour le contact avec la colonie martienne, était idéale pour envoyer des tas de messages de la Terre à Botany et réduisait, dans une certaine mesure, le temps de transmission, mais il avait espéré créer des liens similaires avec les autres mondes coloniaux forcés, ce qui consoliderait la position de Botany dans le nouvel équilibre des puissances de cette partie de la galaxie — à tout le moins grâce à des contacts avec des mondes peuplés de Terriens à la même mentalité.

La restauration de quelques manufactures de base de l'industrie alimentaire, minoteries et conservation des aliments, était essentielle, non seulement pour relancer les économies locales et réparer les infrastructures urbaines dévastées, mais aussi pour fournir des marchandises aux marchés de Barevi, où régnait actuellement la plus grande pénurie. De plus, devoir payer une rançon pour des matériels inutiles aux Bareviens et que leurs marchands conservaient dans leurs entrepôts constituait une autre insulte. La réparation et la remise en service des sources d'énergie annihilées lors de l'invasion cattenie, ou plus tard quand les Forces de la Résistance avaient tenté de chasser les Cattenis de la Terre, étaient d'importance capitale. Le rétablissement de communications faciles était vital pour l'effort de reconstruction. Il était impératif de savoir où les secours étaient le plus indispensables et comment participer au règlement des urgences locales. Les priorités devaient être établies par des experts et, pour ce faire, des informations locales étaient essentielles. Il aurait aimé voir des satellites de communication au-dessus des neuf autres mondes cattenis, et avoir des liens avec Catten et Barevi. Il sourit à Paxel : les messages seraient plus faciles à envoyer et moins dangereux à porter. Il se demanda fugitivement si Kamiton avait prévu les problèmes qu'il rencontrerait en sa qualité de nouveau chef des Cattenis. Certainement, quand Kamiton avait promis de restituer les matériels pillés — et Zainal avait spécifiquement mentionné ce qui avait été transporté sur Barevi, car il savait déjà quels biens étaient exposés sur ses marchés —, Zainal avait douté, même alors, qu'il fût possible de les récupérer facilement. À l'évidence, Kamiton ne jouissait par d'un aussi grand soutien qu'il l'avait prévu ou que Zainal l'avait espéré. C'est pourquoi il se débarrassait du problème sur Zainal.

Zainal pouvait fulminer et menacer, mais comme il n'avait aucune possibilité de représailles et pas d'armée, ce ne seraient que de vaines menaces. Zainal n'avait aucun moyen de forcer Kamiton à tenir sa

promesse. Sa priorité avait été d'assurer en toute sécurité l'autonomie de Botany et celle des autres mondes coloniaux forcés occupés par des Terriens. La puissance militaire des Cattenis était intacte, même si les Eosis avaient été détruits et que Botany n'avait aucun espoir de victoire contre la formidable flotte cattenie – surtout depuis que la remarquable « bulle » indestructible des Fermiers avait été retirée de l'espace entourant Botany. Kamiton n'aurait pas permis l'existence d'une Botany armée et prête à se défendre, et Zainal n'y avait pas fait allusion. À la place, il s'était occupé à faire rentrer les émigrants forcés dans leur monde natal – s'ils le désiraient – et à assurer leur indépendance par rapport aux Cattenis s'ils choisissaient de rester. Botany était la plus vivable et développée des colonies forcées, de sorte que cela avait constitué une concession de la part de Kamiton. Concession sans doute critiquée et réexaminée par les Cattenis conservateurs à présent au pouvoir dans leur monde natal.

— Mais nous n'avons que des produits alimentaires pour racheter les biens qu'il nous faut, dit Dorothy, ajoutant : Enfin, si nous avons bien compris ce que tu dis. Un *quid pro quo*. Quelque chose en échange d'autre chose.

— Rançon est le mot juste, Dorothy, dit Zainal, la saluant de la tête.

— Et en conscience, nous ne pouvons pas mettre à contribution les réserves des Fermiers, répliqua Kris qui, avec Zainal, s'opposait fermement à de tels agissements. Au moins pas dans ce contexte. Nourrir les affamés sur notre monde, c'est une chose.

— Et nourrir les affamés de Barevi en est une autre, dit Peter avec conviction. N'avons-nous rien d'autre pour faire du troc ?

Kris remarqua que Peter était fasciné par les dents en or de Paxel.

— Voyons ce que Miller a en stock.

Elle hocha la tête, comprenant où il voulait en venir.

— Une once contre quelle quantité de matériel ? demanda Zainal, suivant sa pensée. Kris, voudrais-tu avoir la gentillesse de contacter Mike ? dit-il, montrant de la tête le poste de communications principal du hangar. Il faut d'abord savoir de quoi nous disposons. Et, Paxel, peut-être aurais-tu la bonté de nous suggérer des matières premières ?

Kris sourit à Paxel et se leva avec grâce.

— Je reviens tout de suite.

Elle ne put s'empêcher d'adopter une démarche provocante, car Paxel la regardait avec intérêt. Elle ne tirait pas vanité de sa longue et mince silhouette, ni de sa coiffure séduisante. Elle ne se considérait pas comme belle, même si Zainal lui affirmait souvent qu'elle l'était, mais elle se savait agréable à regarder.

Elle s'avança dans le hangar principal où était assis Jerry Short, l'air extrêmement nerveux.

— Tout va bien, Jerry, nous n'allons pas tuer le messenger, dit-elle

avec un grand sourire.

— Il paraît que les Eosis le faisaient tout le temps, dit-il, pas totalement rassuré.

— Le Catteni est un neveu de Zainal.

— Je ne crois pas que ça aurait gêné les Eosis.

— Moi non plus, mais Zainal n'est pas Eosien. Veux-tu voir si tu peux contacter Mike ?

— Mike Miller ?

Kris s'assit sur la plus confortable des trois chaises branlantes faisant face à l'unité-com.

— Lui-même.

— Pourquoi ? On a besoin d'or pour les dents ? demanda Jerry par-dessus son épaule tout en cherchant le numéro de l'unité-com de Miller puis le tapant sur son clavier.

— Tu sais que c'est une très bonne idée, Jerry.

L'une de ses priorités secrètes était d'acquérir de nouvelles chaises pour ce poste de travail, afin que plus personne n'ait de problèmes de dos et de coccyx après les longues heures de service.

— Je me demande combien de paquets de pièces détachées nous pourrions obtenir pour une once de poudre d'or.

— Combien d'or faut-il pour faire une couronne dentaire ?

— Est-ce que nous avons des dentistes sur nos listes ?

Jerry tapa une séquence sur un autre clavier.

— Je vais voir, dit-il.

Au même instant, la voix grailonneuse de Miller répondit à leur appel.

— Ici, Miller. Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

Mike était de bonne humeur, reconnut Kris à cette aimable salutation. Et regretta d'y mettre fin.

— Ici Kris. Et il s'agit encore de ce que je peux te soutirer, Mike. Je t'en supplie. As-tu extrait des métaux assez précieux pour que nous rachetions nos matériels aux marchands de Barevi ?

— Quoi ?

Ce simple mot rappela à Kris que Miller avait une réputation de bagarreur. C'était un costaud, qui avait consacré sa vie à de durs travaux physiques et qui, dans une bagarre, aurait tenu tête même à un Catteni.

Peut-être devrait-elle l'emmener avec eux sur Barevi. Mais pour la même raison, peut-être pas. Zainal n'avait pas parlé d'une mission d'importance, mais elle savait qu'elle serait nécessaire et exigerait la présence de tous ceux qui connaissaient le catteni.

— D'après mes informations, ils n'ont que des matériels pillés sur la Terre. Et ils devaient nous les rendre.

— C'était l'idée originelle mais, à l'évidence, ils se sont ravisés.

— Je croyais que Zainal avait trouvé le moyen de les obliger à tenir parole, dit Mike, jurant entre ses dents.

— Ils ont des caisses de pièces que nous pouvons utiliser, mais ils ne veulent pas les lâcher sans compensation. Alors il faudra nous limiter et payer pour ce qui nous est le plus nécessaire, Mike. Ça ne me plaît pas plus qu'à toi, et Zainal est apoplectique.

Ce qui était exagéré, mais elle savait que Zainal était très mécontent de la situation. Les Terriens avaient dû avaler quantité de couleuvres depuis l'invasion des Cattenis, et beaucoup avaient connu pire.

— Tu es en veine, Kris. Nous avons extrait des diamants de la coulée découverte par Sergei. Des pierres magnifiques. Les collectionneurs les paieraient une fortune, ajouta-t-il, avec une inflexion trahissant une immense curiosité. Non taillées, bien sûr, mais c'est l'« eau » qui est importante. Laisse à d'autres le soin de les tailler pour en tirer le meilleur parti. Je ne pensais pas qu'elles pourraient nous servir, alors je me suis concentré sur les diamants industriels. Personne ici ne voudrait dépenser les crédits de la colonie pour les grosses pierres.

— Pourquoi ? Tu pourrais en trouver d'autres ?

— Pour quoi faire ? C'étaient les Eosis qui faisaient main basse sur les gemmes dans l'économie des Cattenis. Et ils sont tous morts, il paraît.

— Je me demande qui voudrait des gemmes, maintenant qu'ils ne sont plus là.

— Bonne question, Kris. Quelqu'un a la réponse ?

— Certains n'étaient pas venus au grand Conseil, et sont bien vivants quelque part dans la galaxie. Mais je doute qu'ils sachent où les autres conservaient leur trésor.

— Iraient-ils quelque part où ils pourraient se faire prendre ? demanda Mike, étonné.

— Peu probable. Tout ce qui m'intéresse, pour le moment, c'est que les marchands bareviens acceptent ce que nous avons à leur offrir en échange de ce qu'il nous faut. On s'occupera de l'éthique plus tard.

— *Caveat emptor*, donc.

Kris gloussa en entendant du latin pour la deuxième fois de la journée.

— Comme tu dis. As-tu beaucoup d'or ?

— En fait, oui. Bart Crispin a la vue perçante, et il a repéré des pépites et des paillettes dans les cours d'eau voisins. J'ai eu toutes les peines du monde à faire retourner les gars à la mine. Je les laisse prospecter dans la soirée. Il n'y a guère autre chose d'excitant à faire dans le coin.

— Sais-tu un peu de catteni, Mike ? Ou certains de tes mineurs ? On devra peut-être vous réquisitionner pour la mission.

— Ce serait bien de voir de nouvelles têtes, même si ce sont des têtes de salauds de Cattenis. D'ailleurs, si je pigeais ce qu'ils vendent, je pourrais suggérer d'autres matières premières pour obtenir ce dont nous avons besoin.

— Je dirai à Zainal que tu es prêt à participer à la mission de récupération, dit-elle, sachant que Mike ne serait pas le candidat idéal et qu'elle lui rendait peut-être un mauvais service.

Il dirigeait assez facilement les mineurs turbulents. S'il parvenait à garder la tête froide, il pouvait être un atout. Il y avait un autre petit problème, à savoir qu'elle ne pensait pas que les marchands bareviens voudraient traiter avec une femme, sauf pour lui vendre des vivres et des tissus. Elle s'en était tiré la première fois parce qu'elle était en uniforme catteni, et qu'elle avait une autorisation écrite de son capitaine. Mais elle n'avait pas envie de reprendre un déguisement, à moins que ce ne fût absolument nécessaire.

— Tu as combien d'or disponible ?

— Ça dépend du taux de change, mais j'ai plus de trente livres de poudre, un sac de quarante-cinq pépites de grosseurs différentes, et deux lingots fondus pour ne pas perdre les paillettes.

Elle nota rapidement ces données.

— Environ cent livres de chacun des métaux suivants : zinc, étain et cuivre. Il paraît que les Cattenis ont un besoin pressant de matières premières.

— Merci, Mike. Je te rappellerai, dit-elle, mettant fin à la communication.

Elle rassembla ses notes, remercia Jerry de la tête, et retourna au bureau où elle passa le tout à Zainal sans commentaire. Quand elle montra son griffonnage pour « or », elle tapota ses incisives.

— La question essentielle est la suivante, Paxel : si nous apportons de l'or, est-ce que les marchands vendront ?

Le jeune homme se pencha vers lui, écartant les doigts de sa main.

— N'importe quels produits seront les bienvenus en ce moment, dit-il avec un sourire entendu à Zainal. Les Eosis disparus, et aucune nouvelle production en chantier, ils affrontent des difficultés qu'ils n'ont pas connues depuis des décennies.

« Les pauvres ! » se dit Kris en gratifiant Paxel d'un sourire engageant.

— Kamiton peut-il garantir leur coopération ?

Paxel haussa les épaules avec hésitation.

— Il s'attendait à leur coopération avant ça, d'autant plus que vous avez apporté beaucoup d'articles insolites sur les marchés bareviens et qu'ils veulent continuer les importations. Barevi a une réputation à garder, dit-il avec un grand sourire. Alors, ils ont toujours besoin de nouveaux articles pour intriguer et divertir les clients.

— Je n'aurais jamais pensé que la culture des Cattenis était orientée vers la consommation, remarqua Peter.

— Peu leur importe qu'ils ne puissent pas utiliser la moitié de ce qu'ils ont en stock, dit Zainal, se renversant sur sa chaise en souriant. Ils ont toujours exposé une grande variété d'articles.

Paxel lui rendit son sourire.

— Il y a toujours les Emassis à approvisionner. Nos vaisseaux de reconnaissance, comme tu dois le savoir, Zainal, offrent toujours des cadeaux quand ils rencontrent une nouvelle espèce.

— Ah, oui, dit Dorothy avec un sourire acide. Je me suis toujours demandé ce qu'ils avaient offert aux Terriens. Des perles ?

— Ces dossiers sont scellés, dit Paxel, les yeux étincelants.

— Tu penses que quelqu'un vous a vendus aux Cattenis ? lui demanda Zainal avec un regard pénétrant.

— « Amenez-moi à votre chef » n'a jamais été l'entrée en matière d'une flotte d'invasion, dit-elle évasivement. Mais ça ne signifie pas qu'il n'y a pas eu des accords particuliers.

— Quoi qu'ils aient offert, le marché ne devait pas être équitable, dit Peter.

— De la bimbeloterie, sans doute, ou alors des tomahawks et des armes à feu ? dit Dorothy avec un sourire éblouissant.

La référence de Paxel aux éclaireurs et aux vaisseaux de reconnaissance rappela à Zainal un fait très important. Tous les rapports de reconnaissance, de même que l'inventaire du butin et la destination des vaisseaux d'esclaves étaient conservés au Département central du trafic aérien de Barevi, de sorte que toutes les données qu'il leur fallait pour rapatrier des Terriens se trouvaient quelque part sur Barevi. Maintenant qu'il avait une raison légitime d'aller sur Barevi, il pourrait sans doute accomplir bien d'autres choses que récupérer les matériels pillés. Une pépite d'or glissée dans la main *ad hoc* lui permettrait peut-être de consulter ces dossiers. Le mouvement de la Résistance avait des listes indiquant les vaisseaux qui avaient atterri dans les grands centres de population de la Terre, et il pourrait donc savoir où ces divers astronefs avaient largué leur cargaison. Il rapatrierait ainsi des spécialistes dont leur monde natal avait un besoin vital. Toutefois, il ne savait pas comment effectuer cet échange.

Des hommes mouraient sur les planètes minières. De plus en plus d'esclaves avaient été assignés au programme de « développement » des Eosis, car l'asservissement de nouveaux travailleurs était l'un de leurs buts principaux. Un autre de ces buts était de découvrir de nouvelles planètes possédant les matières premières nécessaires à leurs exigences toujours croissantes. Les Turs avaient été la première espèce raisonnablement intelligente que les Eosis avaient découverte, race presque aussi rebelle que les Cattenis. Les Rugariens s'étaient montrés

légèrement plus coopératifs, mais les Deskis s'étaient révélés physiquement incapables des durs travaux qu'on exigeait des captifs. Les Terriens étaient physiquement mieux adaptés à ce rude labeur. Il serait sans doute difficile de libérer les ouvriers travaillant dans ces mines.

Le voyage sur Barevi lui fournirait peut-être plus d'informations que Kamiton ne désirait lui en communiquer, mais puisqu'on lui en donnait l'occasion, il en profiterait. C'était aussi l'opportunité d'emmener ses fils sur un monde catteni où, espérait-il, ils s'imprégneraient de l'éducation qui leur serait nécessaire une fois adultes. Les Massaïs les avaient bien éduqués, encourageant leurs dispositions guerrières, mais ce ne serait pas suffisant pour fonctionner dans une culture cattenie. Il leur trouverait un précepteur à l'agence pour l'emploi de Barevi. Il se félicitait qu'ils aient appris l'anglais – bien qu'avec un accent massaï – mais ils devaient acquérir un vocabulaire et des compétences de Cattenis adultes. Kris regrettait toujours de ne pas voir ses fils davantage, et ce serait une bonne occasion. Ils s'étaient endurcis, et elle cesserait de les plaindre et de les traiter avec la douceur des mères terriennes. Non qu'il doutât du sincère désir de Kris d'éduquer correctement les fils de son compagnon. Il avait beaucoup à faire maintenant qu'il était au courant de la situation sur Barevi et de la façon dont Botany pouvait minimiser les problèmes. Il allait mettre fin à cette entrevue et renvoyer Paxel – indemne – à Kamiton, pas mieux renseigné, espérait-il, sur ce qui se passait sur Botany, sauf qu'il y avait des cargos de style catteni et des KDL sur le champ d'atterrissage.

— Eh bien, Paxel, je suis enchanté de t'avoir vu. Transmets mes salutations à ta mère, ma sœur préférée, et à ton père. Et à Kamiton, bien entendu. Il n'y aura pas de problème si j'arrive dans un vaisseau-cargo catteni, je pense ?

— Aucun. Kamiton m'a demandé de t'y encourager.

— Pour résoudre le problème, sans doute.

— Je crois qu'il espère que tu le résoudras toi-même, dit Paxel, insistant sur le dernier mot, puis il sembla réaliser que ce n'était pas très diplomatique, mais il eut le bon sens de ne pas chercher à rectifier son erreur.

— J'en suis sûr, rétorqua aimablement Zainal en souriant. Attendez-nous dans cinq jours.

— Ou peut-être un peu plus tard, intervint Kris.

Ils auraient grand besoin de l'aide de Chuck Mitford, et peut-être de celle d'autres Botaniens retournés sur la Terre pour participer à la reconstruction.

— Il y a beaucoup de choses à organiser, ajouta-t-elle, d'autant plus que nombre de ceux qui parlent le catteni sont sur la Terre et doivent

être rappelés.

— Ce n'est que trop vrai, Paxel.

Paxel acquiesça de la tête.

— C'est à Zainal et à toi, Excellente Dame Emassi, de fixer le moment de votre retour, dit-il, la saluant poliment de la tête, quoique avec raideur.

À l'évidence, il était surpris qu'une femme se mêle à la conversation d'un homme, surtout de quelqu'un de l'étoffe de Zainal. Mais, même sur Catten, les compagnes jouissaient de certains privilèges et il connaissait sans aucun doute sa réputation, puisqu'il lui avait donné son titre catteni.

— Nous allons donc rassembler les membres de notre délégation, dit Zainal, se redressant et regardant Paxel dans les yeux, et informer Kamiton de notre arrivé prochaine sur Barevi, pour régler une fois pour toutes ce problème important. J'ai besoin des codes de sécurité actuellement en usage sur Barevi.

Si Paxel écarquilla les yeux à cette demande, il se contenta de poser la main sur son cœur et de s'incliner une fois de plus.

— Je rentre immédiatement, Emassi.

Récupérant le message qu'il avait apporté, Paxel y griffonna quelques mots et chiffres et le rendit à Zainal.

— Ce code sera valable pendant les cinq prochaines semaines.

Kris pensa que Zainal avait impressionné son jeune neveu et espéra qu'il n'y aurait pas de répercussions quand Paxel transmettrait sa réponse. Zainal lui lança un regard amusé, comme s'il devinait ses pensées, avant de se retourner vers les autres Botaniens.

— Il faut d'abord rappeler ceux qui parlent le catteni et qui sont sur la Terre. Quelqu'un en a la liste ?

Comme cette liste n'existait pas et que Zainal le savait, Kris s'approcha d'un classeur et se mit à feuilleter les documents. Peter tapait rapidement un ordre sur le clavier le plus proche, et Dorothy prenait assidûment des notes.

— Bon voyage, Paxel, et encore mes hommages à ta mère et à ton père, dit Zainal, tandis que Paxel quittait le hangar.

Le jeune homme salua d'un geste de la main au moment où Zainal se retournait pour demander à Kris :

— Parmi ceux qui sont sur la Terre, qui nous serait le plus indispensable ?

— Objectivement, je dirais que Chuck serait inappréciable, dit-elle.

Dorothy, assise un peu plus loin, approuva de la tête avec un grand sourire.

— Il a peut-être pensé à faire une liste des fournitures les plus indispensables. Il vaudrait mieux savoir quelles caisses racheter ? demanda Peter. Inutile d'acheter des oreilles de cochon s'il nous faut

des sacs à main.

— Ne serait-il pas plus rapide d'aller sur la Terre avec Bébé chercher les gens qu'il nous faut ? demanda Kris.

— Peut-être sur le long terme, dit Zainal. Nous avons tous une tâche précise. Comme les frères Doyle. J'aurai besoin de Nonante, de Gino, de Mack Dargle, et aussi de toi, Kris, s'il te plaît. Peux-tu quitter ta fille pendant quelque temps ?

Il savait à quel point elle adorait la petite Amy, âgée de six mois, mais elle acquiesça vivement de la tête, le rassurant sur ce point. Cette mission était une priorité. De plus, en son absence, la crèche s'occuperait parfaitement de Zane et d'Amy.

— Et nos militaires ? demanda Peter, faisant référence aux divers généraux et amiraux lâchés sur Botany, et qui participaient activement à la reconstruction de la Terre.

— Hum, fit Zainal, pensif. J'aimerais bien avoir leur avis sur cette histoire de rachat. Surtout celui de Ray Scott et de John Beverly.

— Oui. Scott a une réputation de stratège. Mais il ne parle pas le catteni.

— Non, mais j'apprécie ses idées. Et j'ai besoin de toute l'aide possible en ce moment.

— Bonne idée, dirent en chœur Dorothy et Peter, ce dernier se mordillant les lèvres, signe incontesté de ce que tous avaient baptisé les « cogitations de Peter ».

— Il y a aussi le problème des relations publiques, dit Peter. Nous pouvons toujours aller là-bas avec des biens échangeables, mais comment savoir si les marchands voudront traiter ?

— Kamiton a dit que oui.

— Ha !

Peter se pencha, mains croisées devant lui.

— Il s'est déjà trompé en affirmant qu'il pensait les convaincre de restituer ces biens. Je crois qu'on aura besoin d'autre chose pour y parvenir.

— Qu'est-ce que tu suggères ? demanda Kris.

— J'y réfléchis, dit-il avec un grand sourire.

— Parfait.

— Je regrette qu'on n'ait pas un service de publicité ou une radio publique pour répandre la nouvelle.

— En fait, quelques rumeurs ne seraient pas difficiles à lancer, dit Zainal en souriant.

— C'est ce qu'il nous faut. Comment ?

— Par les gens mêmes avec qui nous voulons commercer.

— Les marchands ?

— Ils font aussi commerce de commérages, dit Zainal avec un sourire ironique. Et répandent les nouvelles.

- Et ? insista Peter.
- Nous pouvons amorcer la pompe, si nous voulons.
- Ainsi, ils convoiteront nos marchandises, dit Peter en se frottant les mains.
- Espérons-le, dit Zainal, légèrement sceptique.
- Si nous les appâtons correctement, ils devraient venir. Surtout s'ils s'orientent vers une société de consommation.
- Nous pourrions aussi leur apporter des spécialités de Botany, dit Kris. Des râblés, par exemple. Vous vous rappelez comme nos réfugiés cattenis en raffolaient ?
- Non, mais je te fais confiance, dit Zainal en souriant, vu qu'il n'était pas sur Botany quand la colonie avait accueilli les familles d'Emassis qui voulaient les mettre en sécurité avant d'attaquer les redoutables Eosis.
- J'étais même parvenu à faire venir les garçons pour chasser avec nous, dit Peter, amusé à ce souvenir.
- Bon, alors il faudrait organiser une grande battue.
- Mais par quoi faut-il commencer ? demanda Dorothy, tandis que Peter tendait la main vers l'imprimante dont la corbeille contenait plusieurs feuillets. Peut-être par des tubercules. Je soupçonne qu'ils sont rares sur la Terre. Les invasions ne valent rien pour les récoltes.
- Voilà une liste des absents qui parlent le catteni, dit Peter en la tendant à Zainal.
- Et j'ai la liste de produits qu'il serait possible de troquer, dit Kris, montrant les notes prises pendant sa conversation avec Mike Miller.
- Nous avons un dentiste, dit Jerry Short, s'arrêtant sur le seuil. Du nom d'Eric Sachs. Il exerçait à New York. Il est de service à l'hôpital, mais il n'a pas beaucoup d'équipement. Je lui ai demandé de venir dès qu'il pourrait.
- Merci, Jerry.
- Zainal examina ses notes, puis fit une pause.
- Comment écrit-on « dentiste » ?
- Tous le lui dirent en chœur, et il en prit note, souriant tout en écrivant.
- Merci. Je crois que ces « dentistes » seront très utiles. Et nous pourrions lui trouver un équipement. Il consiste en quoi ?
- Je n'ai jamais eu grand besoin d'un dentiste, sauf pour arracher mes dents de sagesse, dit Kris.
- Moi, si. Vous vous rappelez le sourire Colgate, dit Peter, découvrant des dents d'un blanc éblouissant. Un beau sourire est essentiel dans les relations publiques. C'est pourquoi, afin de préserver l'image que je voulais projeter, j'ai fait mettre des jaquettes à mes incisives, dit-il en les tapotant ; je les ai fait passer en frais professionnels. De bonnes dents sont un investissement pour la vie.

— Et les dents en or ? demanda Kris.

— Cela ne fait pas partie de ma culture, dit-il. Mais c'est une marque d'influence ou d'importance chez certains peuples. Dans le contexte actuel, si ça marche, ce sera merveilleux.

Il se tut, levant la main pour demander le silence.

— Pour être tout à fait opérationnels, nous pourrions aussi fournir le professionnel indispensable.

— Le professionnel indispensable ? dit Zainal, en pleine confusion.

— Emmener avec nous notre dentiste en résidence, pour faire des couronnes sur place ? demanda Kris.

Peter lui répondit d'un grand sourire.

— Mais un dentiste a besoin de quantité d'outils et de fournitures, et nous n'en avons pas.

— Est-ce qu'on n'a pas prévu de passer par la Terre de toute façon ? Nous pourrions y trouver ce qu'il faut.

— Comme ça ! dit Kris, faisant claquer ses doigts.

— Pourquoi pas ? Qui irait voler des équipements dentaires ?

— Logique, concéda-t-elle.

Comme à point nommé, on frappa à la porte qui s'ouvrit d'une poussée.

— Je suis Eric Sachs. Sur la vieille Terre, j'étais dentiste. On m'a dit que vous me demandiez.

— Ah, merci de vous être dépêché, dit Peter, se levant et lui faisant signe d'entrer.

Conscient de la curiosité des autres, il s'avança d'une souple démarche d'athlète vers la chaise que lui indiquait Peter.

De taille moyenne, large d'épaules, ses cheveux noirs coupés en brosse comme le voulait la mode actuelle sur Botany, il avait des traits agréables et des yeux marron qui brillaient d'une intelligence amusée. Il s'assit face à Zainal, allongea les jambes et croisa les mains sur sa taille. Kris remarqua que l'ongle de son pouce gauche était déformé. Il capta son regard et lui sourit.

— Ce n'est pas un patient qui me l'a mordu, dit-il, quoique certains ne s'en soient pas privés. Mais j'avais l'habitude idiote de maintenir en place les plaquettes radio exactement à l'endroit qu'il fallait. Mauvais exemple de sécurité dans le travail, mais très utile pour obtenir des radios bien nettes. Je perdrai sans doute plus que l'ongle, mais...

Il haussa les épaules avec philosophie sur le prix à payer pour cette infraction aux procédures correctes de radiographie.

— Merci, docteur Sachs, dit Zainal. Permits-moi de te poser quelques questions sur des procédés plus qu'importants pour nous actuellement.

— Comme quoi ?

— Est-ce que les dentistes utilisent de l'or pour les couronnes ou les

implants ?

— Nous utilisons de l'or à soixante-quinze pour cent, soit dix-huit carats, qui se dilate et se contracte presque comme l'émail dentaire, de sorte que c'est le meilleur matériau. Dans quelques techniques plus récentes, la proportion est de trente pour cent d'or, avec du platine et surtout de l'argent, entre neuf et quarante pour cent.

Zainal lança un regard méfiant à Kris qui, consultant ses notes, constata que le platine était l'un des métaux dont disposait Mike.

— Quel genre d'équipement te faudrait-il pour pratiquer ? demanda Peter. Et est-ce suffisamment transportable pour l'installer n'importe où ?

— Eh bien, comme je n'ai rien actuellement, à part un abaisse-langue et une sonde, n'importe quel bureau fera l'affaire. Il existe des unités dentaires portatives. Les armées voyagent avec, fit-il avec un sourire bon enfant.

À l'évidence, il avait l'intention de s'amuser pendant cette entrevue insolite.

— Saurais-tu où trouver l'équipement qu'il te faut pour un cabinet « fonctionnel » ?

— Sur la Terre, tu veux dire ? fit-il, se penchant vers Zainal avec intérêt.

— Oui et non. Oui pour obtenir les équipements, et non, pas pour pratiquer sur la Terre.

— Qu'est-ce que tu as en tête ? Nous pourrions avoir une bonne installation ici, sur Botany, avec tous ceux qui ont besoin de soins dentaires. J'étais spécialisé en orthodontie.

Zainal regarda Kris, l'air interrogateur.

— En général, l'orthodontie répare les dents fausses ou déformées.

— Les dentiers, dit Eric avec un sourire amical.

— Fausses dents ? Dentiers ? répéta Zainal, ne comprenant pas la différence.

— Quand il faut remplacer les dents perdues à cause de l'âge ou des caries.

— Des caries ?

— Dégénérescence dentaire, répondit vivement Eric, avec un signe d'excuse à Kris, qui le rassura de la main.

— Dégénérescence dentaire ? répéta Zainal, l'air étonné.

— Les Cattenis n'ont pas de problèmes dentaires ? À part la perte des incisives dans vos bagarres ?

— Seulement les dents que nous perdons au combat, répondit Zainal. Qu'est-ce qu'il y a d'autre ?

— Morsures violentes, mauvaise nutrition, manque de calcium, grossesses, trop de sucre raffiné..., dit Eric.

— Si nous obtenions ton équipement, accepterais-tu de...

dentifier... les dents des Cattenis ?

— Je n'ai rien contre ton espèce, dit Eric.

Ses yeux brillèrent d'enthousiasme.

— Tu sais, je ne me servais jamais de mes compétences professionnelles pour causer des douleurs inutiles. Même si, avant d'arriver sur Botany, il m'arrivait de temps en temps d'avoir des pensées vengeresses.

— À ta merci dans ton fauteuil ? dit Kris, souriant à l'idée d'un grand gaillard catteni réduit à l'impuissance dans un fauteuil de dentiste.

Parfois, l'éthique subissait le même sort que d'autres comportements civilisés.

— J'avoue qu'à une certaine époque, je ruminais des représailles fantaisistes. C'est non seulement immature, mais contraire à toute l'éthique dentaire. Cependant, d'après ce que j'ai vu de tes compatriotes, ils n'ont guère besoin de mes services.

— Et les soins cosmétiques ? demanda Kris, montrant une de ses incisives, située à la même place que l'incisive cassée de Zainal.

— Ah, des soins esthétiques ? C'est tout autre chose, et je me pique d'être habile en orthodontie et en réparations cosmétiques.

— Qu'est-ce qu'il te faudrait, en plus de la roulette de base ? demanda Kris.

— Il y aurait toute une liste, répondit-il avec hésitation, mais l'air de plus en plus enthousiaste.

— Tu saurais où trouver ces fournitures sur la Terre ? demanda Kris.

— Je savais où les trouver dans Manhattan, c'est sûr. Mais est-ce qu'elles seront toujours là, je n'en suis pas certain.

— Naturellement.

Suivit un silence qu'Eric rompit le premier.

— Cela a-t-il quelque chose à voir avec la rumeur qui circule, selon laquelle les Cattenis investiraient dans des dents en or ?

Kris éclata de rire, ce qui la détendit, car elle s'était sentie de plus en plus nerveuse, d'une part à l'idée d'avoir à racheter ce qui appartenait de droit à la Terre, et d'autre part parce qu'elle commençait à comprendre cette situation bizarre : proposer aux Cattenis un traitement qu'ils n'avaient certainement pas sur leur monde natal. N'importe quoi pourvu que ça marche !

— Exactement, dit Peter.

Eric frotta ses mains sur son pantalon.

— Alors, je suis votre homme, Zainal, Easley. Et je serai heureux soigner ton incisive, Zainal, après tout ce que tu as fait pour nous, dit-il, frappant sa poitrine de son pouce déformé. Tu pourras juger de mes compétences.

— Nous n'en doutons pas, dit Dorothy, surtout depuis que tu as si

bien réparé le dentier de Brenda Samuelson.

— C'était facile. Je n'avais besoin que d'un bon adhésif, dit-il en haussant les épaules. Alors, quand partons-nous ?

— Je suppose qu'il nous faut d'abord établir un plan de vol afin de couvrir le plus de territoires possible dans le plus bref délai. S'il te plaît, établis la liste des articles dont tu as besoin. Et aussi où nous devons aller dans ce Manhattan...

— Également connu sous le nom de New York.

Zainal le regarda vivement.

— Manhattan est le seul endroit où tu peux te procurer ce dont tu as besoin ?

— Non, mais c'est celui que je connais le mieux. Et s'il n'a pas été démoli pendant la Résistance, je devrais pouvoir récupérer sans problème ce que j'avais dans mon cabinet.

— Dis-moi où il se trouve, reprit Zainal, le crayon sur son bloc, et fixant un regard intense sur le Dr Sachs.

— Mon cabinet était dans la Cinquante-neuvième Rue, à Columbus Circle.

— La Cinquante-neuvième Rue ? répéta Peter en écho. Je ne crois pas qu'elle existe encore, docteur Sachs. Tu n'as pas une autre idée ?

— Eh bien, pas mal de dentistes avaient leur cabinet dans le coin.

— Si tu acceptes de nous accompagner dans cette aventure, gloussa Zainal, je crois que nous pourrons trouver ce qu'il te faut et l'emporter.

— L'emporter ?

— Oui, sur Barevi.

Et avant qu'Eric ait eu le temps de poser toutes les questions qui se bousculaient dans sa tête, Peter lui exposa leur projet et en quoi Eric était indispensable pour pousser les marchands à l'action.

— En offrant à ceux qui le désirent des couronnes en or instantanées ? demanda Eric, les yeux pétillants à cette idée. Je dois vous avertir que la confection de couronnes en or ne se fait pas instantanément.

— Le simple fait que tu sois là en tant que spécialiste nous permettra de leur facturer non seulement le métal nécessaire pour faire leurs dents, mais tes compétences, et également de les troquer contre les matériels dont nous avons désespérément besoin et qu'ils ne veulent pas lâcher.

Eric fut stupéfait de ces explications et sourit de toutes ses dents.

— Ça me plaît ! Ça me plaît ! Mais, comme je vous l'ai dit, il faut du temps pour faire des couronnes convenables, et si je dois travailler, j'entends travailler correctement.

— Bien sûr, bien sûr, acquiescèrent Zainal et Peter.

— Je sais où il y a de l'or sur Botany, dit Eric, sautant d'excitation

sur sa chaise et prenant des notes. Et il y a aussi du platine, paraît-il.

Il se frotta les mains avec enthousiasme, avant de s'atteler à d'autres griffonnages, qu'il était sans doute le seul à pouvoir déchiffrer.

— Ce qu'il me faut par-dessus tout, dit-il en rougissant avec un sourire penaud, plus que les équipements, ce sont certaines fournitures sans lesquelles je ne pourrai pas réussir. Comme l'alginat, pour prendre de bonnes empreintes, et des accessoires tels que des plateaux pour les faire sécher. Les couronnes sont longues à confectionner. Il faut marteler l'or en feuilles. En fait, c'est assez amusant... bon, vous n'avez pas besoin de tous les détails pour le moment. Mais je me rappelle la boutique où je me servais, et j'imagine que personne n'aura pensé à la piller.

— De l'alginat ? dit Dorothy. C'est une algue. Nous avons des algues en quantité.

— Et aussi un pistolet à mélange pour injecter l'alginat au bon endroit.

Eric frappa dans ses mains.

— Et des tas d'autres choses si je veux faire un travail correct.

— Comment sais-tu que nous avons de l'or et du platine ? demanda Zainal.

— De la même façon que j'ai entendu parler des dents en or des Cattenis, dit Eric. Dites donc, est-ce qu'on pourrait se procurer plus d'un fauteuil dentaire ? Et trouver quelques dentistes de plus pendant qu'on y sera ?

— Ce sera tout ? dit Zainal.

Il repoussa sa chaise et se leva d'un air décidé, rassemblant ses notes et la lettre de Kamiton qu'il semblait relire.

— Kamiton ne saura jamais ce qui a déboulé sur Barevi.

Il sourit, totalement satisfait à cette perspective.

— Hum, Zainal, dit Eric, levant le doigt pour attirer son attention. J'aimerais bien avoir un assistant dentaire. Pour aller plus vite.

Zainal regarda Peter.

— Tu peux t'occuper de ce détail, Peter ? Je vais rassembler ceux qui parlent le catteni et qui sont toujours ici. Il faudra rappeler certains de ceux qui sont encore sur la Terre. On pourra trouver un assistant au cours du voyage. Viendras-tu avec nous ?

— Oui, je crois que je ferais bien de prendre quelques leçons de catteni. Il me faudra donner des instructions simples à mes patients éventuels.

— Comme : « Ouvre la bouche », « ferme-la », « crache » ? demanda Kris, les yeux pétillants d'amusement.

— Et quelques explications élémentaires de ce que je fais. J'aurai aussi besoin d'anesthésiques, comme la novocaïne, la procaine...

— Oh, tu pourras te passer d'antalgiques, dit Kris, souriant de toutes

ses dents. Les Cattenis considèrent une petite douleur comme au-dessous de leur dignité.

— Pas si j'ai à travailler tout à côté d'un nerf. Les Cattenis en ont, je crois.

— Vois ça avec Dane, lui conseilla Kris.

Eric nota le conseil, puis continua à écrire.

— J'aurai besoin de tellement de choses avant même de commencer.

— Une liste de tes fournitures sera un bon début.

— Il y a de bons récupérateurs sur la Terre, remarqua Peter. S'ils existent encore, ils te trouveront tout ce que tu voudras.

Eric attacha sur lui un regard pénétrant.

— Je croyais que la récupération était ce qui nous avait mis dans cette situation ?

— Oh, pas ceux qui feront de la récupération pour *nous*, dit Peter en souriant. Je vais voir si je peux te trouver un assistant dentaire. Et un technicien. Tu en auras besoin aussi, n'est-ce pas ?

— Si les affaires sont bonnes, oui.

— Oh, elles seront bonnes, dit Zainal avec conviction. Personne ne s'est jamais occupé de restauration dentaire sous les Eosis.

— Est-ce qu'ils avaient des dents ? demanda Kris, frissonnant au souvenir affreux du seul Eosi grotesque qu'elle eût jamais vu.

— Toutes les espèces ont sûrement des dents d'une sorte ou d'une autre, dit Dorothy.

— Les Eosis ne mangeaient pas comme nous. Ils se nourrissaient par une espèce d'ingestion de matière...

— Par osmose ? demanda Eric, stupéfait.

Kris pouffa, et Dorothy haussa les épaules en souriant.

— On en a souvent parlé comme d'un moyen possible d'absorption alimentaire, dit-elle. Mais nous n'avons plus à nous soucier d'eux, n'est-ce pas ?

Zainal eut un regard stupéfait, et Kris fronça les sourcils.

— Tous les Eosis n'ont pas été... euh... éliminés.

— Ils doivent être trop occupés à survivre, dit Zainal, où qu'ils aient trouvé refuge. Et ce ne sera pas tout près.

— Il y a combien de mondes cattenis, Zainal ? demanda Peter.

— Neuf, à ma connaissance. Mais il y en a peut-être de nouveaux. C'est un des détails que je veux découvrir dans les fichiers de Barevi, Peter. Les éclaireurs trouvaient constamment de nouveaux mondes, à exploiter et à coloniser. J'en connais beaucoup, mais pas tous. Et il est essentiel d'avoir des informations précises.

— Les Eosis pourraient-ils avoir trouvé refuge sur l'un des plus éloignés ?

— C'est possible. Mais ils avaient aussi des forteresses sur des lunes

adéquates, en plus des planètes. J'ignore absolument où les survivants peuvent être. Mais il serait sage de le découvrir, si nous pouvons.

Peter acquiesça.

— Je vais voir si nous avons d'autres dentistes, assistants et techniciens dentaires sur nos listes.

— Si tu veux bien t'occuper de ce dont auront besoin mes fils, j'irai les chercher tant que j'en ai encore le temps.

— J'aimerais venir avec toi, dit Kris. Je n'en aurai pas pour longtemps à installer deux lits de camp. Mais nous devrions aussi, je crois, apporter quelques cadeaux de remerciement au chef Materu.

— Comme tu voudras, répondit Zainal. Oui, des cadeaux, c'est une bonne idée. Tu peux t'en charger ?

Au souvenir des imprimés multicolores que portaient les Massaïs, elle se dit qu'il devait y avoir encore au moins une pièce de tissu à motifs floraux dans la cargaison rapportée de leur dernier voyage sur Barevi.

Elle emprunta deux lits de camp à la crèche et dit à Sara McDouall que les fils de Zainal revenaient. Elle dit aussi à Zane qu'il allait voir ses deux demi-frères, tout en cajolant sa fille. Amy était un beau bébé, mais elle ne voyait aucune ressemblance avec elle ou Chuck dans son visage en forme de cœur, à part les yeux bleus et les longues jambes. Léon Dane avait prédit qu'elle serait grande. Kris emprunta une carriole, transporta matelas et couvertures au cottage et les installa dans la salle de séjour. Si les garçons préféraient coucher au grenier construit dans ce but, ils pourraient y monter leur lit le lendemain. Elle mit aussi la pièce de tissu bariolé dans la carriole, et les ceintures de cuir qu'Astrid lui avait conseillées comme cadeau approprié pour le chef.

CHAPITRE 2

Kris et Zainal partirent dans Bébé, le vaisseau rapide de reconnaissance, pour rejoindre le plus vite possible la côte où les Massaïs avaient choisi de s'établir. Elle n'y était pas venue depuis longtemps, et les huttes propres et coquettes à l'intérieur du kraal l'impressionnèrent. Étonnant que les Massaïs aient trouvé des substituts à leurs matériaux traditionnels ! Leur camp, malgré le pavement anti-charognards, ressemblait au souvenir d'Afrique qu'elle conservait du National Geographic. Les membres de la tribu sortirent les uns après les autres, les hommes armés de leur lance et de leur grand bouclier, et se rangèrent en silence devant cette femme bizarre. Les préadolescents se tinrent à l'écart, par petits groupes selon leurs responsabilités et les tâches convenant à leur âge. Les chiens se hérissèrent et coururent à la rampe que descendaient Kris et Zainal. Un coup de sifflet strident les rappela, mais ils se contentèrent de se coucher, toujours en alerte, et pas contents du tout de laisser la voie libre aux intrus.

Parmi les femmes, Kris aperçut les éclatants cheveux blonds de Floss, et réalisa avec remords qu'elle venait juste de se rappeler son existence. Floss et sa bande d'orphelins abandonnés, qui s'étaient baptisés le Corps diplomatique, avaient joui d'une liberté totale pendant l'Occupation, et de l'indépendance d'un groupe de jeunes gens et de jeunes filles étroitement liés entre eux. Envoyés sur Botany pour récupérer de leur traumatisme et commencer une nouvelle vie, ils s'étaient montrés si rebelles et indisciplinés que les Botaniens étaient prêts à les renvoyer sur la Terre pour se débrouiller seuls. Toutefois, Dorothy Dwardie avait proposé une alternative – les envoyer chez les Massaïs si disciplinés, jusqu'à ce qu'ils s'assagissent. Les Massaïs avaient accepté. Floss avait été quelque peu récalcitrante à quitter la Retraite, mais elle était la principale responsable de cet exil. À travers la distance qui les séparait, Kris accrocha son regard. Se retournant vers les hommes, elle aperçut Clune, très reconnaissable à sa large carrure au milieu des Massaïs maigres et dégingandés, entouré de ses deux lieutenant, Ferris et Ditsy. Ces gosses du Corps diplomatique avaient survécu à l'Occupation et aux rafles des Terriens. Très astucieux de leur part. Elle se demanda machinalement s'ils savaient un peu de catteni. Ce type de survivants pouvait être très

utile.

Salutations et cadeaux au chef expédiés, le chef Materu ordonna à Peran et Basil de sortir de leur groupe, et d'aller rassembler les affaires qu'ils désiraient emporter.

Les deux garçons avaient grandi de plusieurs pouces, et acquis ce beau bronzage que le soleil de Botany prodiguait à tous. Son regard dériva vers Floss, qui semblait s'être améliorée. Le chef Materu examinait les ceintures de cuir avec grand intérêt, tripotant les boucles et tirant sur les lanières pour en éprouver la solidité.

Poussée par une impulsion, Kris s'avança dans sa direction, et quand elle fut assez proche, lui fit signe de la rejoindre. Floss interrogea du regard la femme debout près d'elle, tandis que Kris lui ordonnait du geste de venir l'aider à porter la pièce de tissu. La femme poussa Floss vers Kris. Floss rectifia son équilibre et courut presque pour rejoindre Kris.

— Salut, Floss. Ça fait plaisir de te revoir. Est-ce que tu parles un peu le catteni, par hasard ?

— Oui, Dame Emassi. J'ai dû l'apprendre pour survivre, tu comprends. Demande à Peran et à Basil. Ils m'ont appris beaucoup de mots depuis qu'ils sont là. Ce sont de braves gosses pour des garçons, dit-elle avec le mépris d'une adolescente pour de jeunes mâles.

Puis Floss hissa la pièce de tissu sur son épaule, l'équilibrant avec une aisance remarquable, et repartit avec Kris vers le groupe des femmes. Aucun doute qu'elle ne fût mise à profit immédiatement.

— Dans ta bande diplomatique, y en a-t-il d'autres qui parlent le catteni ?

— À part Peran et Basil ? Bien sûr. Clune faisait toutes nos négociations sur la Terre. Ferris et Ditsy en savaient assez pour surprendre clandestinement certaines conversations ; ça nous a sauvé la peau plusieurs fois.

Puis, penchant la tête, elle regarda Kris avec des yeux beaucoup plus vieux que son âge et ajouta :

— Pourquoi ? ça pourrait nous tirer d'ici ?

Kris leva la main pour indiquer qu'elle ne désirait pas s'expliquer, mais elle vit l'espoir briller dans les yeux bleus de la jeune fille.

— S'il te plaît, dis à la chef que c'est un cadeau, en reconnaissance de ce qu'elles ont fait pour toi.

Elle ignore le grognement de Floss, puis lui fit signe de la suivre pour rejoindre Zainal et le chef Materu, en conversation animée. Floss marchait assez loin de Kris, s'efforçant d'être discrète.

— Floss dit qu'elle a amélioré son catteni avec Peran et Basil. Clune s'occupait de leurs négociations avec les Cattenis. Et sur la Terre, ils géraient leurs petites entreprises. Ils seraient capables de te vendre tes propres dents. Les deux maigrichons qui l'accompagnent savent aussi

la langue.

— Vraiment ?

Zainal poussa un grognement, mi-sceptique, mi-amusé. À cet instant, Peran arriva en courant, un morceau de tissu et une lance dans une main, une armature de bouclier massai dans l'autre. Il s'arrêta près de son père, observant un silence respectueux, tandis que le chef Materu attendait la décision de Zainal.

— Quelqu'un ici parle-t-il le catteni, Peran ? lui demanda Zainal.

— Oui, la fille debout près de Kris, et les autres Terriens. On parle avec eux de temps en temps, dit-il, haussant les épaules avec indifférence.

— Ils s'appellent Clune, Ferris et Ditsy, murmura Kris.

En catteni, Zainal demanda des volontaires parlant sa langue. Clune, l'air étonné, se détacha de ses compagnons, Ferris tenait par le bras le filiforme Ditsy de sa main libre, serrant deux lances dans l'autre. Floss, qui n'entendait pas être oubliée, leva la main et l'agita à l'adresse de Zainal.

— Des volontaires pour faire quoi, Emassi Zainal ? demanda Clune, foudroyant Floss et encourageant du regard Ferris et Ditsy à le rejoindre.

— Pour une mission spéciale sur Barevi, répondit Zainal.

— La planète commerciale ! s'exclama Floss. La réaction de Zainal fut immédiate.

— Que sais-tu d'autre sur Barevi ? lui demanda-t-il.

— Pas grand-chose, dit-elle avec une moue dubitative, sauf que c'est un endroit à éviter si on est capturé par des Cattenis.

Elle lui fit un sourire d'excuse.

— Et qu'elle est de faible gravité, ajouta-t-elle. Et c'est pour ça qu'on y envoie les Cattenis en permission.

— C'est là que les Cattenis envoyaient les Terriens pour les vendre comme esclaves, dit Clune, fronçant les sourcils.

Il avait parlé en catteni, sa jeune voix de baryton prononçant les mots avec un fort accent.

— Ils ont transporté beaucoup de trucs de la Terre sur Barevi, remarqua Ferris.

— Et nous devons les récupérer, dit Zainal.

— Alors, ils vont garder tout ce qu'ils ont volé et on ne leur dira rien ? marmonna Ditsy avec irritation.

— Non, Ditsy, dit Zainal. Mais il comprend le problème, murmura-t-il à Kris qui lui sourit.

Il fit alors un pas vers le chef Materu.

— Chef, ces jeunes gens et cette jeune fille parlent ma langue et pourraient nous être utiles. Leur permet-trais-tu de nous accompagner ?

À l'expression fugitive qui passa sur le visage du chef, Kris jugea qu'il ne serait pas fâché de se débarrasser de Floss, mais qu'il répugnait davantage à se séparer des garçons.

Il répondit par une succession de sons, incompréhensibles pour Kris. Zainal regarda Peran pour qu'il traduise.

— Père, il dit qu'ils ne sont pas encore en âge d'être instruits des compétences et des responsabilités d'hommes.

— Comme je ne sais pas leur langue, peux-tu répondre à ma place, Peran, qu'ils ont les compétences qu'il me faut pour une mission importante.

Peran ne sourit pas, se dit Kris, comme l'aurait fait un jeune Terrien heureux de traduire pour son père. Il débita ses phrases d'un air respectueux, et attendit la réponse du chef.

Materu haussa les épaules, mais accepta de la main.

— Courez chercher vos affaires, dit Peran en catteni aux trois garçons, incluant Floss à retardement.

Elle roula des hanches d'un air provocant, et se rapprocha de Kris.

— Je n'aurai pas besoin de ce qu'ils m'ont donné quand je retrouverai la civilisation, marmonna-t-elle entre ses dents.

Mais elle se racheta aux yeux de Kris en disant au revoir au groupe de femmes et en saluant dignement de la tête leur chef.

— Je peux monter à bord tout de suite ? demanda-t-elle à Kris.

— Il te tarde de partir, non ?

— Et comment ! répondit-t-elle, marchant nonchalamment vers la rampe et montant à bord, dans un mouvement chaloupé.

Le temps que Kris la rejoigne, elle entendit d'autres pas, puis le bourdonnement de la rampe qui se rétractait. Zainal s'installa dans le fauteuil du pilote. Comme si c'était sa place, Peran s'installa dans celui du copilote. Kris s'assit sur le strapontin derrière Zainal, et fit signe aux garçons et à Floss de boucler leur ceinture. Quand ils eurent décollé et que Zainal eut exécuté quelques figures aériennes pour saluer les Massaïs, Floss poussa un gros soupir.

— Dieu soit loué de votre venue, dit-elle à Kris. Ils allaient me marier à un sac d'os ridé comme une vieille pomme.

Kris eut un petit pincement de remords d'avoir oublié Floss pendant si longtemps, et se demanda comment elle s'en était sortie. Elle ne doutait pas que Floss se soit débrouillée de façon très féminine et se félicita de l'avoir arrachée à un vieux mari. Cela n'aurait fait que causer d'autres problèmes, car Floss n'aurait jamais accepté cette situation.

— Alors, quelle est la combine ? demanda-t-elle, se penchant vers Zainal, les yeux brillants.

Zainal répondit de son plus beau ton d'Emassi, mais Kris ne saisit que deux mots : « sauras », et « temps ». Floss, quant à elle, le comprit

sans problème et se renversa dans son fauteuil, croisant les bras sur sa poitrine. Une poitrine avantageuse, remarqua Kris, espérant l'emmener hors planète avant qu'elle ne cause des ravages parmi les nombreux célibataires de la Retraite. Elle était beaucoup trop jeune pour fonder une famille, même si elle semblait avoir appris les bonnes manières et la déférence chez les Massaïs. Oh, zut, ils n'avaient des lits de camp que pour les fils de Zainal. Mais il y avait des cabines et des couchettes à bord de Bébé, et Zainal y avait sans doute pensé, car il posa l'astronef dans la clairière qu'il avait déjà utilisée, non loin de leur cottage.

— Les garçons, vous dormirez dans Bébé ce soir, dit Zainal, leur montrant la coursive menant aux quartiers de l'équipage. Floss, tu viendras à la maison.

— À la maison ? dit Floss, regardant négligemment autour d'elle.

— Chez nous, dit Kris, la faisant taire du regard.

— Dis donc, c'est mieux qu'une hutte de paille, dit-elle avec plus de déférence quand Kris la fit entrer. Et j'aime bien la décoration. Rustique, mais sympa.

— Merci, dit Kris, humant des arômes appétissants, avant de remarquer la marmite sur la cuisinière. C'est gentil, dit-elle, prenant une cuillère pour remuer le ragoût.

— Je sens des épices, remarqua Floss avec un sourire d'anticipation. Des odeurs qui rappellent la maison et les jours de fête.

Soudain, ses yeux s'emplirent de larmes.

— Nous n'avons pas beaucoup d'épices, mais la marmite appartient à Dorothy, alors nous savons qui remercier. Il y a des couteaux et des fourchettes dans le deuxième tiroir de la commode, Floss, si tu te rappelles comment on dresse le couvert. Je vais appeler les autres, ajouta-t-elle, lui pressant doucement l'épaule.

On leur avait aussi apporté du pain, et ils firent un bon repas. Floss avait oublié de quel côté on met la fourchette, mais elle avait trouvé les verres et sorti les assiettes. À l'évidence, elle avait l'habitude d'aider, progrès certain dû à son séjour chez les Massaïs.

Clune avait demandé où il pouvait se laver les mains, et les autres garçons suivirent son exemple, malgré leur impatience à se mettre à table. Kris servit des portions congrues, car la personne qui avait apporté la marmite n'avait pas prévu qu'ils seraient huit convives. Il lui restait un morceau de gâteau rassis pour le dessert, que les garçons et Floss engouffrèrent avidement.

— Désolée de ces petites rations, dit Kris. Mais il y a toujours de quoi se rassasier au réfectoire. C'est là que nous mangeons la plupart du temps, et nous faisons tous le ménage et la vaisselle à tour de rôle.

— C'était super, dit Floss avec un soupir de satisfaction. De la cuisine humaine !

— On mangeait assez bien chez les Massaïs, dit Clune, presque gêné de sa remarque.

— Il y avait toujours assez à manger, bredouilla Ditsy, comme si la quantité importait plus que la qualité.

Puis il regarda Clune, comme s'il regrettait d'avoir parlé.

— Ça nous arrivait souvent de ne pas manger à notre faim, Floss, dit Clune avec une autorité tranquille.

— Oh, on se débrouillait pas mal à Washington, répondit-elle, haussant les épaules avec désinvolture. Vous étiez de bons récupérateurs, les gars, et Jerry était capable de donner du goût à n'importe quoi !

Elle soupira au souvenir du passé.

— J'ai toujours préféré manger régulièrement, remarqua Ferris, prenant la parole pour la première fois.

Il avait une voix très enrouée et une vieille cicatrice en travers de la gorge. Kris décida de les faire examiner par Dane avant de les enrôler pour la mission. Ils avaient sans doute des vers et devraient prendre un vermifuge. Floss sembla écoeurée à cette idée.

— Pardon, m'dame, dit Ferris, l'air troublé. Est-ce que quelqu'un sait qui reste encore sur Terre ?

— Tu avais de la famille, Ferris ? demanda Kris.

— Je crois qu'ils ont échappé aux rafles, mais je n'en suis pas sûr. Il y a moyen de le savoir ?

— Nous avons quelques listes de survivants, dont une très longue pour la région de Washington. On pourra la consulter plus tard. Et toi, Floss ?

Elle haussa les épaules avec indifférence.

— Connaissant mon père, ils ont dû survivre avec classe. Quelque part, n'importe comment.

Clune la gratifia d'un regard sévère.

— Autrefois, tu t'inquiétais pour ta mère et tes sœurs.

— Oh, dit-elle, haussant l'épaule droite, c'est vrai, mais j'ai arrêté parce que ça me faisait perdre mon temps.

— Vous savez qu'il ne faut pas se promener le soir, non ? dit Kris. À cause des charognards ?

— C'est sûr. J'ai pas envie d'en rencontrer, dit Floss d'un ton plus assagi, grimaçant à cette idée.

Les charognards étaient des créatures indigènes de Botany, qui attaquaient la nuit toutes les créatures vivantes, humaines ou animales, et les dévoraient.

— Je croyais qu'il y en avait moins dans le Nord.

— Vous savez qu'il faut souvent taper des pieds la nuit, si on n'est pas sur un chemin pavé ? dit Zainal.

Tous les six hochèrent solennellement la tête.

— Les garçons, vous pouvez dormir dans le vaisseau, mais à part ça, je fermerai tout. Je n'ai pas envie qu'on s'envole pendant la nuit.

— Emassi Zainal, commença Clune d'un ton cérémonieux, pour quelle mission nous sommes-nous portés volontaires, exactement ?

— Pour traduire le catteni en anglais, et l'anglais en catteni, répondit Zainal. Pas très pénible. Le reste, je vous l'expliquerai quand nous serons sur Barevi et que vous aurez besoin de le savoir.

— Oh, le vieux baratin « quand-tu-auras-besoin-de-savoir », dit Clune avec un soupir de martyr.

Zainal éclata de rire et lui donna une telle bourrade sur l'épaule que, malgré sa robustesse, Clune chancela sur le banc.

— Et maintenant, les garçons, suivez-moi, dit-il, les poussant vers la porte et Bébé.

Sans qu'on le lui demande, Floss se leva et se mit à débarrasser la table, emportant dans l'évier les assiettes, marmite et couverts sales. Elle ouvrit le robinet et s'exclama avec émerveillement :

— De l'eau chaude !

— Nous avons tout le confort américain.

— Vous auriez aussi une douche ? Et aussi du shampoing ? demanda Floss d'une voix étranglée, l'air si avide que Kris regretta encore plus de l'avoir oubliée.

— Oui, et je crois que tu ferais bien de te doucher tout de suite, et rapidement. Zainal aime bien se laver le soir, et nous n'avons pas assez d'eau chaude pour deux longues douches et la vaisselle. Viens.

Kris s'arrêta, le temps de prendre une serviette dans la commode, du shampoing fait maison, avant de la conduire à la cabine de douche.

— Oh, si tu savais comme j'en ai rêvé, murmura Floss, se débarrassant de son paréo.

— Je te trouverai des vêtements demain, dit Kris, mais pour le moment, je n'ai qu'une salopette propre de rechange.

Kris lui donna aussi une ceinture.

— Rien de ce que j'ai ici ne t'irait.

— Oui, m'dame, répondit courtoisement Floss, sans la moindre nuance de sarcasme.

Floss parvint néanmoins à porter avec une certaine élégance ce vêtement utilitaire.

— Tu n'aurais pas une écharpe ou un foulard ? demanda-t-elle quand elle reparut dans le séjour. C'est un peu nu, là-haut, ajouta-t-elle en se touchant la gorge.

Kris ne s'était jamais beaucoup souciee de sa tenue, mais elle réalisa qu'une écharpe de couleur pourrait atténuer le côté uniforme et aussi attirer l'attention sur la poitrine de Floss très épanouie et qui tendait le tissu terne. Elle se demanda s'il y avait des soutiens-gorge à l'intendance. Avec une proportion de quatre hommes pour une femme,

cette jeune fille pouvait être en danger. Peut-être était-ce la véritable raison pour laquelle Floss souhaitait quitter le camp des Massaïs, où les femmes étaient jalousement surveillées jusqu'au mariage. Kris n'aurait pas aimé qu'elle soit mariée à un vieillard, mais elle ne voulait pas non plus qu'elle couche avec tout le monde. L'approbation de Zainal devant une Floss propre, dont les cheveux brillaient aux derniers rayons du soleil entrant par la fenêtre, ne fit que confirmer cette observation.

— Les garçons sont contents ?

— De dormir dans un vaisseau ? dit-il avec un rire indulgent. Ils sont excités comme des puces, mais Clune a dit qu'il les surveillerait, et il en est très capable.

— Clune était respecté dans son groupe d'âge chez les Massaïs, dit Floss avec un petit sourire en coin, comme si elle lui déniait ce statut. Mais il a beaucoup travaillé avec Peran et Bazil, et ils lui obéiront. Il est plus vieux qu'eux, et ça impressionne toujours les enfants.

Elle lança à Zainal un regard interrogateur.

— C'est une attitude cattenie, dit Zainal dans sa langue, et elle inclina la tête pour montrer qu'elle comprenait.

— Je t'ai mis une couverture supplémentaire, Floss, dit Kris, qui désirait être seule avec Zainal. Il fait plus froid ici que dans le Sud.

Floss bâilla et s'étira, ce qui mit en valeur son corps svelte.

— Oh, je survivrai, dit-elle en se dirigeant vers les lits de camp d'une démarche lascive. Quel soulagement d'avoir un lit à moi, sans personne qui ronfle ou qui crie dans ses cauchemars !

Elle sourit à Kris et prit la couverture qu'elle étala prestement sur son lit.

— Et même un matelas. C'est un vrai luxe, tu peux me croire.

Elle parvint à rendre voluptueux le simple fait de se glisser dans son lit. Zainal sourit et lui tourna le dos pour aller dans la chambre. Kris lui fit au revoir et suivit Zainal.

— Nous aurons des problèmes avec cette fille, murmura Kris quand elle eut refermé la porte derrière eux.

— Le problème s'appelle Clune. Il m'a dit clairement qu'il les considérerait comme son affaire, elle et son comportement.

Ils étaient fatigués tous les deux, et même si Zainal prit une douche rapide, se plaignant que l'eau était tiède, Kris se demanda si la présence de Floss dans le séjour avait quelque chose à voir avec sa propre réserve, car elle ne fit rien pour attirer Zainal dans ses bras, et il demeura tout aussi réservé. Ils avaient surtout besoin de sommeil.

Un étrange ululement les réveilla le lendemain matin. Zainal était à la porte avant que Kris ne le retienne, pointant le doigt sur son corps nu. Il jura, mais s'arrêta le temps d'enfiler un pantalon. Elle s'habilla plus lentement et fut soulagée quand Zainal repassa la tête par la

porte.

— On dirait que les Massaïs se lèvent tôt ; l'aube pointe à peine !

Elle finit de s'habiller et s'aperçut que Floss et Zainal avaient disposé pain, fromage et fruits sur la table. Zainal fit entrer les garçons. Clune était propre, soigné, et devait avoir découvert le cours d'eau voisin, car ses cheveux étaient encore humides. Peran et Bazil avaient aussi pris un bain, car le bout de leurs mèches était mouillé. Ferris n'était pas rasé, et Ditsy avait besoin d'une bonne douche. Il ne restait sans doute pas beaucoup d'eau chaude, car les panneaux solaires n'étaient pas rechargés, mais elle voulait qu'ils soient tous propres avant de les emmener au bâtiment principal.

Avant de partir pour Barevi, il faudrait trouver des vêtements convenables pour Floss et les garçons, qui ne portaient que le minimum requis par la pudeur chez les Massaïs, mais ces pagnes ne seraient pas acceptables sur Barevi. Ils devraient être présentables afin d'être considérés comme des négociateurs sérieux. Cette histoire de rachat signifiait que Zainal devrait retarder son projet de découvrir le monde natal des Fermiers, ou au moins le dépôt où ils entreposaient les céréales et la viande produits sur Botany. Elle ne savait pas si elle était soulagée ou déçue que l'occasion lui fût retirée. Toutefois, c'était le printemps, et les cargos des Fermiers ne venaient pas avant les récoltes d'automne. Il avait du temps devant lui. Et ses plans pour Botany, de même que le rapatriement des Terriens, étaient certainement aussi importants pour lui, elle le savait, autant que son projet grandiose et peut-être dangereux de filer le vaisseau des Fermiers jusque chez eux. Elle se demandait, comme Zainal, pourquoi les Fermiers, avec leur robottechnologie, avaient besoin de tant de produits alimentaires. Elle soupira. Chaque fois qu'elle croyait avoir compris quelque chose, elle se heurtait à autre chose d'inconnu, d'inhabituel, de séduisant et, soupira-t-elle une fois de plus, sans doute très dangereux.

Les Fermiers avaient sûrement les moyens de se ravitailler sur d'autres planètes du même type que Barevi. Comme les Eosis et les Cattenis avaient déjà exploré l'espace proche, ils étaient probablement tombés sur des vestiges de la culture des Fermiers. Elle se demanda si les Eosis avaient effectivement fait cette découverte et l'avaient gardée secrète. Avoir des secrets permet de se sentir supérieur et en sécurité. Ou peut-être que les faiblesses humaines ne faisaient pas partie des caractéristiques eosiennes. Ils prolongeaient leur vie en subsumant le corps de jeunes hôtes. Les Humains avaient exploré les possibilités du clonage, pour conserver certaines caractéristiques, et fournir des transplants qui ne seraient pas rejetés. Elle frissonna. Elle ne pouvait pas, en conscience, approuver ce point de vue. Il y avait une raison pour que l'espérance de vie soit limitée, prédestinée ou non. Elle ne

savait pas ce qu'elle ressentirait si elle avait besoin d'un nouvel organe pour rester en vie, vu qu'elle jouissait d'une très bonne santé.

Elle surprit le regard possessif de Clune quand Floss s'approcha pour lui offrir du pain. Oui, elle devrait parler à Dane au sujet de ce jeune couple. À l'expression de Floss, elle ne doutait pas que le jeune Afro-Américain ne lui plût. C'était à l'instigation de Floss que le Corps diplomatique avait pratiqué le contrôle des naissances quand ils s'étaient retrouvés libres comme l'air après l'invasion. Les mêmes contingences s'appliquaient actuellement, mais la discrétion s'imposait jusqu'à la fin des négociations de rachat. Enfin, si ces jeunes étaient aussi précieux qu'elle le pensait, vu le succès des opérations clandestines qui leur avaient permis de rester libres, alors que la majorité de la population était embarquée sur les vaisseaux d'esclaves des Cattenis, c'était peut-être seulement de la chance, mais cette mission en avait grand besoin.

À la Retraite, tous prétendirent être contents de revoir Floss, et ravis de la transformation de la sale gosse, contestataire et râleuse, arrivée sur Botany. Les vêtements qu'on lui donna à l'intendance ne l'enthousiasmèrent pas plus que ça. La plupart des femmes confectionnaient leurs jupes et leurs corsages avec les tissus et accessoires que Kris avait rapportés de Barevi. Elle reconnut que ce style utilitaire ne convenait guère à une fille de l'âge de Floss, mais elle lui proposa de faire ses propres vêtements, allant même jusqu'à lui permettre d'utiliser leur unique machine à coudre.

— J'ai appris à coudre des peaux ensemble, dit Floss d'un ton dédaigneux, mais pas à couper ni à ajuster. Je ne voudrais pas gâcher du bon tissu.

Cela lui gagna la sympathie de l'intendante, qui était bonne couturière, et Kris, les voyant discuter, espéra qu'il en sortirait quelque chose. Une adolescente aussi séduisante que Floss voudrait des vêtements seyants et bien ajustés. Quelqu'un lui trouva une écharpe en soie, et elle passa un bon moment à la draper ou la nouer devant le miroir – son attirance pour la toilette était évidente pour tous.

Beth Simpson proposa de lui couper les cheveux, et Floss accepta immédiatement.

— Tu n'aurais pas du shampoing démêlant, par hasard ? Les Massaïs n'avaient qu'un savon très grossier, qui m'a abîmé les cheveux.

— Nous avons un rinçage végétal qui leur fera du bien, dit Beth. Fait avec une plante locale qui ressemble au romarin. Il fait briller les cheveux.

— Oh, ce serait super. J'ose à peine les toucher, tellement ils sont secs et cassants.

— J'en suis contente, dit Beth, faisant bouffer ses cheveux blonds,

décolorés par le soleil mais néanmoins brillants. Viens, l'eau de la douche devrait être chaude.

— Oh, merci beaucoup, dit Floss avec chaleur et enthousiasme.

— Pourquoi as-tu ramené cette forte tête ? demanda Sally Stoffers à voix basse quand elles furent sorties.

— Elle parle le catteni, ainsi que tous les garçons de sa bande.

— C'est une emmerdeuse-née !

Kris se retourna, presque sur la défensive, vers Sally, qui parlait aussi le catteni.

— C'est Zainal qui l'a décidé. N'oublie pas que ces gosses ont survécu, malgré les troubles consécutifs à l'invasion, ce qui veut dire qu'ils ont été très chanceux ou très astucieux. Clune, l'aîné des garçons, négociait et faisait du troc avec les Cattenis, et ce sont des compétences dont nous aurons grand besoin. Toi, comment tu t'y prends pour faire de bonnes affaires ?

— Elle paraît un peu assagie, mais c'est une dragueuse, répéta Sally d'un ton malveillant.

— Clune la surveillera, répondit Kris avec fermeté, commençant à plier les vêtements qui constitueraient la garde-robe améliorée de Floss.

Elle ne pensait pas qu'ils trouveraient des vêtements terriens pour femmes dans les boutiques de Barevi, mais on ne pouvait pas savoir. Les Cattenis accumulaient à qui mieux mieux quand ils chargeaient leurs cargos. À l'âge de dix-neuf ans, elle voulait être bien habillée pour se rendre à l'université, aussi comprenait-elle le manque d'intérêt de Floss pour les tenues utilitaires. Elle adorait son écharpe. Kris l'avait vue en palper la soie de ses mains durcies par le travail. Le bleu saphir lui irait très bien, et Kris s'efforça de se rappeler les pièces de soie et de satin qu'elle avait vues lors de son dernier voyage sur Barevi. Alors, elle ne pensait pas à Floss en achetant des tissus. Eh bien, cette fois, ils devraient penser à elle. Qui échangerait du tissu contre de l'or ?

Elle aurait voulu savoir ce qui était le plus demandé sur Barevi. Peut-être que Chuck s'en souviendrait. Des dents en or n'étaient pas une « tentation » suffisante. Ce qu'il leur fallait, c'était quelque chose pour attirer les foules, quelque chose que le plus conservateur des Cattenis ne pourrait pas ignorer. Quelque chose qui le pousserait au crime !

Laissant Floss aux mains de Beth et après avoir précisé qu'on pourrait la trouver au réfectoire, Kris alla boire une tasse de café. Le tableau de service, placé bien en vue à l'entrée du réfectoire, la désignait pour la mission de Zainal, sans aucune autre tâche. Leurs dernières recrues figuraient au bas du tableau, comme faisant partie de l'équipe de Barevi. Elle se félicita que Floss n'ait pas à travailler au

réfectoire – du moins pas tout de suite. Peut-être qu'à son retour Floss regimberait moins devant cette corvée peu glorieuse. Même la corvée de cuisine était préférable au devoir conjugal envers un vieillard.

Elle regarda autour d'elle en entrant dans la grande salle, et vit Eric penché sur des organigrammes. Elle le salua, lui faisant signe si elle pouvait se joindre à lui, et il hocha vigoureusement la tête. Elle se servit une tasse du café rationné, quelques petits pains, humant les arômes du breuvage et du pain frais. Combien de temps durerait cette gâterie, pourraient-ils en ravoir, en tant que monnaie d'échange, car les Cattenis s'étaient mis à apprécier le coup de fouet provoqué par la caféine ? Combien faudrait-il de grains et/ou de tasses de café pour racheter une caisse de matériel volé ? Ce n'était pas la première fois qu'elle se demandait si les marchands avaient assigné un prix aux caisses de pièces détachées qu'ils s'efforçaient de vendre. Elle avait vu une grande diversité d'articles exposés lors de son dernier voyage. Ils n'étaient sans doute pas tous utilisables sur Barevi – comme les grille-pain et les poêles électriques, et encore moins les pièces et les bougies de voitures. Enfin, on ne sait jamais ce qui suscite l'intérêt d'une espèce étrangère. Et certainement pas les Cattenis, maintenant amateurs de café, de chocolat et de dents en or. Réalisaient-ils avec quelle facilité ils avaient adopté les vices terriens, tels que l'amour du café ? Elle sourit à l'idée du conquérant conquis.

Elle se dirigea vers la table d'Eric, qui l'accueillit chaleureusement, remarquant que ses papiers comportaient des cartes : des plans montrant la destruction de vastes quartiers de New York.

— Je crois que j'ai de la chance. Mon immeuble est toujours debout, dit-il en tapotant le plan. Et il y a relativement peu de dégâts au-dessous de la Quatorzième Rue, là où se trouve mon fournisseur de produits dentaires. Qu'est-ce que nous pourrions emporter pour faire du troc sur la Terre ?

— Quelques céréales, je crois. Peut-être des râblés, car ils devraient apprécier la viande fraîche, répondit Kris. Des groupes de chasseurs sont partis aujourd'hui pour en rapporter le plus possible, et d'après les odeurs venant de la cuisine, je crois qu'on en rôtit quelques-uns. Et je sens aussi une bonne odeur de pain frais.

— Il faut trouver maintenant un moyen de charrier des équipements lourds du dix-huitième étage au rez-de-chaussée, dit Eric avec un soupir découragé.

— Oh, dit-elle en souriant, tu ne savais pas que les Cattenis ont des monte-charge volants qui s'en acquittent sans effort ?

— Non, je ne savais pas, mais regarde mon sourire ! répondit Eric, et effectivement il souriait, les yeux brillant de soulagement et d'humour. Content d'avoir posé la question. Ces unités sont très lourdes, et même avec beaucoup de bras, les descendre pour les

charger m'inquiétait.

Elle lui tapota la main.

— Eh bien, sois tranquille. C'était le moindre de nos problèmes.

— Quel est le pire ?

Kris réfléchit.

— Être sûrs que nous avons les produits qu'il faut pour faire du troc sur Barevi.

— Compte sur moi, Kris. Si nous arrivons à mettre la main dessus, je connais un autre dentiste qui travaille merveilleusement. Il est aussi dans mon immeuble. Le genre de personnalité à bien s'entendre avec les Cattenis. Même en tant qu'alliés, je suppose qu'ils sont difficiles à manier.

— Certains plus que d'autres, dit-elle en souriant.

— Réponds à une question si ce n'est pas indiscret, poursuivit Eric, penchant la tête. Pourquoi travaille-t-il apparemment contre ses compatriotes ?

— Ce n'est qu'une apparence ; ce sont les Eosis qu'il voulait renverser...

— Et qu'il a renversés, paraît-il, avec difficulté, dit-il du ton de celui qui espère en apprendre plus.

— Quand il a été largué ici en tant que colon forcé, avec nous tous, dit-elle, incluant tous les assistants dans son geste, il voulait libérer son peuple de la domination eosienne.

— Il l'a fait, acquiesça Eric, qui désirait qu'elle continue à expliquer une situation pour laquelle elle n'avait pas vraiment d'explication.

— N'oublie pas qu'il y avait d'autres Emassis dans le complot. Il n'aurait pas pu réussir sans leur aide.

— Ce Kamiton en fait partie ?

— Oui.

— Et alors ? l'encouragea Eric, levant les bras au ciel en un geste de perplexité.

— Je crois que la situation n'était pas si simple sur Catten même, ni, à l'évidence, sur Barevi. Les Cattenis sont très conservateurs, et Kamiton a peut-être surestimé le soutien des autres emassis. Zainal a libéré Botany et les autres mondes coloniaux. Parce que les Cattenis n'envoyaient pas les gens seulement sur Botany, tu sais.

— Non, je ne savais pas, dit Eric, soulignant légèrement le dernier mot.

— Il y a trois autres planètes que les Cattenis colonisaient selon la même méthode.

— Et quand ces planètes se développaient, les Eosis prenaient la relève ?

Kris hocha la tête.

— Nous avons eu énormément de chance, tu sais.

— D'avoir quelqu'un comme Chuck Mitford, dit-il, pointant le doigt sur elle comme pour la défier de le nier. Et Zainal.

— Nous avons eu de la chance d'avoir des gens montrant toutes les compétences nécessaires, rectifia-t-elle.

— J'aime ton attitude positive, Kris Bjornsen.

— « Larguée je suis, larguée je reste », répondit-elle avec un grand sourire, contente qu'il soit prêt à accepter Zainal et à travailler avec lui.

— Est-ce la devise de Botany ? Je l'entends très souvent.

— C'est un cri de ralliement et aussi une promesse.

Eric regarda autour de lui, du tableau de service jusqu'aux portes de verre ouvrant sur l'extérieur.

— La promesse, ça me plaît. Si je pouvais seulement exercer mon métier, je resterais.

— Tu n'as pas de famille sur la Terre ?

— Des neveux ; ma femme, Molly, était en Floride à l'arrivée des Cattenis, alors je n'ai aucune idée de ce qui lui est arrivé. Son nom ne figure sur aucune liste des survivants de Floride.

Kris lui toucha la main avec sympathie.

— Tous les survivants n'y figurent pas, Eric. On prendra les listes mises à jour sur la Terre. L'un des buts de ce voyage est d'améliorer les communications pour découvrir où sont les survivants – et ramener ceux qui n'ont pas été asservis.

Eric haussa les sourcils.

— Vaste programme.

— Les survivants de l'Holocauste sont parvenus à retrouver la trace de leurs familles. Et nous avons ici autant de gens résolus !

— Tu devrais lever le pied et élever tes enfants.

— Je ne peux pas, dit-elle avec un sourire d'excuse. Curieusement, Zainal se sent responsable. Et moi aussi.

— Responsables de planètes entières ? Allons, sois raisonnable.

— Je crois que la « raison » n'a guère de place dans ce que je ressens, Eric. Les gens déraisonnables accomplissent souvent plus que les gens totalement rationnels.

— Paraît-il. Ah, voilà Zainal.

Kris le vit entrer avec ses fils, plus Clune, Ferris et Ditsy, à qui il faisait visiter les lieux. Les garçons étaient tous habillés de vêtements neufs, mieux adaptés au climat plus froid de la Retraite, et ils portaient des paquets négligemment jetés sur l'épaule ou le dos.

Elle essaya de retenir Eric à la table, mais il se leva, la salua en s'inclinant et, souriant au groupe qui approchait, quitta la salle. Zainal lui fit signe de ne pas bouger, tandis qu'il emmenait les garçons prendre un plateau et les présentait aux colons de service. Leurs plateaux chargés, ils convergèrent tous sur elle. Zainal avait eu la

prévenance de lui apporter une autre tasse de café.

— Les garçons n'en boivent pas encore, dit-il, la voyant hésiter. Alors, autant que tu profites d'une de leurs rations.

— Il faut trouver du café, ne serait-ce que de l'instantané, dit-elle. Je vois que tout le monde est sur son trente-et-un, ajouta-t-elle, montrant les garçons de la tête.

— Les gars, cette bouffe a l'air super, dit Ferris, plantant sa fourchette dans une montagne de purée de tubercules. Ah, ce n'est pas des pommes de terre, ajouta-t-il, à la fois surpris et contrarié par le goût inattendu.

— C'est une plante indigène, mais pas mauvaise comme substitut, répondit Kris en souriant, tandis qu'il avalait une énorme bouchée.

— Mais il n'y a pas beaucoup de différence ! Est-ce qu'on pourra cultiver des patates ici ?

— Sans doute, mais il faudra importer des semences, si nous pouvons en trouver. Je crois que ça figure en haut de la liste des desiderata.

— Vous avez aussi des râblés, dans le Nord ? demanda Clune, empilant de la purée sur sa fourchette à l'aide de son couteau, à l'anglaise.

— C'est notre source principale de protéines, dit-elle. Et ils ont constitué le seul plat de notre premier repas sur Botany.

— Qui a baptisé la planète Botany ? demanda Ditsy, écoeuré.

— Tous ensemble. D'après une autre colonie de personnes déplacées sur la Terre.

— Tu veux dire l'Australie ? demanda Ferris, fronçant le nez. Pas très imagitatif.

— Quel nom aurais-tu choisi ?

— Je sais pas, reconnut Ferris, se remettant à manger. Je ne vaudrais rien pour trouver des noms.

— On a mis le nom aux voix, et chacun a pu proposer le sien, dit Kris, qui se souvenait très bien du vote. Botany a gagné haut la main. Je trouve que c'est un bon choix, parce que ça nous rappelle une expérience précédente qui a réussi.

— Oui, mais c'étaient des ex-bandits.

— Et comment crois-tu qu'on nous considérerait ?

— Pourtant, on n'était pas des criminels.

— La plupart des Anglais et des Irlandais transportés en Australie n'étaient pas vraiment des criminels. Il régnait une grande pauvreté, à l'époque, et quelqu'un pouvait être déporté simplement parce qu'il avait volé des vivres pour nourrir sa famille.

Kris se demanda combien de colons n'avaient pas terminé leurs études secondaires, ou connaissaient les grands événements de l'histoire mondiale. Il faudrait peut-être organiser des conférences le

soir, pour répandre des informations vitales. Pendant la journée, il y avait trop à faire, et seuls les enfants de la crèche recevaient un peu d'instruction. Elle nota l'idée pour ne pas l'oublier. Autre chose à se rappeler et à mettre en route !

Elle soupira. Il n'y avait jamais assez de temps pour tout ce qu'il y avait à faire. Quand Zainal la regarda bizarrement, elle lui sourit et but une gorgée de son café supplémentaire. Elle se demanda si elle pouvait en faire une habitude... en amenant les garçons au petit déjeuner avec elle. Mais ce n'était pas ainsi que ça fonctionnait sur Botany : personne ne profitait des défauts du système. Si elle le faisait, elle perdrait le droit de critiquer les autres. Elle avait déjà assez mauvaise conscience comme ça. Si les membres du Conseil ne respectaient pas le règlement, pourquoi les autres le respecteraient-ils ? Les transgressions se multiplieraient, comme partout ailleurs. Il fallait se montrer responsable. Comme Zainal. Quoiqu'il poussât parfois le bouchon un peu loin ! Toutefois, elle comprenait que quelqu'un devait s'y coller, pour récupérer les matériels nécessaires.

Jerry Short s'arrêta à l'entrée principale et examina les visages jusqu'à ce que ses yeux se posent sur elle. Il lui fit signe de la main et, s'excusant, elle le rejoignit.

— Je viens de recevoir un message de Chuck. Il est sur le chemin du retour, et très content de lui, dit Jerry, souriant jusqu'aux oreilles parce qu'il apportait une bonne nouvelle.

— Chuck ? Formidable !

Il avait prévu de rechercher deux vieilles cousines, Rose et Cherry Mitford, ignorant si elles étaient encore vivantes. Il avait aussi déposé d'autres Botaniens en différents points de la Terre, pour tenter de retrouver parents et amis aussi bien que pour réparer les infrastructures.

— Je savais que tu voudrais savoir tout de suite, poursuivit Jerry. Et il a dit aussi qu'il s'arrêterait un peu sur Barevi pour charger quelques petites choses.

— Parfait. Quand arrive-t-il ?

— Dans une heure.

— Préviens aussi Dorothy Dwardie, Jerry. Elle sera ravie.

— En fait, je l'ai prévenue la première en venant ici, dit Jerry avec un grand sourire.

— Merci. Zainal va être content ! J'aimerais bien savoir ce que Chuck va nous rapporter, marmonna-t-elle entre ses dents en retournant à la table où les garçons avaient fini de manger.

— Ça nous économisera beaucoup de temps, dit Zainal, enchanté de la nouvelle. Surtout s'il peut nous faire un rapport sur la situation des deux planètes. Je me demande ce qu'il voulait prendre sur Barevi d'assez important pour justifier un si long détour. Et comment il a

payé.

— Nous le saurons bientôt. Nous allons l'attendre ?

— Oui, et on lui présentera nos nouveaux traducteurs. Venez, les enfants, ajouta-t-il, faisant signe aux cinq garçons.

CHAPITRE 3

Chuck émergea de l'astronef, flanqué de deux femmes, et, près de Kris, Dorothy eut le souffle coupé.

— Ne t'en fais pas, Dorothy, dit vivement Kris. Regarde-les. Ce sont des Mitford, ou j'avale un charognard !

La ressemblance ne concernait pas seulement les traits du visage mais aussi les proportions des deux femmes : elles avaient la même carrure solide, la même démarche assurée, et la même façon de regarder les gens en face comme pour les évaluer. Elles étaient toutes deux burinées par les intempéries, et clignaient des yeux, ayant supporté le soleil et le vent pendant des années.

— Ses cousines, je suppose, dit Kris, car Chuck les menait vers elle et Dorothy.

— Dorothy, je te présente mes cousines, Rose et Cherry, et je te serais reconnaissant de leur faire bon accueil. Elles ont eu la vie dure ces derniers temps, et je ne les quitterai pas des yeux tant qu'elles n'auront pas complètement récupéré.

Il montra un véhicule terrestre.

— Dorothy, pourrais-tu les amener à Dane pour un check-up ? L'hiver a été rude au Texas.

— Bien sûr. Rose, Cherry, dit-elle, leur faisant signe de monter dans le véhicule. Ce sera un plaisir. Et je crois que nous aurons beaucoup à nous dire.

— Dorothy Dwardie va vous installer confortablement, dit Chuck, les embrassant sur les deux joues. Mais moi et Zainal, nous avons à discuter. C'est le type dont je vous ai parlé. Celui qui a libéré la Terre et sa propre planète.

Rose lui tendit la main.

— Charlie¹ nous a rebattu les oreilles avec tout ce que tu as fait pour sauver les deux mondes.

Cherry était un peu plus réservée, mais elle lui serra la main aussi chaleureusement que Rose, et murmura quelque chose sur son héroïsme inoubliable.

— On te connaît, Zainal, et nous sommes très contentes de te connaître aussi, Dorothy. Nous avons beaucoup entendu parler de toi, Kris. Nous te verrons plus tard.

— Certainement, Rose et Cherry. Et bienvenue sur Botany.

— Et qui sont ces jeunes gens ? demanda Rose, montrant Peran et Bazil.

— Ce sont mes fils, Rose Mitford.

— Enchantée de vous connaître, dit-elle en leur tendant la main.

Peran la serra, puis s'inclina devant elle, courtoisie qui lui fit cligner des yeux d'étonnement. Sans aucun doute, se dit Kris, elles n'avaient jamais rencontré un Catteni ayant de bonnes manières. Et cela prouvait que les Massaïs avaient appris aux garçons à respecter l'âge et les femmes.

— Puis-je vous présenter Clune, Ferris et Ditsy, mesdemoiselles Mitford ? dit Kris, pour terminer les présentations.

— Rose est pharmacienne, dit Chuck, aidant l'aînée à monter en voiture. Et Cherry kinésithérapeute.

— Tu aurais pu nous les amener même si elles ne savaient que tricoter, dit Kris, dédaignant la remarque de Chuck et leur adressant un sourire chaleureux.

— Si vous avez envie d'utiliser vos compétences, dit Dorothy, se mettant au volant, Dane sera triplement content de vous avoir quand il vous aura remises sur pied. C'est notre médecin-chef.

Sur ce, elle prit congé du comité d'accueil.

Dès que la voiture eut démarré, Chuck se tourna résolument vers Zainal.

— J'ai eu de la veine. J'ai troqué quatre pots de Nescafé contre ces pièces de satellite que nous cherchions sur la Terre. Ce dont nous avons besoin se trouve sur Barevi.

— Nous nous en doutions.

Chuck tira de sa jaquette un magnéto portatif.

— Un directeur du Jet Propulsion Lab m'a fait une liste de ce qu'il nous faut pour les satellites. Il m'a dit que les plus récents comportent des unités permutables. Cela faciliterait le maintien en orbite de ceux que nous possédons déjà. Ceux dont se servaient les Cattenis pour s'exercer au tir. J'ai inspecté rapidement le butin de Barevi, et ils ont tout ce qu'il nous faut.

— Nous organisons une mission de rachat.

— De rachat ?

Chuck le regarda, éberlué.

— Ouais, dit-il, et ses épaules s'affaissèrent, et j'espère que vous avez les trucs qu'ils désirent.

— Pas de café, mais de l'or.

— Pour leurs dents ? dit Chuck, étonné. Comment l'avez-vous appris ?

— Peu importe, dit Zainal haussant nonchalamment les épaules. Bien que la vanité n'ait jamais été un problème catteni. Mais personne n'avait jamais pensé que les dents tombées pouvaient être remplacées.

Et nous avons aussi un dentiste.

Chuck rit de bon cœur et lui donna une grande bourrade sur l'épaule.

— Je me demandais comment vous annoncer que nous devrions racheter nos propres matériels à ces pillards bareviens. Et il faut faire vite. Au marché, beaucoup de pièces sont piétinées par ces zozos qui se défoulent.

Il hocha la tête.

— Quand je pense à tout le matériel que nous ne pouvons pas produire...

Il s'interrompit, prit une profonde inspiration et poursuivit.

— Tu ne croirais pas tout ce que les Terriens ont accompli.

— Dans la reconstruction ?

— Pas seulement des infrastructures. Tu seras fier d'eux. Bon, peut-on convoquer une assemblée de tous les colons ?

— Il y en a une prévue pour ce soir. Nous devons avoir l'autorisation de tous pour utiliser les produits de la colonie à ces opérations de rachat.

— Parfait. Je vais prendre une douche et me changer. Et je ramène aussi un équipage.

Par-dessus son épaule, il regarda la rampe sortie du KDL.

— Ils sont en formation, mais ils connaissent leur affaire, crois-moi. Rien d'étonnant. La plupart viennent de la NASA, dit-il avec un grand sourire. Ils ont apporté plus que je n'en demandais pour les KD, mais nous avons aussi d'autres vaisseaux.

Il montra ceux parqués dans le champ.

— Ils apprennent très vite, et j'avais de la place disponible.

Il se retourna et cria :

— Amenez-vous. Bienvenue sur Botany, les mecs et les filles.

Neuf hommes et femmes apparurent, impeccables dans leurs uniformes. Ils se rangèrent en double file devant Chuck, qui continuait à sourire jusqu'aux oreilles.

— Excellent Emassi Zainal, les recrues des forces aériennes de Botany sont à tes ordres, dit l'un d'eux, qui fit deux pas vers Zainal avec le salut militaire. Sam Maddock, et huit volontaires, tous pilotes, et pilotes spatiaux. Peu d'expérience de l'espace, mais nous avons appris à tour de rôle avec le sergent Mitford pendant le voyage.

— Enchanté de vous avoir à bord, colonel Maddock.

Le colonel se redressa un peu plus en entendant Zainal lui donner son grade, car il avait remarqué la feuille d'érable en argent sur son col.

Comment Zainal avait-il appris à reconnaître les insignes des grades, Kris n'en avait aucune idée mais, pour l'heure, cela s'avéra utile.

— Vous avez été largués sur une bien belle planète, Emassi.

— Coup de chance, colonel, pur coup de chance ! Je vous présente Kris Bjornsen, ma compagne, et voici mes fils, Peran et Bazil. Plus Clune, Ferris et Ditsy, qui nous accompagneront sur Barevi pour faire nos emplettes. Nous pourrions avoir besoin de vos services pour accomplir cette mission.

— À tes ordres, Emassi.

— On m'appelle Zainal, colonel, pas Emassi. Maintenant, si tu veux bien me présenter le reste de ton groupe, je vous ramènerai au village et je vous trouverai des logements.

— Nous pouvons rester sur le vaisseau si vous manquez de place, Zainal. Le sergent nous a dit que vos installations sont assez rudimentaires.

— Je dois vous présenter à beaucoup de gens, et nous avons des questions à discuter et des plans à établir.

— Je comprends, Zainal.

Il fit un demi-tour parfait, et s'approcha de la première personne rangée derrière lui – une femme.

— Capitaine Jacqueline Kiznet, vingt-cinq heures de vol sur F-122. Elle devait piloter la fusée de ravitaillement Mars 10. Le capitaine Kiznet a subi un entraînement sur la série KDL, et a pris cinq quarts pendant le voyage.

— Enchanté, capitaine Kiznet, dit Zainal, lui serrant la main et lui rendant son salut.

Elle était de taille moyenne, avec des cheveux noirs, un visage agréable et des yeux pétillants.

— Le capitaine Katherine Harvey connaît aussi les KDL et les KDM, s'est exercée sur simulateur pendant le voyage et a fait fonction d'ingénieur de service.

C'était une grande rousse au visage parsemé de taches de rousseur, et d'attitude résolument réservée.

— Le lieutenant Gail Sullivan est spécialiste en communications et parle couramment le catteni.

Sullivan avait des cheveux blonds coupés court, l'air sidéré, et paraissait petite à côté de la grande rousse.

Zainal lui serra vigoureusement la main.

— Bienvenue sur Botany, Emassi Sullivan. Connais-tu les procédures d'amarrage et de parking ? demanda-t-il en catteni.

— J'ai écouté toutes les bandes à bord du KDL, Zainal, et je crois pouvoir t'assurer que je suis capable d'amarrer et de parquer un vaisseau dans n'importe quel astroport, répondit-elle dans la même langue, parvenant à grogner les sons avec un accent passable.

— En fait, intervint Maddock, elle l'a déjà fait sur Barevi.

— Bien, très bien.

Peut-être Kris fut-elle seule à remarquer que Zainal était plus

détendu quand il aborda la recrue suivante, qui clignait des yeux, en homme habitué à lire des petites lettres ou des écrans d'ordinateur.

— Voici le lieutenant Ed Douglas, qui sait lire le catteni.

— Tu peux lire le catteni ? lui demanda Zainal dans cette langue.

— Lentement, Emassi. Mais je travaille aussi à un glossaire anglais-catteni de termes techniques, qui devrait être très utile.

— C'est bien vrai. Bienvenue à bord, lieutenant, dit Zainal, lui secouant la main avec vigueur.

Kris dut faire un effort pour ne pas perdre son sérieux.

— Je suis assez lent pour le vocabulaire purement technique, mais les termes courants, c'est du gâteau, dit-il, faisant claquer ses doigts.

— Lieutenant Mullinax, astrologue, et lieutenant Mpatane Cummings, également dans les communications. Tous deux parlent couramment le catteni.

— Bon sang, où les as-tu dénichés ? demanda Zainal, absolument enchanté.

— Sur la Terre, bien sûr, en train de glander et de se demander quel genre de boulot ils pourraient bien trouver. Le carburant pour avions n'intéresse personne et, en conséquence, la plupart des pilotes sont chômeurs. L'essence est strictement rationnée, et exclusivement réservée aux ambulances et aux véhicules d'urgence. Le kérosène qui reste dans les cuves des aéroports est attribué aux hélicoptères de secours et ça m'a fendu le cœur de voir gaspiller de si précieuses ressources humaines. Tu me connais.

Il eut un de ses haussements d'épaules sibyllins, laissant entendre que tout gaspillage était intolérable.

— Et ils ne resteraient pas là assez longtemps pour qu'on fasse leur portrait. De plus, je savais qu'on avait les zincs mais pas les pilotes. Naturellement, il faudra vérifier leurs compétences, mais ils sont d'accord.

— Ton timing est excellent, comme toujours, sergent.

— Je ramène aussi deux mécaniciens de haut vol, Dutch Liendgens et Dirk Fuhrman. Ils ne savent pas beaucoup de catteni, ajouta-t-il, faisant signe aux deux hommes d'avancer, mais ils connaissent leur affaire, et mon « copain » du JPL dit qu'ils connaissent aussi l'inventaire de tous les grands fabricants – comme Teledyne et Motorola –, et qu'ils ont aussi leur petite idée sur les trucs high-tech que le JPL et la NASA expérimentaient pour la base de Mars. Mais le plus important, c'est qu'ils peuvent assurer la maintenance des KD.

— La Base de Mars est-elle toujours opérationnelle ?

— Oui, et occupée par nos hommes.

Quelqu'un derrière lui toussota, et il ajouta :

— Et par nos femmes. Leurs jardins ont été mis à l'épreuve. Ils produisent maintenant des légumes et de l'oxygène.

— Voilà de bonnes nouvelles à répandre, dit Zainal.

— Les envahisseurs étaient tellement malins qu'ils ont oublié de couper les lignes de téléphone atlantiques. Et, à ce qu'on m'a dit, la plupart des techniciens des communications sont parvenus à cacher les éléments les plus importants quand ils ont réalisé qu'on les attaquait de l'espace. Ces unités sont remises en service à mesure que la production d'électricité reprend. Bon sang, en certains endroits comme l'Arkansas, ils se servent d'éoliennes pour produire du courant. Et à Hawaï et en Californie, ils sont drôlement contents d'avoir des champs d'éoliennes.

« J'ai encore des tas de choses à t'apprendre, Zainal, mais on ferait peut-être bien d'organiser les équipages. »

Zainal le gratifia d'une bourrade qui exprimait sa satisfaction et sa surprise.

— Bienvenue sur Botany, vous TOUS ! ajouta-t-il, ouvrant les bras en un geste expansif avec un grand sourire. Par ici pour la Retraite.

— La Retraite ?

— Vous en faites pas, dit Chuck, ce n'est pas une position de repli, c'est notre capitale.

— Passe devant... notre chariot nous attend ! ajouta Zainal comme Jerry Short arrivait avec la camionnette.

— Super, Zainal. Transport terrestre. Entassez-vous là-dedans.

« Entasser » était le mot juste, car toutes les nouvelles recrues du Service spatial botanien bondirent ou sautèrent sur la large plateforme du véhicule. Kris fut hissée par deux lieutenants, et elle décida qu'ils étaient en forme. Elle se demanda s'ils avaient été entraînés au close-combat. Ce serait utile, se dit-elle, surtout pour les femmes. Ils pourraient peut-être lui enseigner quelques bons mouvements de défense. Elle commençait à se sentir mieux au sujet de cette mission de rachat. Le Conseil serait obligé d'accepter – surtout maintenant qu'ils avaient des renforts. Elle repéra Zainal qui devisait aimablement avec l'astrogateur et la filiforme Mpatane, lieutenant des communications. Puis il éclata de rire à une remarque de la femme, qui fit aussi jubiler tous ceux qui l'entendirent.

Le temps que Jerry les conduise au bâtiment principal, quelqu'un les avait avertis que la foule les attendait, désirant des réponses aux questions qu'ils criaient.

Zainal se leva, demandant le silence d'un geste.

— Raison de plus pour que vous veniez à l'assemblée de ce soir, mes amis. Pour le moment, nous devons mettre la tactique au point. D'accord ?

La foule se dispersait à contrecœur quand le capitaine Kiznet, les mains en porte-voix, cria :

— J'ai de nouvelles listes de survivants, que je vais punaiser afin

que tout le monde puisse les voir.

Immédiatement, ils montrèrent le tableau de service, près duquel était accroché un tableau d'affichage réservé à cet usage.

— Dix-neuf grandes villes d'Europe et d'Asie, et des nouvelles de quarante-sept petites villes américaines, ajouta-t-elle, récompensée par une bruyante ovation.

Kris sauta à bas de la plate-forme et dirigea le capitaine vers le réfectoire, où elle l'aida à afficher ses listes. Puis elle le conduisit hors de la foule qui se pressait pour les lire. Cette foule se réduirait-elle un jour à deux ou trois personnes ? se demanda-t-elle. Zainal lui avait fait signe d'amener le capitaine à la salle de conférences contiguë au réfectoire. Lui saisissant le bras, Kris fendit les rangs et entra dans le silence relatif de la salle. Elle sourit en voyant Chuck et Dorothy en train de s'embrasser. Elle avait tout le temps de lui présenter leur fille Amy. Pour le moment, on aurait dit qu'il ne lâcherait jamais Dorothy.

Zainal traversa la salle pour s'assurer que seuls ceux dont il avait besoin entraient pour voir les nouvelles recrues. Il envoya Peran, Bazil et Ditsy chercher des rations de café et les sandwiches qui restaient encore à la cuisine à cette heure.

Quand Kris put s'asseoir après qu'il lui eut donné la liste de ceux qu'il voulait voir à cette réunion, il effaça le tableau et y inscrivit les grands thèmes de la discussion. Cela fait, il inscrivit la liste de ses traducteurs de catteni. Elle fut contente de se voir en haut de la liste, qui comprenait aussi Floss, Clune, Peran, Bazil, les frères Doyle, Ferris et Ditsy, Chuck, Sally Stoffers, Gino et Mack Dargle, de même que Dick Aarens et Peter Snyder. Y figuraient aussi les noms des neuf nouveaux venus, et elle fut ravie de constater qu'il les avait écrits sans fautes.

— Bon, mes amis, je pourrais avoir le silence ?

Mais à cet instant, Chuck, tenant Dorothy par la main, entra, suivi des garçons chargés de plateaux.

— Prenez d'abord un café et un sandwich, dit Zainal, et Kris se glissa vers les garçons, s'empara d'une tasse et d'un sandwich qu'elle lui apporta. Appuyé contre une table, il mangea avidement. Puis Beth Isbell s'approcha avec un bloc-notes qu'il parcourut tout en mastiquant. Elle attendit patiemment à côté de lui, et quand Peran lui apporta une tasse, elle fut sur le point de refuser, mais elle finit par l'accepter. Beth était très pointilleuse sur l'observation des rations, bien qu'ayant confié à Kris qu'elle était accro à la caféine, et que son pire problème après le largage avait été la privation de café.

Zainal griffonna ses initiales sur la première page, sortit ce qui devait en être une copie qu'il plia et glissa dans sa poche de chemise, avant de rendre le bloc à Beth. Elle s'éloigna, mais s'arrêta pour bavarder avec un groupe.

— Mike vient juste d'apporter les trésors de la planète, et on les a mis en lieu sûr à l'hôpital, murmura Zainal à Kris, touchant le papier qu'il avait mis dans sa poche. Nous sommes riches, ajouta-t-il avec un clin d'œil malicieux. Profitons-en pendant que ça dure.

— Assez riches ? murmura-t-elle en réponse.

Il haussa les épaules.

— Oui, si nous marchandons bien.

— Je raserai la tête de tous ceux qui nous grugeront.

— Content que tu sois de mon côté, ma chérie.

Le regard amoureux de Zainal l'émut profondément. Elle espéra que les nouveaux passeraient de nouveau la nuit dans le vaisseau.

Enfin, il se redressa et leva les mains. Le silence s'établit dans la salle, avec un bourdonnement de « chut » en bruit de fond.

— J'ai des nouvelles plus que bonnes, mes amis. Nous avons des articles à troquer, nous avons les services et la coopération d'Eric Sachs, dentiste diplômé, pour faire aux Cattenis les couronnes en or qu'ils désirent, et nous avons de nouveaux pilotes pour les cargos. Comment dites-vous déjà : « Nous sommes pleins aux as » ?

Cela lui valut des gloussements approubateurs.

— Nous montons cette expédition aussi vite que possible. Chuck Mitford, homme de ressources comme toujours, a fait un détour par Barevi en rentrant, et a inspecté les magasins pour voir s'ils ont les composants qu'il nous faut. Il semble qu'ils les aient. Je m'en remettrai à la décision du Conseil, et nous saurons ce soir s'il nous autorise à emporter des métaux précieux, afin de racheter les pièces les plus indispensables à la réparation et à l'amélioration de nos systèmes de communication, pour rester en contact avec d'autres mondes. En attendant, les trois KDM doivent être prêts à décoller, alors que les équipages commencent les vérifications IMMÉDIATEMENT.

Il attendit que lesdits équipages quittent la salle de conférences.

— J'ai besoin de vivres. Tous les râblés que nous pourrions réunir entre maintenant et demain matin neuf heures, quand nous aurons la permission de partir, je l'espère. Comme vous voyez, nous avons de nouveaux visages, recrues récentes de la Force spatiale de Botany. N'oubliez pas de leur souhaiter la bienvenue – plus tard.

« Dick Aarens, je te prie de t'entretenir avec les lieutenants Mullinax, Cummings, et Douglas, et tous ceux d'entre vous qui ont l'expérience des satellites et unités de communications. J'anticipe peut-être sur la décision du Conseil...

— J'en doute, remarqua quelqu'un, provoquant des rires.

Kris vit Zainal prendre une profonde inspiration, soulagé.

— Je vous remercie de votre généreux soutien, dit-il, s'inclinant avec dignité devant la foule. C'est moi qui nous ai mis dans cette situation, et c'est à moi de nous en sortir.

— Qu'est-ce que c'est que cette connerie, Zainal ? lança Léon Dane qui entraînait à cet instant.

— C'est vrai, ce n'est pas ta faute si les Eosis et les Cattenis ont envahi la Terre, dit Peter Snyder presque avec colère.

— J'aurais dû savoir que les marchands bareviens nous mettraient des bâtons dans les roues.

— Tu n'es pas télépathe, rétorqua Peter. Et tu as obtenu la plus grande partie de ce que tu désirais. La liberté de la Terre et de Botany, non ? Des autres colonies forcées aussi ? Et la fin de la domination des Eosis sur ton propre peuple. Pourquoi devrais-tu continuer à porter le chapeau ?

— Je me considère comme responsable, dit Zainal d'un ton ferme.

— Il n'y a aucune raison à ça, Zainal, dit Léon Dane, élevant la voix pour couvrir les protestations.

— Cela ne change rien, dit Zainal. Je dois réparer cette erreur et je la réparerai.

— Tu en as fait plus que quiconque croyait possible, dit Kris.

— Mais pas autant que je croyais, dit-il, abattant la main sur la table pour mettre fin à la discussion.

Kris ne protesta pas davantage, sachant que c'était inutile, mais il y en avait d'autres qui continuaient à contester sa culpabilité. Elle le connaissait mieux, et elle savait qu'il était maintenant décidé à aller jusqu'au bout, et que rien ne le distrairait de ce qu'il considérait comme son devoir et sa responsabilité. Les Cattenis étaient entêtés, aucun doute là-dessus. Elle l'admirait pour cela, mais elle serait contente quand il jugerait qu'il pouvait se détendre. Ses fils le regardaient avec adoration, mais elle savait qu'il ne faisait pas ça pour obtenir leur approbation.

— Lieutenant Douglas, as-tu apporté ton glossaire de termes techniques ? Et pouvons-nous en faire des copies ?

— Vous avez une photocopieuse ? demanda l'officier, étonné.

— Plusieurs copistes, qui reproduisent très bien les signes cattenis.

— À la main, dit Douglas, consterné.

— Qu'est-ce que tu as contre les vieilles méthodes ? demanda Zainal, faisant le geste d'écrire.

— Rien, sauf que des fautes dans les copies sont plus que probables, et que certains de ces termes doivent être très précis.

— Nous avons de bonnes dactylos, lieutenant, dit Kris. Pas de problème. Beth ?

Elle lui fit signe, se félicitant qu'elle soit encore là.

— Combien de machines à écrire avons-nous ? Et de papier ?

— Tout dépend de ce qui doit être transcrit, et pour quand.

— Décollage demain matin ? demanda Kris.

— Si je peux fournir du courant aux machines, je ferai travailler les

dactylos toute la nuit, à tour de rôle. Où est l'original ?

— Il faut que j'aille chercher mes notes dans le vaisseau, dit Douglas, un peu démonté, mais il se secoua, un peu comme un animal ébouriffé qui veut remettre sa fourrure en place.

Kris pensa avec nostalgie à leur chat, qui devait avoir été mangé, ou qui était retourné à la vie sauvage.

— Tu avances à une vitesse stupéfiante, Emassi Kris.

— Il le faut, lieutenant.

— Vous avez des ordinateurs ici ? demanda-t-il, s'attendant à une réponse négative.

— Les meilleurs que nous ayons pu trouver sur Barevi la dernière fois, dit-elle, regrettant de parler d'un ton si défensif.

Il n'eut pas l'air contrarié et lui sourit.

— Avec pas mal de mémoire et de rapidité, lieutenant. Kris n'a sélectionné que le meilleur, et nous avons aussi des imprimantes, dit Beth avec fierté, mais pas beaucoup d'encre. Nous venons juste de trouver un végétal pour faire de la pâte à papier, si bien que notre production est encore insuffisante pour nos besoins. On dirait que cette planète marche au papier.

— Je trouve que vous avez été assez rapides pour une colonie forcée, Miz Isbell.

— Et tu n'as encore rien vu, lieutenant. Kris, je peux emprunter un véhicule pour ramener le lieutenant au vaisseau ?

— Naturellement.

— En fait, nous avons peut-être du papier à bord. Les vaisseaux publient beaucoup de journaux, tu sais, disait Ed Douglas à Beth qui lui faisait signe de la suivre hors de la salle. Quel genre d'imprimantes Kris a-t-elle libérées ?

— Des Hewlett-Packard, bien sûr, répondit Beth, marchant vers la sortie.

— C'est ce qu'il y a de mieux, approuva Douglas, puis ils sortirent.

— J'ai étudié la dactylo au lycée, murmura Clune. Je tape vite et je sais le catteni, aussi je ne ferai pas de fautes.

— Merci, Clune, mais on aura sans doute besoin de toi pour autre chose. Je ne sais pas ce que Zainal vous réserve, à toi et aux autres garçons.

— Tout ce qu'il voudra, Kris. Quel mec ! dit Clune, manifestement impressionné. Même Ditsy le dit, et Ditsy ne parle pas souvent.

— Vous avez eu la vie dure chez les Massaïs ?

— Pas dure, Kris, mais différente. Les Massaïs ont une culture très éloignée de la nôtre. Je suis drôlement content que vous ayez tiré Floss de là au bon moment. Tu aurais dû voir le vieux avec lequel on voulait la marier !

— Je sais. Tu demanderas à Dane de te donner des préservatifs,

d'accord ? dit-elle avec un regard sévère.

— Je t'entends bien, Emassi Kris.

Son visage se durcit soudain.

— Mais ça ne te fait rien que ce soit moi ? dit-il, montrant sa peau noire.

— Pourquoi ? Vous avez des liens qui remontent loin et que je ne veux pas détruire. Et je te nomme garde du corps secret de Floss.

— Je le suis déjà depuis six ans, avant même l'invasion des Cattenis. Mon père était le chef de sa tribu, dit-il, redressant la tête d'un air embarrassé, quoique fier. Seul de tous ses fils, j'ai été envoyé aux USA pour faire mes études.

— J'aurais dû me douter de quelque chose dans ce genre-là, dit Kris avec approbation. Tu as un air d'autorité, tu sais. C'est ce qu'il faut pour traiter avec les marchands bareviens. Floss dit que tu as fait pas mal de négociations avec les Cattenis ?

— Il le fallait bien, Kris, mais certains pensaient qu'on était de mèche avec eux. On restait en vie et on évitait les rafles.

Son visage changea, empreint soudain d'une inquiétude intense.

— Où les autres milliers de Terriens ont-ils été largués ?

— Nous le découvrirons, Clune. Cela fait partie de ce que nous devons découvrir sur Barevi.

— Ils regretteront d'avoir envahi notre système.

— Les Eosis le regrettent déjà, répondit Kris avec un rire ironique. Bientôt, Barevi le regrettera encore plus.

— J'espère.

— Moi aussi. Vraiment, dit-elle d'un ton très positif, réprimant cette crainte de l'échec qu'elle refusait de voir.

Au souvenir de tout ce qu'ils étaient parvenus à accomplir, elle ne se croyait pas trop optimiste. Enfin, peut-être un peu. Cette expédition serait difficile, même si toutes les chances étaient de leur côté. Ce à quoi elle aspirait, c'était à moins d'aventures, même si la vie lui paraissait monotone après tout ce qu'elle avait vécu depuis six ans. Mais il y avait autre chose, comme Zainal l'avait exprimé avec force, qui était devenu sa responsabilité, ainsi que celle de Zainal et de Botany. Enfin, c'était la vie, non ? Elle n'avait même pas terminé ses études universitaires, et elle avait déjà toute une carrière derrière elle.

Maintenant, les nouveaux venus se mêlaient aux résidents, leur posant toutes sortes de questions. Les cousines de Chuck étaient là aussi, l'air déconcerté. Kris allait s'approcher d'elles quand elle vit Chuck et Dorothy les emmener. Elle vit aussi que les deux fils de Zainal parlaient avec un groupe de Botaniens, l'air très à l'aise, et elle n'avait donc pas à s'inquiéter pour eux. Même Ditsy était en grande conversation, alors elle ne voyait pas qui pouvait avoir besoin d'elle. C'est alors que Chuck, Dorothy et les cousines foncèrent droit sur elle.

— Tu as une minute, Kris ? demanda Chuck, le visage congestionné. J'aimerais être présenté à ma fille.

— Oh, zut ! Dans toute cette agitation, j'ai oublié que tu ne l'avais pas encore vue. Allons-y tout de suite, avant que quelqu'un ne m'arrête pour un problème absolument essentiel.

Kris se dirigea vers la porte, demandant nerveusement comment elle allait expliquer cette maternité aux cousines, à qui on l'avait présentée comme la compagne de Zainal.

Elle sentit qu'on lui touchait le coude et réalisa que Chuck marchait près d'elle.

— Ne t'en fais pas. Dorothy leur a parlé de la décision de la colonie d'élargir le pool génétique.

Oui, se dit Kris avec agitation, mais elle n'était pas obligée de se soûler, coincée dans le vaisseau sur Catten, et de séduire Chuck qui tenait à peine debout, ivre mort d'avoir bu le tord-boyau local avec le commandant de l'astroport.

Kris n'était pas certaine que cette explication satisferait les deux vieilles filles qui, à l'évidence, adoraient leur cousin.

— Ne t'inquiète pas, Kris. Elles sont tellement contentes que j'aie un enfant !

Il continua à marcher un peu devant Rose, Cherry et Dorothy, poursuivant ses explications à voix basse.

— On dit que leur santé va s'améliorer sur Botany. L'hiver a été rude au Texas, avec plus de neige que d'habitude, et elles n'avaient aucun moyen de transport pour aller en ville quand la communauté s'est formée. Quand même, elles n'ont pas manqué de grand-chose : quand elles n'avaient plus de farine pour faire le pain, elles allumaient un feu et attiraient un automobiliste qui emmenait Rose en ville, et tout allait bien. Elles avaient même fait des conserves, qu'elles troquaient contre de la farine.

Il semblait très fier de ses cousines. Puis il montra Dorothy de la tête.

— Elles avaient toujours désiré que je me marie, et Dorothy semble leur plaire.

— Elle est facile à aimer, Chuck. À part ça, je ne sais pas à qui ressemble Amy. Ni à toi ni à moi.

— Elle est bien jeune pour ressembler à quelqu'un à part elle, non ?

Kris riait encore quand ils arrivèrent à la crèche. Amy était dans un parc, couchée sur le dos et faisant des moulinets avec les bras en réaction au bruit ambiant.

— Dieu du ciel, c'est le portrait craché de ta mère, notre tante Mary, dit Rose, plaquant ses mains sur sa bouche en un geste bien féminin de stupéfaction. Regarde donc ses cheveux, et la forme ravissante de son visage ! Je me rappelle une photo de l'album de famille... et cette

enfant est Mary Mitford ressuscitée ! Je peux la prendre, Kris ?

— Bien sûr, dit Kris, ravie.

Rose savait s'y prendre avec les enfants, et Amy se détendit dans ses bras comme si elle les avait toujours connus. Toujours très entourée, elle n'avait jamais été timide. Peu d'enfants l'étaient à la crèche. Même Daisy, dont les médecins pensaient qu'elle serait peut-être renfermée à la suite de ses traumatismes, babillait maintenant sans inhibitions.

Cherry se mit à renifler et à ravalier ses larmes.

— Elle est adorable, Chuck. Comment êtes-vous parvenus à faire une fillette aussi ravissante, tous les deux ?

Puis, elle aussi, porta les mains à sa bouche, dilatant les yeux de consternation à ce qui venait de lui échapper.

— Heureux mariage de gènes compatibles, dit vivement Dorothy. Cela se produit souvent depuis que nous avons commencé à accroître la population indigène de Botany.

Zane, qui semblait avoir des antennes l'avertissant de la présence de sa mère, arriva en sautant au quartier des bébés, et se jeta sur elle. Alors elle le présenta aussi aux cousines Mitford.

— Celui-ci ressemble beaucoup à son père, dit-elle, lui ébouriffant les cheveux, et je suis soulagée de savoir pourquoi Amy est si jolie.

— Tu es jolie, m'man, dit loyalement Zane, défiant quiconque de le contredire. À qui elle ressemble, Amy ?

— À la mère de Chuck, Dieu ait son âme ! dit Rose, étonnée de la question de l'enfant. Nous avons un très vieux daguerréotype de Mary, que tu devras nous récupérer, Charles, la prochaine fois que tu iras sur Terre.

— Dans le salon ? demanda Chuck, la regardant bercer sa fille.

— Naturellement. Dans le vaisselier. Dans le bas, première étagère à gauche. Sinon, où ?

— J'aurais dû y penser sans que tu me le rappelles, dit Chuck, penaud. Écoutez, j'ai du boulot pour la mission. Vous êtes en de bonnes mains, au cas où je ne vous reverrais pas avant de partir.

— Sois prudent, Charles, lui dit l'aînée, le menaçant du doigt.

— Ne t'inquiète pas pour lui, dit Kris, incapable de ravalier sa remarque. Je le protégerai.

— Ouais, toi et qui d'autre ? demanda Chuck, presque à la porte, lui lançant un regard cocasse.

— Avec ma maman, tu n'as besoin de personne d'autre, dit Zane avec défi.

— C'est bien vrai, petit, bien vrai, dit Chuck, leur faisant au revoir de la main avant de disparaître.

— Est-ce qu'il sera en danger, Kris ? demanda timidement Rose.

— Pas plus que nous, répondit Kris. Ne vous inquiétez pas. Vous

êtes en sécurité ici, et nous sommes tous contents que Chuck vous ait retrouvées.

Après avoir écouté les deux cousines énumérer les grâces de sa demi-sœur, Zane retourna jouer.

— Quel enfant vigoureux ! dit Rose. Comment peux-tu quitter ces adorables petits ?

— Uniquement parce que je le dois, dit Kris. Mais savoir que vous vous occuperez d'Amy est un grand soulagement.

— Naturellement qu'on s'occupera d'elle. Tu peux en être sûre.

— Alors, si vous voulez bien m'excuser, je dois m'occuper de quelques préparatifs, dit Kris, les saluant avant de partir.

Elle devait mettre de l'ordre dans ses notes pour l'assemblée du soir, mais elle avait encore quelques détails à préciser, aussi se dirigea-t-elle vers la bibliothèque.

— Holà, Betty ! Où te caches-tu ? cria-t-elle en entrant par la grande porte.

— Betty n'est pas là, dit le Dr Hessian. Que puis-je faire pour toi ?

Depuis que le Dr Hessian s'était remis du sondage cérébral des Eosis, il passait des heures à la bibliothèque, aidant à cataloguer la collection hétéroclite de livres libérés de Barevi.

— J'ai besoin de savoir quels pays terriens produisent du café.

— Alors ça, c'est une question bizarre. Mais il se trouve que j'ai fait autrefois un mémoire sur les producteurs de café. Le Brésil, bien sûr, qui était le plus gros. La culture du café exige un climat tropical, tu sais.

Des éclairs de vieilles pubs télé fusèrent dans sa tête.

— Quelle espèce ? Arabica ou robusta ?

— De toutes les variétés.

— Il y a – je devrais plutôt dire il y avait – vingt-huit pays producteurs de café. En Asie, en Afrique, en Indonésie, en Amérique du Sud, aux Caraïbes...

— Vingt-huit, soupira Kris, soulagée. Dieu soit loué !

— Pourquoi ? demanda le docteur, intrigué par sa réaction.

— Parce qu'il doit y avoir quelque part des grains de café qui n'ont pas été réquisitionnés par les Cattenis. Ils sont devenus accros au café, tu comprends.

— Pas tout à fait, mais je suis content que ma mémoire chancelante puisse te fournir des informations. Si tu veux bien attendre quelques instants, je vais consulter l'encyclopédie tout de suite.

— Pourrais-tu apporter les références à l'assemblée de ce soir ?

— Oui, oui, bien sûr. C'est la torréfaction qui est importante, tu sais, ajouta-t-il d'un ton serviable.

Comme elle semblait stupéfaite, il expliqua.

— Les grains doivent d'abord être débarrassés de la pulpe du fruit,

qui constitue un bon fourrage, puis il faut les faire sécher et les torréfier avant de les moudre. Le grain de café est une drupe.

Elle se rappela qu'il fallait moudre, et à l'idée du café fraîchement torréfié et moulu, elle prit une profonde inspiration, se souvenant de son odeur délicieuse. Inoubliable et indescriptible.

— Mais ce n'est pas aussi important que de savoir où en trouver.

— En trouver ?

— Rançon, docteur, rançon ! dit-elle en sortant, suivie de l'écho de cette remarque énigmatique.

Elle se donna du courage en chantonant « vingt-huit » jusqu'au hangar, maintenant bondé de gens affairés. Elle se glissa dans le bureau qu'elle partageait généralement avec Zainal, et alluma l'ordinateur. Elle avait seulement à taper quelques listes. Comme celle des vingt-huit producteurs et des principaux vendeurs du produit fini.

Comment pouvaient-ils évaluer la valeur du café ? Les Cattenis trouveraient-ils le café aussi précieux que l'or ? Hum. Peut-on imaginer une cuillerée de café fraîchement torréfié aussi chère que de l'or ? Gloussant intérieurement, elle se mit à taper.

Il y a vingt-huit pays producteurs de café sur la Terre : en Asie, Afrique, Indonésie, Amérique du Sud, se dit-elle, et ils ne peuvent pas tous avoir été pillés par les Cattenis. Des rires joyeux lui firent lever les yeux vers la porte ouverte du hangar, où se trouvaient des jeunes gens enguirlandés de râblés.

Et quelle valeur attribuer à une livre de râblé ? À une once ? À un individu entier ? Quelqu'un avait-il jamais ouvert une boutique pour en vendre ?

Une caisse par animal ? Le slogan se glissa dans son esprit. Bon, ça ferait l'affaire le temps d'en trouver un autre.

Tout le monde vint à la réunion du Conseil. Elle s'y attendait, mais elle fut ravie de constater que même Miller, ses fermiers et ses mineurs étaient venus du nord du continent, de même que le chef Materu qui résidait dans le Sud. Comme elle s'attardait au pied de l'estrade, elle vit Clune et Peran qui escortaient le chef Materu et le présentaient aux autres. Elle ne vit pas Floss, mais elle repéra Bazil, Ditsy et Ferris.

Chuck entra, Dorothy à son bras, suivi de ses deux cousines, qui avaient l'air excessivement fières de lui. Elles avaient le visage plus coloré ce soir, pourvu qu'elles n'aient pas attrapé de coups de soleil. Puis elle se rappela qu'elles étaient texanes, et qu'elles avaient l'habitude de se méfier des expositions prolongées. Zainal arriva avec Peter, Iri Bempechat, Yuri Palit et Walter Duxie, l'ingénieur minier. Sev Balenquat les suivait, et, légèrement inquiète, Kris espéra qu'il ne participerait pas à cette mission, vu qu'il avait failli faire rater la

précédente. Mais il était pilote qualifié et il avait piloté les KDL. Certaines personnes attiraient la poisse, et il en faisait partie. On pouvait presque voir l'aura maléfique qui l'entourait.

Zainal aida le juge Bempechat à monter sur l'estrade, et tira pour lui le fauteuil du milieu. Le juge, toujours courtois, attendit que Chuck ait fait asseoir Dorothy et qu'il retourne à sa place près de ses cousines.

Immédiatement, les bavardages diminuèrent. Les nouveaux membres de la Force spatiale de Botany entrèrent avec Peter Easley, qui leur indiqua des sièges sur la gauche, avant de monter sur l'estrade. Kris prit sa place habituelle au bout de la rangée, saluant de la tête le juge qui lui sourit, et sortit de sa poche le maillet qu'il utilisait en ces circonstances et qu'il posa bien en évidence devant lui. Les conversations se firent plus étouffées et les gens s'assirent dans de grands bruits de chaises. Les derniers membres du Conseil entrèrent en coup de vent, Léon Dane, en retard comme d'habitude, ainsi que Worrell, Beth Isbell et Sara McDoual.

Le juge donna un vigoureux coup de maillet sur la table, et le silence se fit.

— Comme tous les membres du Conseil sont présents, je vais demander à Chuck Mitford de nous faire son rapport sur son récent voyage sur Terre. Et bienvenue à Mlles Mitford. Ravi de vous avoir parmi nous.

Les deux sœurs remuèrent avec embarras, gênées de ces salutations officielles, mais elles sourirent joyeusement au juge.

Chuck s'avança au milieu de l'estrade.

— J'ai une bonne et une mauvaise nouvelle, mes amis. La mauvaise, c'est que la plupart des pièces qui nous sont indispensables pour entrer en contact avec d'autres systèmes et la Terre font partie du butin emporté sur Barevi. La bonne, c'est qu'il y a un puissant revirement en faveur du « partage » sur notre monde natal, tel qu'on n'en avait jamais vu jusque-là. Mais nous n'avions jamais vu les Cattenis non plus, dit-il, avec un geste d'excuse à Zainal. Vous vous rappelez les équipes de la Croix Rouge et autres services d'urgence qui allaient sur les lieux des désastres pour apporter leurs secours ? Eh bien, vous savez que le désastre a frappé toute la planète, mais ce genre d'esprit de solidarité est né partout.

« Cela a commencé dans les communautés locales, s'unissant pour s'entraider et discuter de ce qu'il leur fallait. Puis ça a continué par la concertation, visant à décider à quoi consacrer efforts et matériaux pour le plus grand bien de tous. C'est-à-dire, mes amis, non pas de déterminer qui devait recevoir davantage, mais ce que chacun devait recevoir selon ses besoins. Ce qui les a le plus aidés, c'est l'Internet, les téléphones portables et, comme d'habitude, les radioamateurs. La première chose a été de rétablir la production d'électricité, dont

dépendaient les communications instantanées et aussi la capacité d'expédier les fournitures indispensables dans les régions les plus éprouvées. Je n'ai jamais rien vu de pareil, même après les pires ouragans, tremblements de terre et incendies de forêts. C'est comme si nous avions tous tourné la page. Les frontières nationales n'existent plus. Je ne dis pas que c'est définitif, parce que les gens sont fiers de ce qu'ils sont, et de leurs origines, mais je dis que c'est un pas en avant vers de meilleures relations mondiales.

« C'est pourquoi nous devons rétablir les communications entre toutes les régions. C'est une occasion unique d'effacer des tas de petits griefs mesquins, et je dirais que la Terre réussira.

« Désolé de vous le rappeler, poursuivit-il avec un sourire d'excuse, mais c'est ce que nous avons fait sur Botany, et ce que nous avons appris ici, nous pouvons l'exporter sur la vieille Terre pour qu'elle reparte du bon pied.

— Mais tu as besoin des ressources de Botany, c'est bien ça, Chuck ? demanda Mike Miller.

— Oui. J'ai fait une rapide reconnaissance, et on dirait que les marchands gardent sous le coude des matériels qui ne leur servent à rien. Comme tout le monde le sait ici, j'en suis sûr, ou devrait le savoir, dit-il englobant toute l'assistance d'un vaste geste, Zainal prépare une expédition sur Barevi pour racheter ces matériels.

Il déroula une liste qui tomba jusqu'au sol.

— Voilà la liste d'achats de la Terre.

Puis il en déroula une autre, beaucoup plus courte.

— Et voilà celle de Botany. Les deux sont indispensables pour amorcer le redressement.

— Barevi ne se contentera pas de belles paroles, hurla quelqu'un. Alors, qui va payer ?

— Nous, car nous avons des produits qui intéressent les Cattenis, dit Zainal. La Terre participera grâce à des produits qu'ils ont encore en stock, et dont mes compatriotes n'ont pas réalisé l'importance pour eux ou pour nous. Mais pour amorcer les choses, nous avons sur Botany certains produits facilement négociables. Pourtant, comme ils appartiennent à la communauté, je ne peux pas demander au Conseil de me les donner. Il me faut le consentement de tous.

— Dans quelle mesure ces communications nous seront-elles profitables à nous ? dit Bob Taglione. Non que je sois contre tes projets, Zainal, mais si nous aidons tout le monde, quel profit tirerons-nous de ces communications ?

— Bonne question, Bob, dit Zainal. Je sais que beaucoup d'entre vous ont des familles dont ils aimeraient bien avoir des nouvelles régulièrement. Je ne dis pas que le service postal sera rapide, mais il existera. Les envahisseurs ont mis hors service un grand nombre de

satellites qui relaient les signaux d'une partie à l'autre de la planète. Nous ne pourrions pas remplacer ce réseau vital, mais nous pourrions en installer un au-dessus de Botany, qui, où que vous soyez, vous permettra de communiquer avec toutes les régions de la Terre.

Beaucoup se mirent à crier, siffler et taper des pieds avec approbation.

— Pour ça, je marche ! vociféra Joe Marley.

— Est-ce qu'il y aura des chances de faire venir nos familles ici ?

Zainal prit une profonde inspiration et, presque en même temps, Kris aussi. Ils avaient discuté de ce problème au Conseil. Aucune décision n'avait été prise.

— C'est une possibilité, Astrid.

Elle faisait partie de l'équipe de Zainal.

— Cela dépendra de leurs besoins et de la disponibilité des transports. Mais certaines personnes, comme les cousines de Chuck Mitford, auraient sans doute intérêt à passer quelques mois sur cette belle planète bricoleuse, bien que je n'aie jamais pensé que nous en arriverions à recommander Botany pour passer les vacances.

— Je croyais que vous ne preniez jamais de vacances, vous autres Cattenis, dit Léon Dane, facétieux.

— Rien que le fait de vivre ici peut être considéré comme des vacances par rapport à ce que j'ai connu, répliqua Zainal avec un sourire ironique. Nous demanderons à nos visiteurs de travailler pour le bien général ou dans leur spécialité s'ils ont des compétences utiles pour nous. Et je n'en vois pas qui nous seraient inutiles. Surtout la graisse de coude !

Il regarda Kris, pour voir s'il avait utilisé correctement cette expression familière, mais sa remarque candide suscita bien des gloussements.

Elle croisa les bras, pour réprimer la fierté que provoqua cette réponse. Avait-il pris des leçons de relations publiques avec Peter Easley, ou avait-il appris instinctivement comment manipuler les foules ?

— Bob, Rose a l'intention de t'aider à cataloguer les plantes indigènes pendant qu'elle se remet d'un rude hiver au Texas, dit Chuck, provoquant des rires. Et Cherry rééduquera le bras qu'Ole a failli se faire arracher.

Il y eut des acclamations et des applaudissements dispersés, de sorte que Cherry rougit une fois de plus et se renfonça sur sa chaise.

— Nous avons fait une liste des spécialistes dont nous aurons le plus besoin pour équilibrer notre pool de compétences techniques. Aussi nous sommes ouverts à toutes les suggestions, surtout si vous savez où se trouvent ces techniciens, dit-il, montrant le panneau d'affichage. Mais pour cela, il nous faut des satellites et des tas de téléphones

portables.

— Que Dieu nous protège ! cria quelqu'un avec consternation, ce qui provoqua d'autres rires.

— Il me faut aussi un bon prétexte pour aller sur Barevi, et traiter avec les marchands est une façon d'y séjourner aussi longtemps que j'en aurai besoin, dit Zainal d'un ton déterminé. Les archives indiquant où sont allés les autres vaisseaux d'esclaves se trouvent sur Barevi, et j'ai bien l'intention de les consulter.

— Alors ce voyage se double d'une opération clandestine ? demanda Walter Duxie.

Zainal acquiesça de la tête.

— Mais nous ne pouvons pas partir les mains vides, et il nous serait utile d'avoir des produits alimentaires pour attirer le client.

— Tu penses à quoi, en fait de produits botaniens, Zainal ?

— Mike Miller ? Peux-tu annoncer ce que tu nous apportes pour faire du troc ?

— Tu veux dire racheter ce qui nous appartient ? remarqua Dick Aarens sans ambages.

— Oui, c'est peut-être une formulation plus appropriée, Dick, répondit Zainal avec douceur, et il y eut des mouvements divers dans la salle.

Faites confiance à Dick pour semer la zizanie, se dit Kris, songeant qu'il était à la fois son pire ennemi et l'ardent opposant à Zainal.

Zainal dut encourager Mike à se lever.

— J'ai apporté les pépites d'or que nous avons trouvées dans un cours d'eau du Nord, mais n'allez pas vous imaginer que vous pouvez tous venir faire de la prospection facilement. Demandez à mes mineurs. Demandez à Duxie, ici présent. Il n'y en a pas beaucoup dans le meilleur des cas et, dans le pire, la monnaie de Botany n'est pas basée sur l'or. Elle est basée sur le travail, ce qui est beaucoup mieux pour tous. J'ai apporté du zinc, de l'étain, du plomb et du cuivre – et on en trouve à foison à ce que nous appelons Fort d'Empoigne.

Cette saillie provoqua de nouveaux rires.

— Et une quantité de traces d'autres métaux. Des métaux que nous avons en quantité et que nous pouvons utiliser pour faire du troc. Je ne sais pas ce que vous en pensez, les gars, mais j'ai des amis sur la Terre à qui j'aimerais bien envoyer des messages de temps en temps. C'est plus important pour moi que tout l'or de Fort Knox.

— Bravo, bravo ! cria l'assistance.

— Comment savons-nous sur quel standard est basée la monnaie de Barevi ? demanda quelqu'un.

— Bonne question, dit Dick Aarens.

— Nous allons leur faire un cirque qu'ils ne pourront pas ignorer, dit Peter avec un geste désinvolte, comme si ça n'avait aucune

importance.

— Je ne crois pas qu'ils recherchent des râblés, cuits ou crus, rétorqua Aarens.

— Sur la liste que nous avons, tout peut être remplacé, avec un peu de temps et d'efforts, dit Mike Miller, contrarié par les efforts d'Aarens pour dénigrer les actions de Zainal.

— Je trouve bizarre qu'un Catteni veuille faire du troc à notre profit avec ses propres compatriotes. Pour moi, c'est de la connivence, rétorqua Aarens, regardant Miller avec colère.

— Nous serions toujours sous la domination des Cattenis si Zainal n'était pas intervenu avec ce Kamiton, dit Yuri Palit, furieux.

— Comment savoir ? Comment savoir si cette histoire de troc avec les marchands bareviens n'est pas une façon de nous voler nos ressources, à nous et à Botany ? demanda Aarens, levant un doigt accusateur à l'adresse de Palit.

— Considérant tout ce que Zainal a déjà fait pour nous, dit Chuck, cramoisi de colère, ta supposition est injurieuse.

— Je suis toujours injurieux, rétorqua Aarens, enchanté.

— Tes remarques sont déplacées, dit Iri Bempechat, abattant son maillet sur la table.

— Permettez-moi de préciser quelque chose. Nous avons un Conseil, dit Zainal, montrant l'estrade, pour décider des questions d'importance planétaire. Ce qui est le cas aujourd'hui, vu que ce sont les ressources de Botany que j'espère utiliser pour nous procurer les composants nécessaires au lancement d'autres satellites autour de Botany, et pour réparer le réseau de communications autour de la Terre. Si cela ne vous convient pas, vous avez l'occasion de le déclarer maintenant, que ce soit injurieux ou non. Et je voudrais que Dick Aarens nous accompagne, vu qu'il est spécialisé dans les circuits.

— Tu ne risques rien, ricana Aarens. Tu sais que je ne retournerai jamais dans l'espace.

On n'entendit pas la seconde partie de sa remarque, car tous voulaient prendre la parole, et le juge dut jouer du maillet pour rétablir l'ordre.

Zainal leva les mains pour demander le silence, et poursuivit :

— Nous avons aussi plusieurs astronefs actuellement inutilisés. Je propose qu'on en vende un pour couvrir les frais de l'expédition.

Suggestion suivie d'un rugissement désapprouvateur. Les Botaniens étaient très fiers de leurs capacités spatiales.

— On peut toujours extraire plus d'or et de métaux, mais on ne pourra pas se procurer un autre astronef aussi facilement !

— L'or et les autres métaux achèteront des trucs utiles à tous. Prends-les, Zainal.

— J'irai moi-même en extraire. Montrez-moi seulement où !

— Tu es sûr que ça marchera, Zainal ?

— On m'a assuré que oui, répondit Zainal. Aussi sûr qu'on peut l'être. Vous connaissez tous mes rapports avec Kamiton, mais il n'avait pas prévu l'entêtement des marchands bareviens. C'est pourquoi c'est à moi, personnellement, de traiter avec eux. Et je prends cette responsabilité très à cœur. Nous n'aurions pas ce problème si je n'avais pas oublié à quel point ils sont matérialistes.

— Ce n'est pas ta faute, Zainal, dit Chuck, abattant son poing sur la table avec une force qui fit sursauter tous ceux qui l'entouraient.

— Tu n'as aucun reproche à te faire, Zainal, dit Dorothy Dwardie, pointant le doigt sur lui. Tu as conclu un marché avec Kamiton, et tu n'y es pour rien s'il renie sa parole.

— S'il renie sa parole ? dit-il, clignant des yeux.

— S'il ne tient pas sa promesse, traduit Kris. Kamiton semble avoir des difficultés internes avec son nouveau gouvernement.

Elle sourit, confiant à l'assemblée :

— Nous dissiperons le malentendu. Et nous rapporterons aussi du café.

Promesse saluée par des acclamations.

— Ils regretteront de s'être entichés du café. Nous pouvons utiliser cela à notre avantage, vous savez. L'offre est toujours une bonne incitation au commerce.

— Et les dents en or ?

— Il faut bien plus de temps pour en faire que pour préparer un bon café.

— Ah, le café !

— Dis donc, est-ce qu'ils sont aussi devenus accros au chocolat ? s'enquit une femme.

— C'est qu'on peut s'y habituer aussi vite qu'au café !

Des rires bon enfant saluèrent cette remarque.

— Tu noteras où vont nos ressources, hein, Zainal ?

— Certainement, affirma Chuck avec force. Nous rendrons compte de l'utilisation de toute paillette d'or, de toute once de cuivre, de zinc et du moindre grain de minerai. N'est-ce pas, Sally ?

— Je viens avec vous ? demanda Sally Stoffers, les yeux dilatés d'excitation.

— Tu étais bien comptable autrefois, non ? demanda Chuck.

— Oui, mais seulement sur la Terre.

— Où qu'on soit, la compta c'est la compta, rétorqua Chuck d'un ton sans réplique.

— Je propose une motion pour mettre aux voix l'attribution à Zainal des ressources de la colonie en vue d'acquérir les matériels technologiques dont nous avons besoin, cria Walter Duxie.

— J'appuie cette motion, dit Mike Miller.

— Que tous ceux qui sont d'accord se lèvent !

Il fit signe à Dorothy, secrétaire du Conseil, de compter les voix.

Le vote ne fut pas unanime, mais plus des deux tiers des assistants approuvèrent, et c'était suffisant, déclara le juge Bempechat.

— Espérons ardemment que nous réussirons, murmura Kris à Peter, assis près d'elle.

— C'était presque trop facile, répliqua-t-il. Et ai-je bien vu des conservatrices comme Anna et Janet changer d'idée ?

Kris n'avait pas regardé si ces deux femmes, de morale si pointilleuse et si peu compatissantes, étaient dans l'assistance. Il lui fallut du temps pour les trouver, tout au fond de la salle.

— Elles n'ont pas l'air heureux, hein ? dit-elle, car elle aurait cru qu'ils obtiendraient une réaction négative de ces deux-là.

— Bah, elles ont de la famille sur la Terre, comme tu les as entendues le dire, j'en suis sûr.

Kris hocha la tête, puis retint son souffle en voyant Janet se lever.

— Je soulève la question de la venue des familles sur Botany. Je sais que certaines sont dans des situations terribles et bénéficieraient d'un séjour ici, loin du stress et des ravages.

Dorothy leva la main pour qu'Iri lui donne la parole.

— En fait, nous avons déjà discuté de ce problème au Conseil, Janet. Comme tu le sais, Chuck a ramené ses cousines, et nous examinerons d'autres candidatures au retour. Mais comme vous le savez tous, Botany fonctionne parce que nous travaillons tous. Naturellement, nous pouvons admettre un certain nombre de gens dont l'état physique et mental peut être amélioré par un changement de vie, mais nous devons prendre en compte nos ressources et nos compétences. Si vous êtes d'accord, le Dr Hessian et moi-même nous organiserons des entrevues avec ceux qui désirent loger des parents. Cela te convient-il, Janet ?

— Et les vallées ? Et celle que nous avons aménagée pour les familles cattenies ?

— Elle n'a que des capacités limitées, mais elle figure dans nos plans de reclassement des sinistrés.

— Des sinistrés ? dit Janet, outrée. Je te signale...

— Nous en discuterons lors de notre entrevue, dit fermement Dorothy, coupant son baratin avant qu'elle ne le développe. Viens me voir après l'assemblée, et nous conviendrons d'un rendez-vous.

Kris avait envie d'étrangler Janet – une fois de plus. Botany était un sanctuaire, et devait être accueillante pour les traumatisés, mais pas pour tout le monde. La guérison de toutes les victimes des sondes mentales avait prouvé que la beauté sereine de Botany pouvait effacer les blessures et le stress. Et il y avait des gens compétents – et disponibles – pour les aider. Raison de plus pour établir de meilleures

communications entre les deux planètes afin de prévenir un exode massif de Terriens sur Botany. La planète pouvait nourrir sa population actuelle, mais pas une immigration massive. Elle aimait Botany telle qu'elle était actuellement, avec un bon équilibre des personnalités et des compétences. Si elle était déséquilibrée dans une direction – si elle devenait un vaste hôpital, par exemple –, elle s'écroulerait sous ce poids. Car c'était la résilience de la communauté qui s'était révélée sa principale ressource. Puis elle s'interrogea sur la possibilité d'incessants allers-retours entre Botany et la Terre.

— Y a-t-il d'autres questions à discuter devant le Conseil et le peuple ? demanda Iri Bempechat, embrassant la salle du regard.

— Silence, silence ! cria Chuck d'une voix de stentor pour dominer les bavardages. D'autres questions pour le Conseil et l'assemblée ?

Un long silence répondit à sa question.

— Alors, retournons à nos affaires, dit Léon en se levant.

Le juge donna un dernier coup de maillet sur la table et se leva, un peu raide d'être resté assis si longtemps dans la même position. Puis il rangea son maillet dans sa robe de juge et descendit de l'estrade.

Les assistants se réunirent par petits groupes pour parler de l'assemblée, et Janet intercepta Dorothy au bas des marches du podium.

— Est-ce cette technique de conseil municipal qui vous a permis d'accomplir tant de choses avec si peu ? demanda le capitaine Harvey à Kris quand elle sauta à bas de la scène.

— Plus ou moins, dit-elle, souriant de voir quelques Botaniens célibataires foncer sur la séduisante rousse.

— Ne laissez pas les feignants débarquer ici en force pour vivre à vos crochets, ajouta le capitaine Harvey, s'assurant discrètement que les autres ne pouvaient pas l'entendre.

— Qu'est-ce que tu veux dire par « feignants » ?

— Il y a toujours des losers qui profitent de leur situation pour faire pitié. Qu'est-ce que vous feriez de ceux qui ne veulent rien faire ?

— Je ne sais pas encore. Sans doute que nous essaierons de sélectionner les candidats et limiterons la durée de leur séjour, dit Kris. Mais pour rester définitivement, ils devront faire leurs preuves.

— C'est ce que la vieille Terre est en train de découvrir. Qui peut contribuer au bien général ? Pas au même degré, mais il y a bien des façons de s'y prendre, non ?

— Oui, capitaine, en effet. Capitaine Harvey, permets-moi de te présenter Bob Sterling, Ben Wately et Ian Halstrip. Vous avez sans doute bien des intérêts communs, car ce sont nos officiers des communications.

— Merci, Kris, dit Bob avec son accent australien si reconnaissable. Merci pour les présentations.

— En fait, nous avons besoin de l'avis du capitaine, si ça ne la dérange pas.

— Pas du tout, répondit-elle, leur serrant la main à chacun. Qu'est-ce que vous avez en tête ?

— Eh bien, nous pourrions discuter de quelques points techniques en prenant des rafraîchissements, dit Bob, lui tenant courtoisement le bras et la conduisant vers le buffet du réfectoire où des boissons et des desserts étaient servis.

Kris les regarda s'éloigner avec un grand sourire, puis elle chercha Zainal du regard. Ils avaient encore beaucoup de détails à régler avant le matin. Pour commencer, où iraient-ils en premier ? Sur Terre ? Le bon Dr Hessian, bien qu'ennuyé à mourir, lui avait trouvé des quantités stupéfiantes d'informations sur le café, et si elle ne trouvait pas ce qu'elle voulait au Brésil ou au Venezuela, il y avait toujours le Zaïre, l'Éthiopie ou Java. Elle avait fait attribuer plusieurs tonnes de blé à l'expédition, entamant à peine deux silos, de sorte qu'elle n'avait pas l'impression de piller Botany. Cela paie toujours d'avoir plusieurs cordes à son arc, non ? Et si l'éclat des pépites ne tentait pas le chaland, peut-être que « l'or noir » du café ferait l'affaire !

Le KDM avait sa nouvelle identité peinte sur ses flancs et sa proue : Bass-1, pour Botany Airforce Spaceship-1 – Astronef de la Force Spatiale de Botany-1. Ou Baker Alpha Sugar Sugar-1.

Kris l'admira avec fierté, puis elle se mit en devoir de monter à bord les réserves de vivres à entreposer dans les unités réfrigérées. Des plats de pain et de râblés rôtis furent ainsi chargés, de même que du blé, commodément réparti en sacs de vingt-cinq livres, et une douzaine de sacs de farine, assez pour faire le pain pendant le voyage et le séjour sur Barevi.

Tous ceux qui parlaient couramment le catteni étaient de l'expédition, plus certains spécialistes comme Herb Bayes, électricien dont ils auraient besoin, le capitaine Katherine Harvey pour compléter sa formation de pilote et Mpatane Cummings, expert en communications, Eric Sachs, Clune, Ferris, Ditsy, Floss et les deux fils de Zainal, très excités par la mission. Kris se demanda si Zainal les avait prévenus qu'il leur chercherait un précepteur sur Barevi. Bon, elle n'allait pas gâcher leur joie par ce détail qui, après tout, ne la regardait pas. Sally Stoffers les accompagnait en qualité de comptable. Elle et Floss occupaient la même cabine, situation qu'elles n'appréciaient ni l'une ni l'autre, mais le nombre de cabines était limité sur le KDM, bien que suffisant pour ceux qui avaient de bonnes raisons de faire partie de l'expédition.

CHAPITRE 4

Quand ils furent assez proches de la Terre, qui ressemblait aux photos qu'en avait prises la navette de la NASA, ils virent certains des plus gros débris spatiaux.

— Voyons ce qui est encore opérationnel, dit Zainal. S'il ne manque que quelques pièces, nous pourrions peut-être les installer.

— Nous ne les avons pas... encore, lui rappela Kris.

Jacqueline Kiznet, qui préférait qu'on l'appelle Jax, afficha une image de la répartition des satellites.

— La Terre ressemble à un porc-épic avec toute cette merde, s'écria-t-elle.

— Bric-à-brac serait plus juste, marmonna Kathy. Il paraît que les Cattenis les prenaient pour cibles afin de s'exercer au tir.

— À l'évidence, certains marchent encore puisque le réseau de communications fonctionne, même avec quelques ratés, remarqua Mpatane. Ils ne sont pas tous HS. Puisque je suis là, je peux faire répondre à un code que je connais ceux qui sont encore opérationnels.

Zainal approcha le vaisseau des unités les plus proches, certaines pourvues de trois longs panneaux solaires, d'autres qui en avaient seulement deux, et se laissa dériver vers celui dont les panneaux solaires de bâbord avaient disparu. Ils remarquèrent la même avarie sur les quatre suivants. Mpatane releva leur identité.

— À part ça, ils n'ont pas l'air endommagés. Ils ont toujours leurs oreilles, murmura-t-elle.

— Leurs oreilles ? fit Zainal, étonné.

— Ce sont ces objets ronds qu'on appelle les « oreilles ». Elles captent les signaux et les relient vers leur destination codée.

— Pas de courant, pas de signaux, dit Gail Sullivan avec tristesse.

— Nous devons donc nous procurer autant de voiles solaires que nous pourrions, dit Zainal, comme si cela solutionnait tout le problème.

Certains satellites répondirent, parfois faiblement, d'autres avec plus de vigueur, aux signaux de Kathy, chaque nouvelle réponse donnant de faux espoirs à l'équipage. À la suggestion de redistribuer les satellites opérationnels, quelqu'un objecta que chacun avait une mission qui définissait ses paramètres, de sorte qu'ils n'étaient pas interchangeables.

— Et le suivant est une grenade dégoupillée, lança Jax Kiznet de son fauteuil de pilotage. Vous voyez comme il oscille ?

— On dirait que ses contrôles ont explosé, dit Harvey, scrutant les protubérances tordues qui auraient dû assurer le guidage. Ses ailes solaires ne semblent pas endommagées.

— Ce KDM possède un rayon tracteur, non ? demanda Mpatane à Zainal, qui acquiesça. On pourrait le capturer ?

— On pourrait, mais pour quoi faire ?

— Pour commencer, il est assez petit pour être chargé à bord, où on pourrait l'examiner à loisir. Un entraînement pour la réparation d'autres unités.

Zainal sortit le rayon tracteur, qui se fixa sur le satellite tournoyant. La secousse au moment du contact traversa tout le vaisseau, déséquilibrant sérieusement certains membres de l'équipage, mais aucun ne fut blessé.

Amener à bord le satellite de communication ne fut pas aussi facile, même si la soute pouvait être isolée du reste du vaisseau afin d'ouvrir le sas extérieur. On pouvait aussi supprimer la gravité sur le KDM, pour faciliter les manœuvres. Ce fut comme de hisser une baleine sur un chalutier, remarqua Kathy Harvey par la suite.

— Si nous avons seulement quelqu'un pour pousser, remarqua McColl, lissant sa moustache blanche, comme si ce geste l'inspirait.

C'était l'aîné des pilotes ramenés par Chuck.

— Est-ce qu'il nous reste des filets de chargement à bord ? demanda Zainal d'un ton pensif.

— Oui, dit Chuck. Et en mailles d'acier, en plus. Tu vas nous faire un numéro de cow-boy ?

Zainal le regarda, les yeux dilatés, jusqu'au moment où Chuck mima le geste de lancer un lasso. Zainal grogna.

— C'est plus facile d'égaliser nos vitesses et de parquer devant lui.

— Et de le piéger dans la soute ? demanda McColl, étonné, avec un sifflement dubitatif. Quel exploit de pilotage !

Zainal le regarda sans ciller.

— J'ai l'habitude de ce genre de manœuvres.

— Je ne voulais pas dire que tu n'es pas un pilote de première classe, Zainal, répondit vivement McColl. Mais je voudrais bien voir comment tu vas t'y prendre, ajouta-t-il, souriant pour adoucir les doutes qu'il avait sur ses capacités.

— Et tu vas le voir, dit Zainal. Chuck, apporte ce filet au sas numéro un.

Il s'installa devant le panneau de contrôle pour effectuer les réglages nécessaires et saisit un satellite qui avait perdu ses deux « oreilles » et dont les panneaux solaires étaient raccourcis. Bien qu'il eût affirmé qu'il s'agissait « simplement » d'accorder les vitesses, il dut actionner

prudemment ses boosters plusieurs fois pour ralentir le KDM et arriver à une vitesse de rapprochement d'un quart à un demi-mètre par seconde.

— Comment vas-tu intercepter une telle masse à ce rythme, Zainal ? demanda Kathy.

— Je dois tenir compte de mon élan, vitesse plus masse, mais ce ne devrait pas être trop pour le filet s'il est de fabrication cattenie standard. Quant au KDM, les treuils peuvent manœuvrer plus lourd que ça. Chuck, tu as mis le filet dans la soute ?

— Donne-moi deux secondes, Zainal, dit Chuck, haletant de fatigue. J'ai dû le hisser sur un monte-charge. C'est encombrant.

— En mailles d'acier ?

— Ouais ! Fabrication cattenie standard.

— C'est ce qu'il nous faut, dit Zainal, reprenant confiance.

Kris lui lança un regard noir, signifiant pour elle qu'il frimait, alors que lui pensait prouver simplement ses compétences à ses pilotes.

— De plus, il permettra de décharger l'électricité statique du sat com dans l'espace au lieu de la soute.

— Zainal, le filet est en place dans le sas. Maintenant, nous en sortons. Bon, on est tous en sécurité. Prêts si tu l'es.

— Assurez-vous, les gars. Je supprime la gravité.

Il abaissa une manette, puis il regarda le premier renflement du filet sortir du flanc bâbord du KDM, et le reste suivit, ballonnant dans l'espace mais toujours attaché au vaisseau par un câble. Parquant le KDM devant l'objet qu'il désirait capturer, il actionna ses propulseurs juste assez pour enfermer le satellite rectangulaire dans le filet. Il y eut un éclair aveuglant quand les mailles d'acier entrèrent en contact avec le sat com, déchargeant l'électricité statique.

Mpatane flotta jusqu'à un hublot, regardant le filet se refermer autour du satellite. Soudain, elle fut aveuglée par une explosion lumineuse et ferma précipitamment les yeux.

— Qu'est-ce que c'était que ça ? On aurait dit la foudre ! s'exclama-t-elle.

— C'était le potentiel du sat com qui s'égalisait. Visible aussi d'où je suis, expliqua Chuck. Ces trucs peuvent accumuler de grosses charges, avec les tempêtes solaires et les flux d'électrons relativistes qui les bombardent sans arrêt. Heureusement que personne n'a fait une sortie dans l'espace ! Ça n'aurait pas été joli-joli.

Zainal grogna, comme pour nier la perspective de danger.

— Ouah ! s'écria Kathy, clignant les yeux dans la lumière blanc-bleu éblouissante.

— Quel feu d'artifice ! dit Ferris, impressionné.

Surveillant attentivement son écran, Zainal vit le filet se tendre autour de sa prise, puis le câble se rétracter, l'entraînant lentement

vers le vaisseau. D'une petite poussée de ses boosters, il mit le vaisseau de biais et le sat com entra dans le sas.

— Mitford, fixe le satellite sur le sol de la soute aussi solidement que tu pourras, dit Zainal. Je n'ai pas envie qu'il fracasse le plancher quand je remettrai la gravité.

— D'accord. Il me faut une minute ou deux. J'ai à repressuriser la soute, etc.

— Prends ton temps, dit Zainal, modèle de patience cattenie.

Après quelques minutes de silence, Chuck dit :

— Zainal, ce truc est lourd comme l'enfer. Tu peux mettre le vaisseau en position ascensionnelle pour qu'il descende vers le sol ?

— Pousse-toi, et assure-toi qu'il n'y a rien entre le satellite et le sol.

Après deux poussées des boosters, un « poum » satisfaisant retentit dans tout le vaisseau.

— On le tient, Zainal. Merci, dit Chuck, enthousiaste. Attends qu'on l'attache avec quelque chose... OK... tu peux y aller.

— Le KDM est une bête de somme, dit Zainal à Kathy, mais on peut lui faire faire davantage que trimbaler des trucs d'une planète à une autre.

— À parler franchement, Zai, dit Gino Marrucci, qui avait pourtant déjà voyagé dans le KDM entre la Terre et Botany, je ne croyais pas que tu réussirais.

— On peut regarder ce qu'on vient de chiper ? demanda Mpatane. J'ai seulement vu des photos de sats com avant le lancement. Mais aucun sur le terrain, si j'ose dire.

— Équipage, je remets la gravité. Trois, deux, un.

Il releva la manette sur la position « on ».

— Mitford, ferme le sas. Je n'ai pas envie que notre sat com roule dans l'espace.

— Il ne pourrait pas même s'il le voulait. Il est trop lourd. Et, de plus, c'est un bloc rectangulaire, pas une sphère.

Ceux qui se trouvaient dans le sas avec Chuck étaient en train d'examiner leur prise quand Zainal, Gino et Kathy Harvey arrivèrent.

— Dites donc, c'est un Boeing 601. On peut brancher dessus pratiquement n'importe quoi. Certaines de ses pièces figurent sur notre liste, dit Mpatane, d'un ton respectueux et ravi.

— On peut le réparer ?

— Si on avait les composants, on le pourrait, dit Mpatane, faisant le tour du satellite, mettant ses doigts dans les trous que les balles des Cattenis avaient faits dans l'« oreille », et soupirant devant tant de vandalisme. Je me demande combien d'autres ont rendu l'âme, victimes des divertissements cattenis. Oh, désolée, Zainal.

— Tu n'as pas à t'excuser, Mpatane. Dis-moi plutôt si on peut le réparer !

— Si on trouve des pièces détachées, bien sûr. Je ne vois pas de trous dans le module de service ni dans les unités de contrôle. Et tu as noté son orbite, Zainal ?

— Oui, elle est enregistrée. Alors, tout ce qui nous reste à faire, c'est de le réparer et de le remettre dans l'espace.

— Notre tâche est toute tracée, soupira Mpatane. Est-ce qu'il faudra tous les réparer ? demanda-t-elle, penchant la tête avec impudence.

— Autant qu'il le faudra pour assurer les communications sur toute la planète. Il faudra discuter avec quelqu'un à terre afin de déterminer le minimum de satellites requis pour que ça fonctionne.

Elle poussa un énorme soupir devant l'énormité de la tâche.

— Enfin, c'est un boulot, dit-elle, avec tant de résignation que les autres gloussèrent, mi-compréhensifs, mi-compatissants.

— Vérifie l'unité, veux-tu, Mpat, et vois s'il y a autre chose d'endommagé. J'espère qu'on pourra juste dévisser, détacher, et/ou remplacer les pièces défectueuses.

— Branche dans la prise et c'est parti, dit Gino, brandissant un poing triomphant.

— Maintenant, mes amis, attachez-le solidement pour qu'il ne crève pas le sas quand nous entrerons dans l'atmosphère de la Terre, conclut Zainal avant de retourner au cockpit.

La fin du voyage fut en partie occupée par un examen complet du sat com par les spécialistes en communication, qui s'attachèrent principalement à la façon de remplacer les panneaux solaires endommagés et de rétablir le courant. En passant, ils firent une liste de ceux qu'ils pensaient pouvoir réparer. S'ils avaient les pièces détachées.

— Je n'avais jamais imaginé que nous avions tant de satellites en orbite autour de la planète, dit Kris le même soir, servant le dîner à l'équipage assemblé au mess.

— Débris pour la plupart, dit Harvey avec un dédain compréhensible. Trop haut en altitude pour brûler dans l'atmosphère...

— Pluies de métaux brûlants inopinées, dit Gail. C'est arrivé, vous savez. Plusieurs fois en Australie. Les Australiens étaient furax.

— Je croyais que l'Australie était peu peuplée en dehors des grandes villes.

— Il y a des bergers et des moutons dans la brousse, et des Aborigènes qui n'ont pas apprécié d'être bombardés de débris.

— Même les débris dispendieux causent des problèmes, dit Jax.

Chuck arriva alors, une liasse de notes à la main.

— Écoutez, les gars, dans la catégorie « chat échaudé craint l'eau froide », nous devrions être contactés bientôt. Ces mecs du NORAD des monts Cheyenne sont malins. Même les Cattenis n'ont pas pu les

expulser.

— Tu veux dire qu'ils ont une station spatiale là-bas ? dit Kris.

— Évidemment qu'on en a une, dit Kathy, presque dédaigneuse. C'est le premier projet communautaire mondial, appelé Chien de Garde, avec des capteurs à environ quarante-deux kilomètres de la Terre. Personne ne prendra plus jamais notre monde à l'improviste. Mais est-ce que quelqu'un sait quoi leur dire ?

— Évidemment, dit Chuck, faisant claquer sa langue. Je me suis procuré le code avant de rentrer à Botany. C'est pourquoi j'ai fait mettre une radio à bord. Ils devraient nous contacter d'une minute à l'autre. Nous sommes à quarante-trois mille clics de la surface, non ?

Cela se passait une minute quarante-deux secondes avant que l'unité radio ne crépite, ce qui les fit tous sursauter même s'ils s'y attendaient.

— Ici Chien de Garde. Qu'est-ce que vous faites dans notre espace ?

— Pas très polis, murmura Zainal.

— Mais directs, dit Kathy avec fierté, regardant Mitford d'un air entendu.

— Les Botaniens sont de retour, Chien de Garde, dit Mitford.

— Les Botaniens, hein ? fut la réponse laconique. Vous avez le feu vert, Botaniens. Quelle est votre destination ?

Chuck fit un clin d'œil à Kathy avec un sourire béat.

— Aéroport de Newark.

— Qu'est-ce que vous allez y faire ?

— Liaison avec le coordinateur du New Jersey, Dan Vitali.

— D'accord, Botanien. C'est à Mitford que je parle ?

— Chuck Mitford, à bord de l'astronef botanien Baker Alpha Sugar Sugar-Un.

— D'accord, Baker Alpha Sugar Sugar-Un. Qui est à bord ?

— Emassi Zainal, pilote ; capitaine Katherine Harvey, copilote ; Gino Marrucci, officier radio ; lieutenant Mpatane Cummings, mécanicien navigant. Douze passagers.

— Vous pouvez passer. Nous préviendrons l'aéroport de Newark et le coordinateur Vitali. Terminé.

— Terminé, et merci, Chien de Garde.

— La fréquence radio de Newark est 118,3, celle du contrôle au sol 121,8 MHz. Terminé.

— Bien reçu.

— Super, Chuck, soupira Kris avec soulagement. Je n'avais pas pensé à la possibilité d'être abattue en plein ciel.

— On a mis le temps, mais on a appris notre leçon.

— Est-ce que la Station spatiale internationale a été abattue en plein ciel ?

— Non. Comme celle qui l'avait précédée, elle menait une vie de rêve. Elle n'avait pas d'armement à l'arrivée des Cattenis et elle était

cachée par la planète de sorte qu'elle n'a pas servi de cible aux exercices de tir. Maintenant, elle est armée et fin prête.

Chuck hocha la tête avec approbation.

— Botaniens ! grogna Zainal.

— C'est facile à se rappeler. Il n'y a pas grand-chose à Newark, mais l'aéroport est l'un des seuls encore en service, et comme le KDM atterrit et décolle à la verticale, pas de problème pour s'y poser. Ou n'importe où ailleurs. Et Newark est proche des coordinateurs que nous devons consulter.

— Est-ce que JFK ne serait pas plus grand et en meilleur état ? demanda Kris.

— Non, c'est trop loin dans Queens, et on n'y a pas les contacts nécessaires.

Le KDM abordait l'atmosphère, et avant même que Zainal en eût donné l'ordre, ils avaient tous bouclé leur ceinture. Peran et Bazil occupaient les strapontins et étaient fascinés par l'approche de la planète, dont ils avaient entendu parler, mais qu'ils n'avaient jamais vue, même en photo. Le KDM entra dans l'atmosphère, et les secousses commencèrent. Puis tout se stabilisa, et l'astronef fila vers l'est, la mosaïque des États du centre défilant sous lui à une vitesse incroyable.

Gino brancha sa radio, la mit sur la fréquence de Newark, et hocha la tête à l'adresse de Zainal. Sa voix de ténor adopta un ton aimablement blasé pour solliciter l'autorisation d'atterrir.

— KDM, vous êtes autorisés à entrer à Newark, répondit-on avec calme.

Gino cligna des yeux, et même Chuck parut surpris de tant d'insouciance.

— Nous vous avons sur le radar à...

Soudain, la voix paniqua.

— Bon sang, KDM, vous avez des problèmes ?

— Non, dit Zainal. Tous les systèmes fonctionnent normalement.

— Sapristi, KDM, vous avez perdu dix mille pieds en deux secondes ! répondit Newark, et ils perçurent une grande agitation en bruit de fond. Vous allez arriver dans... Je vous passe à la tour de contrôle.

Ils entendirent nettement quelqu'un crier :

— Préparez les camions de secours !

— KDM, ici la tour de contrôle de Newark. Vous êtes autorisés à atterrir immédiatement sur la piste vingt-deux-R. Vents calmes à deux cent vingt degrés. Altitude – environ trois mille. On vous a sur le radar. Déclarez vos intentions.

— J'ai l'intention d'atterrir. Les moteurs se mettront en mode planeur à cent pieds.

— En mode planeur ? Bien reçu. KDM, vous êtes autorisés à atterrir.

Comme le préposé avait oublié de fermer son micro, ils l'entendirent ajouter :

— Bon sang, il dit qu'il va faire planer ce truc ! Vous avez déjà vu des Cats planer ? À plat ventre !

Les moteurs ralentirent et amenèrent le KDM à cent pieds de la piste. Kathy le fit descendre à dix pieds, et Zainal recontacta la tour.

— KDM demande instructions de parquage.

Le contrôleur mit du temps à répondre.

— Euh, bien reçu. KDM, vous êtes autorisés à parquer au Park Ouest. N'importe où et par le chemin que vous voudrez.

— Alors, on va prendre la route la plus directe pour le Park Ouest.

Le contrôleur s'éclaircit la gorge et demanda :

— Euh, quel est votre port d'attache ? C'est pour les archives. Votre port d'attache et votre immatriculation.

— Nous venons de la planète Botany, désirant contacter le coordinateur Dan Vitali. Nous n'avons pas d'immatriculation, quoi que cela signifie ces temps-ci.

— Vous venez d'où ? Dan Vitali ?

Dans l'astronef, ils entendirent des voix stupéfaites adresser un tas de questions au contrôleur.

— Oh, mon Dieu ! Appelez Vitali au téléphone. Grouillez-vous. On a je ne sais pas combien de tonnes d'astronef qui planent au-dessus de nous.

— Merde, on n'est pas Bakerfield ni le Centre spatial. Qu'est-ce qu'ils font dans notre ciel ?

— Ils veulent atterrir, je crois. Chien de Garde leur a donné le feu vert avec l'accord du patron il y a environ deux heures. Vous avez Vitali en ligne ? C'est... bon sang, c'est urgent. Déconnez pas.

Dans le cockpit, tous, à part les deux jeunes Cattenis, riaient de la panique qu'ils provoquaient.

— Baker Alpha Sugar Sugar-Un, avez-vous un certain Chuck Mitford à bord ? demanda la tour une minute plus tard, d'un ton beaucoup plus courtois que précédemment.

— Affirmatif, tour.

— Attendez l'inspection et une escorte pour le bureau du coord. Désolé, mais c'est le règlement.

— Une inspection ? Dieu du ciel, quand je pense à tous les produits étrangers que nous avons dans la soute, on va avoir des problèmes, dit Kris, facétieuse. Je me demande combien de droits de douane ils vont nous imposer pour l'électronique du bord.

— Je suppose qu'ils sont plus prudents qu'autrefois, dit Kathy Harvey, ironique. Et nous sommes à bord d'un vaisseau catteni, même si nous l'avons baptisé Baker Alpha Sugar Sugar-Un. Alors, nous ne sommes pas exactement des inconnus.

— Seulement des amis perdus de vue depuis longtemps, dit Gino.

Ils atterrirent au crépuscule, et les pistes s'allumèrent. Tandis que Zainal posait légèrement le KDM dans l'Y de l'aire de parking internationale, l'écran afficha la façade du terminal. Quelqu'un en gilet phosphorescent, agitant des baguettes lumineuses, les dirigea vers l'emplacement approprié, et Zainal tourna docilement le nez du KDM dans cette direction. En approchant, ils virent beaucoup de visages qui s'écrasaient aux fenêtres et aux portes vitrées du rez-de-chaussée.

Newark n'avait pas de passerelle de débarquement, mais le KDM était pourvu d'une rampe extensible. Comme le KDM s'immobilisait, Sally Stoffers, avec un humour inattendu, joua les hôtesse de l'air, leur demandant de rester assis jusqu'à ce que le signal lumineux s'éteigne, et de vider les compartiments supérieurs avec prudence. Cette plaisanterie les fit rire et diminua la tension.

— Bravo, Zainal, bravo, s'écrièrent en chœur Kathy, Kris et Gino, et Chuck lui serra l'épaule, approbateur.

Puis ils entendirent le bruit creux de quelqu'un frappant au sas.

— Hé, ouvrez là-dedans ! Ne faites pas attendre le coord Vitali.

« Coord » était l'abréviation de « coordinateur », mais il le prononçait en une syllabe, « cord ».

L'annonce résonna dans toute la coque du vaisseau. L'équipe au sol, originellement composée d'un seul homme muni de baguettes lumineuses, s'était considérablement accrue. Quelqu'un avait un mégaphone, sur lequel il braillait le message d'ouverture.

— Allons dire bonjour à nos hôtes, dit Zainal à l'interphone.

— Kris, on peut offrir quelques râblés à l'équipe au sol ? demanda Chuck. Et quelques autres pour le coord Vitali ?

— Pot-de-vin ou taxe d'aéroport ?

— Un peu des deux, je suppose, dit Chuck. C'est bon pour les relations publiques. Les Cattenis d'aujourd'hui arrivent avec des cadeaux. Venez, les enfants, dit-il, s'adressant à Peran et Bazil.

Ils débouclèrent leur ceinture et obéirent. Kris suivit, se demandant si elle avait suffisamment de râblés décongelés à offrir. Avisant Clune, elle le pria d'apporter aussi quelques sacs de blé.

— Je ne sais pas si ça sera utile, dit-elle, quand ils furent tous réunis dans le sas.

— Du blé ? sourit Chuck. Toujours.

Zainal enfonça le bouton d'ouverture, et le couvercle du sas se releva, la rampe se déploya, forçant le comité d'accueil à reculer.

— Salut tout le monde, dit Kris, étonnée que cette banale salutation sorte avec l'accent du Sud.

Elle arbora un grand sourire, puis présenta le plateau de râblés froids à l'homme qui les avait guidés.

— C'est cuit, et ça a un peu le goût du poulet, dit-elle.

On lui arracha presque le plateau, qui fut passé à la ronde, chacun prenant un morceau. Il fut vidé en quelques secondes.

— Appelez ça taxe d'aéroport, ajouta-t-elle. Et nous avons aussi un peu de blé, si ça peut vous servir.

— Toutes les fournitures vont à l'intendance, dit une grosse femme, se précipitant pour diriger l'opération. Et c'est drôlement bon, ajouta-t-elle, agitant le reste de son bout de râblé.

Zainal descendit la rampe à la tête de sa mission, Chuck sur les talons, cherchant un visage familier dans l'assistance.

— Holà, Chuck !

Un homme de haute taille, coiffé d'une casquette de base-ball, vêtu d'un blouson en jean passé, d'un pantalon taché d'huile aux revers effilochés et chaussé de grosses bottes de cuir, s'avança en agitant les deux bras.

— Salut, Collin. On peut voir le coord ?

— Ouais, bien sûr. Il attend à l'intérieur.

— Kathy, attrape un autre plateau de râblés. Clune et Herb, apportez deux sacs de blé et de farine, ordonna Kris à ceux qui la suivaient.

— On peut venir aussi, père ? demanda Peran, sautillant derrière Kris.

Elle le laissa passer pour se placer près de Zainal.

— Ceux qui viennent en paix amènent des enfants, murmura-t-elle.

Pendant ce temps, Collin serrait virilement Chuck dans ses bras, avec de grandes claques dans le dos, et, entre ces bourrades, faisait signe aux autres de descendre la rampe.

— Le Botanien est de retour, hein ? Le coord Vitali devrait être là maintenant, dit nerveusement Collin, rajustant sa casquette sur ses cheveux en brosse tout en leur faisant signe d'avancer vers le terminal.

— On peut dire qu'il a été baba quand Biff l'a contacté.

— Biff ? firent Zainal et Marrucci, étonnés.

— Alias Chien de garde, dit Collin en riant.

Un autre, également en casquette de base-ball, sortit du groupe pour les guider. Zainal fit signe à Gino et à Jax de rester derrière lui, en alerte, et le suivit, Chuck et Collin se joignant à la petite procession.

On les conduisit au premier, dans ce que Kris reconnut pour un ancien salon élégant réservé aux VIP, mais maintenant bien abîmé et miteux, et sentant fortement le renfermé. Très à son aise dans un fauteuil plein de taches se prélassait l'homme que Kris jugea être le coord Vitali. Ainsi que son nom l'indiquait, il était d'origine italienne, avec la peau basanée, les cheveux noirs et la mâchoire carrée ornée d'une courte barbe. Il semblait aussi avoir connu des jours meilleurs, car ses vêtements, quoique de bonne qualité, pendaient sur lui, et il

avait les joues creuses. Mais il arbora un sourire sincère de bienvenue et tendit la main à Chuck, la serrant vigoureusement.

— Chuck Mitford, nous avons beaucoup entendu parler de toi, dit-il l'air impressionné.

— Par ton collègue du Texas, je suppose, dit Chuck, éludant comme d'habitude toute référence à son action légendaire sur Botany.

— Par lui aussi. Car il a dit que tu viendrais peut-être en visite dans cette région du Monde libre.

— Permets-moi de te présenter le reste de notre équipe hétéroclite, dit Chuck avec un grand sourire. Voici notre ami catteni, Zainal, et ses deux fils, Peran et Bazil. Le capitaine Kathy Harvey, copilote ; Kris Bjornsen, la compagne de Zainal ; Gino Marrucci, notre officier radio ; le capitaine Mpatane Cummings, officier navigant ; et Alexander McColl, observateur. Ceux qui portent les sacs de farine sur l'épaule, c'est Clune et Herb. Le Dr Eric Sachs, autrefois de Columbus Circle. Permets-nous de t'offrir un petit présent de la part de Botany, dit Chuck, prenant le plateau de râblés des mains de Kris et le présentant cérémonieusement au coord Vitali, qui haussa des sourcils interrogateurs.

— Ce sont des râblés, rôtis et prêts à la consommation, dit Chuck. Nous nous en sommes nourris pendant nos premiers mois sur Botany. Ça se laisse manger, tu verras.

— Je vais vérifier ça, dit-il, prenant un morceau et y plantant des dents étonnamment blanches. Hum, très bon, en effet. Passez le plat, marmonna-t-il la bouche pleine, le visage illuminé de gourmandise. Très savoureux. Super d'avoir un truc dans quoi planter les dents. Ici, les poulets sont plus rares que leurs dents.

Le second plateau fut vidé aussi vite que le premier, puis Clune et Herb déposèrent doucement leurs sacs par terre.

— Un peu de blé et de farine pour vos réserves, dit Chuck. Cadeau des Fermiers.

— Ce n'est pas une opération cheval de Troie, j'espère ? plaisanta Vitali. Accepté avec reconnaissance. Quelqu'un a vu Grace ? Qu'on lui remette le blé pour la réserve, selon la légalité.

Il y eut des mouvements divers sans la salle, quelqu'un avait dû la prévenir, car la même femme que tout à l'heure arriva, cette fois avec ses propres aides et, remerciant de la tête, elle leur fit signe d'enlever les sacs.

— Bon, nous avons une affaire à régler à Manhattan, dit Chuck, se perchait sur le bras d'un fauteuil. Tu peux nous y amener ?

— Ce n'est plus l'endroit rêvé, dit Vitali, son regard s'attardant sur les femmes et les deux jeunes Cattenis.

— Être largué sur Botany, ce n'était pas le rêve non plus, dit Kris, soutenue par Kathy qui vint se placer près d'elle, l'air résolu.

— Oui, je suppose.

Dan Vitali leur fit signe de s'asseoir et de rapprocher leurs sièges.

— Le Dr Sachs, ici présent, dit Zainal, aimerait récupérer son fauteuil dentaire et d'autres équipements dans son cabinet.

— Ah ? fit Vitali, clignant les yeux d'étonnement.

Puis il comprit, et son visage s'illumina d'un grand sourire.

— Les Cattenis aiment les dents en or, c'est ça ? Eh bien, doc, je te souhaite bonne chance. Où était ton cabinet au bon vieux temps ?

— À Columbus Circle.

— Tu as de la veine. On a beaucoup de contacts avec le coord en chef, dit-il, se frictionnant pensivement la mâchoire. On traite avec lui régulièrement. Rentrer en possession de ton équipement ne présentera pas de difficultés.

Eric cligna des yeux, confus, et Dan Vitali lui lança un regard rassurant.

— Je peux m'occuper de ça ; pas de problème.

Puis il leva l'index à l'adresse de Zainal, avant de le fixer sur Eric.

— Il paraît que les Cattenis s'intéressent à la dentisterie, pour remplacer leurs incisives. On dit qu'il n'y a pas de dentistes sur leur planète.

Puis Vitali se raidit, sa mâchoire s'affaissa et il regarda fixement Eric.

— Tu vas t'installer sur Catten ? C'est courageux.

Puis il comprit, et une lueur rusée s'alluma dans ses yeux.

— En fait..., bredouilla Eric, se tournant vers Zainal.

Zainal prit la relève et, à voix basse, pour que seul Vitali l'entende, il lui parla de sa mission sur Barevi et de son but. Dès qu'il eut mentionné les satellites de communication, Dan Vitali l'arrêta de la main.

— Pour les sats com, c'est Wendell qu'il faut voir, dit-il, faisant signe à un homme d'avancer. John Wendell, Chuck Mitford et ses amis, ajouta-t-il, souriant à Kris, Kathy et aux fils de Zainal. C'est John qui maintient mon téléphone en état de marche, dit-il en guise d'explication.

John réagit aux présentations en s'avançant, des os de râblé dans la main. Il était filiforme, dans le Levi's qui était presque un uniforme parmi eux. Il portait aussi un large ceinturon d'où pendaient des poches, fixées par des boucles spéciales. Un renflement sous son blouson signalait la présence d'un téléphone portable. Il était coiffé d'une casquette de base-ball ornée du logo M de Motorola.

L'un des assistants de Vitali fit passer du café à la ronde, remerciant discrètement pour leurs dons de nourriture. Du café instantané, reconnu immédiatement Kris à la première gorgée, mais c'était bon quand même. Elle se demanda si le café figurait dans le troc de

Columbus Circle. Elle revit mentalement des photos de cette place, avec des dessins et des tableaux d'artistes exposés par terre contre la balustrade.

— Et vous espérez troquer des soins dentaires et des dents en or contre des pièces détachées ? demanda Vitali.

— Nous avons d'autres objets de troc, dit Zainal, prudent.

— Il vous en faudra beaucoup si vous voulez racheter tout le butin qu'ont pris les Cattenis... sans t'offenser, Zainal, ajouta le coord, inclinant courtoisement la tête à son adresse. Ils ont pris pratiquement tout ce qui était possible. Nous pourrions redémarrer quelques industries quant aux objets de première nécessité, mais nous n'avons pas de métaux. Les mines ont recommencé à produire, mais le plus dur, c'est de transporter les minerais jusqu'aux fonderies, et de leur trouver du charbon.

« Qu'est-ce que vous avez, à part du blé – que nous apprécions beaucoup, croyez-moi – pour payer l'essence et les hommes qui vous amèneront sans problème à Columbus Circle, et retour ?

Zainal fut un peu interloqué par la question, mais il se ressaisit rapidement et haussa les épaules en signe d'acceptation.

— On aurait dû apporter beaucoup plus de râblés.

Il regarda Kris d'un air d'excuse.

— Nous avons quelques métaux en petites quantités. Qu'avais-tu en tête ? demanda Zainal, impassible.

— Nous avons besoin de tout au New Jersey : cuivre, étain, zinc, fer. Qu'est-ce que vous proposez ?

— De l'or ?

— Si vous n'avez rien d'autre.

Cette répugnance à accepter l'ancienne monnaie d'échange donnait des aperçus intéressants sur l'économie actuelle.

— On a aussi un peu de cuivre et d'étain, je crois, avoua finalement Zainal. Combien ?

— Du métal pur ou recyclé ?

— Des lingots purs, fondus sur Botany.

— Dans ce cas, je crois qu'on peut s'entendre, dit Vitali, se claquant les cuisses.

— Combien ? répéta Zainal. Nous ne pensions pas avoir besoin de métaux ici.

— Ici, ailleurs et partout. Nous avons rouvert quelques mines, surtout de charbon, mais c'est le transport qui pose problème.

— Il paraît qu'on revient à la marine à voile, coord, dit l'un de ses assistants, avec le sourire dédaigneux d'un technicien pour cette solution primitive.

— Ne dis pas de mal des voiles, Binjy, dit aimablement Vitali. Elles ont bien servi Christophe Colomb.

— Ouais, coord, ouais. C'est sûrement ça qui a démarré tout le tintouin.

— Comment ils se débrouillent à Détroit et ailleurs, ce n'est pas notre problème. Le problème, c'est de redémarrer. On n'a pas de pneus, de batteries, de bougies, d'essuie-glaces. Vous savez, tous les trucs qu'on utilisait comme allant de soi, dit Vitali, avec un geste de frustration. Certains trucs n'exigent pas beaucoup de métal, mais...

— Combien... en livres, Vitali.

— En livres ? Je dirais que dix livres seraient le minimum que je pourrais accepter pour la perte de l'essence irremplaçable qu'il faudra pour vous amener jusqu'à Columbus Circle.

Il jeta un coup d'œil sur ses notes.

— Eric doit aussi aller là-bas pour prendre des fournitures, dit Zainal, lui présentant la deuxième adresse.

— Ooooh ! fit Vitali, mais sans avoir l'air trop contrarié.

— Le métro ne marche plus ? demanda Kris. Je croyais que le rétablissement des transports publics faisait partie des priorités.

Vitali releva la tête et la regarda avec quelque chose ressemblant à de la pitié.

— Tu sais ce que ça coûte de faire fonctionner un métro ? Même si on avait du diesel ?

— Non, je ne sais pas, mais on n'est pas très au courant de ce qui se passe sur la Terre.

— Nous avons de l'électricité, au moins quelques heures par jour, pour faire marcher les pompes et les lumières dans les hôpitaux et autres fonctions essentielles, mais on n'a plus d'argent pour des frivolités qu'on trouvait essentielles autrefois.

— Cinq livres de cuivre et cinq de plomb, et on sera quittes, Vitali ?

Vitali prit une profonde inspiration et frictionna ses mains sur son Levi's élimé.

— Oui, je crois. Je pourrais sans doute troquer ça contre autre chose. Tu es certain que tes métaux sont purs ?

— Fondus sur Botany, et ils n'ont jamais connu pelle ou pioche avant de venir.

— Hum, c'est que les métaux purs ont bien plus de valeur.

— C'est normal, acquiesça aimablement Zainal. Et cela couvrira notre expédition à Columbus Circle. Et notre deuxième arrêt à la Treizième Rue Ouest avant de revenir au KDM ? D'accord ?

Zainal lui tendit la main, espérant conclure l'affaire.

À sa surprise, Vitali la serra sans hésitation.

— Ça nous aidera plus que tu ne peux l'imaginer. Nous manquons de tout, dit-il, levant les bras au ciel de frustration. Tu nous rapportes une cargaison de pneus, et tu pourras fixer ton prix.

— J'ai vu des magasins pleins de pneus et de caisses de batteries, dit

Chuck. Le tout sur Barevi.

— Et le tout pillé chez nous, dit Vitali, fronçant les sourcils. Je vous prendrai tout ce que vous pourrez trouver... en échange de ce que vous exigerez... si on l'a. Pour le moment, ce sont des métaux qu'il nous faudrait, pour redémarrer l'industrie.

— On y pensera, dit Kris, inclinant courtoisement la tête. Notre principal objectif, c'est d'obtenir des pièces détachées et de réparer les sats com.

— Et à ce propos, Wendell, commença Kathy (ce dernier regarda autour de lui, comme s'il ne réalisait pas que c'était à lui qu'elle parlait). Es-tu familier avec les satellites Boeing ?

— Si on veut. Pourquoi ?

— Nous en avons un à bord du KDM...

— Vous quoi ? s'écria Wendell, les yeux écarquillés.

— Zainal l'a pris au filet, facile comme bonjour. Mais j'aimerais l'avis d'un professionnel sur la façon de le réparer.

— Pas besoin de le voir. L'antenne et les panneaux solaires sont foutus, je parie.

— Oui, exactement.

Il prit Kathy à part, et ils s'engagèrent dans une conversation animée, avec force gestes du côté de Wendell. Wendell était bel homme et, à l'évidence, compétent dans sa profession. Kathy avait l'air impressionné.

— Rien de mieux pour garder le contact, dit Vitali avec approbation. Maintenant, vous voulez aller à Manhattan récupérer le saint-frusquin du docteur ? C'est essentiel pour votre opération sur Barevi, exact ? Qu'est-ce que vous aviez en tête, à part l'état du véhicule ?

— N'importe quel camion fera l'affaire. Une camionnette, si vous en avez une.

— Vous avez de la veine, grogna Vitali. On en a une, et même avec des bons pneus. À part ça, il vous faudra un guide et des gardes, à moins que vous ne soyez armés.

Il lança un regard méfiant à Zainal.

— Et je ne parle pas d'électromatrasques, Catteni.

— Nous aurons besoin de ton guide et de tes gardes car nous n'avons pas d'armes, mais nous ne sommes pas sans défense, répondit Zainal, levant un poing impressionnant.

Vitali s'éclaircit la gorge.

— Nous avons encore du blé à ajouter au marché si ça peut faciliter les choses, proposa Kris.

— Excellent, petite madame, car ça nourrira tout le monde. D'accord, Zainal, marché conclu. Tu auras une camionnette, un guide, des gardes, et un sauf-conduit pour demain. De toute façon, c'est pas

bon de traverser les tunnels la nuit, pour ne citer qu'un des dangers possibles.

— Le tunnel Lincoln ? s'exclama Kris.

— Oui, m'dame. Celui-là et le Holland sont les deux seules voies qui restent pour entrer dans l'île. Plus de carburant pour les ferries, mais on va peut-être bientôt réquisitionner les bateaux de plaisance afin de les remplacer, dit Vitali avec bonne humeur. On vous invite à dîner ce soir.

— On ne veut pas vous priver, dit Kris, ayant remarqué la consternation sur certains visages à cette invitation. Nous avons suffisamment à manger à bord, et nous ne voulons pas vous dépouiller de vos ressources.

Surtout, pensa-t-elle, s'il faut encore donner des métaux en échange.

— Vous allez aussi coucher à bord ? demanda Vitali avec un sourire approuvateur.

— Oui, et nous serons prêts à partir dès que tu auras pris toutes les mesures nécessaires. Ah, nous devons refaire nos provisions d'eau.

— L'eau est encore disponible, et garantie, dit Vitali. Par courtoisie et pour votre sécurité, je devrais vérifier auprès des coords concernés, mais j'en organiserai le transport personnellement, dit-il de façon si convaincante que Zainal hocha la tête.

— Si tu as des hommes pour les prendre en charge, nous pourrions débarquer les lingots ce soir, dit Zainal, désireux de faire preuve de bonne volonté.

— Avec plaisir, dit Vitali.

Il réunit quelques officiers autour de lui et leur donna vivement quelques ordres à voix basse. Ils sortirent pour les exécuter.

Le café et les affaires terminés, Zainal se leva pour livrer les lingots, qu'il aurait pourtant préféré conserver pour le troc sur Barevi. Kathy demanda si John Wendell pouvait monter à bord pour jeter un coup d'œil sur le sat com, et Zainal trouva que c'était une bonne idée.

— Beaux enfants. Ils sont à toi ? dit Vitali en se levant.

Zainal acquiesça et présenta ses fils. Peran et Basil saluèrent courtoisement et tendirent la main au coord qui sourit avec bienveillance.

— J'en ai un à peu près du même âge, dit Vitali. Puisque vous avez deux enfants à bord pour l'expédition, je peux vous en prêter un troisième : mon petit-fils. Dans l'intérêt de nos bonnes relations, bien sûr.

— Si nous retournions directement sur Botany, ce serait une possibilité, coord Vitali, mais nous nous arrêtons sur Barevi, et ce n'est pas un endroit que je recommanderais à un jeune Terrien en ce moment. J'emmène mes fils pour leur trouver un précepteur.

Peran et Basil regardèrent leur père, l'air si interloqués que Vitali

sourit.

— Je vois, dit Vitali avec regret.

Il conclut l'entrevue par une franche poignée de main, et les deux groupes se séparèrent.

— Un précepteur, père ? dit Peran comme ils redescendaient au rez-de-chaussée.

— Un précepteur, Peran, dit Zainal d'un ton si ferme que les deux garçons baissèrent la tête sans protester.

— Oh, Zainal, ne t'inquiète pas pour la sécurité de ton vaisseau tant qu'il restera au parking, dit Vitali, sur le seuil du salon des VIP. Nous avons un excellent service de sécurité. Dormez sur vos deux oreilles.

— On te remercie, dit Zainal avec un clin d'œil à Chuck qui sourit en retour.

Personne ne pouvait entrer clandestinement dans le KDM. Il avait aussi d'excellentes installations de sécurité.

CHAPITRE 5

Une fois dehors, une camionnette les suivit. À l'approche de l'astronef, Zainal ouvrit l'unité-com du vaisseau pour prévenir Gino de leur retour. La rampe se déplia ; Gino et le reste de l'équipage vinrent les accueillir sur le seuil du sas. Kris remarqua l'air sombre de Zainal, quand il ouvrit le compartiment de la soute contenant les lingots. Il regrettait sans doute d'en avoir parlé. Mais elle trouvait qu'une escorte de sécurité mobilisée pour récupérer le matériel d'Eric justifiait cet échange. Botany ne produisait pas beaucoup de métaux, mais ils étaient de qualité supérieure. Elle pensa que les mineurs regretteraient moins de perdre cuivre, zinc, étain et plomb, même si, à bien des égards, ces métaux étaient plus utiles que l'or, l'argent et le platine. Néanmoins, elle vit avec quel regret Zainal se sépara des lingots, et avec quel empressement les hommes de Vitali les reçurent.

Kris n'alla pas se coucher tout de suite. Elle ne cessait de repenser à l'importance de l'entrevue avec Vitali et à d'autres informations, moins visibles, qu'elle avait rassemblées. La victoire de la Terre était vaine, malgré des signes de reprise. Les râblés étaient une excellente monnaie d'échange et, même s'ils en avaient encore pas mal de plateaux, ils pouvaient offrir aussi du pain frais, signe de leur bonne volonté et pour acquitter des « taxes » inattendues. Elle sortit un autre sac de farine de sa réserve et fit suffisamment de pâte pour trois fournées. La pâte lèverait pendant la nuit ; elle façonnerait des petits pains qui seraient prêts pour l'excursion à Manhattan.

Kathy était toujours en grande conversation avec Wendell, qui bavait presque d'envie devant le sat com de la soute. Elle écoutait avidement ses remarques, griffonnant des notes, les yeux brillants, et, se dit Kris, très détendue.

Kris s'endormit dès que sa tête eut touché l'oreiller ; Zainal marmonna « qui est là ? » d'une voix ensommeillée, elle lui répondit d'un baiser, et il sombra de nouveau, un sourire béat sur les lèvres. Elle maudit l'alarme qui la fit sursauter le lendemain matin, mais elle se leva vivement pour l'éteindre avant qu'elle ne réveille Zainal. À la cuisine, elle alluma le grand four, pétrit la pâte et en fit des petits pains qu'elle enfourna avant de préparer le porridge du déjeuner. Elle se demanda si elle pourrait trouver des raisins secs et de la cannelle quelque part dans Manhattan. Voilà longtemps qu'elle avait envie de

viennoiseries.

L'odeur du pain frais les tira tous du lit avant que le klaxon ne les réveille.

Ils étaient habillés et prêts à partir quand les capteurs de sécurité sonnèrent l'alerte de proximité. Chuck accueillit ceux qui arrivaient dans une camionnette délabrée. Il lorgna la plate-forme, mais elle semblait assez longue pour contenir l'équipement d'Eric. Il jeta un rouleau de corde sur les deux monte-charge volants que lui et Clune chargèrent avec précaution, ignorant les questions des gardes intrigués.

La cabine avait une longue banquette, sur laquelle prirent place Zainal et Kris. Elle était assise près du chauffeur, un grand sac à dos plein de petits pains sur les genoux, qu'elle s'efforçait de ne pas écraser contre le tableau de bord. Le pistolet du chauffeur s'enfonçait dans sa hanche gauche, alors elle se déplaça légèrement sur la droite. L'odeur du pain rivalisait avec celle de l'huile de moteur, du diesel et des corps mal lavés. Aussi discrètement que possible, elle rapprocha le sac de son nez. Puis comme un dernier passager se coinçait entre Zainal et la portière, elle dut se coller contre le holster du chauffeur. Quelqu'un poussa vigoureusement la porte de l'extérieur afin de la fermer.

— Désolé qu'on soit si serrés. Je suis Jelco, votre guide officiel pour la tournée de Manhattan, dit-il, saluant aimablement Zainal et Kris. Le chauffeur, c'est Murray. Il parle peu mais il conduit bien. On a de la veine de l'avoir. Il se vante de connaître tous les trous et toutes les bosses de chaque rue et avenue de la ville.

Kris tourna courtoisement la tête sur sa gauche pour le saluer, et resta sidérée devant son sourire édenté. Elle se demanda s'il savait qu'il conduisait un dentiste à son ancien cabinet. Elle se demanda aussi s'il apprécierait le bon pain croustillant qu'elle avait dans son sac. Murray n'avait même pas regardé le sac, mais il devait avoir senti le pain parce que ses narines palpaient de temps en temps, et il se léchait souvent les lèvres. Ça lui mettait sans doute l'eau à la bouche. L'odeur du pain frais a sa propre magie.

— Dover et Wylee sont nos gardes, si ça vous intéresse. Des types super.

Kris l'espérait bien.

— On aura Kejas et Potts pour traverser le tunnel. Ce sont les hommes du coord de Manhattan cette semaine. Ils ont des brassards rouges.

Il montra le brassard vert de son bras.

— On est de service au tunnel une semaine sur deux.

Zainal hocha la tête.

Il y avait peu de circulation quand Murray sortit lentement de

l'aéroport de Newark ; ses vastes parkings étaient déserts, à part quelques vieilles voitures calcinées. Puis il s'engagea sur une autoroute à trois voies. Sur les bas-côtés envahis de mauvaises herbes, arbustes et arbres chétifs arboraient quelques bourgeons, et, par-ci, par-là, on voyait un forsythia en fleur. Quittant l'autoroute, ils empruntèrent bientôt la bretelle conduisant au Tunnel Lincoln. Les panneaux de signalisation avaient été arrachés, mais la voie pleine de trous remplis de gravier était déserte, hormis leur camionnette et une carriole remplie de ce que Kris jugea être des sacs de pommes de terre, laborieusement tirée par deux hommes déguenillés. Elle n'était pas montée sur pneumatiques, mais avait des roues en bois cerclées de métal, et ses essieux mal lubrifiés grinçaient. Trois petits garçons, qui marchaient derrière, lorgnèrent la camionnette. Devant leurs frimousses pleines de terre, Kris se demanda s'ils avaient arraché les patates de la carriole. L'entrée du Tunnel Lincoln, côté New Jersey, n'avait jamais été un quartier résidentiel, même à sa belle époque ; elle était à présent ravagée, ses hauts murs criblés d'impacts de balles. Des tas de débris, résultant sans doute des combats livrés pour en protéger l'entrée, avaient été repoussés sur le côté, dégagant deux voies sur les six d'origine, une de chaque côté de la glissière centrale.

— Sérieux combats ! s'exclama-t-elle, angoissée par la désolation ambiante et ressentant le besoin de parler.

Murray hocha la tête.

— Seul accès à l'île par le milieu de la ville, m'dame, alors il fallait le défendre.

Jusqu'au dernier ? se demanda-t-elle.

— Hum, ils ont bien fait, dit-elle sans se compromettre.

Puis l'horizon se dégagait sur la gauche. Cette portion avait toujours offert une vue à couper le souffle sur New York, le long d'un large virage menant aux caisses du péage et à l'entrée proprement dite du tunnel. Mais la vue n'avait rien à voir avec ses souvenirs. On aurait dit que tous les gratte-ciel avaient été raccourcis. Oh, le Chrysler et l'Empire State étaient toujours debout, mais d'autres, tel le complexe de Radio Cité, avaient été étêtés. Il y avait des lacunes dans la silhouette légendaire de la ville. Ils roulèrent vers l'immense place précédant l'entrée, franchissant les péages maintenant réduits à l'état de gravats. Des morceaux de véhicules calcinés, poussés sur les côtés comme sur la route d'approche, témoignaient silencieusement de la férocité de l'attaque et de la défense.

— Penser qu'autrefois on râlait parce qu'on faisait la queue, remarqua Jelco.

Des hommes armés apparurent, sortant d'un abri en tôle galvanisée, niché à l'ombre côté est. Murray ralentit, s'arrêta, coupa le moteur et prit une liasse de papiers coincée sous le pare-soleil. Jelco sauta à bas

de la cabine et avança vers les gardes qui approchaient, arme à la bretelle. Jelco avait un bout de papier à la main, décoré de tampons et de rubans verts ; il crut distinguer Kris puis se lança dans une conversation sérieuse avec un garde en lui montrant le papier, tandis qu'un grincheux qui sentait la sueur feuilletait les papiers de Murray. Malheureusement, le vent apportait son odeur jusqu'à la camionnette. À l'évidence, il n'y avait plus de savon ni de déodorant.

— Est-ce que vous aimeriez un petit pain ? demanda Kris, le tendant par la portière pour qu'il le voie bien.

Elle crut un instant que toute l'escouade allait se ruer sur la camionnette, mais l'interlocuteur de Jelco donna un ordre bref, et ils modérèrent leur allure. Elle passa les petits pains à Murray qui les distribua ; elle remarqua qu'il en faisait tomber un sur ses genoux, et elle se demanda comment il ferait pour le manger sans dents. Il en détacha simplement une bouchée qu'il se lança dans la bouche, les yeux dilatés de gourmandise.

— Merci, mademoiselle, dit le premier garde en saluant, avant de passer les petits pains au reste de son unité.

— Klaus ! hurla-t-il, pour attirer l'attentionné son chef, lui lançant un petit pain que l'autre rattrapa au vol.

— Désolé, m'dame, mais on a ordre de fouiller. Becky, au trot, gueula-t-il par-dessus son épaule, et une femme soldat s'avança vivement.

Kris n'avait jamais été fouillée, mais après ce qu'elle avait vu du tunnel et de ses environs, elle n'avait pas l'intention de protester contre cette mesure de sécurité. Klaus fit signe à Zainal de descendre, pour qu'on puisse le fouiller aussi.

— Elle n'a rien, dit Becky, après lui voir rapidement tâté les bras, les jambes, le dos et la taille, et Kris lui offrit un petit pain.

— Merci. Je n'ai pas mangé du pain frais depuis une paye.

Elle mordit dedans avec une énergie presque sauvage, et mastiqua vigoureusement, hochant la tête d'un air satisfait. En tout Kris avait distribué une douzaine de petits pains avant qu'on lui fasse signe de remonter dans la camionnette. Elle se félicita de cette distribution en voyant les gardes si contents.

— Je m'appelle Wylee, dit le petit homme qu'accompagnait Jelco. Je voulais juste vous dire que les ventilateurs ont expulsé l'air vicié. Dans votre groupe, y a-t-il quelqu'un qui ait de l'asthme ou des problèmes respiratoires ?

Il regardait Kris en parlant, s'efforçant d'ignorer la solide silhouette de Zainal.

— Pas à ma connaissance.

— C'est qu'au milieu du tunnel, l'air n'est pas purifié à cent pour cent, m'dame. Si quelqu'un a des problèmes, appelez-moi, d'accord ?

Nous avons des respirateurs, dit-il, montrant son sac à dos.

À son air, il n'avait pas envie de les utiliser à moins d'une urgence. L'oxygène est toujours gratuit, non ? pensa Kris, à la limite de la révolte. Mais elle ne savait pas ce qu'avaient dû affronter ceux restés sur la Terre, alors elle ravala ses protestations. Elle sentit la camionnette s'affaisser lorsque les autres hissèrent Wylee sur la plateforme.

Quand Murray s'engagea dans la partie gauche du tunnel, elle eut d'autres soucis. Elle n'était pas claustrophobe, mais l'idée de toute cette eau au-dessus de sa tête la mettait mal à l'aise, et elle chercha, sur le carrelage crème des murs, des signes d'absence de maintenance. Elle ne savait pas quoi exactement, mais des lézardes et des taches de moisissure en seraient des indices évidents. Pourtant, si c'était l'un des deux seuls accès à l'île de Manhattan, ils avaient intérêt à le maintenir en bon état.

Elle s'étonna de voir un énorme tombereau à l'entrée, et remarqua qu'il était hérissé de bouts de métal et de ciment. Puis la camionnette fit un écart sur la droite, et elle aperçut le châssis calciné d'une voiture sur la gauche. Ce n'était que la première épave qu'elle découvrirait dans le tunnel. Il y en avait peu de calcinées, mais toutes étaient dépouillées jusqu'au châssis.

— Recyclage, dit Murray, la bouche pleine.

— On sortira les épaves du tunnel un de ces quatre, dit joyeusement Jelco. Et de temps en temps, quand on guide un groupe, on leur fait trimbaler un châssis pour nous.

Une fois en dehors de l'entrée du tunnel, Kris constata que la passerelle de sécurité surélevée courant le long de la paroi était endommagée, mais que les carreaux et le ciment qui avaient dû tomber avaient été évacués.

— C'est là qu'on a arrêté les envahisseurs, dit Jelco, montrant du doigt avec fierté l'endroit où se terminaient les dégâts. Mais il faut dire, ajouta-t-il, lançant un regard en coin à Zainal, que les Cattenis n'aiment pas être sous terre, hein ?

À son air, il aurait aimé que Zainal réagisse.

— C'est assez vrai, dit Zainal avec un calme souverain. Vous avez bien fait de combattre les soldats cattenis. Aucune autre espèce ne l'a fait.

— Il paraît, répondit aimablement Jelco.

Cet échange sembla plaire aux deux participants, et le reste de la traversée, qui leur fit doubler de nombreux véhicules détruits jusqu'au châssis, se passa sans autre remarque. Kris se souvint de ce qu'avait dit Wylee sur la circulation de l'air ; la puanteur devait sortir de son imagination, mais les odeurs d'essence, d'huile de moteur et de pneus brûlés étaient assez fortes pour qu'elle respire à peine cet air vicié. À

bord, ça sentait aussi le renfermé, mais ce tunnel était plein de remugles écœurants.

— On y est presque, m'dame, murmura Jelco, rassurant.

Elle fut incontestablement soulagée de voir bientôt de la lumière.

Elle sourit et, se tournant vers lui, hocha la tête. Elle serait contente d'emplir ses poumons d'air pur. La camionnette sortit enfin du tunnel. Des débris de l'ancien bâtiment de l'Autorité portuaire étaient amoncelés autour de la sortie. Elle prit une profonde inspiration, et le regretta aussitôt, car l'odeur fétide des ordures et de la pourriture faisait presque paraître l'air du tunnel parfumé. Deux immenses bennes étaient placées de chaque côté de la sortie, toutes deux pleines à ras bord de débris extraits du souterrain. Peut-être qu'ils auraient pu utiliser leurs monte-charge pour en sortir d'autres, tels les châssis de voitures. Mais Zainal avait dit que leurs batteries ne fonctionnaient qu'épisodiquement, et qu'il n'en avait pas de rechange.

Puis ils durent subir une seconde fouille, et elle distribua le reste des petits pains. Ils montrèrent une fois de plus leurs papiers d'identité, et Wylee sauta à bas de la plate-forme pour aller négocier avec les chefs, fier de distribuer les petits pains aux gardes reconnaissants.

— On a le feu vert, dit-il, venant à la portière. Roule, Murray, ajouta-t-il avec un geste plein de panache.

Murray sourit jusqu'aux oreilles, des miettes de pain encore sur les gencives, et passa la première, ignorant les grincements de la boîte de vitesses. Kris espéra que le véhicule tiendrait le coup jusqu'à ce qu'ils rapportent le lourd équipement dentaire.

La camionnette remonta la Quarante et unième Rue et s'engagea dans la Dixième Avenue.

— Je peux faire un détour par Broadway pour vous montrer Time Square, proposa Murray. Ça n'usera pas beaucoup d'essence.

— J'aime mieux pas, Murray, merci, répondit Kris.

Elle avait vu cette célèbre place autrefois lors d'un mariage avec sa famille, et elle se rappelait vaguement les immenses affiches vantant les cigarettes, et les lumières multicolores en plein jour, mais elle ne pensait pas pouvoir supporter de la voir en ruine. Et elle ne voulait pas que Zainal la voie autrement que dans tout son éclat.

Les nids-de-poule faisaient de la Dixième Avenue un véritable champ de mines, où Murray roulait lentement. Le quartier n'avait jamais été l'un des plus beaux de New York ; c'était encore pire maintenant. Un tas de gros os d'aspect inconnu occupait un coin de rue. Et le poteau d'un panneau indicateur s'ornait d'un énorme crâne. Elle ne voyait pas à quel animal il pouvait avoir appartenu.

— On a bien rigolé cette nuit-là, dit Murray, la regardant avec un grand sourire. C'était un rhinocéros, hein, Jelco ?

Jelco hocha la tête, souriant à ce souvenir.

— Un rhinocéros ? bredouilla Kris, incapable de s'en empêcher. C'est un grand ruminant d'Afrique. Comment diable...

Elle regarda Murray et Jelco, attendant une explication.

— Ben, on ne pouvait plus nourrir les animaux du zoo, alors c'est eux qui nous ont nourris.

— Oh !

— Ça me manque de ne pas aller au zoo le dimanche, dit Murray. Il y a eu assez à manger pour tout le monde, mais c'était coriace, même avec des dents.

Il sourit de nouveau.

— Et avec les os, on a eu de la soupe pendant des semaines. Un jour, peut-être qu'on élèvera un monument ici. En remerciement du meilleur repas qu'on ait eu depuis des semaines.

— Ils ont été tués humainement, m'dame, dit Jelco. C'était mieux que de nous laisser mourir de faim, et eux aussi.

— Oui, oui, je comprends la situation, murmura-t-elle.

Elle se tut et compta les rues les séparant de Columbus Circle. Il y avait encore quelques panneaux de signalisation debout, puis les immeubles résidentiels – si l'on peut qualifier de « résidentielles » des bâtisses délabrées – firent place aux immeubles de bureaux. Elle réalisa, alors que peu d'entre eux, sauf aux étages supérieurs, avaient encore des vitres à leurs fenêtres. La plupart des murs étaient criblés d'impacts de balles, et beaucoup d'entrées n'avaient plus de portes.

Elle n'avait pas vu grand monde jusque-là, mais à l'approche de Columbus Circle, des gens se hâtaient dans toutes les directions, les bras chargés ou traînant de petits caddies à provisions.

Columbus Circle proprement dit la surprit – plus d'expositions de tableaux, mais des carrioles et des échoppes rudimentaires, certaines avec des auvents pour protéger du soleil et de la pluie ce qu'elles avaient à offrir. Elle vit aussi d'autres carrioles comme celle des pommes de terre.

— C'est bizarre tous les jours maintenant, dit Wylee, et Kris cligna des yeux, car l'endroit était effectivement bizarre.

Non seulement il y avait des chalands qui marchandaient avec ardeur, mais des nuées d'hommes, arme à la bretelle, qui pouvaient tirer rapidement. Ils portaient des brassards rouge vif et des bérets ornés d'insignes divers.

— On est à présent sur le domaine du coord en chef, l'informa Jelco, touchant son propre brassard vert. Ils maintiennent l'ordre.

— L'ordre ? répéta Kris, stupéfaite.

— Tu n'as pas idée comme les gens s'excitent quand une bonne affaire leur passe sous le nez, dit Jelco. Newark a ses marchés le samedi et le dimanche à l'aéroport. Personne n'aime vraiment y être de service mais, de temps en temps, on a l'occasion de trouver quelque

chose de bon à manger.

— Comme mes petits pains ? demanda Kris.

— Ça, c'était classe, m'dame, dit-il avec sérieux. Tu en as encore ? demanda-t-il avec hésitation.

— Ça nous faciliterait les choses avec le coord en chef ?

— Sûrement, m'dame. Tu n'as pas idée.

Sans doute, se dit-elle. Mais il est vrai qu'elle avait eu les réalités de Barevi et de Botany pour lui ouvrir les yeux. Elle pensa fugitivement aux gorupoires, qui lui avaient semblé si juteuses dans les forêts de Barevi où elle s'était réfugiée. Elle se trouvait privée de tout à l'époque ! Elle se demanda combien elle pourrait vendre de gorupoires fraîches à tout ce bazar.

Murray suivit sagement la circulation, puis tourna dans la vaste aire de stationnement de l'immeuble d'Eric, qui dominait cette partie de la place. Immédiatement, Jelco sauta à terre, tandis que les gardes, postés à l'entrée de l'immeuble, s'avançaient pour les faire circuler.

Il fit un signe pressant à Kris, lui intimant de le rejoindre, et elle cria à quelqu'un d'apporter une nouvelle provision de petits pains. Ce fut Eric qui arriva, la courroie du sac à dos passée sur l'avant-bras, et un petit pain à la main. Le sac fut vidé en un clin d'œil, puis Eric fouilla dans ses poches et en sortit sa patente et sa carte professionnelle, qui furent passées à la ronde pour vérifier sa bonne foi. Plusieurs gardes firent circuler les curieux, et ils comprirent pourquoi Vitali leur avait attribué des gardes.

La demande d'Eric fut acceptée, alors il fit signe à Kris, à Zainal et aux autres de le rejoindre. Certains lorgnèrent bizarrement Zainal, mais il était au milieu d'hommes armés qui lui faisaient manifestement confiance, aussi cessèrent-ils de lorgner cet unique Catteni.

— Vous avez de la veine, dit le chef des gardes quand ils approchèrent, Dover et Wylee occupés à décharger les monte-charge. Nous avons encore de l'électricité pour une demi-heure.

— Tu veux dire que l'ascenseur marche ? s'écria Eric, regardant leur groupe, les yeux brillants de soulagement.

— Ouais. L'attribution hebdomadaire. Vous arrivez à point, dit le garde, mordant une bouchée de pain les conduisant dans le hall.

À l'évidence, c'était un emplacement de choix, à en juger par le raffinement des échoppes.

— Dégagez. Affaire officielle.

Il chassa les chalands, au milieu des protestations volubiles des marchands. Puis ils arrivèrent devant les ascenseurs, et il enfonça le bouton d'appel avec ostentation. Une lumière tremblotante s'alluma au-dessus de la porte. L'ascenseur descendait.

Kris avait des doutes sur son fonctionnement, à en juger par les

grincements venant de la cheminée, mais elle n'avait pas envie de monter dix-huit étages à pied, et encore moins de les descendre.

— Il marche dans les deux sens ? demanda Eric.

— Seulement si vous ne descendez pas plus de poids que vous n'en montez, l'informa le garde. Il est vieux et entêté. Il a tendance à faire des caprices et à s'arrêter entre les étages. Il y a des passagers qui restent coincés des heures.

Eric soupira.

— On va être serrés avec mes unités, dit-il avec hésitation, mais il fut malgré tout content d'entrer dans la cabine, regardant Jelco et Dover qui chargeaient les monte-charge.

La porte se referma en grinçant, on entendit des sifflements, secousses et bruits alarmants de chaînes, avant que l'ascenseur ne commence à s'élever. Le regard de Kris tomba sur la notice d'inspection présente dans la plupart des ascenseurs. C'était un Otis, une marque fiable, se dit-elle, et une note griffonnée à la hâte l'informa qu'il avait été révisé pour la dernière fois le 2 juillet 1992.

Sa vie en eût-elle dépendu que Kris ne se serait pas souvenue de la date du jour. Il faisait chaud, et les fleurs de forsythia donnaient à penser qu'on était au début du printemps. Le temps semblait s'être arrêté... du moins le temps enregistrable. Il y avait si longtemps qu'elle vivait au jour le jour, reconnaissante de vivre chacun jusqu'au bout, les semaines finissant par faire des mois, puis des années, mais elle n'aurait pu dire quel jour, quelle semaine, quel mois ni quelle année elle vivait actuellement. Et elle ne voulait pas se mettre dans l'embarras en posant la question. D'ailleurs, le temps sur Botany était différent du temps sur la Terre.

L'ascenseur s'arrêta d'une secousse, mettant fin à ses craintes de rester bloquée entre deux étages. Non seulement l'ascenseur était monté, mais il s'était arrêté à l'étage désiré. Comme preuve, les chiffres en or encadrés de blanc indiquant qu'ils étaient au dix-huitième. Eric sortit le premier et partit vivement sur la droite, les autres sur ses talons. Des deux côtés du couloir, les portes étaient entrouvertes, ce qui éclairait leur chemin, mais leur montra aussi que peu de locaux avaient échappé au pillage. C'étaient surtout les chaises qui avaient disparu, mais Kris pensa que certains étals du hall avaient autrefois été des tables aux étages supérieurs. Des rideaux déchirés claquaient dans les courants d'air.

Eric poussait des exclamations stupéfaites. Il n'eut pas besoin des clés qu'il avait apportées, car sa porte, elle aussi, avait été forcée. Mais il se rua dans son cabinet et cria de soulagement en constatant que son fauteuil dentaire et l'unit, la tour aux instruments, étaient toujours là. Le soulagement fit place à quelques jurons quand il vit que les tiroirs aux fournitures étaient ouverts.

— Ils ont jeté un coup d'œil et n'ont rien trouvé d'utile, dit-il après une inspection, en règle.

— Bon, maintenant, où sont les prises de courant ? Comme l'a dit l'autre, il y a de l'électricité en ce moment, et je n'ai pas envie d'électrocuter quelqu'un, surtout pas moi, dit Herb Bayes en s'avançant.

Eric lui montra comment débrancher les appareils. Kris se rappela ces unités commandées au pied qu'utilisait aussi son dentiste, autrefois. Ils durent relever le tapis pour dévisser les boulons qui fixaient les appareils au sol.

— Si tu veux bien m'aider, Kris, dit Eric, j'ai du matériel dans la pièce à côté.

Il poussa la porte d'une petite antichambre pleine de placards et de tiroirs, dont beaucoup étaient ouverts. Examinant le contenu de l'un d'eux, il poussa une fois de plus un cri de soulagement.

— Il reste assez de plateaux porte-empreintes, même pour des mâchoires de Cattenis, marmonna-t-il entre ses dents.

Ouvrant un petit placard mural, il en sortit des sacs en papier ornés du logo de Saks Cinquième Avenue, et du papier bulle.

— Tiens, aide-moi à emballer ces trucs, Kris.

Il ouvrit les tiroirs qu'elle devait vider, et disparut dans un placard.

— Parfait, parfait, dit-il, attirant à lui du papier bulle pour emballer mortiers, pilons et autres outils dont Kris ne savait pas les noms. Maintenant, s'il reste des fournitures à Eddie Spivak, on est parés, même pour une planète aussi arriérée que Barevi. Tu n'imagines pas comme je me trouve veinard, Kris, dit-il, béat de contentement.

— Un point pour nous, Eric, dit-elle d'un ton encourageant.

Le temps qu'ils retournent dans la pièce principale, les hommes avaient fini de débrancher le fauteuil dentaire et l'unit, et les chargeaient sur les monte-charge. Zainal leur expliquait le fonctionnement des commandes disposées sur le long côté. Ils attachèrent le fauteuil à l'aide de la corde que Jelco avait jetée dans la camionnette.

— Hé, gardez de la corde pour la roulette, elle est plus importante que le fauteuil, s'écria Eric.

— Pourquoi tu ne l'as pas dit plus tôt ? rétorqua Bayes, haletant, tirant sur un nœud pour s'assurer de sa solidité.

— Va voir si tu trouves quelque chose pour attacher la roulette, Kris, dit Eric, montrant le couloir.

Kris sortit, autant pour échapper à la tension régnant dans la pièce que pour se rendre utile. Elle ne voyait pas où elle pourrait trouver une corde – tous les objets utiles avaient été volés depuis longtemps. Mais elle découvrit des rideaux poussiéreux en tissu épais et, s'étonnant qu'ils fussent toujours là, elle en arracha trois paires. Ce

devait avoir été un cabinet d'avocat, à en juger par les reliures des livres. C'était assez comique d'utiliser des draperies comme cordes, mais une fois de retour dans le cabinet d'Eric, elle lui demanda quelque chose de tranchant pour les couper, et il lui tendit un couteau. Elle découpa les rideaux en lanières qu'elle noua pour en faire une corde de fortune. Il y en avait des mètres, prêts à temps pour attacher l'unit sur la plate-forme. Ils fixèrent plusieurs ballots avec du scotch. Ils ajoutèrent des textes et des livres de références, des uniformes d'infirmières et des tabliers. Il y avait encore des paquets à porter pour Eric et elle. Zainal en ramassa plusieurs à ses pieds, et ils furent prêts à attaquer la longue descente.

Les hommes, à qui Zainal montrait comment manœuvrer leurs charges encombrantes, enfilèrent le couloir vers la cage d'escalier. Heureusement, les unités électriques étaient faciles à manœuvrer, même si la descente jusqu'au palier suivant exigea certaines précautions, mais une fois qu'ils eurent pris le coup de main, ils descendirent assez rapidement. Sans les monte-charge, ils n'y seraient jamais parvenus. Même ainsi, ils étaient tout essoufflés et en sueur, y compris Zainal, quand ils atteignirent le dernier palier. Kris s'appuya lourdement contre le mur, s'efforçant de ralentir ses rythmes respiratoire et cardiaque.

— Je ne suis pas aussi en forme que je le pensais, reconnut Eric, s'essuyant le front de sa manche. Vous avez été super, les gars, dit-il avec un grand sourire.

— Ouais, ouais, répondit Dover d'un ton caustique.

— Soins dentaires gratuits pour toute la famille ? proposa Eric.

— Si tu commences ici, Doc, tu n'en finiras jamais, remarqua Dover, mais merci quand même.

Le ton était presque sarcastique, mais il saisit le regard de Jelco et hocha la tête.

Quand ils arrivèrent au rez-de-chaussée, le silence se fit à leur vue, sans parler de leur chargement bizarre. Certains lancèrent des regards mauvais en direction de Zainal, qui les ignora. Le silence se prolongea le temps qu'ils transportent les lourds appareils vers la porte. Elle avait perdu ses vitres, mais Dover en poussa le châssis, tirant après lui le monte-charge.

— Hé, combien tu vendrais ces trucs-là ? demanda un barbu, attrapant Eric par la manche.

— Personne n'a assez d'argent, répondit Eric.

— Je ne t'insulterais pas en te proposant du fric, rétorqua le barbu.

— Ça suffit, Mac, dit le chef des gardes, s'interposant vivement entre les deux hommes.

Suivant les autres qui sortaient, Kris se demanda ce qu'il aurait offert. Une brise fraîche, qui sentait l'herbe récemment tondue et

d'autres odeurs moins salubres, sécha la sueur de son visage.

— Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ? demanda le garde, montrant les sacs de Saks.

— Oh, il y avait des soldes, répondit-elle, facétieuse, les posant dans la camionnette à côté du fauteuil dentaire.

Elle avait mal aux bras et aux poignets d'avoir trimbalé ces fournitures sur dix-huit étages. Qu'auraient-ils fait sans les monte-charge ? Soupirant de soulagement, elle se hissa sur la banquette avant et prit la bouteille d'eau qu'elle y avait vue précédemment. Elle mourait de soif. Elle la tendit à Zainal quand il se glissa près d'elle. Murray en sortit une autre de la poche de sa portière et but une longue rasade, avant qu'un coup de sifflet ne lui rappelle que le garde faisait dégager le trottoir et la rue pour leur permettre de démarrer.

— Où on va maintenant ? demanda Murray.

— 112, Treizième Rue Est, dit Jelco, consultant ses notes. Eddie Spivak, fournitures dentaires.

— Du gâteau, dit Murray. On peut descendre la Neuvième Avenue, à moins que vous ne préfériez passer par Broadway, ou même la Cinquième Avenue ?

— Le chemin le plus direct, Murray. Il faut économiser l'essence, tu le sais, dit Jelco d'un ton sévère.

— Compris !

— Murray, Macy's² existe toujours ? demanda Kris à voix basse.

— Ouais, mais ils ne causent toujours pas avec Gimbels, qui n'est plus là, répondit-il avec un sourire édenté rappelant celui de Popeye.

— Oh !

Maintenant, il y avait davantage de véhicules dans la rue – charrettes à bras pour la plupart, dont beaucoup chargées de vêtements et de pièces de tissu. Pensant à Floss, Kris se demanda ce qu'elle pourrait troquer contre du tissu bleu. Passant devant une carriole, elle vit une énorme tache au milieu d'une pièce d'étoffe bleue, et elle haussa les épaules, renonçant à son idée.

Ils tournèrent à gauche dans la Quatorzième Rue pour rejoindre la Deuxième Avenue, puis prirent à droite, et Kris remarqua qu'il y avait moins de véhicules. Peut-être que la circulation n'était plus contrôlée dans les rues à sens unique. Elle ne se rappelait pas bien ce quartier, en supposant qu'elle y soit jamais venue. Il y avait des immeubles à deux et trois étages, tous réservés à l'habitation, à en juger par les escaliers d'incendie, séparés par des blocs de ciment abritant de petites affaires familiales. Il y avait deux bars : elle vit des gens au comptoir en train de manger et de boire du café. Du café ? Elle se lécha les lèvres. Une tasse de café lui ferait du bien en ce moment. Lui redonnerait de l'énergie. Elle commençait à défaillir de fatigue. Combien de petits pains lui restait-il, et est-ce que ça suffirait pour le

déjeuner ? Ils avaient encore deux plateaux de râblés.

— Cent douze, dit Murray avec fierté, pointant le doigt sur une bâtisse à deux étages dont la façade annonçait clairement : EDDIE SPIVAK, FOURNITURES DENTAIRE.

Eric soupira de soulagement. Des deux côtés de la rue, de nombreux magasins semblaient avoir été pillés. Les fenêtres d'Eddie Spivak s'ornaient de barreaux, et la porte était pourvue d'un rideau de fer – tout cela très dissuasif pour des pillards éventuels. Murray se rangea devant et, instantanément, des visages parurent aux fenêtres des étages supérieurs.

— Ah, les voisins ! dit-il, écœuré, en coupant le moteur. Et maintenant ?

Eric avait déjà sauté à terre et enfilait en courant l'étroite ruelle séparant le magasin d'Eddie du 115. Il tambourina à la porte.

— Eddie ? Eddie Spivak ? C'est Eric. Eric Sachs. Tu es là ? Ouvre ! Il est chez lui ?

Eric s'étira le cou, s'adressant aux habitants de l'immeuble à travers l'escalier d'incendie.

— Je suis dentiste. Vieux client d'Eddie. Où est-il ?

— Il est là, lui cria une vieille femme en réponse. Mais je les ai pas vus aujourd'hui, ni lui ni sa femme, ajouta-t-elle avec méfiance.

— EDDIE ! cria Eric, les mains en porte-voix. C'EST ERIC SACHS !

Il secoua la poignée, puis s'arrêta et regarda par le judas, s'efforçant de voir à l'intérieur.

Soudain la porte s'ouvrit, et un vieil homme se dressa sur le seuil, fixant ce qui était manifestement pour lui une apparition. Il avait un scalpel à la main, qu'il abaissa en reconnaissant son visiteur.

— Docteur Sachs !

Il s'avança et le serra dans ses bras avec enthousiasme.

— Je n'en crois pas mes yeux ! Ça fait une éternité ! Où étais-tu ?

— C'est une longue histoire, dit Eric. Mais as-tu encore des fournitures ? J'installe mon cabinet ailleurs, et j'ai besoin de certaines choses... si tu les as.

— Qui irait piller un magasin comme le mien ? dit Eddie, haussant les épaules.

Puis il avisa la camionnette et son chargement.

— Tu déménages vraiment, à ce que je vois. Ça s'est fait tout d'un coup ?

— Tout d'un coup, dit Eric, souriant à Kris et à Jelco qui s'approchaient, Zainal les suivait plus posément. Voici mes amis, Kris Bjornsen et Jelco. Zainal est aussi mon ami.

— Que fait un brassard vert de ce côté de l'Hudson ? demanda Eddie, refermant à moitié la porte comme s'il craignait l'intrusion de Jelco.

— Il nous escorte. Nous avons dû passer par les coords, tu comprends, dit Eric avec un geste désinvolte.

— Les affaires sont mauvaises, reprit Eddie d'un ton lugubre. Qui pense à la dentisterie quand le monde s'écroule ?

— Moi, dit Eric. Comment vont Suzie et les petits-enfants ?

— Suzie a été malade, et je ne sais pas où est mon vaurien de fils.

À l'évidence, les défauts de son fils étaient un vieux sujet de conversation entre eux, mais Eddie s'effaça et fit courtoisement signe à Eric d'entrer.

Kris, un sac d'une douzaine de petits pains au bras, suivit. Il régnait à l'intérieur une odeur acre, semblable à celle du cabinet d'Eric. Chaque profession a son odeur spécifique, se dit-elle.

Toutefois, l'odorat d'Eddie n'était pas affecté, car il renifla, percevant sans doute l'odeur du pain.

— J'ai besoin de porcelaine, dit Eric. Dans les nuances les plus sombres, si tu en as encore.

Eddie haussa les épaules.

— Les nuances sombres ne sont pas très demandées. Viens.

Il leur fit signe de le suivre et enfonça un interrupteur. La lumière s'alluma.

— Tiens, de la lumière ! Il y a de la lumière, Suzie ! Elle fait du tricot, tu comprends. Quelqu'un fournit la laine, et elle fournit le travail, dit-il, haussant une fois de plus les épaules de résignation. Personne n'enseigne plus les arts ménagers aux filles, tu comprends.

La lumière éclaira une petite pièce, avec un comptoir et deux tabourets. Eddie souleva un bout du comptoir et se dirigea vers la réserve.

— C'est bien qu'on ait de la lumière. Tu vas pouvoir examiner le teintier Vita.

Il fouilla sous le comptoir puis tendit à Eric un carton entouré de dessins de dents. Eric se mit immédiatement à l'examiner, jetant de temps en temps un coup d'œil sur Zainal. Puis, comme se rappelant brusquement la raison de sa visite, il sortit un bout de papier de sa poche de chemise.

— Voici la liste de ce qu'il me faut. Des plateaux, tailles un et deux. Des plateaux porte-empreintes, de zéro vingt et un à vingt-quatre.

Eddie s'esclaffa.

— À qui sont destinés ces dentiers ? À l'homme de Neandertal ? Je ne sais pas si j'ai des plateaux de ces tailles. Mais peut-être que si...

Il alla droit à une pile de boîtes en carton et en sortit une du milieu, d'un coup sec si précis que les autres ne bougèrent pas. Il posa la boîte sur le comptoir.

— Et du gel adhésif. Plusieurs tubes, s'il te plaît.

— Oui, j'en ai. Tu as de la veine, ajouta-t-il quelques instants plus

ard, quatre tubes à la main. C'est les derniers, et j'ignore quand on en fera d'autres. Remarque, ce n'est pas très demandé non plus. Où vas-tu t'installer ?

— Sur Botany, dit Eric, tapotant les dents de porcelaine. Je vais prendre toutes les couleurs, de B-quatre à D-trois.

— Marché conclu, dit-il, ouvrant un tiroir.

Ils entendirent des cliquetis de verre, puis il en sortit de petits tubes qu'il aligna sur un plateau.

— Après ? Tu ne sais pas comme c'est bon de me retrouver au travail, dit Eddie avec un énorme soupir.

— Qui c'est qu'est avec toi, Eddie ? demanda une voix querelleuse de femme du petit couloir menant vers le fond du local.

— Eric Sachs, Suzie.

— Eric ? Mais il paraît qu'il a été déporté.

Eddie regarda Eric, les yeux écarquillés.

— Je l'ai été, mais je suis de retour, Suzie. Ça fait plaisir d'entendre ta voix, dit-il, élevant la sienne pour qu'elle l'entende.

— Oh, Eric, tu ne peux pas imaginer tout ce qu'on a supporté, dit Suzie, et une petite femme frêle entra dans la pièce.

Ses cheveux tirés en arrière étaient noués en chignon. Elle serrait autour d'elle une vieille robe de chambre écossaise, et sur ses traits se lisaient la faim et le chagrin.

— Je m'en doute, ma chère Suzie, et ce doit avoir été terrible pour vous, dit Eric avec sympathie.

— Pas de jérémiades, Suzie. On est en affaires, la coupa Eddie, à l'évidence pour prévenir une litanie de plaintes.

— Comment va Molly ? demanda-t-elle, curieuse.

— Je ne sais pas, dit Eric, lançant un regard à Kris.

— Nous l'apprendrons peut-être aujourd'hui, répondit celle-ci, espérant que Dan Vitali avait des contacts avec les coords de Floride et qu'Eric pourrait consulter les listes de survivants de la région.

— Tellement d'amis morts ou partis Dieu sait où, dit Suzie d'un ton plaintif. Comment trouves-tu des clients à l'heure actuelle, Eric ? ajouta-t-elle, montrant d'une main noueuse le plateau que remplissait Eddie.

— Tous ceux que je peux, répondit-il. C'est agréable de recommencer à être utile.

Il lança un regard à Zainal, toujours dans l'ombre de la porte.

— C'est bien vrai, acquiesça Suzie, qui s'assit brusquement sur l'un des tabourets.

Il chancela sous son poids, et Eric la stabilisa de son bras. Elle n'était pas grosse, mais gauche. Elle sortit un mouchoir de sa poche et se moucha.

— Je suis toujours enrhumée. Il ne fait jamais assez chaud

maintenant. J'aurais dû aller voir Becky en Floride avant l'invasion. Au moins, j'aurais eu chaud.

— Arrête de te plaindre, Suzie. Qui a eu chaud cet hiver ? Personne.

À l'évidence, il avait l'habitude de répondre à ses propres questions, car elle haussa les épaules, remuant sur le tabouret pour trouver une position plus confortable et resserrant autour d'elle sa grosse robe de chambre. Puis elle renifla en regardant autour d'elle.

— Je sens l'odeur du pain. Seigneur, je dois devenir folle. Je sens du pain.

Puis elle regarda Kris et ajouta :

— Je n'ai pas senti de pain depuis des mois !

— Nous avons apporté du pain et d'autres choses à manger, pour les troquer contre ces fournitures, dit Eric. Nous avons pensé que c'était mieux que de l'argent.

— Je n'aurais jamais cru qu'il y aurait quelque chose de mieux que l'argent, fit Suzie, se frottant le pouce et l'index en un geste séculaire.

Ni Eddie ni Eric n'avait parlé de payer les articles à présent alignés sur le comptoir, mais Kris ouvrit son sac, et l'odeur du pain frais emplit la pièce. Elle offrit un petit pain à Suzie.

— Je les ai faits moi-même, dit-elle presque d'un ton d'excuse en le lui donnant.

La vieille femme tendit une main hésitante, regardant Eddie comme si elle n'osait pas accepter sans son approbation. Il hocha la tête.

— Prends, l'encouragea Kris, lui mettant presque le pain dans la main.

Les doigts de Suzie se refermèrent dessus, comme si elle avait peur que Kris ne le reprenne.

— Tu veux bien m'excuser ? dit Suzie, sortant à reculons en serrant le pain sur son cœur.

Kris posa son sac sur le comptoir et offrit un petit pain à Eddie, qui le dévora des yeux, comme avait fait Murray, avec concupiscence.

— Je n'ai rien à vous offrir à boire, dit Eddie avec regret.

— Nous avons tout ce qu'il nous faut, répondit Eric d'un ton rassurant.

Eddie prit une profonde inspiration.

— Vous pourriez même faire payer l'odeur, vous savez, murmura-t-il. Qu'est-ce qu'il te faut d'autre ? demanda-t-il, les deux mains posées sur le comptoir.

Eric énuméra quelques autres articles, qu'Eddie alla prestement chercher dans son stock.

— Hélas ! je ne peux pas te faire crédit, Eric, même si tu étais toujours le premier à régler, dit-il, lorgnant le petit pain. Et deux petits pains, ce n'est pas suffisant.

Kris regarda dans son sac.

- Une quinzaine de petits pains...
- Alors...
- Et encore autre chose à manger. Zainal, demande à Dover d'apporter un plateau de râblés.
- De râblés ! fit Eddie, étonné.
- C'est une sorte d'oiseau de Botany qui est très savoureux. C'est du gibier. Et rôti.
- Casher ? demanda Eddie.
- Tu as dit casher ? dit Eric, surpris.
- Il tapota amicalement la main d'Eddie.
- Je sais que Dieu est partout et voit tout, mais vous semblez avoir besoin de quelques bons repas, tous les deux. De plus, rassure-toi, c'est un animal de type casher, dont la consommation est permise, même s'il est d'origine extraterrestre. Vas-tu insister sur le côté casher quand j'ai de bons produits à t'offrir en échange de tout ça ?
- Nous avons de l'or, proposa Zainal.
- À quoi pourrait bien nous servir de l'or avec la pénurie qui règne ? demanda Eddie.
- Tu n'étais pas *tellement* orthodoxe, Eddie, dit Eric avec tant de fermeté qu'Eddie haussa les épaules.
- Non, mais j'ai toujours ma fierté ethnique.
- Eric poussa un soupir exaspéré juste comme Dover entraînait avec le plateau de râblés, qu'il avait judicieusement couvert d'une serviette. Il l'enleva avec fierté, découvrant les morceaux de râblés bien dorés. Malgré ses principes, Eddie ne put s'empêcher de les regarder avec convoitise. Kris le vit remuer les lèvres, pas tant de gourmandise que parce qu'il comptait. Le plateau contenait vingt-quatre portions. Quand il eut terminé son calcul, Eddie joignit les mains presque avec révérence.
- Il y a assez pour manger pendant des jours ! dit-il avec un soupir de contentement. Et le pain aussi ?
- Les deux. Bon appétit et bonne santé ! dit Eric. Est-ce suffisant pour payer mes achats ?
- Plus que suffisant. On peut aussi en faire de la soupe ? demanda-t-il à Kris, montrant les râblés. Ça ressemble à du poulet.
- Kris éclata de rire.
- Le bouillon de poulet est bon pour le rhume. Je ne sais pas si nous nous en servons pour ça sur Botany, mais en tout cas, ça fait de la bonne soupe.
- Tu nous sauves la vie, Eric, dit Eddie avec solennité, croisant les mains sur son cœur.
- Le sac à dos ne nous appartient pas, intervint Kris, entendant Jelco toussoter. Et je voudrais aussi récupérer mon plateau, si possible.

— Une minute, s'il vous plaît, dit-il.

Soulevant le bout du comptoir, il s'engagea dans le couloir par lequel Suzie avait disparu, puis il fit demi-tour et s'empara d'un morceau de râblé avant de repartir.

Ils entendirent un glapissement aigu, puis une conversation excitée, et enfin Eddie revint avec un plateau et une corbeille à pain. Il vida le sac à dos dans la corbeille et transféra soigneusement les morceaux de viande dans le plateau, se léchant les doigts à la fin de l'opération.

— Hum, pas mauvais, dit-il avec un sourire de gnome malicieux.

Eric lui tendit la main.

— Alors, marché conclu ?

Eddie la prit et la serra vigoureusement.

— C'est la meilleure affaire que j'aie faite depuis des semaines.

Puis Eric emballa soigneusement ses achats dans le sac à dos.

— Est-ce que tu reviendras un jour de cette Botany, Eric ? demanda Eddie, comme ils se dirigeaient tous vers la porte.

Eric haussa les épaules.

— Qui sait ?

Eddie les raccompagna, et ils échangèrent encore des vœux de prospérité. Une fois ressortis dans la ruelle, ils entendirent Eddie tourner des clés et pousser des verrous.

Des gamins s'étaient rassemblés autour de la camionnette, Murray s'efforçant de les éloigner, tandis que Wylee, campé jambes écartées sur la plate-forme, arborait son air le plus féroce.

— Le cirque est fini, filons, dit Jelco, faisant signe à Kris et à Zainal de prendre place dans la cabine. Tu as trouvé tout ce qu'il te fallait, doc, ajouta-t-il, tandis qu'Eric tendait le sac à Dover, l'adjurant de le manier avec précaution.

— En fait, plus que je n'espérais. Eddie avait toujours son stock à jour. Et rien n'approche des dates de péremption.

— Qui ne veut plus rien dire aujourd'hui, remarqua Kris en riant. Bon, je ne sais pas pour vous, mais moi, j'ai faim. Nous avons encore assez de râblés pour le déjeuner, et deux douzaines de petits pains.

— On déjeunera en roulant, dit Jelco, montrant les gosses qui s'écartaient de la camionnette. Je n'ai pas envie de provoquer une petite émeute quand ils verront qu'on a de quoi manger.

— Oh ! dit Kris, incapable d'en dire davantage. On devrait peut-être... ajouta-t-elle devant les frimousses affamées.

— Charité bien ordonnée commence par soi-même, dit Jelco avec tant de fermeté que Kris réprima sa compassion habituelle.

Ils n'avaient pas vraiment assez pour partager.

Ils s'engagèrent dans la Treizième Rue, où il n'y avait aucun visage aux fenêtres. Murray avala presque tout rond sa portion de râblé, se léchant les doigts, avant de couper son pain. Personne ne demanda

une deuxième ration, mais ils avaient encore des restes.

Ils retournèrent au Tunnel Lincoln, Kris s'efforçant de ne pas regarder, à chaque coin de rue, les petits groupes pathétiques de gens en haillons et affamés. Ils s'arrêtèrent juste le temps que les gardes vérifient leurs papiers, tout en jetant des regards curieux sur leur cargaison.

Kris ne pensa même pas à l'air qu'elle respira pendant ce second passage sous l'Hudson. Quelques bouffées d'air vicié ne la tueraient pas. Mais elle inhala à pleins poumons à la sortie.

— Dites donc, ça sent bon, le New Jersey !

— Même Secaucus sent bon maintenant qu'on n'y élève plus des cochons, dit Murray. Pourtant, je supporterais bien l'odeur si ça me donnait un rôti de porc de temps en temps.

Ils prirent l'autoroute jusqu'à l'aéroport, sur leur droite. Visible également, la masse du BASS-1, juste là où ils l'avaient laissé.

CHAPITRE 6

On avait dû les voir rentrer, car le téléphone de Jelco bourdonna. Il répondit affirmativement – sans doute à quelqu'un s'enquérant du succès de leur mission. Il écouta quelques instants en silence, lançant un regard en coin à Zainal, avant de couper la communication.

— Dès qu'on aura déchargé, le coord veut vous parler. Rien de grave, ajouta-t-il, voyant Kris anxieuse. Juste pour avoir vos impressions, je crois. Il est vraiment fier de notre secteur, et il veut s'assurer que les autres coords vous ont bien traités. Il faut maintenir la discipline, vous comprenez.

— Vous avez été merveilleux, dit Kris avec sincérité.

— Y a des fois où ça se passe bien, m'dame, reconnut Jelco, qui la salua en portant deux doigts à son front. Content de vous avoir rendu service.

Il se lécha les lèvres, rougissant quand il réalisa ce qu'il venait de faire.

— Le pain était super... et le déjeuner aussi. Ces râblés, c'est vraiment bon.

— Il n'y a plus de poulets sur la Terre ? demanda-t-elle, s'efforçant de le mettre à son aise.

— Depuis une éternité. Je crois qu'il n'y a même plus d'œufs nulle part.

— Nous, nous élevons des râblés depuis un bon moment, alors notre approvisionnement est garanti.

— À quoi ça ressemble, Botany ?

— Je suppose que c'est comme ce continent avant l'arrivée de l'homme blanc. Il y a quelques inconvénients, tels les charognards, dit-elle, frissonnant rien que d'y penser. Et un oiseau de la taille d'un bombardier. Mais ils ne se sont pas manifestés depuis un bon moment. Nous avons des créatures à six pattes que nous avons baptisées vaches-leu, qui sont bonnes à manger aussi, mais qui ne donnent pas de lait. Dis-moi, tu sais où je pourrais trouver de la cannelle et des raisins secs ?

Jelco haussa un sourcil, comme pour dire : « Tu rigoles ? », avant de faire non de la tête.

— Il n'y en a plus depuis un bon tout de temps. On pourrait se procurer des épices s'il en arrivait, mais dans ce cas elles atterriraient

à New York.

Il haussa les épaules d'un air impuissant.

— Le coord du port nous en vendrait, mais il n'en arrive pas. Des raisins secs ? Le raisin mûrit en automne, non ? Je me rappelle que ma grand-mère faisait de la gelée de raisin à cette époque-là.

— Sandwich à la confiture et au beurre de cacahuète, soupira Kris avec nostalgie.

— De temps en temps, on reçoit des cacahuètes du Sud, mais on ne les gaspille pas à en faire du beurre.

Elle soupira une fois de plus, puis la camionnette se rangea devant le terminal et s'arrêta.

Jelco descendit et fit signe à Zainal et à Kris de le suivre, puis dit à Murray de rejoindre BASS-1 pour décharger. Kris demanda à Eric le reste des râblés et des petits pains.

— Tu crois que les coords ont déjà déjeuné ? s'enquit-elle, portant son plat avec précaution.

C'est qu'il n'aurait pas fallu le renverser dans la poussière et les gravats du trottoir autrefois si bien entretenu.

Ils furent un peu retardés par les gardes qui les fouillèrent, et comme la femelle assignée à sa fouille la pinça, Kris ne ressentit pas le besoin de lui offrir un petit pain.

— Cette fois, il faut entrer par la grande porte, dit Jelco, les précédant dans un large couloir.

Elle s'étonna d'en trouver les vitres intactes, alors que bien des signes témoignaient que l'aéroport n'avait pas été totalement à l'abri de l'attaque. Il y avait des impacts de balles entourés de lézardes rayonnantes, et des vitres maintenues avec du scotch. Le scotch, voilà un article qu'on lui demandait beaucoup. Comment le monde avait-il survécu avant son invention, elle n'en avait aucune idée. Non qu'elle eût envie de troquer de l'or contre du scotch, mais Herbie Bayes ou Peter Snyder le lui reprocheraient peut-être. Elle sourit, puis ils entrèrent dans l'aire directoriale moquettée, bien entretenue, avec même quelques plantes en pot – d'une variété spécialement résistante – pour mettre une note luxueuse.

Il régnait une grande activité dans le premier bureau, avec les téléphones portables qui hoquetaient et bourdonnaient, plusieurs ordinateurs ; tout le monde avait l'air très affairé. Mais pas au point de ne pas réagir à la vue d'un Catteni officiellement introduit. Ils s'arrêtèrent devant une porte marquée VICE-PRÉSIDENT, sous laquelle une note grossièrement imprimée précisait : *Daniel X. Vitali, Coordinateur, QG de l'Aéroport de Newark*. Elle raffermi sa prise sur le plateau tandis que Jelco frappait à la porte. Une secrétaire, qui tapait allègrement, leva les yeux et, de la tête, leur fit signe d'entrer directement.

La divine odeur du café – du vrai café, moulu et passé – les assaillit à leur entrée. Dan Vitali, coordinateur, l'air plus reposé que la veille, s'en servait une tasse. Il les salua cordialement et leur fit signe de se servir aussi.

— Du vrai café. En votre honneur, dit-il en levant sa tasse.

— Et de la vraie viande pour l'accompagner, dit Kris, profitant de cette occasion inattendue. Et du pain.

— Comme hier soir ? dit le coord vert avec un plaisir non dissimulé, s'asseyant derrière son grand bureau encombré de papiers et de notes.

Kris le servit le premier, et Eric passa le pain à la ronde.

— Du vrai pain ? dit Vitali, l'air incrédule.

— Tout frais de ce matin, dit Kris, distribuant des petits pains à la demi-douzaine de personnes présentes.

— Mangeons, mes enfants, dit Dan Vitali, se renversant dans son fauteuil et mordant dans son pain. Oh, ça se laisse manger, Kris Bjornsen. Et très facilement. Jelco dit que tout s'est bien passé !

— C'est vrai, et on ne te remerciera jamais assez d'avoir tout organisé pour nous, dit Chuck, approchant un tabouret pour s'asseoir.

Il trouva un bout de papier, le plia soigneusement en quatre et posa sa tasse dessus sur un coin du bureau.

— J'espère que vous le buvez noir, dit Jelco en remplissant les chopes. On n'a pas vu de crème depuis une éternité.

— Nous le buvons noir. Mais si vous avez du sucre ?

— En sachets ? dit Jelco, levant dans sa main quelques-uns de ces sachets qu'on servait autrefois dans les restaurants.

— Un suffira.

Saisissant son regard vers le sac à dos, elle lui fit signe de prendre un autre petit pain. Ce qu'il fit et, après avoir servi le café à tout le monde, il s'appuya contre la table couverte de cartes, près de Vitali.

Vitali était absorbé dans sa collation impromptue. Lui aussi se lécha les doigts et sortit une serviette de son bureau pour s'essuyer la bouche.

— C'était un repas inattendu, dit-il avec un rot repu.

Il leva les yeux, et soudain tous les assistants, sauf Jelco, se trouvèrent quelque chose à faire ailleurs.

— Maintenant, dit-il, montrant un sac sur son bureau – sac qui portait le logo d'un laboratoire pharmaceutique très connu –, j'ai une affaire en cours pour laquelle j'espère que vous m'aiderez, car je sais que vous êtes philanthropes.

Il eut un sourire rusé.

— Vous êtes libres d'aller où vous voulez sur la Terre, n'est-ce pas ?

— Oui, à ma connaissance, dit Chuck. Mais il me faudra peut-être une raison si on me la demande.

— Parfait ! Je ne savais pas si votre autorisation ne portait que sur

un aller-retour.

— Je me suis arrangé pour que nous puissions trouver ce qu'il nous faut pour faire du troc, dit Chuck.

— Super ! Ce sac contient des médicaments destinés au Kenya.

Chuck eut un toussotement diplomatique et regarda Zainal, qui hocha brièvement la tête.

— Nous n'avons pas assez d'essence dans aucun de nos avions pour voler si loin. Où en êtes-vous, côté carburant ?

— Où faudrait-il aller ?

— Au Kenya, comme je l'ai dit. À côté de Nairobi. Et si votre vaisseau peut se permettre un petit vol supplémentaire, ça nous rendrait sacrément service que vous fassiez un petit détour vers l'ouest, dans la région des monts Kiambu, près de la grande vallée du Rift, pour vous donner une idée.

Kris écarquilla les yeux. Chuck savait de quoi il retournait, et il se pencha, coudes sur les genoux, très attentif.

— Il se trouve que c'est l'une des grandes régions d'Afrique productrices de café. Ils cultivent le robusta, si vous savez la différence. Les cafés des monts Kiambu sont le top en ce qui concerne le goût. On s'en sert pour relever les cafés plus doux. J'ai un marché en cours avec le coord local : si je lui apporte ces médicaments, il me remplira l'avion de café, dit-il, une lueur malicieuse dans l'œil. De café torréfié. Oh, il y a bien une brûlerie à Newark, mais ils voudraient leur part du gâteau.

— Ouah ! s'écria Kris.

Les Cattenis étaient devenus accros au café pendant leur séjour sur la Terre. Le café était un article auquel peu de Cattenis résisteraient dans leur perspective de troc. Peut-être même qu'ils pourraient installer un bar à café pour servir les interlocuteurs de Zainal et troquer du café contre ce qu'il leur fallait désespérément, comme des pièces de sats com, des pneus, des batteries et autres. Des bougies, pensa-t-elle, mais elles ne figuraient pas en haut de la liste.

— Voilà ce que je vous propose : si vous allez là-bas avec ce KDM, c'est ainsi que vous l'appellez ? vous pourrez garder dix pour cent de ce que vous rapporterez.

— Comment sais-tu que nous reviendrons ici avec un astronef plein de café ? demanda Chuck avec un grand sourire.

— Tu es bien le seul à qui je ferais confiance en la matière, Mitford, dit Dan Vitali, le regardant droit dans les yeux. Maintenant que je te connais, je crois tout ce qu'on m'a dit sur toi.

— Merci, dit Mitford, le saluant de la tête, mais sans cesser de sourire.

— Naturellement, Jelco vous accompagnera pour me représenter, ajouta le coord avec son sourire rusé.

— Naturellement, acquiesça aimablement Chuck.
— Dix pour cent, ça fait beaucoup ? demanda Zainal.
— Ça fait un sac sur dix de café vert.
— Pas vert, Chuck, dit le coord avec force. Torréfié. Comme je l'ai dit, je n'ai pas envie d'en céder plus que nécessaire. Chaque sac pèse cinquante livres.

Kris soupira, et Vitali éclata de rire.

— On pourrait faire beaucoup avec un plein KDM de café.
— Le marché, c'est pour un avion plein de café, pas un astronef, lui rappela Chuck.

— Jelco s'occupera de ce détail. Ce qu'on leur envoie dépasse leurs espérances, et stoppera l'épidémie de typhoïde qu'ils subissent en ce moment.

— La typhoïde ? dit Kris. Elle a reparu ?

— Je crois bien qu'elle n'avait jamais disparu dans certaines parties du monde, dit Chuck.

— Dans ce paquet, il y a des antibiotiques à large spectre, des trucs pour la polio, le dernier vaccin contre le choléra, qui est endémique là-bas, à cause du manque d'hygiène et de la malnutrition, et quelques autres bricoles comme des pommades pour les ulcères très courants en Afrique, et dont le labo dit qu'elles pourraient servir. Le Kenya acceptera de les payer. D'autant qu'il se passera un bout de temps avant que d'autres messagers aillent chez eux. Même par voie de mer.

— Alors, nous serons, comme tu dis, philanthropes en même temps que transporteurs ? dit Chuck, quêtant du regard l'approbation de Kris et de Zainal.

— Du café, soupira Kris. Ouah !

— Sur Botany, il y a une région, près du camp des Massaïs, assez chaude et assez pluvieuse pour y cultiver le café, remarqua pensivement Zainal. Ce serait peut-être quelque chose à tenter. Si on rentrait directement à Botany, je risquerais d'y rapporter quelques plants, dit Zainal, hochant la tête avec regret.

Le coord se pencha à travers la table.

— Comment peut-on aller sur Botany ?

— Pour immigrer, tu veux dire ? dit Chuck. Nous en avons discuté avant de partir. Nous ne pouvons accepter qu'un certain nombre d'invalides afin de ne pas perturber notre économie. Nous avons ramené un plein astronef de victimes des sondes mentales eosiennes, et elles se sont bien intégrées. Nous avons décidé d'accepter des candidatures, de préférence de personnes possédant les compétences dont nous avons besoin, et Vitali acquiesça sagement de la tête. Mais nous pouvons aussi accepter un certain nombre de jeunes pour élargir le pool génétique des générations futures.

— De toutes les espèces ? demanda Vitali avec intérêt.

— De toutes les espèces, répondit Chuck. Nous sommes très représentatifs de toutes les races, religions et couleurs, vu que nous n'avons pas eu le choix quand on nous a largués.

— Hum. Et quel genre de compétences recherchez-vous ?

— Quiconque ayant une formation en biologie, médecine et botanique. Même un autre dentiste.

— Vous reviendrez ici bientôt ?

— On reviendra quand on aura récupéré une partie de ce que les Cattenis nous ont fauché, dit Chuck avec un geste désinvolte. On pourra aussi vous apporter du blé, je crois.

Il quêtâ du regard l'approbation de Zainal et de Kris, qui hochèrent solennellement la tête.

— Peut-être aussi des protéines. On a ces fameuses vaches-leu. À six pattes et sans lait, mais qui ont une bonne viande.

— De la viande ? De la viande rouge ? dit Vitali avec nostalgie.

— Personnellement, je préfère les râblés, répliqua Chuck, mais un steak est toujours bon à prendre.

— Même un steak de rhinocéros, à ce que j'ai entendu dire, murmura Kris.

Vitali la regarda, sidéré.

— Eh bien, je vois que nous avons peut-être là le début d'une association mutuellement profitable, dit Vitali.

Il poussa vers lui le paquet de médicaments et des papiers, dont une carte et des cartes aériennes.

— Je les ai obtenues d'une compagnie aérienne, au cas où elles pourraient être utiles à un astronef, dit-il, les tendant à Chuck, qui les glissa dans sa chemise avant de serrer la main au coord.

— Au fait, nous n'avons pas l'intention de garder pour nous tout le café, tu sais.

— Ravi de l'apprendre, Vitali, dit Chuck.

Puis Vitali serra la main à Kris et à Zainal.

Jelco s'avança, prit le paquet de médicaments sur le bureau, et accepta la poignée de main de son chef.

— Content d'avoir pu conclure le marché, Mitford.

Comme ils sortaient, le coord rappelait déjà ses assistants, fouillant parmi ses papiers pour trouver celui requérant son attention immédiate.

— Du café, marmonna Chuck entre ses dents, suivant Jelco qui les précédait dans le couloir et l'escalier avant de ressortir sur les pistes désertes. Pas de problème pour utiliser dix pour cent de ce que peut contenir le KDM.

Kris se demandait comment augmenter ces dix pour cent. Elle ignorait comment répartir cinquante livres de café en paquets individuels, ni quelle quantité le KDM pouvait en contenir, mais elle

savait qu'ils vendraient sur Barevi tout ce qu'ils pourraient rapporter.

Est-ce que les marchands de café kenyans voudraient troquer avec eux des pneus, des batteries et des bougies. Elle ne voulait pas être cupide, mais tant de choses dépendaient de leur réussite. Pour la Terre et pour Botany.

Elle se surprit à monter en courant la rampe du KDM, heureuse d'entendre des voix familières, ressentant une nostalgie inattendue pour le refuge qu'était l'astronef. Seigneur, qu'est-ce qui lui prenait ?

Puis Kathy fut là, la serrant dans ses bras, Jax derrière elle avec un sourire béat, et les garçons se ruant pour voir leur père et réclamant son attention à grands cris.

Kris et Zainal remercièrent Jelco et lui demandèrent de remercier pour eux Wylee, Murray et Dover.

— Mademoiselle Kris, tout le plaisir était pour moi, dit-il, et pour la première fois elle perçut son accent du Sud. De plus, tu fais un pain super. À demain. En attendant, ciao !

Il la salua, portant deux doigts à son front, puis les quitta, retournant nonchalamment vers le terminal.

— On a trouvé des produits frais, dit Jax avec excitation. Tu aurais dû voir Ferris et Ditsy. Ils savaient exactement où pousse chaque légume. Ils ont rapporté des carottes ! Et des pommes de terre ! Je n'en ai pas mangé depuis des années ! On sait que vous avez récupéré le matériel dentaire. Et que ces gens convoitaient nos monte-charge !

— Je ne sais pas comment nous aurions fait sans eux pour tout descendre du dix-huitième étage. Merci de m'avoir aidée à faire les petits pains, dit-elle, lui serrant le bras avec reconnaissance. Ils nous ont ouvert toutes les portes.

— De simples petits pains ? dit Kathy, étonnée.

— On vous fera un rapport complet au dîner, car on a des tas de choses à vous raconter, mais pour le moment est-ce qu'il y a assez d'eau chaude pour prendre une douche ? Je me sens poisseuse.

— Tu n'en as pas l'air, dit Kathy, feignant l'horreur, puis l'entraînant vers sa cabine. Nous avons rempli tous les réservoirs, et il devrait y avoir toute l'eau chaude qu'on veut.

C'était effectivement le cas, et Kris se savonna longuement, se rinça, s'étirant voluptueusement dans la chaleur, jusqu'au moment où Zainal tapota la porte de la douche. Elle n'était pas assez grande pour qu'ils se lavent ensemble, comme ils le faisaient souvent à la maison, mais elle s'accorda un dernier rinçage avant d'en émerger pour lui laisser la place.

Tout en s'habillant, Zainal lui annonça qu'ils allaient discuter le projet café avec tout l'équipage. Étant donné les bénéfices de cette excursion pour la communauté, Kris doutait que quiconque s'opposât à ce détour.

Le matin du départ, Kris avait dit à Ferris de troquer un sac de blé contre les carottes et des pommes de terre. Le goût leur parut divin. Elle aurait voulu en emporter des semences sur Botany, mais ce n'était pas possible avec la longue escale sur Barevi. Il y avait aussi une salade de laitue primeur (laitue de serre, dont Clune leur dit que c'était un commerce florissant, avec des quantités de cageots livrées tous les jours en ville) et des petits oignons, doux et croquants. Kris pensa aussi à des haricots secs.

Sur la Terre, Jax Kiznet avait plus d'heures de vol que tous les autres, aussi Zainal lui donna les cartes et lui demanda si elle était d'accord pour piloter jusqu'en Afrique.

— Je ne suis jamais allée en Afrique, dit-elle avec modestie, mais si nous avons pu atterrir ici, je ne vois pas pourquoi nous ne pourrions pas le faire à Nairobi. L'aéroport Jomo Kenyatta est un aéroport international, ou était, rectifia-t-elle. Il y en a un bon à Mombasa aussi, puis un port. Nous ne sommes pas limités à cette région, c'est du moins ce que j'ai cru comprendre d'après l'interrogatoire à notre arrivée. Alors je vais juste vérifier les fréquences et la météo.

— Nous devons aller au nord-est de Nairobi dans la région des plantations de café... et aussi dans les monts Kiambu.

Kris lui montra l'endroit, souligné sur la carte.

— Oh, c'est près de la vallée du Rift, dit Jax. C'est difficile à rater, et le lac Rudolf aussi.

— On n'a pas besoin d'aller si loin dans le nord.

— Non, dit Jax, considérant la carte. Ça me plaît, l'idée d'aller chercher du café.

— Je crois que ça plaît à tout le monde, acquiesça Kris. Même Zainal commence à devenir accro.

Jax lui sourit, tout en faisant ses calculs.

— Regarde, si nous passons en vitesse orbitale, il ne faudra qu'une heure et dix minutes au KDM pour arriver à destination. Ouah ! Vive le supersonique !

— Le Kenya ? C'est le pays d'origine du chef Materu, non ? demanda Peran.

— Tu as raison, dit Kris, se rappelant leur quête précédente de l'acacia, qui s'était révélée l'arme inattendue provoquant la chute des Eosis, victimes d'arrêt respiratoire après en avoir inhalé le pollen.

Elle sourit à Zainal, ouvrant les mains en signe d'acceptation.

— Comme si apporter des vaccins au Kenya ne suffisait pas.

— Comment ça se fait que vous soyez les messagers ? demanda Clune, cynique.

— À l'évidence les coords s'arrangent entre eux.

— Espérons que le prétexte sera suffisant.

— Nous savons que les Biffs se trouvent à deux cent cinquante

kilomètres, et leurs capteurs sont à l'extérieur, pas à l'intérieur, remarqua Kathy. Et nous leur livrons des médicaments. Pas de quoi faire une histoire.

Jax prit contact avec les météorologues de la tour de Newark, obtint les dernières prévisions – pas de turbulences prévues – et fit vérifier son plan de vol. Ils avaient judicieusement envoyé des râblés à la tour, aussi le personnel ne demandait qu'à les aider... quand ils eurent récupéré du choc devant l'atterrissage et le décollage verticaux.

— On aurait pu négocier des tonnes de ces râblés, dit Clune, une fois qu'ils eurent mangé les derniers.

— C'est du gibier, et en plus c'est casher, ajouta Kris, et personne ne comprit vraiment pourquoi Eric s'esclaffait.

L'équipement dentaire, maintenant entreposé dans la soute, avait fasciné Ferris. Par la suite, Zainal dit à Kris qu'Eric avait expliqué à Ferris ce qu'il avait troqué avec Eddie contre ses fournitures, et à quoi elles servaient. Ils convinrent que la nuance C-4 s'accordait à la couleur des dents du garçon, et Eric lui avait mimé comment il s'y prendrait, le collant sur la dent par couches successives. Eric ne pouvait pas installer tout son équipement, mais il examina les dents de Ferris et découvrit quelques caries qu'il faudrait soigner le plus vite possible. Ferris n'avait pas souvenir d'être jamais allé chez le dentiste, mais parce qu'il connaissait Eric, les soins dentaires ne l'angoissèrent pas. Durant la soirée, il examina toutes les bouches du bord, même celle de Kris, et hocha la tête devant l'état de ses dents. Zainal se soumit aussi à l'examen, et Eric annonça qu'il pourrait sans doute remplacer le bout de canine qui lui manquait. Il déclara que Peran et Bazil avaient des dents excellentes, sans la moindre trace de carie, mais que celles de Bazil avaient intérêt à être un peu redressées.

Le lendemain matin, quand Jelco fut monté à bord, ils reçurent l'autorisation de décoller, au milieu des vœux de bon voyage. La tour de New York allait les passer au contrôle d'Air Afrique, aussi il y avait certains protocoles à suivre. Et maintenant qu'ils savaient quelle surprise l'atterrissage vertical causait au personnel des tours de contrôle, ils feraient preuve de plus d'aplomb à Jomo Kenyatta.

Kris décréta que, puisque les petits pains avaient été un tel succès à New York, il en serait sans doute de même au Kenya, où ils rencontreraient peut-être des gens ravis de manger du pain frais. L'idée de gagner son voyage transatlantique et transafricain en faisant du pain la fit sourire.

Elle s'y mit avec l'aide de Clune et de Floss. L'adolescente était toujours remuante et n'avait pas apprécié d'être enfermée dans le KDM la veille, pendant que tout le monde sortait s'amuser. Peu importait que Ferris et Clune aient trimbalé de lourds sacs de pommes de terre jusqu'au vaisseau, et que Peran et Bazil soient rentrés avec

des brassées de carottes et de légumes. Eux, ils étaient sortis sur sa planète natale. Kris reconnut qu'elle avait quelque sujet de se plaindre, et se promit de l'inclure dans une activité insolite une fois à destination, ne fût-ce qu'en la faisant participer à la fabrication des petits pains, qui leur serviraient à créer de bons contacts. Elle ne se rappelait pas si les Kenyans mangeaient du pain, mais c'était une ancienne colonie britannique, alors le pain devait y être connu, même s'ils préféraient une autre céréale. Jax se rappela quelque chose sur le manioc, mais elle ne savait pas ce que c'était. Kathy avait cité le riz, pourtant Kris ne pensait pas que le Kenya en fût producteur, car cela exigeait l'irrigation des champs. Le Kenya produisait des avocats, des bananes et autres fruits exotiques qui seraient peut-être disponibles. Ils verraient bien. Une banane, ce serait vraiment bon, se dit-elle. Il y avait si longtemps qu'elle n'en avait pas mangé !

Le voyage se passa sans histoire. L'Atlantique n'était pas très excitant vu à haute altitude. Même l'Afrique ne fut qu'un damier de verts et de beiges quand ils la survolèrent de leur position orbitale. Jax sortit habilement de l'espace hypersonique, encore assez haut pour avoir une vue du lac Rudolf et de la vallée du Rift. La Tour de Nairobi leur souhaita la bienvenue et les dirigea vers leur destination.

— Suivez la grande route nord-ouest sur cinquante miles – vous la voyez sans doute – c'est la C-84, et gardez la forêt de Katura sur bâbord. Vous cherchez une petite ville dans les collines. À environ treize kilomètres de l'aéroport. Il paraît que vous atterrissez verticalement, alors vous aurez assez de place devant l'entrepôt.

— Terminé, Nairobi. Et merci.

— Ils affirment qu'ils viennent de Botany, entendirent-ils le contrôleur aérien dire à ses collègues. C'est où, bon sang, Botany ?

Ils n'entendirent pas la réponse, car il coupa son micro, mais tous ceux qui étaient dans le cockpit sourirent de sa confusion.

Ils trouvèrent le site sans trop de difficulté. La forêt crevait les yeux, et la route tournait et virait, bien visible derrière les arbres. Jax réduisit sa vitesse, riant de constater qu'il lui fallait presque plus de temps pour ralentir que pour traverser l'Atlantique.

Ce fut facile de suivre la route, qui se dessinait à travers la verdure quand le terrain se mit à monter jusqu'aux abords de la vallée du Rift.

L'identification finale, MONTES DE KIAMBU, était écrite sur le toit en grandes lettres blanches.

— Super, dit Jax, soulagée d'avoir accompli un trajet si prestigieux. J'espère qu'ils ne vont pas s'évanouir en voyant un astronef atterrir.

— Ouvre le sas pour que la bonne odeur du pain les attire dans nos filets, hi hi hi, dit Kris en se frottant les mains, telle une méchante sorcière.

Chuck rit, mais Zainal ne la vit pas, et Floss, que Kris avait fait

asseoir sur un strapontin pour qu'elle assiste à l'atterrissage, émit un « peuh ! » dédaigneux.

Le KDM n'était plus en vitesse supersonique, mais il fit quand même assez de bruit pour attirer dehors pas mal de monde. L'entrepôt avait un toit en tôle galvanisée soutenu par des piliers en parpaings, et sa façade était recouverte de pierre locale. Jax coupa les moteurs, et Zainal et Jelco se postèrent de chaque côté du sas jusqu'au moment où ils purent l'ouvrir sans danger et sortir la rampe. Plusieurs hommes, vêtus des longues jupes confortables par cette chaleur, s'avancèrent pour les accueillir.

— Salut. Je m'appelle Jelco, représentant Dan Vitali, coordinateur de l'aéroport de Newark, dit Jelco, levant le sac de médicaments.

Un homme de très grande taille sourit, ses dents si blanches dans son visage que Basil, debout près de son père, fut stupéfait et lui adressa automatiquement la salutation des Massaïs.

Sidéré, l'homme s'arrêta, regardant d'abord Basil, puis Zainal.

— Cattenis ? demanda-t-il, les narines palpitantes, tout sourire disparu.

Ce que Basil répondit le soulagea et il retrouva le sourire. Il dit autre chose, et Basil lui fit une réponse manifestement courtoise.

— Il ne pensait pas que notre race pouvait parler sa langue, dit Basil en aparté à son père. Il se sent honoré pour toute sa tribu.

— Bien, murmura Jelco. Nous avons les médicaments demandés.

Un autre, stéthoscope autour du cou et les épaules dégoulinantes de sueur, poussa un énorme soupir et s'avança.

— Vous n'imaginez pas combien de vies vous allez sauver avec ça. Bienvenue à vous, trois fois bienvenue. Je suis le Dr Standish.

Il regarda le contenu du sac, soupirant de soulagement en identifiant les différents paquets.

— Vous m'excusez si je me sauve ?

— Certainement, dit Jelco. Nous comprenons que tu dois être pressé.

— Ce que je ne m'explique pas, c'est comment vous êtes arrivés ici si vite. Mes coordinateurs n'ont reçu le message radio qu'il y a une heure.

— Nous sommes venus en vitesse hypersonique, docteur, dit Zainal, sachant que chaque minute comptait.

— Je pense bien, répondit le docteur d'un ton distrait. Les prières du Père Simeon sont les plus efficaces que j'aie jamais entendues. Excusez-moi.

Il se rua vers une Jeep en attente, portant l'insigne décoloré de la Croix-Rouge et plusieurs autres emblèmes que ni Chuck ni Kris ne purent identifier.

— Entrez, je vous prie. Du café est à votre disposition pour votre

bon plaisir, dit l'Africain. Je suis le chef Sembu.

Bazil présenta les arrivants, sans excepter Floss, qui restait discrètement à l'écart. Sembu s'étonna une fois de plus quand elle le salua dans le dialecte swahili des Massaïs. Kris lui fit signe d'accompagner le groupe.

Jelco entra nonchalamment dans l'entrepôt, puis dans ce qui était à l'évidence une salle de dégustation. Tous humèrent la bonne odeur du café, et il y avait un petit pot de sucre pour adoucir le divin breuvage. À travers l'odeur du café, ils en perçurent une autre, fruitée, que Kris ne parvint pas à identifier.

Jelco et Sembu s'assirent l'un en face de l'autre et se mirent à marchander.

— Un avion, nous pouvons le remplir facilement, disait Sembu, montrant l'intérieur de l'entrepôt, visible par la vitre de séparation. Mais ce... cet appareil pourrait emporter tout ce que nous avons mis en sacs.

— Et torréfié ? demanda Jelco.

— Enfin, tout n'est pas torréfié, reconnut Sembu. Pour commencer, nous comptons sur un avion de contenance moyenne. Et ensuite, nos acheteurs ont généralement leurs propres installations et préférèrent superviser eux-mêmes cette opération délicate.

— Barevi appréciera-t-il une torréfaction « délicate » ? demanda Kris à Zainal.

Elle savait que l'opération exigeait du temps, mais ils en avaient à revendre.

— Quelle quantité as-tu déjà torréfiée, chef Sembu ? interrogea Jelco.

— Nous supposons que vous viendriez avec le plus gros avion disponible, dit Sembu avec un sourire compréhensif. Un 747, peut-être. Nous avons assez de grains torréfiés pour remplir un avion de cette taille, comme convenu avec le coord Vitali.

— Et assez pour un contenant de deux mille tonnes ? demanda Chuck.

— Hum, peut-être, mais tout ne sera pas torréfié.

— Les mendiants ne peuvent pas faire les difficiles.

— Et les gagnants ne peuvent pas faire de mauvais perdants, dit Sembu, tendant la main à Chuck. Je peux vous offrir une machine à torréfier et des instructions pour la faire fonctionner. Mais la torréfaction est, je le répète, une opération délicate.

— Nous prendrons la machine, et la responsabilité des erreurs, dit Chuck, lui serrant la main. Pour être justes, Jelco ici présent et le coord vert n'avaient pas prévu l'arrivée du KDM.

Le marché fut conclu, et le chef donna des ordres pour commencer le chargement. À ce stade, Zainal cria à ceux du vaisseau de sortir les

monte-charge. Il pensait en avoir besoin pour transporter la machine à torréfier, bien que n'ayant aucune idée de sa taille.

Ce fut providentiel, car la lourde machine encombrante pouvait torréfier trois sacs de café à la fois. On la monta dans le KDM. Sembu fut fasciné par le monte-charge, même quand Zainal l'eut averti que sa batterie était à moitié déchargée, et ils le troquèrent contre des produits frais qui se conservaient bien, et quatre sacs de vingt-cinq livres de sucre roux que Kris et Floss dénichèrent au marché local. Kris y acheta aussi quelques coupons de tissu bleu pour que Floss puisse enfin se faire de nouvelles robes. Floss fut touchée de cette attention. Kris tenta de trouver des raisins secs et de la cannelle, mais personne ne lui prêta grande attention dans l'agitation du chargement. Tout le café de l'entrepôt put tenir dans deux des trois soutes du KDM.

— C'est super d'avoir tout ce robusta, dit Kris, mais ce serai bien d'avoir aussi un peu d'arabica qui est plus doux.

Elle avait écouté assez de discours sur le café et commençait à s'y connaître.

— On le cultive ailleurs au Kenya, répondit Sembu. Pourtant, comme notre robusta est souvent mélangé à de l'arabica, et étant donné que ce commerce est pratiquement inexistant, vous pourrez peut-être échanger du robusta contre quelques sacs d'arabica à... disons, Sainte-Lucie des Caraïbes. Si c'est sur votre route, bien sûr.

— C'est une île, dit Kris, s'efforçant de la situer.

— Dans les Caraïbes. On y trouve beaucoup de plantations, dont l'une pas loin d'un volcan.

— Un volcan ?

Quel magnifique point de repère !

— Oh, il n'est pas en activité. Du moins pas aux dernières nouvelles, et vous pourrez sans doute traiter avec eux. Leurs cafés sont très bons – pour des arabicas, dit-il, avec un sourire légèrement dédaigneux envers ces variétés inférieures. Excellents dans leur catégorie.

Kris eut un grand sourire.

— *Asante sana*, dit poliment Bazil, s'inclinant devant lui.

— Je n'aurais jamais pensé entendre un jour un Catteni parler le swahili. Votre visite est une expérience extraordinaire, dit Sembu, lui souriant avec bienveillance.

— Saurais-tu où nous pourrions trouver de l'alkoriti ? demanda Kris.

— Naturellement, dit Sembu, fort étonné.

— Nous en avons trouvé quelques arbustes lors de notre dernière visite, dit-elle, pour la tribu massai de Botany. Ils en ont besoin pour un rite de passage.

— Vous avez des Massaïs sur Botany ?

— Oui, et comme il fronçait les sourcils, Kris ajouta vivement : Ils ont leur propre campement au sud de la péninsule, et nous leur avons

apporté des plants d'acacia, mais ils n'ont jamais assez d'alkoriti.

— Les enfants grandissent bien ? demanda Sembu, intéressé.

Entre-temps, il avait fait signe à l'un de ses hommes, à qui il donna un ordre à voix basse. Celui-ci dévala la colline à une telle vitesse que Kris craignit qu'il ne se blesse.

— J'étais prêt à recevoir l'initiation de maran, dit Bazil avec fierté, mais mon père a voulu que je participe à ce voyage.

Peu après, Zainal reparut, ayant fini de superviser le chargement, et rejoignit ses fils.

— Sembu a offert de nous trouver de l'alkoriti, dit Kris.

— Ah, parfait. Merci, Sembu. J'ai promis au chef Materu de lui en rapporter.

Il adressa aussi un clin d'œil à Kris, car maintenant il pourrait expliquer sans mentir – si on lui posait des questions – pourquoi ils avaient fait un détour par le Kenya, au lieu de partir directement pour Barevi. Jelco les rejoignit pendant qu'ils attendaient le retour du messenger, qui reparut bientôt, haletant après sa course précipitée, et tendit un sac à Sembu qui, à son tour, le passa à Kris.

— Le Kenya est heureux d'apporter sa contribution à un chef massaï.

— À l'avenir, fais savoir au coord vert quand tu auras besoin de médicaments, et nous reviendrons.

— En échange de café, sans doute, dit Sembu avec un sourire compréhensif.

— Et je vous enverrai aussi des batteries pour le monte-charge, promet Zainal.

Il s'inclina cérémonieusement devant Sembu et fit au revoir de la main aux autres membres de la tribu, qui ne voulaient pas rater une seconde du spectacle. Puis il ramena tout son monde au KDM, et poussa le bouton pour rétracter la rampe.

Très doucement, afin de ne pas soulever de la poussière et incommoder Sembu, Jax décolla et attendit d'être au-dessus de la forêt avant d'augmenter sa vitesse. Mettant le cap à l'ouest, elle tourna le nez du KDM vers le ciel et augmenta la puissance, jusqu'à passer à une vitesse hypersonique.

Ce fut presque décevant d'être de retour à Newark à peine plus de deux heures après en être partis – fait que la tour de contrôle ne manqua pas de relever par un « déjà » étonné. On les fit parquer au même endroit que la première fois, et le temps que Jax pose l'astronef, toutes sortes de véhicules les attendaient pour décharger le précieux café.

Ils laissèrent vingt sacs de robusta dans la soute du KDM, et une bonne partie des légumes et fruits acquis aux monts de Kiambu. En retournant à Newark, ils s'étaient tous régalez de ces fruits frais :

bananes, oranges, fruits de la passion, groseilles à maquereau du Cap, goyaves, avocats, noix de coco, papayes et ananas. Et il y avait même des œufs de poules et du lait. Kris fit un énorme flan pour le dessert, et se promit de les régaler de crêpes au petit déjeuner. Le KDM avait un congélateur, mais pas de réfrigérateur, et elle ne pouvait pas conserver le lait très longtemps.

Fouillant dans les placards de la cuisine, Kris y découvrit une sorte de moulin, et elle put moudre assez de café pour faire profiter tout l'équipage de leur butin.

Elle donna à Murray une demi-douzaine d'œufs, et la même chose à Jelco, plus du lait et des bananes pour son bébé. Elle offrit un régime de bananes au cuisinier. Et il lui resta deux régimes de bananes vertes qui mûriraient en allant sur Barevi, sans compter des caisses d'oranges, de limes et de citrons.

Puis elle contacta la tour de contrôle et, grâce au don d'un peu de leur café, obtint des cartes aériennes de Sainte-Lucie qui leur permettraient d'établir leur plan de vol, et d'aller voir s'ils pouvaient troquer du robusta contre de l'arabica. Rien d'autre que le café, pas même les largesses de Nairobi, ne leur permettrait de faire du troc, et il ne leur restait plus que trois sacs de blé à échanger sur Barevi.

Inutile de prévenir quiconque qu'ils envisageaient une escale à Sainte-Lucie, mais ils passèrent la nuit à Newark. Si le prochain arrêt était aussi fatigant que l'avait été celui des monts de Kiambu, Zainal jugeait qu'ils avaient besoin de repos.

Kathy et Jax établirent le plan de vol, qu'elles évaluèrent à vingt minutes, plus un quart d'heure pour accélérer puis ralentir, afin d'atterrir sans tout ravager autour d'eux. Le volcan, bien qu'endormi, crachait un panache de fumée grise vers le ciel, qui les guida vers la pointe septentrionale de l'île, survolant le plateau et repérant plusieurs sites d'atterrissage possibles. Ils virent plusieurs longs toits en tôle galvanisée, assez semblables à l'entrepôt de café du Kenya, ce que Kris trouva logique.

À leur grande déception, ils découvrirent que les Cattenis devaient être venus sur cette île quelques années plus tôt, car les îliens reconnurent la silhouette du KDM et, quand la rampe se déplia, ils furent accueillis par des hommes armés de fusils et de machettes. Chuck fut leur porte-parole, tandis que Zainal et ses fils restaient discrètement à l'intérieur. Kathy et Jax accompagnèrent le sergent, avec le dernier monte-charge rempli d'un sac de robusta. La vue du logo imprimé sur le sac les rassura et, avec un minimum de négociations et beaucoup de satisfaction, ils échangèrent cinq sacs de robusta et le monte-charge restant contre trente sacs d'arabica, plus trente livres de sucre roux. Ils acquirent aussi d'autres bananes vertes, et une caisse de rhum. Tout en se sachant en sécurité avec Zainal, Kris

ne participa pas aux libations de la soirée après avoir flairé l'alcool.

— C'est encore plus fort que le tord-boyau de Mayock, remarqua-t-elle, peu tentée de s'enivrer.

Elle en réserva quand même une bouteille pour la cuisine. Personne n'avait de raisins secs ni de cannelle. On leur donna des caisses d'agrumes, qui constitueraient une nouveauté sur Barevi. Elle se demanda si elle parviendrait à sauver un régime de bananes et une caisse d'oranges pour Botany.

Ils passèrent la nuit à la surface, acceptant l'invitation du propriétaire. À l'évidence, il avait averti tous ses voisins, leur suggérant de venir voir ce qui avait atterri sur son parking. Ils arrivèrent en foule, à cheval. Peran fut fasciné par les chevaux, et on le hissa sur le dos d'un animal (très doux, assura-t-on à Kris) pour faire un petit tour. Naturellement, Bazil voulut en faire un aussi. Bref, ce fut une soirée conviviale, et le KDM fut définitivement classé parmi les amis.

Quand Kris insinua qu'ils pourraient bien revenir, on les supplia de le faire, et elle fit une liste des articles qu'ils échangeaient volontiers contre leurs produits. Elle ne s'étonna pas de constater que les pneus, les bougies de camion Toyota et les batteries de vingt-huit volts figuraient en haut de la liste.

— Nous pourrions occuper tous nos KDM rien qu'à leur livrer ce qu'ils demandent et à remporter du café, dit-elle à Zainal.

— Oui, répondit-il, mais ils n'ont pas ce qu'il nous faut.

CHAPITRE 7

Le lendemain matin, quand le KDM décolla, ils étaient bien reposés et impatients d'aborder la dernière phase de leur mission. Ils sortirent du système avec la bénédiction de Chien de Garde, et le NORAD des monts Cheyenne leur lança un joyeux « Au revoir, et revenez bientôt. » Gino, qui pilotait pour la première étape du vol vers Barevi, leur assura qu'ils reviendraient, et ils ne firent aucune objection.

— Les Botaniens reviendront, roucoula-t-il en guise d'adieu, avant de sortir de l'espace terrien.

Puis les puissants moteurs du KDM les emportèrent vers le Nord galactique et Barevi.

À l'approche de la planète commerciale, les lignes de communication s'emplirent d'échanges entre les capitaines cattenis, et chaque fois que c'était possible, l'officier radio répétait la pub soigneusement composée par Peter, annonçant l'arrivée prochaine sur Barevi de nouveaux produits. Les autres membres clés du groupe de rachat passaient maintenant des heures à écouter les messages en catteni et à pratiquer la langue avec les fils de Zainal, ravis d'être en position de professeurs et non plus d'élèves. Ils apprirent ainsi de nouveaux mots et expressions.

Quand, ils n'étaient pas de service, Bazil et Peran s'adonnaient à ce que Kris savait n'être que de simples chamailleries fraternelles, mais elle ne parvenait pas à les discipliner. Ils supportaient mal qu'on interfère dans leurs « discussions » ou dans les taquineries dont Floss était victime. Heureusement, Kris détournait l'attention de cette dernière, et Kathy et Jax l'aidèrent à se faire une robe avec le tissu bleu inopinément trouvé sur le marché kenyan. Floss s'était répandue en remerciements devant cette attention. Naturellement, les garçons taquinaient Floss à ce sujet – quand Zainal et Chuck n'étaient pas là – mais Floss avait suffisamment de répartie pour les remettre à leur place. Ils essayèrent la même tactique sur Ferris et Ditsy, mais les deux jeunes Terriens ne se laissèrent pas faire et obtinrent leur respect. Kris savait qu'ils lui en voulaient de monopoliser tout le temps libre de leur père adoré, et qu'ils avaient tendance à ignorer ses requêtes ; elle s'y attendait, même si elle ne savait pas comment venir à bout de leur insolence. Mais le voyage vers Barevi était long. Elle serait bien contente quand ils auraient un précepteur pour les occuper.

Quand vint le moment où le BASS-1 devait contacter la station spatiale de Barevi qui réglait tout le trafic à l'entrée et à la sortie du système, le capitaine Jax Kiznet pilotait, répétant avec insistance qu'elle commandait le BASS-1, origine : la planète libre de Botany. Zainal, assis dans le fauteuil de copilote, la laissa se débrouiller et répéter les instructions d'atterrissage. Mais la tour de Barevi se montra sceptique et sarcastique quand une femme répondit à leurs ordres, manifestement aux commandes de l'astronef – pilote de compétences inconnues volant dans un espace encombré. Jax fut minutieusement interrogée sur les procédures d'atterrissage par le commandant de la station spatiale, Ladade, jusqu'au moment où Zainal intervint, affirmant que lui, Zainal, avait été son instructeur et qu'elle avait les compétences requises pour piloter même au milieu d'un trafic intense.

— Dis donc, il a fait marche arrière en vitesse, ce Ladade, quand tu as décliné ton nom, dit Jax avec admiration.

— Alors, prouve-lui que je t'ai instruite correctement, répondit-il.

Ce qu'elle fit, se concentrant sur les manœuvres. Pendant leur approche, Zainal ne cessa d'observer l'écran pour repérer toute anomalie de navigation. Il y avait de fortes pénalités pour quiconque entrait illégalement dans l'espace de Barevi, mais il y avait aussi des risques, que Zainal voulait l'aider à éviter. Les barges qui transportaient les échanges inter-système déviaient fréquemment de leur trajectoire et constituaient des risques certains. Elle était à l'affût du moindre problème, tout en gardant un œil sur l'écran.

— C'est un astroport très actif ? demanda-t-elle à Zainal, quand il lui montra un vaisseau erratique à éviter. Et moi qui pensais que l'espace terrien était une vraie poubelle ! ajouta-t-elle, montrant une masse de débris spatiaux dans le cadran supérieur de son écran.

— Oh, ça ! dit Zainal en haussant les épaules. Ce sont de vraies ordures spatiales. L'astroport de Barevi est équipé pour effectuer les révisions et les réparations majeures. C'est là qu'ils parquent les carcasses et les structures endommagées. Et les astronefs qui ne paient pas leur taxes de séjour.

— Quand ils n'ont plus un grain de café vaillant, dit-elle avec un sourire malicieux.

Elle est vraiment très bon pilote, se dit Zainal, se demandant qui il devrait former pendant le retour sur Botany. Les candidats ne manquaient pas. Il les avait tous observés au simulateur, et ils avaient de bons instincts et réflexes. La force spatiale de Botany avait maintenant suffisamment de cargos pour qu'ils aient besoin de nouveaux pilotes.

Vu de l'espace, Kris trouva que le marché de Barevi n'avait pas du tout changé, sauf que les clients ne s'y bousculaient pas. Comme ils planaient au-dessus du parking, cherchant leur place assignée, Kris

montra les emplacements du marché qui se chevauchaient. Elle ressentit presque – presque seulement – un soulagement nostalgique à le revoir. Après tout, c'était là qu'avaient commencé ses aventures étonnantes. La pub provoc de Peter avait suscité les rumeurs, et ceux qui parlaient le meilleur catteni devaient répondre aux demandes d'informations vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Même Peran et Bazil furent mis à contribution, très fiers de se voir confier une telle responsabilité, Zainal était ravi de son côté qu'ils s'acquittent aussi bien de leur première tâche officielle.

Le lendemain matin, Zainal se rendit auprès du gérant du marché, et utilisa presque toute la monnaie cattenie qui lui restait pour louer un emplacement approprié. En plusieurs siècles, le marché s'était agrandi. Dans les coins se trouvaient des boutiques légèrement à l'écart. Zainal en voulait une pour le « cabinet » d'Eric. La première semaine de location réduisit sa réserve de pièces cattenies à une poignée de petite monnaie.

— Quelles marchandises, Emassi ? demanda le chef Kapash.

— Diverses. Produits alimentaires de Botany et autres articles. Nous voulons les troquer contre des matériels uniquement disponibles sur Barevi.

— Oui, le Suprême Emassi Kamiton (le chef Kapash fit une pause pour que Zainal perçoive bien l'importance d'un homme ayant eu une entrevue avec le Suprême Emassi) m'a dit que tu viendrais et que tu devais jouir du respect et des privilèges d'un négociant. Mais je ne veux pas de troubles sur mon marché.

— Assures-tu aussi la police du marché afin que nous puissions commercer librement ?

— Sache que nous ne permettons ni intimidations ni bagarres dans le périmètre du marché, dit Kapash, réagissant à cette insinuation calomnieuse sur sa gestion.

Zainal l'avait connu lors de sa première affectation sur Barevi. Kapash avait maintenant plus de graisse que de muscles, et ses bourrelets tendaient son uniforme et le déformaient.

— Tiens ! Barevi a bien changé, remarqua Zainal, notant le sourire suffisant de Kapash, tandis qu'il acceptait les clés de l'emplacement qu'il venait de louer.

Puis il sortit, non sans remarquer le signe que le chef fit à un immense Catteni debout dans l'antichambre. Il sut alors qu'à partir de ce moment, tous ses mouvements seraient rapportés au chef. Rien de nouveau à cela. Puisse cet espion avoir au moins l'intelligence de comprendre ce qu'il voyait. Zainal n'avait pas géré le marché de Barevi pendant une année cattenie sans en connaître les chausse-trapes et apprendre à les éviter.

Son arrêt suivant était le bureau de placement, afin d'engager un

précepteur pour Peran et Bazil. Les deux garçons devenaient un peu trop indisciplinés à son goût. Il savait qu'ils désobéissaient ouvertement à Kris, et ils s'étaient parfois montrés insupportables pendant le long voyage de la Terre à Barevi. Cela devait cesser.

Au bureau de placement, il vit le nombre habituel de demandeurs d'emploi, dont certains arboraient un air d'autorité indiscutable. Mais il fallait plus que de l'autorité pour contrôler et instruire ses fils. Il remplit un formulaire, spécifiant qu'il recherchait un homme jeune, de préférence avec une formation de pilote, et ayant de bonnes connaissances scientifiques. Étant donné la situation actuelle, sans nouveaux projets d'expéditions exploratoires, il se trouverait sûrement quelqu'un répondant à ses désirs.

En retournant au vaisseau, il passa devant des remises entrouvertes, où des hommes travaillaient au milieu de caisses portant des logos de fabricants terriens. Oui, Chuck avait raison. Tout ce qu'il leur fallait était là. Acquérir pneus, batteries et bougies pour réparer leurs véhicules terrestres serait sans doute moins difficile que se procurer des composants pour les sats com. Il passa devant un grand entrepôt, dont s'échappait une odeur de caoutchouc chaud, car le soleil tapait dur sur le local mal ventilé.

Il jeta un dernier coup d'œil sur sa nouvelle boutique, vérifiant l'installation électrique et prenant des photos avec une petite caméra. Bayes lui avait fourni une unité permettant de tester les circuits et le courant disponible. Ils avaient des transformateurs pour l'équipement d'Eric. La boutique était équipée d'une porte renforcée, mais une chaîne brisée et un cadenas cassé pendaient au loquet. D'un robinet de travers sur son tuyau dégoutta une eau rouillée, qui s'éclaircit peu à peu. Quand elle fut claire, Zainal en remplit un petit flacon pour la faire analyser à l'infirmerie du vaisseau. En principe, l'eau devait être potable, la rouille provenant seulement d'un manque d'utilisation prolongé. Il avait le droit d'exiger de l'eau correctement filtrée, car la dernière chose qu'il leur fallait, c'était distribuer du café contaminé à leurs clients.

Il loua aussi le plus grand monte-charge qu'il trouva dans la rue en sortant du bureau de Kapash, appartenant à un vieux vétéran manchot, selon ses souvenirs. En tout cas, l'homme le reconnut. Les anciens combattants étaient autorisés à travailler sur les docks, en compensation de la perte de leurs membres. Un nom lui revint à l'esprit, Natchi. Il ne s'était pas trompé, pourtant ces pauvres diables se ressemblaient tous, ne différant que par le membre qui leur manquait.

— Ils vont tous te surveiller, Emassi Zainal, lui dit-il, la bouche en coin. On a entendu des rumeurs au sujet de ton retour. Et on sait comment tu as mis fin à toi tout seul à la domination des Eosis. Tu ne

t'es pas fait que des amis partout. Ne baisse pas ta garde une seconde, lui marmonna-t-il, lui remettant l'unité de contrôle du monte-charge. Tu as fait régner l'ordre sur Barevi l'année où tu commandais. Puisses-tu prospérer !

Zainal hocha la tête, acceptant l'avertissement.

— Si tu apprends quelque chose, viens à ma boutique. On aura toujours une boisson chaude pour toi, Natchi, et un siège si tu as besoin de reposer tes vieux os.

— Vieux, pour ça oui, Emassi. Retourne le monte-charge quand tu n'en auras plus besoin. Et je te remercie de t'être rappelé mon nom.

Zainal hocha la tête, poussant le monte-charge devant lui, et regagna le BASS-1, arborant son air le plus hautain, se félicitant, après l'avertissement de Natchi, d'avoir demandé à Chuck d'ouvrir l'œil.

— Ils m'ont harcelé comme des mouches, dit Chuck, se hâtant de le rejoindre dès qu'il l'aperçut. J'apprenais à Peran et Bazil à bien viser.

Il montra une cible commodément accrochée à une hampe de chargement, et les fléchettes vertes plantées au centre.

— C'est Bazil qui a la meilleure vue. Et quoi de plus typique que me voir apprendre un ancien jeu à deux gosses ?

— Rien, dit Zainal, le soupçonnant de s'être chargé des garçons turbulents pour soulager Kris. On a éveillé beaucoup d'intérêt ?

— Je crois que tous les vaisseaux du parking ont envoyé quelqu'un jeter un coup d'œil, avec quelques questions pas trop subtiles. Des représentants des marchands, essayant d'apprendre ce que nous avons à vendre.

— Fais-moi des doubles de ça, dit Zainal en lui lançant les clés. Et est-ce que nous avons des serrures numériques à bord !

— J'en ai à revendre. En fait, j'en ai déjà installé quelques-unes, parce que la rumeur prétend que certains ont des comptes à régler avec l'Emassi Zainal.

Zainal hocha la tête, sachant que beaucoup de Cattenis le considéraient comme un traître, même s'il avait mis fin à la domination des Eosis.

— Qui gère le marché ? Vitters ? demanda Chuck.

— C'est Kapash.

— Tu as déjà travaillé avec lui ? voulut savoir Chuck. Je ne le connais pas, mais Vitters était nul. Il n'arrêtait pas d'oublier qui lui donnait les meilleurs pots-de-vin. Je me demande qui l'a tué.

— Ce n'est pas notre problème, et nous en avons bien assez comme ça, dit Zainal en haussant les épaules. Disons que je connais Kapash de réputation. Il n'est pas forcément meilleur que Vitters. Et quand nous serons installés au marché, je veux être certain que rien ne nous sera volé. Natchi, un vétéran manchot, m'a averti aussi. Natchi pourra boire autant de café qu'il voudra. Et son souffle ne servira pas qu'à

refroidir son café s'il entend quelque chose nous concernant. Clune est le gars le plus costaud que nous ayons ? Ou Nonante Doyle ?

— C'est à peu près pareil, sourit Chuck, lui faisant signe de le précéder sur la rampe et à l'intérieur du KDM. Même le Catteni le plus balèze devrait réfléchir à deux fois avant de s'en prendre à l'un d'eux, à moins d'être complètement barjo.

— J'ai toujours l'espion sur les talons ?

— Un grand mec affreux, à la barbe hirsute, avec un pantalon jaune et un gilet bleu ?

— Lui-même.

— J'aimerais pas le contrarier, le frangin !

— Je veux que personne ne quitte le vaisseau tout seul. Toujours en groupe de deux, et de préférence de trois. Les femmes ne doivent pas débarquer sans une escorte masculine.

— Pourquoi débarqueraient-elles ? Elles ont sur place tout le confort de la maison.

Une fois dans la coursive principale, Zainal sentit l'odeur du café tout frais passé et pressa le pas vers le mess où Kris, comme si elle avait su la minute exacte de sa venue, lui tendit une tasse toute pleine.

— Les garçons t'ont vu arriver, dit-elle en souriant. J'étais en train de torréfier. Dis-moi ce que tu penses de cet essai ? Peut-être que j'ai trouvé le bon mélange. Tu en as senti le parfum dans le couloir ?

D'autres odeurs étaient perceptibles : graisse chaude, huile de machine et carburant d'astronef, le mélange habituel de ce genre d'endroit.

— Ils seront tous au courant d'ici demain.

Zainal haussa les épaules avec une indifférence qu'il ne ressentait pas. En fait, il lui tardait de voir la sensation qu'ils allaient créer dans l'atmosphère somnolente de ce qui avait été autrefois un marché plein d'une intense animation. Il avait piétiné des pièces enfoncées dans la boue autour du marché. Celle qu'il en avait extraite était une bougie de voiture, trop abîmée pour être sauvée. Une autre était une carte mère quelconque. Ce que leur avait dit Chuck était exact. Tout le matériel était bousillé dans l'indifférence générale. Au temps pour les prétentions de Kapash à faire régner l'ordre !

Chuck entra alors et suspendit la cible à sa place habituelle.

— Une tasse pour moi, Kris, avant que j'aille faire une petite promenade de santé, dit Chuck avec un grand sourire, car « promenade de santé » n'était pas l'expression la plus juste, au marché.

— Emmène Clune et Nonante avec toi et montre-leur l'Échoppe Quatre-Vingt-Douze, dit Zainal. Dans le coin nord-ouest. Il y a un parquet de bois où nous pourrions boulonner l'équipement d'Eric. Il nous faudra des boulons neufs et, bien entendu, des serrures.

— Est-ce que c'est loin de ce que vous appelez par euphémisme un abreuvoir, vous autres Cattenis ? demanda Kris avec espoir.

Elle ne se rappelait que trop bien la bagarre où elle avait failli être entraînée lors de son dernier séjour sur Barevi.

— Oui, et assez loin des principaux carrefours, ajouta Zainal avec satisfaction. Sur une large allée.

— Tu as appris les noms de quelques marchands ?

Zainal tendit à Chuck la caméra portative avec laquelle il avait filmé le marché.

— Qui peut développer ce film ? dit-il en le sortant de son logement. Comme ça, nous pourrons voir qui sont nos voisins.

— Gail, dit Kris, et, s'approchant de l'unité murale, elle enfonça un bouton.

— Lieutenant Sullivan demandée au mess.

— J'arrive, répondit-elle joyeusement.

Elle ne mit pas longtemps à surgir, presque hors d'haleine. Elle leva le bras pour faire le salut militaire, mais se ravisa et se lissa les cheveux. Dès le début, Zainal leur avait demandé de réserver les formalités pour les moments où ils se trouvaient avec d'autres Cattenis, mais les vieilles habitudes ont la vie dure.

— Peux-tu développer ça, Gail ?

— Certainement. C'est urgent ?

— Assez. Et personne ne doit quitter seul le vaisseau. Surtout les femmes. Ne partez jamais sans un homme avec vous... de préférence Clune ou Nonante. Passe la consigne aux autres.

— Oui, Zainal, je n'y manquerai pas.

Ses yeux se dilatèrent brièvement, puis elle amorça un salut militaire et s'engagea à gauche dans la coursive. Kris prit une autre caméra dans le placard et la tendit à Zainal, qui la mit dans sa poche, la tapotant pensivement.

— Est-ce qu'on devrait tous en emmener une, juste au cas où ?

— Pourquoi pas ? Des preuves photographiques pourraient se révéler utiles, et une partie de ce que j'ai filmé sera peut-être perdue, à cause des ombres...

— Nous pourrions sans doute en voir assez pour trouver ce que nous cherchons.

— Nous ajoutons les pneus, les batteries et les bougies à notre liste, non ?

Il hocha vigoureusement la tête.

— Le gérant du marché s'appelle Kapash. Il ne veut sans doute pas que le monde en général et Barevi en particulier apprennent qu'à une époque il vendait des substances illégales. Flip, Strew et Lis.

— Oh ? fit Kris d'un ton interrogateur.

— Le Flip détruit l'équilibre des Cattenis. C'est une poudre et,

soufflée au visage, elle peut provoquer des vertiges. Souvent utilisée clandestinement pendant les rixes. En excès, il peut détruire complètement l'équilibre. Le Strew colle à la peau et a une odeur nauséabonde. Il brouille la mémoire. Le Lis est le pire des trois. C'est toxique, spécialement pour les Turs, et a souvent servi pour les soumettre. En quantité, il peut être mortel pour cette espèce. Je ne sais pas si on l'a déjà utilisé sur la Terre, mais c'est possible.

— Lis, c'est chez vous le nom d'une mauvaise drogue ? Chez nous, c'est une fleur que j'adorais. Elle pouvait parfumer une pièce pendant des semaines, dit Kris avec un sourire nostalgique. Pourquoi me mets-tu en garde contre ces substances ?

— Je te mets en garde contre Kapash. Tu peux le menacer de dénonciation s'il vous harcèle, toi ou un autre membre de l'équipage. Dealer une seule de ces substances est passible d'exil dans une colonie minière. Il ne l'ignore pas.

— Et il ne voudrait pas que ça se sache.

— Non. La menace, si tu as besoin de t'en servir, est la suivante : si tu n'es pas revenue à une heure donnée, cette information sera transmise à Ladade, le commandant de la station spatiale. Il sait que je suis au courant, mais il ne peut pas me toucher. Ou il n'a pas essayé. Comment je l'ai dit au lieutenant, aucun de nous ne doit quitter le vaisseau tout seul. Et toi, ajouta-t-il, pointant le doigt sur elle, j'aimerais mieux que tu sortes uniquement avec moi ou Clune.

— Est-ce qu'Alex McColl n'est pas assez costaud, lui aussi ? demanda Kris avec un grand sourire.

Elle savait qu'elle n'aurait pas dû être si désinvolte, mais elle avait pris des leçons de close combat avec Mpatane Cummings, et elle était assez forte pour avoir envoyé Chuck et Clune au tapis au cours des exercices. Mpatane avait l'air délicate, mais ses mains et ses pieds étaient redoutables. Mpatane pouvait fendre un bloc de bois en abattant la main dessus. Et elle avait enseigné à Kris comment pousser le nez d'un homme dans sa cervelle avec la paume de la main. Non qu'un nez de Catteni fût aussi fragile qu'un nez de Terrien, pensa-t-elle, mais une fracture de ce genre devait être assez douloureuse pour qu'elle échappe aux griffes d'un Catteni. Les Cattenis portaient des coquilles même quand ils n'étaient pas de service, de sorte que la parade classique du coup de genou dans les parties était hors de question. Kris se félicita de connaître d'autres prises consacrées par l'usage, et elle était devenue très habile à envoyer un adversaire au tapis : une fois qu'on avait pris le coup de main, c'était facile d'utiliser contre lui l'élan de l'assaillant. Dans la plupart des bagarres auxquelles elle avait assisté, les Cattenis se contentaient d'agiter les poings et de cogner les têtes. Peu de finesse, rien que de la force brute. Elle connaissait maintenant des contre-mesures, mais préférait ne pas avoir

à s'en servir.

— On pourrait placer quelques bons coups en dix secondes, dit Kris, remarquant que les autres femmes se hérissaient à l'idée qu'on les croyait incapables de se défendre. Mais les Cattenis ne se battent pas à la régulière.

— C'est juste une mesure de précaution. Jusqu'à ce que vous connaissiez bien le marché et ses environs, il faut être prudents, dit Zainal, comprenant leur réticence.

Il jeta un regard noir à Kris, et elle lui répondit par un sourire insolent.

Ils passèrent le reste de l'après-midi à charger l'encombrant matériel d'Eric sur le grand monte-charge de Natchi et vérifièrent qu'ils n'avaient rien oublié. Ils avaient déniché un minuscule coffre-fort à fermeture numérique pour les pépites. Les lingots étaient plus faciles à protéger, car lourds et volumineux, au point que même un Catteni ne pourrait les glisser dans sa poche. Ils étaient suffisamment nombreux pour que l'un d'eux reste à bord pour s'occuper des communications à toutes les heures de la journée, et Bayes avait installé un périmètre d'alerte autour du vaisseau, afin de les protéger des fouineurs. Le KDM, alias BASS-1, avait un bouclier intégral contre l'espionnage électronique, de sorte qu'une personne à bord devait suffire. Peut-être deux ou trois. Herb Bayes avait quelques notions rudimentaires de catteni.

L'un des premiers articles que Zainal désirait libérer, c'était une caisse de téléphones portables, pour que tous les membres de son groupe puissent rester en contact où qu'ils soient sur Barevi. Il donna à chacune des femmes un minuscule patch d'alarme, qui émettrait un hurlement pendant dix secondes au cas où elles seraient en difficulté. Le son en était particulièrement irritant pour des oreilles cattenies, et leur permettrait de s'échapper, leur assaillant blessé par le bruit.

L'eau se révéla pure à quatre-vingt-dix-neuf pour cent, sans bactéries insolites ni métaux toxiques. Elle avait un taux de fer un peu élevé, mais ce ne serait que temporaire, car Zainal, ayant géré le marché pendant un an, savait que la plomberie était correcte. Il fallait simplement laisser couler un peu le robinet. Parfois, juste pour emmerder le monde, le gérant du marché faisait des choses idiotes, comme des tests sanitaires chez un marchand. Un filtre, prélevé dans un kit de survie, leur permettrait de filtrer assez d'eau pour leur première urne de café – juste pour ne pas prendre de risques. Zainal espérait que le café serait fait assez tôt pour qu'il puisse rassembler de la monnaie locale avant que Kapash n'invente un nouveau moyen de tirer des revenus de leur échoppe. Zainal espérait ardemment que Kapash se révèle accro à la caféine. Ce pourrait être utile. Après avoir lu le mode d'emploi de la machine à torréfier, ils avaient pu sécher

plusieurs sacs de grains pendant le voyage, et ils en avaient tiré un breuvage acceptable. Ils en torréfieraient d'autres quand ils sauraient si le café se vendait bien. Kris était impatiente d'expérimenter quelques mélanges des deux variétés.

Le lendemain matin, se réveillant de bonne heure, Zainal sentit déjà l'odeur du café. S'habillant rapidement, il alla à la cuisine où il trouva Kris en train de servir tous ceux que l'odeur délicieuse avait attirés. Elle avait aussi fait des crêpes, avec le reste de la farine, du lait et des œufs qu'ils avaient à bord. Il y avait des bananes, et il commençait à aimer ce fruit. Ils en avaient plusieurs régimes qui mûrissaient dans la soute, à côté des oranges chargées à Sainte-Lucie. Ils attendraient de voir comment tournaient les choses avant d'offrir des fruits au marché. Mais les bananes devaient être consommées dans les trois semaines, et ils seraient peut-être obligés de les vendre, même si Kris espérait en garder quelques-unes pour Botany.

— J'ai préparé un autre grand pot de café, dit Kris, tandis que Floss et les garçons les rejoignaient à la cuisine. Nous pourrions ainsi en emporter à la boutique, au cas où nous aurions des consommateurs matinaux, ajouta-t-elle, montrant de la tête un immense thermos.

— Bonne idée.

— Je fais de mon mieux après la première tasse de café, répliqua-t-elle.

Une qualité que Zainal appréciait beaucoup chez Kris, c'est qu'elle se réveillait toujours de bonne humeur, ce qui était agréable pour ses compagnons de travail. Elle avait grillé le reste du pain fait avec la farine de Botany.

Si Zainal avait bonne mémoire, il avait existé une boulangerie au marché de Barevi, à moins qu'elle n'ait été détruite dans une bagarre. Celle qu'il se rappelait faisait de bonnes affaires, surtout quand ils avaient commencé à proposer des pains terriens, différents types de farines disponibles à la suite du pillage de la Terre. Le café et le pain de la Terre avaient du succès.

— On est prêts quand tu veux, Zainal, dit Bayes. Tout est sur le monte-charge.

Le café était très chaud, mais Zainal parvint à le boire rapidement. Il le sentit gargouiller dans son estomac et espéra qu'il aurait son effet stimulant habituel. Kris lui tendit une tranche de pain grillé tartinée d'une confiture qu'il aimait beaucoup. Il lui sourit.

— Prends le thermos, lui dit-elle.

Il l'attrapa par la courroie et suivit Herb Bayes, Chuck, le capitaine Harvey, Sally Stoffers et les frères Doyle, qui composaient la première équipe de rachat. Ses fils le suivirent, impatients de voir la célèbre Barevi pour la première fois. Zainal espérait que quelqu'un se présenterait pour la place de précepteur. L'expérience du commerce,

de même que leur connaissance de deux langues, leur serait utile, mais ils devaient être instruits en bien d'autres domaines. Ça ne leur plairait pas, mais lui non plus n'avait pas apprécié ses études. Et c'était toujours utile de savoir piloter.

D'autres échoppes commençaient à ouvrir, les marchands s'interrompant pour bavarder avec leurs voisins et déclarer aux clients en attente qu'ils seraient bientôt prêts. Son équipe fut rapidement installée, vu qu'ils venaient pour acheter, non pour vendre. Même le café n'était pas à vendre, ce n'était qu'une courtoisie à l'égard de ceux venus leur montrer leurs articles.

— Filtre la première eau qui sortira du robinet, Nonante, murmura Zainal au plus costaud des deux frères Doyle.

— Bonne idée, marmonna Nonante, quand le robinet crachota une eau rouillée dans le filtre, mais il y en eut bientôt assez pour remplir leur grand récipient. Bayes leur indiqua de la tête que l'électricité marchait et qu'ils n'auraient pas besoin de transformateur, tandis que Kathy sortait des tasses, le sucre roux, l'édulcorant botanien, et toutes les petites cuillères de la cuisine, qu'elle s'était engagée à surveiller.

Quand ils avaient eu du lait, Zainal en avait mis dans son café, mais ça ne lui avait pas plu ; ça dénaturait le goût du café, qu'il préférerait noir et sucré. Le fait d'y penser lui donna envie d'une seconde tasse, presque aussi bonne que la première. Puis Natchi se dressa près de lui.

— Est-ce que je ne me trompe pas ? dit le vieil homme, humant avec délices. C'est du café, non ?

Rien que l'odeur lui mettait l'eau à la bouche.

« Café », étant un mot étranger, se prononçait de la même façon en catteni et en terrien. Zainal avait remarqué que les Kenyans l'appelaient *kahawa*.

— J'ai apporté mon siège, dit Natchi, une caisse vide à la main, rappelant à Zainal sa promesse de la veille.

Zainal lui remplit une tasse.

— Pose ton siège derrière le comptoir, où tu ne seras pas bousculé, proposa Zainal, voyant la queue qui se formait, attirée par l'odeur du breuvage.

— Nous avons une liste des articles que nous recherchons, dit-il d'une voix forte, promenant son regard sur la rangée d'échoppes et accrochant les yeux de plusieurs marchands. Et nous offrons une tasse à tous ceux qui voudront la consulter.

À ce moment-là, les autres arrivèrent avec le monte-charge, Eric tournait autour avec angoisse, craignant que son précieux équipement ne subisse des dommages. Seulement s'il tombe sur les pieds d'un quidam, lui avait dit Zainal, lui montrant le box qu'il avait loué pour lui. Ferris et Ditsy avaient proposé de faire les bars afin de trouver des clients éventuels à Eric et de les persuader de venir admirer ses

merveilleux travaux dentaires. Gail, qui avait un don pour le dessin, avait fait des planches pour illustrer d'exemples les soins qu'Eric pouvait assurer, Insérant même un petit diamant dans une couronne quand Chuck lui avait appris qu'ils avaient quelques diamants taillés dans les objets destinés au troc.

— Tu as dit que vous aviez une liste ? demanda une voix grave près de Zainal, et il vit près de lui un homme arborant un badge de communication.

— Oui, en effet. Approche donc, je te prie, répondit Zainal, se rappelant ce que Peter lui avait conseillé vis-à-vis de vendeurs éventuels.

— Qui parle le catteni à part toi, Emassi ?

Pendant le voyage, Clune avait remarqué que tout le monde reconnaîtrait toujours Zainal pour un Emassi, quoi qu'il dit ou fit.

— Tous ceux qui sont ici présents. Capitaine Kiznet, la liste deux, dit-il, tendant la main à Clune qui lui en donna une copie.

Ils avaient imprimé des listes de matériels, numérotés et suivis du logo des fabricants d'articles qu'ils recherchaient.

— Aimerais-tu une tasse de café ?

— C'est l'arôme qui m'a attiré, Emassi, dit-il avec une franchise inattendue, et Peran lui en remplit une tasse qu'il lui offrit avec toute la dignité requise. Je me suis habitué à cette boisson terrienne, mais il est difficile de s'en procurer en quantité suffisante.

Zainal choisit d'ignorer cette allusion subtile à ses sources d'approvisionnement.

— Il est peut-être plus fort que celui que tu as bu sur Terre, marchand, et tu voudras sans doute y ajouter du sucre.

L'homme but une gorgée, qu'il savoura avec délices.

— Non, c'est parfait comme ça, Emassi.

Kathy tendait une liste au vendeur potentiel. Elle poussa vers lui une coupelle et, sans vergogne, se frotta le pouce et l'index en un geste suggestif.

— Bois autant de tasses que tu voudras, dit-elle, tout sourire.

Zainal observa le visage de l'homme, mais il ne parut pas s'offenser. Au contraire, il fouilla dans sa poche et jeta une pièce dans la coupelle qui contenait déjà de la petite monnaie.

— Nous nous efforçons de ne servir que le meilleur café. Celui-ci est du robusta. Cultivé dans les montagnes du Kenya, et considéré comme le meilleur des meilleurs. En revanche, il est très fort, et tu préfères peut-être quelque chose de plus doux.

L'homme s'éclaircit la gorge et déglutit.

— C'est vrai, mais c'est exactement ce qu'il faut pour démarrer les affaires par temps froid.

Il prit la liste de la main de Kathy, et ajouta :

— Ah, on dirait qu'il s'agit de composants électroniques terriens.

— Nous cherchons des pièces détachées pour réparer des machines endommagées, dit Zainal avec prudence. Sais-tu si tu disposes de certains de ces articles ?

D'après les informations de Chuck, c'était le cas.

L'homme leva une main en agitant les doigts et, soudain, deux jeunes gens se matérialisèrent près de lui.

— Allez voir dans nos stocks si nous avons certains de ces articles, dit-il en leur tendant la liste.

Ils partirent en courant, non sans avoir humé longuement la bonne odeur du café.

— Revenez vite, leur lança Zainal, et on vous en offre une tasse.

— Ne sois pas si généreux, Emassi, ou tu vas être submergé par la racaille.

— La racaille, dit Zainal, montrant Natchi qui savourait chaque goutte de son café, est souvent au courant des cancons locaux. Natchi et moi, nous nous connaissons depuis longtemps, et je le trouve bien informé.

— Je m'appelle Zerkay, Emassi, dit le marchand. Et tu as raison de le traiter avec respect.

— En tant que vétéran, il a droit à quelques privilèges.

Zainal ne voulait pas s'embarquer dans une discussion sur les anciens combattants avec un homme qu'il ne connaissait pas.

Zerkay avait vidé sa deuxième tasse de café, et comme il allait jeter une pièce dans la coupelle, Zainal arrêta son geste et fit signe à Kathy de lui en servir une autre.

— Goûte cette nouvelle mixture faite avec une variété différente, marchand Zerkay. Et dis-moi celle que tu préfères, ajouta-t-elle en catteni.

Elle avait même l'inflexion juste de l'inférieur s'adressant à un supérieur, et Zainal haussa un sourcil approbateur.

— Tes Terriens parlent un bon catteni.

— Ils s'exercent, dit Zainal, non sans une nuance de fierté.

— Étonnant, dit Zerkay, approchant sa tasse de son nez et reniflant avec gourmandise. Hum, je perçois la différence. Plus léger, plus doux.

— C'est de l'arabica, cultivé sur les plateaux de Sainte-Lucie.

— Les plateaux ? s'étonna Zerkay.

— Il y a beaucoup de variétés cultivées sur la Terre, Zerkay, et presque autant de façons de préparer le breuvage que tu bois.

— Vraiment ? Très intéressant. Je ne savais pas. Mais il faut dire que je n'ai pas eu l'occasion d'aller sur la Terre.

Il s'inclina d'abord devant Kathy, puis devant Zainal, ne demandant à l'évidence qu'à être convaincu.

— Nous pouvons te vendre tout le café que tu voudras, Zerkay.

Enfin, si nous nous mettons d'accord sur les articles que je recherche.

— As-tu assez de café pour satisfaire mes besoins et les tiens ?

— C'est ce qui reste à déterminer, Zerkay, dit Zainal, tendant sa tasse à Kathy pour qu'elle la remplisse.

— Aaah !

Zerkay leva la main, et un autre de ses jeunes acolytes lui apporta un tabouret qu'il posa devant le comptoir.

Il y eut une grande agitation à l'autre bout de l'allée, et un instant Zainal craignit que la pile de caisses ne dégringole du monte-charge qui les transportait. Puis il aperçut les deux jeunes gens, dont l'un tirait la machine et l'autre rajustait les caisses pour les empêcher de tomber.

Zainal saisit le regard de Kathy, et l'éclair de papier blanc qu'elle tenait à la main – une copie de la liste, sans aucun doute. Zainal lui fit signe de vérifier le matériel proposé. La plupart des cartons s'ornaient du logo de Motorola, et certains contenaient des téléphones portables. Une caisse semblait contenir des interrupteurs, vitaux pour les satellites. Zainal avait appris par cœur les combinaisons alphanumériques utilisées par les différents constructeurs de ce dont ils avaient le plus besoin, et celles qu'il vit lui parurent convenir : trois lettres, six chiffres, et une lettre à la fin.

— C'est le filon, boss, dit-elle en anglais. Et si nous lui donnions un moulin à café en prime ? Bayes en a branché un avec une rallonge, et on peut lui faire une démonstration. Et lui faire humer la différence entre les différentes variétés. Il a le nez assez grand pour ça.

— Pas avec la puanteur qui règne ici, dit Bayes, *sotto voce*.

— Le café a son odeur bien à lui. Il ne percevra peut-être pas les nuances, mais est-ce qu'il l'avouera quand on lui fera l'article ? répondit Kathy. Quelle tasse as-tu préférée, Zerkay, ajouta-t-elle de son ton le plus déférent.

— Celle que je viens de boire, dit le marchand, remarquant que Bayes avait fini de vérifier la liste et la rendait à Zainal en s'inclinant.

Zainal hocha la tête avec approbation et s'installa au bout de l'échoppe pour choisir les articles les plus nécessaires.

— Nous devons nous mettre d'accord sur un prix correct pour tes marchandises, dit-il. Puisque tu aimes le café et que tu en voudrais une provision, accepterais-tu d'échanger ces articles contre du café en grains ?

— Tu as du café en grains ? dit Zerkay, impressionné.

— Avec de grandes difficultés, nous nous en sommes procuré en petites quantités, dit Zainal, pensant à la soute pleine de sacs odorants. Et je t'en propose pour les articles que je suis chargé de trouver.

— Et qui t'en a chargé, si ce n'est pas indiscret ?

— Eh bien, Botany, naturellement, dit Zainal ; ce qui, en un sens, était vrai.

— Ah oui, la planète que tu as découverte.

— Non, Zerkay, la planète où j'ai été largué.

L'information sembla sidérer Zerkay au point que Zainal craignit qu'il ne tombe de son tabouret.

— Toi ? Un Emassi ? Largué ?

« Comme un criminel de droit commun ? » semblait-il dire.

— Largué je suis, largué je reste, répliqua Zainal avec fermeté.

— Oui, je comprends, dit Zerkay, et peut-être comprenait-il vraiment, se dit Zainal.

Un jour, Zainal découvrirait qui s'était assuré qu'un Catteni ferait partie d'une bande d'esclaves hétéroclites à déporter sur une planète inconnue. Mais Zerkay revint bientôt aux affaires courantes et, posant nonchalamment un coude sur le comptoir, regarda d'abord sa tasse à moitié vide, puis la liste que tenait négligemment Zainal.

— Et comment déterminerons-nous la valeur de chaque caisse ? Car ton ami le vétéran a déjà dû te dire que les affaires vont mal.

— Sûrement pas si mal pour un homme de ta sagacité, dit Zainal, montrant la grande boutique de Zerkay, pourvue de dépendances et de toutes sortes d'avantages. Et de ton sens des affaires, ajouta-t-il, montrant le tissu luxueux dont il était vêtu.

Ainsi, se dit Zainal, le stade des courtoisies préliminaires était terminé. Il devait jouer serré. Sa première affaire avec un marchand barevien était d'importance capitale... du moins pour ce que Kathy appelait « leur standard monétaire-café ».

— Le café est-il aussi l'un de ces articles impossibles à trouver sur la Terre ? demanda Zerkay avec désinvolture.

— À quoi pourraient bien te servir ces pièces ? contra Zainal, montrant la pile de caisses. Les Cattenis sont une race inventive, mais...

Il laissa sa phrase en suspens.

— Mais tu les cherches sans doute pour les livrer à ceux capables de les assembler ? répliqua l'astucieux Zerkay.

— Bien sûr, c'est une possibilité.

— L'incertitude règne dans tout le système, reconnut Zerkay. Mais tu connais tout cela bien mieux qu'un petit marchand barevien.

— Petit ? dit Zainal, donnant à ce mot une nuance incrédule. Aucun marchand barevien n'a jamais manqué des dernières informations.

Dans l'intervalle, quelques jeunes s'étaient approchés du « cabinet » d'Eric, dont l'un assez audacieux pour examiner les planches de Gail. Ils pouffèrent devant les dents en or. Immédiatement, Ferris intervint pour leur donner des explications et les empêcher de s'en aller avec les planches, pour leur jouer un bon tour. Malgré sa petite taille, Ferris

avait appris des Massaïs à agir avec une autorité imposante.

Finalement, Zerkay accepta deux livres de café en échange d'une caisse de matériel. Et des échantillons d'autres variétés, que Kathy empaqueta devant lui en faisant bonne mesure. Elle écrivit la variété sur les sachets, lui conseillant de noter celles qu'il préférerait afin qu'ils puissent les lui procurer.

— En proposant d'autres caisses à votre inspection ? dit Zerkay, légèrement amusé. Ce n'est pas ainsi que l'on commerce généralement sur Barevi.

— Non ? fit poliment Zainal, haussant un sourcil incrédule.

— Les acheteurs ne louent pas des échoppes pour attirer les vendeurs possédant des articles rapportés d'une autre planète. Et tu es le Catteni débarqué sur Botany ?

— Exact.

— Et l'homme qui a mis fin à la domination des Eosis ?

— Encore exact, dit Zainal, donnant à sa voix une nuance de regret.

— Tu as déjà accompli de grandes choses. Personnellement, je suis l'un de ceux qui te sont très redevables.

— Alors, peux-tu avoir la courtoisie de prévenir les autres marchands que je paie correctement ce que je recherche, dit Zainal avec une grande dignité.

— Avec plaisir, dit Zerkay en se levant.

L'un des jeunes récupéra le tabouret et le plia.

— Affaire satisfaisante, Emassi.

Il s'inclina avec respect, puis, tournant les talons, il retourna à sa boutique.

Il avait à peine disparu que deux jeunes Cattenis commencèrent à se chamailler, désirant tous deux examiner les planches dentaires. Eric sortit et régla le problème en les récupérant.

— Si vous avez des camarades qui ont des dents déchaussées ou qui en ont perdu et voudraient les remplacer, je suis prêt à les soigner, leur cria-t-il avec dignité.

Les deux jeunes s'éloignèrent avant que cet homme étrange ne prenne des mesures plus sévères.

— Je pourrais aller dans les bars. D'après Natchi, c'est là qu'ils perdent la plupart de leurs dents, proposa timidement Ferris à Eric.

Le dentiste fut un peu ahuri par cette méthode directe, quoique pratique, de trouver des clients.

— Je parlerai aux patrons et je leur dirai de t'envoyer ceux qui perdent des dents.

Une publicité discrète était légitime, bien sûr, aussi Ferris partit voir ce qu'il pouvait faire.

Ferris était fasciné par Eric, mais Ditsy préférait faire les courses et ouvrir l'œil. Ce fut lui qui se rappela les batteries pour le monte-

charge et, timidement, il vint trouver Zainal le lendemain soir pour lui proposer une idée.

— On a fait de bonnes affaires en troquant nos monte-charge, hein, Zainal ? commença-t-il avec hésitation.

— Sans eux, nous n'aurions pas obtenu autant de sacs de café et de caisses de fruits et légumes, c'est certain, répondit Zainal d'un ton encourageant.

— Je sais quels marchands ont des batteries à vendre, dit Ditsy.

— Il nous en faudra pour rentrer chez nous, c'est sûr, dit Zainal.

— Et on n'aurait pas besoin d'autres monte-charge ? demanda Ditsy.

— Sans doute.

— Ils ne recyclent rien sur Barevi. Tu le savais ?

— Oui, je le savais, dit Zainal, pensant aux montagnes de rebuts amoncelées tous les jours par les Rassis.

— Natchi dit que c'est comme ça qu'il a trouvé son monte-charge. Et c'est grâce à ça qu'il gagne sa vie, même s'il l'a récupéré dans une décharge puante.

Dans la bouche de Ditsy, « décharge puante » prenait un ton définitif.

— Et tu aimerais en récupérer un et le réparer, c'est ça ?

— Ben, c'est très utile, et on n'en a plus depuis que tu as troqué les deux en notre possession.

— Troqué, c'est exact. Et je sais que Jelco en voulait un.

— Ouais, il en bavait presque, dit Ditsy avec un sourire malicieux. Il nous posait des questions sur sa longévité et ses capacités et je ne savais pas quoi lui répondre. Natchi m'a appris des tas de trucs sur les usages d'un monte-charge, et il m'a montré qu'on peut les employer à plein de choses.

— Vraiment ?

À la réflexion, Zainal les avait vus tous les deux en grande conversation. Il regretta que ses propres fils ne trouvent pas quelque chose de respectable chez le vieux soldat, au lieu d'afficher le mépris habituel des bien portants pour les infirmes. Mais, comme Kris le lui avait rappelé, ses fils avaient eu une vie très dure ces dernières années, et ils n'avaient sans doute pas encore complètement récupéré de leurs traumatismes. Ils ne savaient pas très bien où ils se situaient dans les deux cultures. Un précepteur les aiderait à trouver leur place.

— Il dit qu'avec les outils qu'on a, il pourrait réparer tout ce qu'on trouverait et que ça serait comme neuf. Tu comprends, ajouta-t-il, prenant de l'assurance, les Cattenis ne sont pas du tout soigneux de leur matériel.

— Je le sais.

— Natchi affirme que c'est normal que les machines s'usent, mais qu'on pourrait les prolonger avec un minimum de soin. Comme pour

les monte-charge, ne pas les jeter à la moindre panne, dit-il, plein de mépris pour tant d'irresponsabilité.

Mais il avait vécu la terrible période de l'Occupation, et ses valeurs personnelles venaient de cette expérience.

— Alors moi et Natchi veut...

— Voulons, rectifia machinalement Zainal.

— Voulons, merci, savoir si nous avons ton accord pour ramener des trucs au vaisseau, comme des monte-charge en assez bon état, pour les réparer ?

— Je trouve que c'est une très bonne idée.

Puis Ditsy ajouta avec franchise :

— Avec ce que je gagne à faire les courses – et dont Kris dit que je peux le garder pour moi – Natchi et moi on peut faire de bonnes affaires. Deux ou trois monte-charge de plus seraient bien utiles à la maison, non ?

— Sur Botany ?

— Sur Botany ou sur la Terre, répondit Ditsy.

— C'est une excellente idée, Ditsy, et je te donne non seulement mon autorisation, mais aussi mon aide et mes encouragements.

Après cette petite conversation, Ditsy s'absenta de l'échoppe pour se consacrer à ses recherches personnelles et, Ferris recherchant de son côté les édentés, il incomba à Peran, Bazil et Clune de faire les courses. Zainal n'était pas un père aveuglé au point de ne pas se rendre compte que c'étaient Peran et Bazil qui se plaignaient que Ferris et Ditsy tirent au flanc.

Assez fréquemment, ils devaient arracher Ditsy et Natchi aux merveilles mécaniques qui les occupaient, pour mettre en sachet le café à vendre le lendemain. Et, à la consternation de Zainal, Ditsy fut obligé de lui rappeler qu'il devait acheter des batteries pour les monte-charge, et qu'il en fallait de plusieurs sortes.

— Natchi en connaît un rayon sur vos machines, l'informa Ditsy, et nous en avons plusieurs qui marchent vraiment bien, mais il leur faut des batteries. Est-ce qu'elles sont comme nos *vieilles* batteries ?

— Leurs composants sont totalement différents, et le courant plus fort.

Zainal fut presque amusé par la distinction qu'il faisait entre le « nos » pour les Terriens, et le « vos » pour les Cattenis. Pas de mal à ça, vu que Ditsy surveillait ses manières en s'adressant aux Bareviens.

Cela rappela à Zainal que, bien que les pilotes eussent enseigné à Peran et Bazil les rudiments des maths navigationnelles, car ils aspiraient tous deux à être pilotes, comme leur père, cela ne résolvait pas tous leurs problèmes d'éducation ni leur apprentissage des protocoles régissant la vie d'un Catteni adulte. Sur Barevi, l'étiquette n'était pas aussi stricte, bien sûr, mais ils devraient assimiler les

manières et les coutumes plus strictes que tout jeune Catteni mâle apprend dans sa famille.

Deux jours après que Ditsy et Natchi eurent réparé deux monte-charge, un jeune homme se présenta au BASS-1, demandant à parler à l'Emassi Zainal.

Natchi l'examina d'un œil critique.

— Tu viens du bureau de placement ? demanda-t-il.

— Oui, monsieur. Il paraît que le poste de précepteur est toujours vacant.

Satisfait de ce qu'il vit, car le vieux vétérán était un bon juge des hommes, Natchi lui indiqua comment trouver l'Échoppe Quatre-Vingt-Douze au marché.

Peu après, Zainal vit un grand jeune homme se diriger droit sur lui, arborant un sourire hésitant. Ce garçon pouvait-il être un précepteur potentiel ? L'observant attentivement pendant qu'il approchait, Zainal constata qu'il avait une démarche élastique de pilote, en homme peu habitué à une faible gravité, mais avec un équilibre d'athlète.

— Es-tu l'Emassi Zainal ? demanda-t-il, s'adressant directement à lui. Je crois comprendre que tu cherches un précepteur.

— C'est vrai, dit Zainal, examinant le jeune homme.

— Je m'appelle Brone, dit-il en lui tendant la main.

Il était bien planté sur ses pieds, mais à l'écart du flot des passants. Et il ne s'effaça pas quand quelques Cattenis déguenillés passèrent près de lui, comme faisaient certains pour ne pas frôler des inférieurs. Zainal ne voulait pas confier ses fils à un homme plein de préjugés. Ils en avaient déjà trop souffert de la part de leur famille.

— Parle-moi de toi, Brone. Et accepte une tasse de café, dit Zainal faisant signe à Kris de remplir deux tasses.

Brone fouilla dans son aumônière et en tira plusieurs articles : une feuille de papier, qui était son curriculum vitae, et une licence autorisant le porteur (la photo d'identité représentait un Brone légèrement plus jeune) à piloter tous appareils inter-système.

— Je vois que tu as réussi les premiers tests, dit Zainal, lisant la carte.

— J'ai repassé les anciens tests et j'ai beaucoup étudié, répondit Brone, s'efforçant de minimiser ses résultats.

— Accepterais-tu d'être le précepteur de mes fils jusqu'à ce que tu puisses commander ton propre vaisseau ?

Brone sourit, réaction insolite entre deux Cattenis se voyant pour la première fois.

— Étant donné la situation économique actuelle, je doute d'avoir des chances de jamais piloter un vaisseau. Et tu dois aussi réaliser que je ne peux enseigner que ce que je sais, dit Brone.

— Ton service pourra peut-être inclure le pilotage, pour lequel tu

recevrais des crédits supplémentaires.

Un espoir fou éclaira son visage, vite réprimé.

— Je désire que mes fils apprennent les bases et les coutumes que tout jeune Catteni doit connaître.

— Cela, je peux l'enseigner, de même que les mathématiques navigationnelles et le droit portuaire.

— Tu n'aurais pas d'objection à résider un certain temps sur Botany ?

— Il paraît que c'est une planète magnifique, dit-il gravement.

Zainal gloussa. Nés sur une planète lourde et de forte gravité, tous les Cattenis rêvaient de vivre sur un monde de faible gravité. Naturellement, leurs muscles adaptés à une forte gravité leur donnaient un avantage sur les espèces indigènes. Raison qui leur avait permis de vaincre les soldats qui les avaient combattus lors de l'invasion.

— Mes fils ne doivent pas perdre davantage de leur héritage, dit Zainal. Nous partirons bientôt, Brone, pour retourner sur Botany. Mes fils sont là-bas, près des deux Terriennes. Pourrais-tu commencer immédiatement ?

— Ce sont de solides garçons, dit Brone, évasif.

— Peran est l'aîné, Bazil le cadet.

— Ils veulent être pilotes comme leur père ? Il paraît que tu étais pilote de reconnaissance.

— C'est ce qu'ils disent, mais ils sont trop jeunes pour savoir déjà ce qu'ils veulent.

— Je ne le savais pas, à leur âge, reconnut candidement Brone.

— Moi, je n'ai pas eu le choix, répliqua Zainal.

— J'ai entendu dire que tu n'avais pas pu répondre à l'appel des Eosis.

Façon polie d'exprimer la chose, pensa Zainal. Et indiquant que Brone s'était discrètement renseigné sur son futur employeur.

— À l'époque j'avais été débarqué sur Botany, répondit Zainal, tout aussi franc, le regardant droit dans les yeux, mais sans toutefois lui révéler toute la vérité, qui ne le regardait pas.

— Ce qui semble avoir eu d'heureuses conséquences, répliqua Brone, diplomate.

Zainal conclut que l'apparence, l'attitude et les réponses du candidat lui plaisaient. Il vit Natchi entrer par le fond de l'échoppe et hocher la tête avec approbation. Il aperçut Kris qui observait leur conversation et, décidant d'un dernier test, il lui fit signe d'approcher.

— Voici ma compagne, Kris Bjornsen, Emassi Brone, dit-il, et le jeune homme s'inclina respectueusement.

— Dame Emassi Kris, enchanté de te connaître.

— Oh ? dit Kris, amusée qu'il connaisse son rang.

Brone s'inclina une nouvelle fois.

— Je connais l'une des familles que vous avez accueillies sur Botany. Les femmes ne tarissaient pas d'éloges à ton sujet et ont été ravies qu'on t'accorde ce titre.

— Vraiment ? répondit Kris, étonnée, car les dames cattenies n'avaient pas semblé apprécier ses efforts pendant leur séjour.

— Viens, Brone, je vais te présenter à mes fils. Puis, si tu n'as pas d'objection, tu pourras prendre tes quartiers sur le BASS-I. Ils t'aideront à y apporter tes affaires.

— Quels livres et manuels avez-vous sur le vaisseau ?

— Peu de chose. Juste ce qu'il y a généralement sur un KDM.

Il prit toute la monnaie cattenie qu'il y avait dans la coupelle, et la mit dans la main de Brone.

— Trouve ce qu'il te faut d'occasion. Dépense ce que tu jugeras bon. C'est toi qui enseigneras. Je te rembourserai si tu n'as pas assez. Ce soir, nous discuterons tranquillement des matières et des heures d'étude.

Brone s'inclina et partit avec les deux garçons.

— Tu sais, Chuck, c'est bizarre. Il n'y a pas eu la rixe habituelle hier soir, dit Kris, suivant des yeux les deux garçons qui s'éloignaient avec leur nouveau précepteur.

Chuck émit un grognement dédaigneux.

— Non, parce que, d'après Natchi, Kapash fait vraiment régner l'ordre sur le marché. Mais je n'aimerais pas qu'il m'arrête.

— Oh ?

— Je n'apprécie pas ses méthodes.

— Qui sont ? Je me demande quels châtiments peuvent bien impressionner des Cattenis.

— Il met les bagarreurs sous clé, et il les vend aux vaisseaux esclavagistes. Les mines manquent de bras, tu comprends.

— Oh ! fit-elle, manquant trébucher tant elle était stupéfaite. C'est très dissuasif, en effet.

Barevi sans bagarres n'était pourtant pas sans l'inquiéter. Mais il y avait des clients qui attendaient leur tasse de café, avec des questions sur ce qu'ils pouvaient troquer contre des grains torréfiés. Elle leur servit le reste de son thermos, et Zainal décida alors qu'il était temps de fermer. Pendant qu'ils emballaient les affaires à rapporter sur le BASS-1, Chuck raconta à Zainal comment Kapash traitait les fauteurs de troubles.

Au dîner, Brone parla juste assez pour impressionner ses nouveaux compagnons et ses jeunes élèves par ses connaissances de la situation sur Barevi et sur Catten. Natchi connaissait la rumeur publique, mais Brone avait une vue d'ensemble. Comme Zainal s'en doutait, Kamiton avait des difficultés avec son nouveau gouvernement. Personne n'avait

pensé que ce serait facile. Il était difficile de succéder aux Eosis, comme disait Kris, car ils régnaient par la terreur sur leurs sujets et exerçaient une autorité totale sur leurs actions.

La perte de plusieurs mondes riches en matières premières avait été un coup dur pour l'économie cattenie. Rien n'était facile sans la menace du mécontentement eosi. La pénurie régnait sur les planètes et les colonies minières. Les mines cattenies ne produisaient pas les quantités attendues, depuis que les Eosis, qui avaient des façons subtiles de forcer la production, avaient été éliminés. Pas de nouveaux produits sur les marchés, cela signifiait moins d'acheteurs. La gestion de Kapash avait effectivement réduit les destructions causées par les spatios ivres, mais ceux-ci ne trouvaient pas grand-chose à acheter avec leurs soldes accumulées. C'est pourquoi le café était très populaire auprès de ceux pour qui c'était une nouveauté, et de ceux qui avaient appris à l'apprécier sur la Terre.

Aucune région de Barevi ne se prêtait à la culture du café, mais certains hauts plateaux de Botany lui conviendraient bien. Kris avait prévu que cela demanderait beaucoup de main-d'œuvre, car les grains mûrs devaient être récoltés à la main, mais Zainal pensait qu'il y aurait beaucoup de volontaires pour assurer une consommation régulière. Et si les Cattenis restaient accros, ils auraient un marché tout trouvé pour l'exportation du café botanien. La seule idée de vendre quelque chose aux Cattenis l'amusa. Ils pourraient en exiger n'importe quel prix. Un jour, Kris avait qualifié le café « d'or noir ». Bien sûr, la Terre pouvait aussi exporter sur Barevi, mais il leur faudrait d'abord trouver des cargos, dont Botany était pourvue. Mais chaque chose en son temps : il fallait d'abord trouver les pièces dont ils avaient besoin. Cela prendrait peut-être des décennies avant que la Terre ne recommence à produire.

Le lendemain matin commença très bien, par un groupe, dont quelques vendeurs, attendant impatiemment qu'ils commencent à servir le café. Zainal acquit une caisse de téléphones portables Nokia. Une vraie aubaine.

— La plupart feraient n'importe quoi pour se procurer une provision de grains, dit Zainal, montrant la diversité toujours croissante des caisses qui s'accumulaient, attestant de son travail et de son troc. L'or et la dentisterie marchent bien aussi, mais ça prend du temps.

Il montra l'échoppe d'Eric, d'où leur parvenait le *tap-tap-tap* de l'or qu'il martelait afin de le réduire à l'épaisseur voulue pour les couronnes déjà commandées : payées pour moitié à la signature du contrat, pour moitié à la fin du travail.

— Ah, un nouveau client, dit Zainal, montrant un grand Catteni en uniforme qui approchait, cherchant le dentiste du regard. Il fit signe à Clune de prévenir Eric qu'il avait un nouveau patient. Le marteau se

tut un instant et Eric émergea, puis Clune dut prendre sa relève pour le martelage, car ses coups n'étaient pas aussi bien espacés et le *tap-tap-tap* était moins régulier.

— Que puis-je pour t'être utile ? demanda Eric avec la déférence du civil envers l'uniforme.

— J'ai entendu parler de tes services, et je désire en profiter.

Dès qu'il ouvrit la bouche, Zainal aperçut les trous dans sa denture – les quatre incisives. C'était la demande habituelle concernant trois clients sur quatre, avait remarqué Eric, ajoutant : « Ils n'esquivent donc jamais ? »

— Eh bien, que puis-je faire pour toi ?

— Je suis l'Emassi Ladade.

— Je suis l'Emassi Dr Sachs, répondit Eric avec courtoisie. Si tu veux bien me suivre pour un rapide examen ?

Eric le fit entrer dans son cabinet. C'était beaucoup mieux pour les clients potentiels.

Ferris se révélait extrêmement utile pour trouver des tuyaux valables et avait déjà évité à Zainal de perdre son temps avec des vendeurs qui n'avaient rien de ce qu'il cherchait et ne venaient que pour boire du café gratis. Mais Zainal se rappela une conversation qu'il avait eue avec Kris.

— Il faut le surveiller, Zainal, avait-elle dit, son anxiété prenant le pas sur son bon sens.

— Pourquoi ?

— C'est une pie. Un klepto.

— Un quoi ?

— Une pie est un oiseau terrien qui vole tout ce qui brille et l'emporte dans son nid pour jouer avec.

— Et l'autre mot ? Klepto ?

— C'est un humain qui n'arrête pas de prendre des choses qui ne lui appartiennent pas pour des raisons diverses : parfois simplement par envie de posséder quelque chose de joli ; parfois, c'est juste psychologique, l'envie irrésistible de s'emparer de l'objet au détriment du propriétaire légitime. Ou encore la dénégation du droit de propriété. C'est considéré comme un délit mineur, mais aussi comme une obsession authentique. Le kleptomane vole souvent pour le plaisir, pas par besoin de l'objet volé. Ferris est de ce type. Il vole pour s'amuser et pour le plaisir de donner.

— Et il ne comprend pas que c'est mal de voler ?

— Si, mais ça ne l'arrête pas. Il est devenu très habile, et après l'invasion, il a sans doute été encouragé par sa situation à acquérir des choses sans les payer à leurs propriétaires légitimes.

— Les Cattenis ? demanda Zainal, remarquablement charitable.

— Pas seulement. C'est une sorte de pie humaine ; il vole parce qu'il

aime l'aspect d'une chose ou pour se montrer plus malin que le propriétaire.

— Et tu crains qu'il n'utilise ses compétences ici ?

— Je ne crois pas que le gérant Kapash fermerait les yeux si Ferris était pris en flagrant délit.

— Il se fait prendre souvent ?

— Seulement par ceux qui savent qu'il a acquis quelque chose sans payer. Ferris a un grave défaut de caractère. Il ne comprend pas les mots vendre et acheter quand il s'agit d'une chose qui lui plaît ou dont il sait que nous avons besoin.

— Cela pourrait nous causer plus de mal que de bien. Merci de m'avoir prévenu.

Mais même en se remémorant cette ancienne conversation, Zainal ne put s'empêcher de penser que le garçon était extrêmement utile. Ferris lui avait fourni les noms et les numéros des échoppes auxquelles Zainal pourrait consacrer son temps et ses efforts avec profit. Toutefois, Zainal était en meilleure position pour négocier si les vendeurs venaient le trouver d'eux-mêmes. S'il proclamait trop haut ce qu'il recherchait, les prix allaient monter. Jusqu'à présent, les marchands bareviens n'ayant pas beaucoup de clients, ils étaient intéressés.

Il avait négocié aussi astucieusement qu'il le pouvait avec ceux qui l'avaient approché, troquant du café et autres produits qu'il leur restait contre des caisses de matériel divers.

Le matin où Eric brancha sa roulette pour la première fois, un nouveau bruit retentit parmi ceux du marché. Zainal vit un énorme Catteni allongé dans le fauteuil dentaire, la bouche grande ouverte, les chicots de ses incisives supérieures bien visibles. Il y avait aussi davantage de marchands attendant leur tasse de café, et davantage de monnaie dans la coupelle de Kris.

Trois autres Cattenis corpulents – des gardes, à en juger par leur uniforme et leurs armes – regardaient Eric s'affairer sur son patient, qui ne pipait mot. Peu après, Eric lui dit qu'il pouvait s'asseoir, puis commença à lui exposer ce qu'il proposait de faire avec des photos qu'il s'était procurées en vue de ces démonstrations, tandis que Nonante Dole traduisait comme il pouvait les termes techniques.

— Je peux te faire des couronnes en or, dit Eric. Ça prendra plusieurs jours et nécessitera plusieurs visites pour les essayer et les ajuster. Et le travail n'est pas donné.

— J'ai de l'argent à revendre, dit le Catteni, haussant les épaules, fasciné par les photos des soins qu'il allait s'offrir.

Grâce aux manuels qu'il avait récupérés dans son cabinet de New York, et avec l'aide de Gail, il avait confectionné une série de cartes montrant le développement de ses travaux.

— Il paraît que vous achetez des articles par caisses entières. J'en ai à foison. J'étais capitaine d'un cargo. J'en ai pris des tas dans les entrepôts.

Eric fit claquer ses doigts, et Ferris sortit immédiatement les listes. L'homme les parcourut et secoua la tête. Ditsy fournit alors les divers logos des compagnies fabriquant les pièces recherchées. L'homme en tapota plusieurs du doigt, y compris, remarqua Zainal, les logos de la NASA et de Boeing.

— J'ai quelques caisses avec ces dessins. Tu les veux ?

— Tout dépend de ce qu'elles contiennent, dit Zainal en se rapprochant.

— On m'a dit que vous achetiez n'importe quoi, grogna l'homme.

— Pas *n'importe quoi*, dit Zainal avec un certain dédain. Nous avons des besoins spécifiques, et les soins que tu demandes – de même que l'or qui sera nécessaire – sont très chers.

— J'ai de l'or, dit l'homme avec une arrogance typiquement cattenie.

— Il faut connaître son degré de pureté, dit Zainal, et Eric sourit – autant parce que Zainal avait été presque sûr qu'on leur demanderait de fournir le métal qu'à cause de l'attitude de son paient.

Eric fouilla dans son matériel et en sortit sa pierre de touche.

— Si tu veux bien nous montrer ton or, nous verrons s'il a la qualité nécessaire pour cet usage inhabituel.

— De l'or, c'est de l'or, protesta le Catteni.

— Pas du tout, répliqua Eric, car il connaissait quelques mots de catteni et il avait compris l'idée. Pour faire un travail correct, il faut une certaine qualité.

L'homme quitta le fauteuil dentaire, fit signe à un de ses amis de rester en observateur, puis sortit une pépîte d'or d'un sachet et la tendit à Eric, certain de sa valeur et de son utilité.

— Venez avec moi pour voir ce que j'ai.

— Ditsy, tu veux bien m'accompagner ? dit Zainal, qui n'avait pas l'intention de perdre son temps à vérifier des inventaires.

— À tes ordres, Emassi, dit Ditsy, avec juste la nuance de déférence d'un inférieur envers un officier supérieur.

L'homme, qui déclara s'appeler Luxel, les entraîna dans les profondeurs du marché, passant devant des rangées à n'en plus finir d'entrepôts, la plupart fermés par des chaînes et des serrures compliquées.

— Du genre où on perd ses mains à essayer de les ouvrir, murmura Zainal en aparté à Ditsy, qui mit les mains dans ses poches.

Luxel s'arrêta enfin au carrefour de deux allées.

— Restez là jusqu'à ce que je vous appelle, dit-il, faisant une pause pour s'assurer qu'ils ne le suivaient pas, avant de tourner à droite.

Ils entendirent des cliquetis de serrures et des grincements de gonds, puis Luxel les appela.

Ditsy trotta devant Zainal, mais quand il s'arrêta près de Luxel, il émit un sifflement de stupéfaction.

— Sésame ouvre-toi ! murmura-t-il. La caverne d'Ali Baba !

À l'évidence, il était impressionné, et Zainal le fut aussi quand il le rattrapa. Les logos de Hughes et de Lockheed dominaient dans le fouillis de caisses du petit entrepôt. Ditsy sortit ses listes et plongea dans leurs profondeurs, quand Luxel tira Zainal par le bras, le plantant devant l'entrée et se postant près de lui, tandis que trois grands Cattenis paraissaient dans l'allée. Zainal resta volontiers devant la porte, dissimulant l'intérieur à ces passants qui, heureusement, jetèrent un bref regard dans leur direction avant de disparaître, pressant le pas pour les dépasser. Luxel foudroya Zainal, comme s'il était responsable de leur arrivée inopinée. Zainal lui rendit son regard coléreux en haussant les épaules avec indifférence. Quelle importance qu'on voie ce qu'il avait en stock ? Personne d'autre que des Terriens ne pouvait utiliser ces matériels, et encore moins les acheter.

Le nom des articles et leurs numéros étaient clairement inscrits sur les caisses, et Ditsy n'eut aucun mal à trouver le matériel de sa liste. Panneaux solaires, HG-SP-88373-BOS, antennes paraboliques dépliables, HC-MW-7712-dl5-2-5. En tête de sa liste figuraient des cartes mères # A. 05, mais il ne vit que des A. 01 et A. 02. Enfin, c'était un début.

— Super, Zainal, c'est tous les trucs pour les sats com, dit-il avec jubilation, hors de portée des oreilles de Luxel.

— Calme-toi, petit, calme-toi. Vérifie tout comme si c'était du matériel ordinaire.

— Désolé, boss. J'aurais pas dû me trahir comme ça.

— Non, tu n'aurais pas dû. Règle numéro un du marchandage : faire celui qui n'est pas intéressé.

— Je sais, Zainal, dit-il, au désespoir. Désolé, Zainal, mais la plupart des pièces qu'il nous faut sont ici.

Il agita la liste comme si elle l'importunait. Pourtant ils avaient parlé anglais, et il était peu probable que Luxel les ait compris. Puis il fourra la liste dans sa poche comme si elle n'avait aucun intérêt mais qu'il ne voulait pas la jeter par terre. Il regagna la porte et s'appuya nonchalamment contre le chambranle.

— Il y a certains articles qui peuvent m'intéresser, dit Zainal, ignorant l'air incrédule de Luxel. Mais ce sont des caisses, dit-il, évaluant leur forme du geste, et le dentiste exige un paiement digne de ses compétences et de son travail, qui ne sont pas aussi faciles à évaluer qu'une simple caisse.

— C'est le contenu des caisses qui a de la valeur, répliqua Luxel,

croyant toujours qu'il dominait la situation.

— Tu dis que tu es capitaine d'un vaisseau ?

Luxel acquiesça.

— Combien es-tu payé par jour ?

— Je ne vais pas payer une journée par dent si je fournis l'or ! protesta-t-il.

— Combien de temps as-tu mis avant qu'on t'autorise à parquer un astronef à l'astroport de Barevi ?

— Le minimum avant d'avoir le feu vert, dit-il, pensant impressionner Zainal.

— C'est-à-dire ? insista Zainal.

— Quatre ans, répondit-il, croyant toujours impressionner son interlocuteur.

— C'est au bout de sept ans que le Dr Sachs a été autorisé à faire des couronnes.

— Tant que ça ? dit Luxel, stupéfait. Ça ne peut pas être si difficile !

— Regarde comme il modèlera habilement le métal, dit Zainal, énumérant sur ses doigts les diverses opérations. Puis le soin avec lequel il préparera tes dents, ce qui prendra plusieurs jours. Comment il confectionnera un moule s'adaptant à ton visage.

À son expression, il semblait penser que ce visage n'était pas digne de beaucoup d'efforts.

— Puis comment il ajustera la dent. Ce n'est pas aussi facile que de parquer un vaisseau à l'astroport, et cela demande beaucoup plus d'habileté et d'expérience.

Zainal haussa les épaules avec nonchalance et, faisant signe à Ditsy de le suivre, il sortit dans la ruelle, se désintéressant totalement de Luxel. Ils entendirent derrière eux le cliquetis des chaînes et des serrures, puis les pas précipités de leur vendeur potentiel. Autant pour s'assurer qu'ils s'en allaient, pensa Zainal, que pour les rattraper.

À Leur retour, un groupe, dont beaucoup en uniforme de la police du marché, rassemblé devant leur échoppe, éveilla instantanément l'inquiétude de Zainal. Ferris, qui les attendait anxieusement, se rua vers eux, montrant Kapash qui parlait à Peran et Bazil d'un air menaçant.

— Des questions, des questions, et tes fils qui répondent négativement. Ce qui est normal. Toi, capitaine, tu dois informer les marchands que tu es le propriétaire de cet or, et d'où il te vient.

Ferris paraissait très inquiet et, se dit Zainal, avec juste raison.

Les agents de sécurité étaient à l'affût des voleurs qui pouvaient rôder sur le marché, et ils recherchaient aussi des quantités suspectes de tous métaux qui auraient pu être entrés en fraude, sans payer la taxe que la loi imposait à ces produits. Zainal avait pris la précaution de faire l'inventaire de tout ce qu'ils avaient apporté, précisant que ça

venait de Botany. Il ne serait pas sujet à la taxe s'il utilisait l'or en échange d'autres articles. Il connaissait le règlement, et Kapash le savait, d'autant plus que ce dernier avait connu Zainal quand il était lui-même gérant du marché. Il y avait de subtiles différences entre les différentes sortes d'or issues de mondes différents, et le marché avait des spécialistes pour les distinguer. L'or de Luxel ne serait pas compris dans l'inventaire de Zainal, qui espérait seulement que celui-ci avait déclaré le sien.

Rejoignant rapidement les siens pour défendre leur innocence, Zainal remarqua un petit groupe de jeunes autour du « cabinet » d'Eric.

— Ton père, avec tout le respect que je lui dois, disait Kapash à un Peran fermement sur la défensive, sait que l'or est taxé.

— Pas utilisé en échange de biens et de services, dit Zainal, arrivant au pas de charge et dispersant son escouade.

Il attira Peran à lui, les deux mains sur ses épaules raidies, les serrant pour exprimer son approbation.

— Peu importe ! rétorqua Kapash avec colère, conscient d'avoir peut-être outrepassé ses droits en malmenant le fils.

« Il y a aussi la vente d'un breuvage inconnu, qui n'a pas été spécifiée dans le contrat de location de cet emplacement.

— Nous ne vendons pas ce breuvage, mais nous l'offrons gratuitement à nos vendeurs, dit Zainal d'un ton brusque.

Il ne voulait pas s'aliéner Kapash, mais ce dernier cherchait manifestement le moyen de lui nuire.

— Et il y a aussi ces appareils bizarres, dit-il, montrant par-dessus son épaule l'équipement d'Eric. Qui peuvent être potentiellement dangereux.

Zainal entendit le grognement dédaigneux d'Eric.

— À l'évidence, tu n'as jamais eu l'occasion de visiter la Terre, rétorqua Zainal, ou tu saurais que ce sont des appareils dentaires, destinés à réparer les dents.

— Toi, là-bas, dit Kathy à un homme debout au premier rang de la foule maintenant assemblée.

Il souriait béatement à l'idée d'une bagarre, découvrant des couronnes en or.

— Tu as des dents en or, alors tu peux rassurer Kapash et lui dire que ces appareils ne sont pas dangereux.

— Moi ? Comment veux-tu que je le sache ?

— À ton sourire. Tu as bénéficié de soins qu'Eric propose maintenant aux Cattenis.

Kapash fit signe à l'homme d'avancer, ce qu'il fit à contrecœur, cachant ses dents sous sa lèvre supérieure. Eric vint se planter devant lui et le prit par le menton.

— Ouvre la bouche ! Plus grand ! Ah, beau travail, dit-il en catteni, scrutant l'intérieur de sa bouche.

— Mauvaise haleine. Ça vient de votre régime alimentaire. Bon, quoi que tu aies payé pour ce travail, tu as fait une bonne affaire, ajouta-t-il, lui donnant une tape amicale sur l'épaule. Mais, fit-il, brandissant l'index à l'adresse de Luxel, je fais encore mieux. Est-ce qu'il a ce qu'il nous faut, Zainal ? Parce que son or est de la qualité requise. En général, je le coupe avec du platine, mais sa pépite me permettra de couronner ses crocs. Quelles dents ! termina-t-il avec admiration.

Eric mesura Kapash du regard, puis reprit place dans son fauteuil dentaire et, se croisant paisiblement les bras, se mit à observer la scène avec un détachement amusé.

— Tu n'as pas dit que vous vendiez des services, Zainal, dit Kapash d'un ton accusateur.

— Tu n'as pas demandé. Nous vendons des services en échange de matériel, ce qui est tout à fait légal et n'exige pas de licence spéciale.

— Mais vous vendez des boissons, dit-il, montrant les tasses sur le comptoir de ses doigts aux ongles noirs.

— Comme je te l'ai dit, nous offrons un rafraîchissement à nos vendeurs pendant que nous discutons des conditions et des prix.

— Voudrais-tu en discuter avec nous, commandant Kapash ? dit Kathy Harvey, avec un sourire si aguichant que Zainal se promit de la prévenir que l'homme était un redoutable coureur de jupons.

Elle lui tendit la tasse qu'elle venait de remplir et, tout en faisant quelques façons, il l'accepta assez vite, humant l'odeur avant d'en boire la première gorgée.

— Café délicieux. Il vient de la Terre !

— Oui ; c'est un produit rare de nos jours.

— Et contre quoi l'échanges-tu ? J'ai besoin de ces faits pour mon rapport.

Rapport dont Zainal était certain qu'il ne serait jamais rédigé, et encore moins archivé.

— Nous cherchons des pièces détachées transportées ici après la récente occupation de la Terre.

— Ah, oui, le Suprême Emassi Kamiton m'a dit que tu chercherais peut-être à acheter des bricoles.

— Oui, et si je réussis... (Zainal baissa la voix et se pencha vers Kapash), cela lui permettra d'améliorer son propre réseau de communications.

— Comment ?

— Ah, personne ne le sait, dit Zainal, se redressant avec un sourire rusé.

— Quelles bonnes affaires recherches-tu exactement ? dit-il,

insistant légèrement sur « bonnes affaires », et comme Zainal n'ignorait pas qu'en sa qualité de gérant du marché il savait exactement qui avait quoi, y compris des articles qu'il pouvait avoir cachés lui-même au cas où ils prendraient de la valeur, Zainal élargit son sourire, cherchant à toute vitesse une façon diplomatique de détourner l'intérêt de Kapash, bien connu pour sa cupidité.

— Oh, des choses et d'autres, dit-il avec un geste désinvolte. Qu'est-ce que tu as pour nous tenter ?

— Comment veux-tu que je le sache si tu ne me dis pas ce que tu cherches ?

Zainal réfléchit rapidement, et vit Ferris qui caressait son cher portable.

— Des choses comme ça, dit-il, dégrafant l'unité de la ceinture de Ferris et la lui présentant. Inestimable pour les communications. Regarde, je suis en contact constant avec mon astronef.

Il enfonça le bouton d'alarme, et immédiatement une voix répondit :

— Baker Alpha Sugar Sugar-Un.

— Zainal. C'était un test. Légal. Terminé, répondit-il, coupant la communication avant de proposer l'appareil à l'examen de Kapash.

Ils avaient imaginé des mots de code pour différentes situations. « Légal » signifiait « tout va bien ». Alors que « S. O. S » voulait dire « urgence ». « Les Marines arrivent » indiquait qu'une aide immédiate serait appréciée.

Kapash prit le portable entre le pouce et l'index et le retourna.

— Il a une portée de plusieurs miles, de sorte que l'unité la plus rapide reste toujours en contact.

Kapash lui rendit l'appareil d'un air dédaigneux.

— Je peux faire la même chose avec n'importe quelle unité de Barevi.

— Certainement. Il est normal que tu sois équipé ainsi. Mais Botany n'est pas aussi bien approvisionnée. Et nous n'en avons pas trouvé dans les rares entrepôts intacts de la Terre. La plupart des marques que nous utilisons sur Botany sont sans doute ici, dit-il, faisant une pause pour promener son regard autour du marché. Toutefois, le café aussi est rare sur la Terre.

Ce qui était assez vrai, vu qu'il n'y avait pas de moyens de transport pour l'amener sur les marchés étrangers.

— Il n'y en a plus ? dit Kapash, stupéfait, buvant avidement son café.

— Non. L'agriculture terrienne est dévastée. Il faut du temps pour cultiver le café, et des spécialistes pour le récolter et le torréfier. Il n'y en aura plus jusqu'à ce que l'industrie se remette de l'Occupation.

Zainal ne pensait pas que les Cattenis aient volé tous les outils nécessaires à la production du café, mais il était raisonnablement

certain de trouver quelques pièces détachées sur Barevi, en plus de celles indispensables à la réparation des véhicules des plantations.

— Plus rien ? dit Kapash, l'air sincèrement bouleversé.

— Nous possédons les derniers grains torréfiés.

Ce qui était certainement vrai de ceux qu'ils avaient acquis au Kenya et à Sainte-Lucie.

Kapash garda son air consterné, mais à la lueur qui passa dans son oeil, Zainal comprit que non seulement il appréciait ce breuvage, mais aussi qu'il aimerait pouvoir en jouir sans se priver.

— Comment proposes-tu d'échanger ces appareils ?

— Poids pour poids me semblerait assez juste, dit Zainal, montrant le sien.

Kapash se tourna vers le comptoir, vit la balance et, d'un geste péremptoire, ordonna à Zainal d'y déposer son portable. Ce qu'il fit. Puis Zainal fit signe à Kathy de verser les grains dans l'autre plateau. Elle pesa scrupuleusement jusqu'au dernier grain. Puis elle ouvrit les mains, indiquant que la décision appartenait maintenant à Kapash.

Il regarda les grains, en prit une poignée et les renifla.

— Ils donnent un café fort et bien cuit, dit aimablement Kathy.

Elle avait dit « cuit » pour « torréfié » car le Catteni n'avait pas de mot pour décrire le processus.

— Et combien de tasses peut-on faire avec ça ?

— Correctement moulu, ça devrait donner quatre grands pots de café noir, fort et bien cuit. Tu as sans doute un moulin chez toi ?

Elle lui montra celui qu'ils avaient apporté du BASS-1.

— Ah, c'est à ça qu'ils servent ? remarqua Kapash, haussant les sourcils.

Zainal ne comprit pas trop ce que Kapash voulait dire, mais ils avaient bien fait d'emporter des moulins à café et ce qui leur restait des filtres. Ils en avaient même un carton à bord du BASS-1.

— Un bon café exige un équipement parfait, comme tu le sais j'en suis sûr, directeur Kapash, dit Zainal d'un ton suave.

Peran commençait à se trémousser, impatient de s'en aller maintenant que les grands étaient absorbés dans leurs affaires, mais Zainal resserra ses mains sur ses épaules, pour lui rappeler le respect dû aux Cattenis adultes.

Le café de Kapash avait suffisamment refroidi, et il en but une pins grosse gorgée qu'il fit tourner dans sa bouche, savourant le goût.

— C'est différent de celui que j'ai goûté avant.

— Ce que tu bois est un arabica plus doux, dit Kathy Harvey, prenant un autre pot qu'elle venait de préparer et une tasse propre. Celui-ci est du robusta, qui a un goût beaucoup plus fort.

Les yeux de Kapash se dilatèrent de gourmandise quand il en huma la vapeur, puis, soufflant sur le liquide, il en but une gorgée.

— Mmmm. Bien plus fort et beaucoup plus à mon goût.

— Il y a de nombreuses variétés de grains et de mélanges, directeur Kapash, pour les consommateurs assez avertis et sophistiqués pour en apprécier la saveur, dit Zainal. Qu'est-ce que tu as encore à proposer, Capitaine ?

Kapash semblait avoir des papilles développées, car il fut capable de faire la distinction entre les différents mélanges plus doux que Kris avait faits à partir du robusta. Il appela un de ses acolytes et l'envoya chercher les portables. Naturellement, les portables ne leur serviraient à rien sur Botany tant qu'ils ne pourraient pas avoir de satellites, mais la possibilité parut encourageante à Zainal. Il pouvait faire confiance au gérant du marché pour avoir mis de côté le meilleur matériel. Dans l'intervalle, Eric s'était remis au travail sur Luxel, versant une substance pâteuse dans un plateau et lui faisant ouvrir la bouche si grande qu'il était en danger de se décrocher la mâchoire. Puis Luxel dut s'asseoir, tandis qu'Eric surveillait sa montre tout en tripotant une boulette de la substance verte qu'il lui avait mise dans la bouche.

Quelle façon bizarre de récupérer le butin d'une invasion !

Zainal se demanda quel marché Eric avait conclu avec Luxel. Quatre dents à remplacer ? Comment convaincre Luxel de leur donner huit caisses de matériel au heu de quatre ? Combien Eric lui en avait-il soutirées ? Et il y avait encore le matériel plus volumineux : les structures encadrant les unités individuelles, et les protections thermiques. Ils ne les trouveraient pas dans des caisses, mais c'était aussi important pour les satellites que les unités qui les alimentaient en courant, les contrôlaient et les dirigeaient en orbite. Il y avait des moments où il se sentait accablé par l'immensité de la tâche qu'il avait imposée à tous. Parfois, il pensait à part lui que son succès dans l'élimination des malfaisants Eosis l'incitait à croire qu'il était invincible. Il pouvait échouer dans une autre mission, mais pas dans celle-là ! Trop de choses dépendaient de son succès sur Barevi. Cela établirait un précédent.

— Tiens.

Zainal poussa six sachets de café vers Kapash, qui cligna des yeux, et Zainal crut d'abord que le gérant du marché prenait cela pour un pot-de-vin.

— Nous attendrons ton messenger avec impatience.

Donner le café à Kapash avant d'entrer en possession des portables, objets de la transaction, constituait une flatterie subtile. Ils pouvaient espérer conclure d'autres affaires avec Kapash : à l'évidence, il était accro au café. Il y avait d'autres sacs de café dans la vaste soute du BASS-1, et ils savaient où renouveler leur provision. Puis il vit que le capitaine Harvey s'efforçait d'attirer son attention, et il s'approcha d'elle avec nonchalance.

— Nous n'avons presque plus de grains, Zainal, dit-elle, les yeux pétillants devant cette preuve de leur succès. Pendant ton absence, nous avons eu un dingue de café qui nous a livré cinq caisses de contrôleurs orbitaux Motorola. Je n'ai presque plus rien.

— Tu as de la monnaie pour la location du monte-charge ?

Harvey fouilla dans sa poche, et en versa le contenu dans la main de Zainal : de la petite monnaie, mais qui suffirait à payer le modeste loyer de Natchi.

Il fit signe au vétérán, assis sur sa caisse, puis chercha Peran du regard.

Le garçon se matérialisa près de lui.

— Retourne au vaisseau et dis à Floss de nous apporter dix sacs de variétés différentes. Voilà les pièces pour le monte-charge de Natchi.

Le vétérán fut presque aussi rapide que Peran à rejoindre Zainal.

— On peut louer ton monte-charge, Natchi ? Mon fils Peran en a besoin pour faire une course.

— Solide garçon, Emassi. Il sera sans doute capitaine d'un astronef quand il aura terminé ses études.

Peran, très fier de cette prédiction, se redressa de toute sa taille pour paraître plus grand et digne d'un tel avenir.

— Si son précepteur est content de ses progrès, dit Zainal, et le visage de Peran se décomposa. Pour le moment, il doit faire une course pour son père.

Zainal glissa les pièces à Peran, mais quand il les offrit à Natchi, le vieux manchot les refusa joyeusement.

— Je te suis redevable de beaucoup de tasses de café, Emassi. Et marcher me fera du bien. Je vais accompagner ton fils.

— Merci de ta courtoisie, Natchi.

Natchi exécuta une manœuvre tenant plus du salut militaire que de la révérence. Puis, avec une rapidité rappelant des jours meilleurs, il tourna les talons et suivit Peran pour aller chercher son monte-charge.

CHAPITRE 8

Le temps qu'ils arrivent à leur échoppe, une foule considérable les attendait déjà, alors ils mirent vite une cafetière en marche et en attendant, servirent le fond du thermos aux plus impatients. Il y avait parmi eux des vendeurs ; Zainal et Chuck se remirent à comparer leurs listes avec ce qu'on leur proposait. Des quantités de café furent consommées. Zainal commençait à penser qu'il rendait tous les Bareviens accros à ce breuvage. Après tout, il n'y avait pas de mal à leur procurer un plaisir innocent.

Vers le milieu de la matinée, comme Zainal concluait une bonne affaire avec un homme qui avait des batteries de camion à troquer, Bazil arriva, l'air angoissé. Hésitant à interrompre son père en un moment manifestement crucial, Bazil s'approcha de Kris et la tira par la manche.

— Mon père doit intervenir. C'est Ferris. Il a été arrêté pour vol et emmené dans le bureau de Kapash.

Un instant, une peur atroce la vida de toute ses forces.

— Où est-il ? Qu'est-ce qu'il a volé ?

— Il allait dans tous les bars pour parler aux serveurs. Comme il l'avait dit à Zainal, pour trouver des clients à Eric. Puis un grand costaud est arrivé ce matin, jurant que Ferris l'avait volé. Il n'a pas dit quoi, mais Ferris s'est enfui et un garde du marché l'a rattrapé. Ils l'emmènent au bureau de Kapash. Oh, Kris, s'il va dans ce triangle, il sera tué.

Il sanglotait presque de terreur.

Kris répugnait vraiment à interrompre Zainal. Peut-être qu'elle pouvait se débrouiller toute seule. Elle fit signe à Chuck. Clune, qui avait entendu Bazil, s'approcha.

— Je viens aussi, dit-il, gonflant ses biceps.

Chuck vit aussi que Zainal était complètement absorbé dans ses marchandages, et il prit le bras de Kris.

— Qu'est-ce qu'il peut bien avoir volé ? Eh oui, je connais ses antécédents, Kris, mais nous allons le sortir de là. Je sais que Kapash n'attendait que l'occasion.

Chuck prit quelque chose dans le petit coffre-fort à serrure numérique avant de le refermer et de le passer à Sally Stoffers, en lui disant de le garder. Elle savait qu'il contenait les paillettes d'or et les

petites pépites.

— On verra si on peut traiter avec ça.

Kris remarqua que Bazil avait l'air hésitant.

— Je suis Dame Emassi, Bazil, et je peux traiter avec un simple gérant de marché. Sally, dis à Zainal que je suis allée au bureau du commandant, mais seulement quand il aura conclu son affaire. C'est par là, n'est-ce pas, Bazil ? dit Kris, enfilant l'allée à grandes enjambées.

L'air toujours effrayé et sceptique, Bazil courut néanmoins pour la rattraper, inquiet au sujet de Ferris. Tout en sachant que Bazil se sentait frustré du soutien de son père, Kris savait aussi que Zainal serait contrarié que son fils l'ait interrompu.

Une foule de badauds entourait le bureau du gérant, mais Kris, Chuck et Clune forcèrent un passage pour se frayer un chemin parmi eux, alarmés d'entendre Ferris sangloter.

— Je n'ai rien volé. C'était par terre. L'homme a dit que je pouvais le prendre.

— Qui es-tu ? demanda l'homme, et elle vit le trou de ses incisives manquantes.

— Je suis Dame Emassi, titre qui m'a été conféré par le Suprême Emassi Kamiton, annonça-t-elle, redressant les épaules et s'efforçant de contrôler ses halètements, car ils avaient couru tout le long du chemin. Ferris fait partie de notre groupe. Que prétends-tu qu'il t'a volé ?

Elle savait qu'elle imitait Dame Edith Evans dans ses attitudes les plus royales et hautaines, mais peut-être que ça marcherait.

L'homme montra le trou entre ses dents.

— Ba dent.

Kris parvint à ne pas sourire de son zéaiement.

— Comment un frêle adolescent comme Ferris aurait-il pu te voler ta dent ? demanda-t-elle, conservant sa posture royale.

— Elle était par terre, dit Ferris, comme si cela rendait son action légitime.

— C'est là que tu l'as trouvée ?

— Oui, par terre, chez Sicrim. Ce matin.

— Bais la dent est à toi, insista la victime, de plus en plus agitée.

— J'allais l'apporter au Dr Sachs, dit Ferris, l'air penaud et ulcéré.

— Bais elle est à toi !

— Si tu l'as laissée par terre depuis hier soir, on pouvait présumer que tu l'abandonnais, remarqua Kris. Ce garçon ne t'a donc pas volé à proprement parler. En fait, il apportait cette dent à la seule personne de cette planète capable de te la remettre dans la bouche.

— C'est vrai ? s'exclama l'homme.

Ferris fouilla alors dans sa poche et en tira une dent soigneusement

enveloppée dans un de ces petits sachets en plastique qu'Eric avait apportés avec lui.

— C'est à moi ! dit l'homme, se ruant vers lui pour la reprendre.

— Elle te fait une belle jambe dans le sac, dit Ferris avec dédain, retrouvant partiellement son insolence coutumière.

Il se croisa les bras et ajouta :

— Je l'ai nettoyée, parce que Eric dit que c'est indispensable, et je l'ai mise dans le sachet pur qu'elle ne s'abîme pas. Je ne savais pas à qui elle appartenait.

Cérémonieusement, avec un air d'innocence feint, Ferris lui tendit le sachet.

— C'est à toi.

L'homme glissa le sachet dans sa poche, gardant la main dessus comme s'il craignait que Ferris ne la reprenne.

Kris se tourna vers Kapash, qui avait écouté et observé la scène d'un air bizarre.

— Comment Ferris aurait-il pu savoir qui était le propriétaire, directeur Kapash ? demanda-t-elle gravement. Maintenant qu'il le sait, il l'a rendue. Il n'y a pas eu vol, mais seulement la restitution de bonne foi d'un objet égaré.

— Mais il a pris ce qui ne lui appartenait pas, dit Kapash d'un air menaçant. C'est un voleur. Et il n'a pas cherché à savoir à qui appartenait la dent.

— Mais Sicrim a dit que je pouvais prendre toutes les dents que je trouverais, dit Ferris d'un ton plaintif. Je ne faisais rien de mal. Demande à Sicrim.

— Sicrim est-il présent ? s'enquit Kapash après réflexion.

Il essaie de se montrer raisonnable en cette situation ridicule, se dit Kris. Mais Sicrim ne figurait pas parmi les badauds attroupés devant le bureau.

— C'est un voleur ! dit le propriétaire de la dent, impitoyable, fixant sur Ferris un doigt crasseux.

— C'est un enfant, dit Kris, gratifiant le plaignant d'un regard réprobateur. Et plus vite tu iras chez le dentiste te faire remettre cette dent, mieux ça vaudra. Plus tu attends pour te faire soigner, moins tu auras de chances qu'il puisse te la fixer.

— Aaah ! dit Kapash, pointant sur elle un index accusateur. C'est comme ça que vous trouvez des clients pour votre fameux spécialiste !

— Quoi ? Ce n'est pas moi qui leur casse les dents, Kapash. Il s'en est chargé lui-même, dit-elle, montrant le plaignant du pouce.

Des murmures amusés parcoururent l'assistance. Kris regretta de ne pas avoir apporté quelques sachets de café. Mais en donner à Kapash en la circonstance aurait trop fait pot-de-vin. Pourtant, à voir les visages, elle comprit qu'elle avait mis les rieurs de son côté.

— Laisse tomber, Kapash, dit quelqu'un dans la foule.

Cette remarque fut suivie du ululement lointain d'une sirène.

— De plus, voilà l'alarme d'émeute. Tu devrais aller voir en vitesse, Kapash.

Kapash leva la main pour réclamer le silence. À présent, ils entendaient nettement des cris agressifs et des coups de feu au milieu des braiments de la sirène.

À l'évidence, Kapash devait intervenir. Foudroyant Kris, il se leva et sortit dignement, faisant signe à ses gardes de le suivre, en quête de victimes plus coupables et plus lucratives. La plupart des badauds le suivirent, pour profiter de ce nouveau divertissement.

Kris tendit la main à Ferris et sortit avec lui du bureau.

— J'avais la permission de Sicrim, Kris, je te le jure. Je sais que tu ne me crois pas.

— Mais si, je te crois. Tu as trop de bon sens pour nous attirer des ennuis avec ta klepto. Surtout après cet esclandre, dit-elle, comme ils s'éloignaient de la place aussi vite que possible.

Des coups de sifflet, d'autres sirènes et des cris de douleur leur firent encore accélérer le pas.

Ils rencontrèrent Zainal qui venait à leur rencontre dans la grande allée de la place suivante.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il, pointant le doigt en direction du tintamarre.

Kris lui fit un rapide résumé des événements, tandis que Ferris baissait la tête, honteux de s'être mis dans cette situation et d'avoir causé du tort à ses amis.

— Je crois que Kapash aurait aimé sévir, mais... ajouta Chuck.

— Tu avais une bonne idée, Ferris, mais tu comprends à quel point nous devons être prudents ici, non ? dit Zainal, le secouant par l'épaule pour qu'il le regarde en face.

— Oui, Emassi, je comprends. Je ne te causerai plus d'ennuis.

— Parfait. Nous ne parlerons pas de ça à Eric, commença Zainal quand un étranger fit irruption dans leur groupe.

Ferris se réfugia vivement derrière Zainal, car c'était le propriétaire de la dent.

— Toi ! dit-il, pointant un doigt accusateur sur Ferris. Tu vas m'abener à cet hobbe qui peut be rebettre la dent dans la bouche !

— Bien sûr, dit aimablement Zainal, lui indiquant la direction du geste.

— C'est ce que j'ai appris de ce garçon, dit l'homme, très aimable, comme s'il n'avait pas failli faire condamner Ferris. Mais d'abord, je devais retrouver ba dent.

Il zézayait toujours, mais personne n'osa sourire.

— Le processus prend un certain temps, n'est-ce pas, Ferris ? dit

Zainal, vu qu'il savait peu de chose en ce domaine, alors que Ferris était en contact continuuel avec Eric, assimilant tout ce que disait le sympathique dentiste.

— C'est vrai, dit-il, avec une lueur dans l'œil qui apprit à Kris que le processus n'était pas toujours agréable. Mais je l'ai lavée comme Eric m'a indiqué qu'il fallait faire, et je l'ai mise à l'abri dans un sachet, ajouta-t-il, montrant la poche où l'homme avait enfoui la dent vagabonde.

— Je te suis redevable, jeune homme, dit l'homme, et je regrette le zèle du gérant du marché.

— Enfin, tout est bien qui finit bien, dit Kris.

— Je m'appelle Mischik, dit-il, et la politesse exigea que les autres déclinent aussi leurs noms. Vous êtes les gens de Botany ?

— C'est exact, dit fièrement Zainal.

— Et tu es vraiment une Dabe Ebassi ? dit Mischik, zézayant toujours.

— C'est vrai.

— Rebarquable, dit-il.

Entre-temps, ils avaient rejoint leur allée, et Ferris les précéda en courant pour prévenir Eric qu'il avait un nouveau client. Zainal et Kris se hâtèrent vers leur échoppe, où un afflux de nouveaux clients attendaient leur tasse de café. Plus vraisemblablement, se dit Kris, pour voir si le garçon de Botany avait survécu à sa confrontation avec Kapash.

— Rien de tel qu'un cas d'urgence pour répandre la rumeur, murmura-t-elle à Zainal tandis qu'ils remplissaient les tasses aussi vite qu'ils pouvaient.

Effectivement, la rumeur s'était répandue – mais pas l'émeute que Kapash était parti contrôler – et les services d'Eric suscitérent beaucoup de questions. Il avait remis en place la dent de Mischik en lui demandant de revenir le lendemain pour voir si elle se réimplantait. Eric lui avait dit franchement que, plus vite il pouvait remettre la dent en place, meilleures étaient les chances de réussite, et qu'en cas d'échec, il pourrait toujours lui faire un bridge, mais Mischik était déjà content de parler sans l'ennuyeux zézaïement.

Tous étaient fatigués quand Zainal annonça qu'ils allaient fermer. Chuck lui avait dit ce qu'il savait sur la façon dont Kapash se débarrassait des fauteurs de troubles. Et après l'incident du jour, ils étaient bien décidés à attirer le moins possible l'attention du gérant du marché.

CHAPITRE 9

Parmi les nombreux buts que Zainal s'était fixés figurait en tête de liste l'accès au bureau du commandant de l'astroport et l'accès à ses fichiers pour se renseigner sur la destination des vaisseaux d'esclaves. Il suffisait qu'il entre dans les lieux et trouve une pièce vide et un clavier pour accéder à ces informations. Rachat d'un autre genre. C'était sa responsabilité de réparer le mal fait au peuple de Kris, même si elle trouvait qu'il poussait un peu loin le sens de ses responsabilités. Les Terriens auraient dû être les alliés des Cattenis, non leurs esclaves. Incontestablement, à moins qu'il ne fasse quelque chose, il doutait que tous les Terriens asservis retournent jamais chez eux ; et avec tous ces captifs exilés de leur planète natale, les Humains pourraient-ils jamais être en bons termes avec les Cattenis ?

— Il se félicite que Kris ait pu sauver Ferris. Ses reconnaissances discrètes étaient appréciables, et il épargnait à Zainal de perdre son temps avec des vendeurs n'ayant rien qui l'intéressât. À l'évidence, le désir de bavarder en buvant gratuitement un excellent café motivait beaucoup de leurs visiteurs.

Les affaires furent très bonnes toute la matinée et jusqu'à l'après-midi, quand les marchands les plus prospères se retirèrent après le repas de midi, confiant leurs échoppes et leurs biens à leurs commis. Quelques-uns vinrent s'offrir un café quand leurs maîtres eurent disparu, qu'ils payèrent avec des babioles et de la petite monnaie. Pourtant, se dit Zainal, il faudrait travailler sans repos pour faire un bénéfice substantiel sur le breuvage. Mais il attirait l'attention des clients.

Il dut revenir sur cette opinion quand Floss, étroitement surveillée par Clune, prit la relève de Kathy Harvey au comptoir. Kris lui avait exposé avec désinvolture ce qu'elles avaient inventé : le premier bar à café de Barevi. La rumeur parlait aussi de plaintes au gérant du marché, parce que les gens s'attroupant devant le bar à café gênaient l'accès aux autres échoppes. Mais vers la fin de l'après-midi, elles avaient assez d'argent pour louer une autre échoppe, équipée – avec supplément – de tables, de chaises et d'un coin cuisine. Floss, bien installée derrière le « bar », servait prestement le flot des clients et ignorait les rires et les remarques des badauds agglutinés devant le cabinet d'Eric.

En début de soirée, Zainal chercha des signes de troubles parmi les gardes et les soldats qui avaient passé toute la journée à boire. Voyant que l'heure approchait, et que les autres marchands commençaient à fermer, il décida d'arrêter pour la journée. Zainal avait veillé à ce que tous les matériels qu'ils avaient rachetés soient emportés vers le BASS-1 dès que l'affaire était conclue. Il fut donc relativement simple de fermer et de retourner au KDM.

Ils étaient tous affamés et se réjouissaient de leur succès, pleins d'idées pour améliorer encore les affaires le lendemain.

Même Eric était en grande forme, car il avait plusieurs nouveaux clients pour des couronnes, en plus de Luxel. Ditsy lui dit d'engager l'homme au sourire en or, qui s'était trouvé là quand ils en avaient besoin.

— Si le bruit se répand, Zainal, dit Eric, attendant que Kris lui serve une deuxième portion, j'aurai besoin d'un assistant. Mes clients ne me paraissent pas du genre patient.

— Gino et moi, on n'a pas grand-chose à faire, dit Nonante Doyle. Si c'est de la force musculaire qu'il te faut...

El fit le geste de marteler.

— Pas exactement, mais ça prend du temps de marteler en feuilles même l'or le plus mou.

Puis Eric s'éclaira.

— Ce Natchi, quel bavard ! Je comprends à peu près trois mots sur dix de ce qu'il dit. Je pourrais lui faire un dentier qui lui servirait mieux que ce qui lui reste dans la bouche.

— La plupart du temps, quand les gens se font casser les dents dans les bars, c'est après les heures de marché, dit Ferris. Pour les traitements d'urgence, tu veux que je leur donne le numéro de notre parking ?

L'idée ne plaisait guère à Zainal, désirant qu'ils restent entre eux sur le BASS-1, aussi il lui opposa une autre idée.

— Tu peux vous présenter, toi et tes qualifications, aux médecins locaux. Et s'ils pensent que tes services sont nécessaires, ils pourront prendre rendez-vous pour le patient. De préférence au marché. Nous tâcherons de te trouver un meilleur emplacement dès que possible, Eric.

— Ce qui m'éviterait d'être regardé comme une bête curieuse, c'est sûr, dit Eric, acceptant la proposition de Zainal.

— Est-ce que Floss doit retourner à l'échoppe ? demanda Clune d'un ton plaintif.

Les deux adolescents se tenaient la main sous la table.

— Ça ne me dérange pas, chéri, dit-elle, posant une main caressante sur la grande main de Clune. Au moins, ils ne peuvent pas me pincer car je suis derrière le comptoir.

— N'agis pas impulsivement, Clune, dit Zainal, se sentant obligé de le mettre en garde.

— Je ne suis pas fou, grogna dédaigneusement Clune. Tous les Cattenis que j'ai vus aujourd'hui étaient bien plus lourds que moi, et ils avaient aussi plus d'allonge. Je ne suis pas idiot. M'en prendre à un de ces mecs, et je serais sur le carreau vite fait. Or, il faut que je reste à mon poste.

— Tu pourrais les ratatiner d'une seule main, dit Ditsy, admiratif. Tu as de la technique. Et le chef Materu t'a appris des coups fumants.

— Je ne veux pas de bagarres avec les Cattenis, dit Zainal, regardant Clune avec insistance, lequel acquiesça d'assez bon cœur, et Ditsy se renfonça dans son siège comme pour se rendre invisible.

— Je sais que la journée a été dure, dit Kris, mais nous devons mettre du café en sachets pour demain. C'est très utile d'en avoir sous la main !

De la tête, elle montra Kathy Harvey, qui avait fait la suggestion.

Ils protestèrent un peu, mais même Ferris et les fils de Zainal participèrent à la corvée, remplissant des sacs en papier trouvés sur la Terre dans un Starbucks³ déserté.

— On n'en a presque plus, de ces sacs, remarqua Ferris. Ils devraient nous verser des royalties pour la pub.

— Est-ce qu'on pourra en trouver ici, Zainal ?

— C'est possible. Les garçons, voyez ce que vous pouvez dénicher demain matin après l'ouverture. Et regardez si vous voyez quelque chose qui conviendrait à Eric. En général, les échoppes fermées sont en bout d'allée.

— Tu veux dire qu'on peut flâner à notre aise ?

— Ne vous faites pas remarquer, c'est tout, dit Zainal.

— On pourrait y aller aussi, père, dit Peran avec enthousiasme.

— Après vos leçons avec Brone, vous pourrez peut-être faire une promenade.

Il interrogea Brone du regard, qui accepta d'un hochement de tête. Il préférerait que ses fils ne sortent pas seuls car, en tant que jeunes Cattenis, ils seraient minutieusement surveillés par tous les adultes. Toutefois, accompagnés de Brone, il était sûr que leur turbulence naturelle ne leur attirerait pas d'ennuis.

— On pensera en Massaïs, et on se demandera si le chef Materu permettrait à sa tribu de faire ce qu'on projette.

— Le chef Materu était très strict mais juste, dit gentiment Basil. Mais ce qu'il avait l'air féroce quand il fronçait les sourcils ! Et ça voulait toujours dire des corvées supplémentaires.

Il fit une grimace à ce souvenir.

— Je peux poser une question, père ? ajouta-t-il, levant un index hésitant. Dans la plupart des tribus africaines, si un objet est volé, il

sera volé de nouveau. Je veux dire, nous savons tous que le marché est plein de trucs volés sur la Terre. On ne pourrait pas les revoler sans s'embarrasser de tout ce troc ?

Zainal s'éclaircit la gorge. Dans certaines sociétés très primitives qu'il avait vues dans ses expéditions de reconnaissance, la récupération des biens volés faisait partie de l'éducation. Il fallait entrer, récupérer l'objet, et sortir sans être vu. Les Turs en avaient fait un art, et beaucoup étaient morts en continuant à le pratiquer ailleurs.

— Nous respectons les lois de la planète où nous nous trouvons, Basil. Et bien que ce soit tentant, le vol est brutalement réprimé sur Barevi, et Kapash serait ravi de faire sentir toutes les rigueurs de la loi à n'importe lequel d'entre nous.

— Oh ! s'écrièrent en chœur Ferris et Ditsy, en écho à la réaction stupéfaite de Basil.

— Mais si on ne sait pas que c'est nous ? insista-t-il.

— Qui d'autre iraient-ils soupçonner, Basil ? demanda Chuck, fronçant sévèrement les sourcils.

— Vous pouvez quand même vous balader, mais uniquement à l'intérieur du marché. Et toutes les heures, vous nous appellerez, moi ou Kris, ajouta Zainal, montrant leurs portables.

— On m'a proposé une pièce d'or pour le mien, dit Basil.

— N'accepte pas à moins de quarante, dit vivement Ferris, avant de voir Zainal froncer les sourcils.

— Réponds qu'il n'est pas à vendre, fit-il avec fermeté.

— Je sais où on peut en trouver d'autres, dit Ditsy, sortant un bout de papier de sa poche.

Zainal se pencha avidement.

— Unité portable à l'iridium, Échoppe Soixante-Douze-K. Enfin, je crois que c'est un « K », dit-il, passant le papier à Zainal, un doigt crasseux sur le logo.

— Exact. Très bien, Ditsy. Je me demande si Kapash me dira qui est le locataire de l'échoppe.

— S'il ne te le dit pas, Natchi le fera, remarqua Ferris. Il sait tout ce qu'on peut savoir sur le marché.

Sur ce, Kris fronça le nez.

— Je ne sais pas pour les sanitaires des hommes, mais les nôtres sont épouvantables. Vraiment, à quoi sert l'argent du loyer si ce n'est pas à nettoyer les toilettes ?

— À réparer les dégâts faits par les ivrognes, répliqua Ferris avec dédain.

Zainal fit un signe de tête à Kris. Cette négligence pouvait constituer un bon argument lors de sa prochaine discussion avec le gérant du marché. Mais Kapash ne s'intéressait sans doute guère aux améliorations destinées aux femmes. Kapash, Zainal en était certain,

professait les vues cattenies traditionnelles sur les femmes : elles devaient se contenter de ce qu'on leur donnait.

— Je suis volontaire pour les nettoyer demain, proposa Floss. Je ne peux plus supporter la puanteur, et qui sait ce que j'y trouverai !

Zainal ne comprit pas pourquoi Kris avait l'air si contente de cette proposition mais, à l'évidence, elle approuvait la bonne volonté de l'adolescente.

— Finissons de remplir nos sachets...

— « Tote dat barge, lift dat bale » chanta Clune d'une vibrante voix de basse qui stupéfia tout le monde.

— « Git a little drunk and you lands in », continua Ferris d'une voix cassée de ténor, faisant signe à Clune de terminer la chanson.

— « Jay... ill... », reprit-il, descendant encore dans les graves.

Applaudissements, qu'il fit taire de la main.

— « Old Man River, he just keep rolling along. »

Il termina son récital improvisé par une profonde révérence, qui lui valut une nouvelle salve d'applaudissements, avant de faire signe à ses amis de reprendre la mise en sachets.

Zainal ne s'y connaissait guère en musique, mais il constata que le travail avançait plus vite au rythme des chansons que les autres lui réclamèrent. Quand Kris décréta l'arrêt de l'opération, ils avaient vingt-cinq livres de robusta en sachets, et autant d'arabica, plus doux, ce qui suffirait pour le lendemain, même si les affaires étaient exceptionnellement bonnes. Sally finit de compter la recette du jour, et Eric leur communiqua le nombre de ses rendez-vous dentaires. Il avait exigé d'être payé moitié au début des soins – ce qui leur donnait des liquidités pour les achats courants – et moitié à la fin. La dentisterie s'avérait profitable. Zainal leur détailla ce qu'il avait fait avec les rentrées du jour, et ce qu'il lui fallait pour le lendemain.

— Alors, nous aurons un bénéfice, supputa-t-il.

— Avec un peu de chance, dit Kris, qui porta la main à sa bouche, regrettant cette remarque négative. J'ai l'impression que les marchands nous font tirer la langue.

— Toi aussi, dit Kathy.

— Comme pour nous mettre à l'épreuve ? demanda Chuck. Ou simplement parce qu'ils n'ont pas envie de vendre ?

— D'après ce que disent Natchi et Erbri, son copain amputé du pied, ils n'ont pas d'acheteurs pour leurs marchandises, alors pourquoi ne viennent-ils pas nous les proposer à nous, qui ne demandons qu'à les acheter, pour en tirer le bénéfice qu'ils peuvent ? remarqua Zainal. En plus d'Erbri, Natchi va nous amener deux autres mécaniciens pour réparer les monte-charge et autre matériel jetés aux ordures. C'est une petite affaire imprévue qui marche plutôt bien.

— Est-ce que Kapash intimiderait les marchands, malgré ses

prétentions affichées à nous aider ? demanda Kris.

— Il ne nous aide pas du tout, dit Zainal. Il fait tout ce qu'il peut pour nous mettre des bâtons dans les roues. Méfiez-vous de lui. Tous.

— Qu'est-ce qu'il a contre toi, Zainal ? s'enquit Chuck, l'air neutre.

— Je le connaissais quand il faisait le commerce de drogues illégales, et il sait que je suis au courant.

— Alors, c'est lui qui s'est arrangé pour t'embarquer sur ce vaisseau d'esclaves ?

Zainal expira lentement.

— Je ne peux l'affirmer avec certitude, mais je me suis renseigné discrètement, par l'intermédiaire de Natchi, Erbri et leur bande. Au fait, n'oubliez pas d'offrir le café à tous les vétérans infirmes.

Ils acquiescèrent de la tête.

— Quelle façon plus radicale de se débarrasser d'un informateur éventuel que de l'expédier là où il pourra mourir de maladies indigènes ou être tué par des esclaves révoltés ? demanda Kris avec irritation.

— Le chef Materu dit qu'on forge soi-même sa chance, affirma Clune avec dignité.

— C'est bien vrai ! s'écria fermement Chuck, approuvé par tous les travailleurs épuisés, qui se levèrent avec raideur et partirent vers leurs cabines.

— Est-ce vraiment un bon début ? murmura Kris à Zainal quand ils furent au lit.

— On ne peut pas dire que les marchands se bousculent devant notre porte, répondit-il, lui caressant les cheveux, ravi comme toujours de leur douceur soyeuse, avant de la serrer dans ses bras.

— D'où sors-tu cette expression ?

— Ferris, bien sûr, dit Zainal, resserrant son étreinte.

Il ferma les yeux pour s'appliquer à dormir.

Bien qu'heureuse de le sentir près d'elle, elle mit longtemps à suivre son exemple. Et le matin arriva bien trop tôt.

Ils se réveillèrent tous à l'heure pour le petit déjeuner. Puis Peran alla voir si Natchi était là avec son monte-charge, comme il l'avait promis la veille. Peran avait chipé pour lui une tranche de bon pain de Botany, généreusement tartinée de miel. Ils s'étaient liés d'amitié. Natchi était là et accepta le pain avec gratitude, disant qu'il n'en avait jamais mangé d'aussi bon. Peran en avait trouvé la recette dans la bibliothèque du vaisseau, mais il ne savait pas où en dénicher les ingrédients. Il ignorait ce qu'étaient « la farine », « le beurre » ou « la levure ».

Mais Natchi savait beaucoup de choses et réfléchissait au problème. Au moins, ils avaient la recette du pain et la liste des ingrédients nécessaires. Impossible de faire une chose tant qu'on ne connaît pas sa

composition. Ce qui était précisément la raison de la présence de son père sur Barevi – trouver des pièces pour les sats com et autres appareils hautement techniques, qui étaient censés « améliorer » un grand nombre de choses. Peran trouvait que sa vie était différente et « améliorée » quand il pensait à l'époque – ce qui n'était pas fréquent – où, en l'absence de son père, sa tante et son oncle le punissaient pour des fautes qu'il ignorait avoir commises. Il avertissait Bazil et évitait ainsi à son frère de souffrir des mêmes mesures disciplinaires. Maintenant que son père était là, tout était « amélioré ». Il aurait aimé revenir vivre plus tôt avec son père, mais la vie avait été très intéressante au camp des Massaïs, et le chef Materu était très juste. Il n'avait jamais compris ce que son père, qui agissait honorablement en tout, avait fait pour mériter d'être renié par sa propre famille.

Peran, avec l'aide de Bazil, transféra les cartons de café sur le monte-charge. Quand ils eurent terminé, ils étaient tous prêts à partir, Clune emportant dans le thermos ce qui restait du café du déjeuner. Il en offrit une tasse à Natchi, qui la but avec plaisir après avoir mangé la tartine de Peran.

— Après les sandwiches d'aujourd'hui, dit Kris, déposant sur le monte-charge la corbeille tressée à la main sur Botany, il n'y a plus de pain.

— C'est difficile de faire du pain, Kris ? demanda Peran, avec un clin d'œil à Natchi.

— Non, mais il faut des ingrédients qu'on ne trouve pas ici.

— Je croyais qu'il y avait tout sur Barevi, dit Bazil, les yeux écarquillés.

— Pas tout à fait tout, dit Zainal en riant, ébouriffant les cheveux de son fils.

— Quoi, par exemple ? demanda Peran.

— Le lait...

— Ce truc blanc que tu nous as fait boire. Le lait de vache ? Du Kenya ?

— C'est très nutritif, dit Kris avec conviction.

— On n'en trouve pas en boîte aussi ? demanda Ferris.

— Si, mais je n'en ai pas vu dans les échoppes de produits alimentaires, répondit Kris.

— Quoi d'autre ?

— La farine. Qui est généralement du blé ou du maïs moulu.

— Et ? l'encouragea Ferris, jugeant au ton de Kris qu'il y avait un autre ingrédient indispensable.

— La levure. Je n'ai encore jamais vu ici. C'est un levain qui, comme son nom l'indique, fait lever la pâte pendant la cuisson. Comme pour vos galettes cattenies.

— Nos galettes ? Peuh, dit Bazil qui en avait trop mangé, brûlées ou mal cuites, dans son enfance.

— Mais pourtant tu aimes le pain, protesta Kris.

— Le pain de Botany, oui, dit Bazil.

— On devrait pouvoir trouver un substitut à la levure, et peut-être des boîtes de lait, remarqua Ferris.

— Probable, dit Zainal, notant l'air spéculatif de Ferris. Mais ces choses ne sont pas faciles à dénicher ou... à voler.

Kris leva les yeux au ciel, car Ferris était capable de vouloir prouver leur erreur aux sceptiques, et Zainal venait de piquer sa fierté professionnelle. Elle espéra ardemment que Ferris aurait compris l'allusion, ce qui fut sans doute le cas, car il lui lança un regard accusateur et ulcéré. Elle se demanda si elle devait prévenir Floss et Clune de surveiller ses tendances à la kleptomanie. En route pour leur échoppe, elle ne manqua pas de leur montrer le triangle où les délits mineurs étaient punis, à l'aide de fouets particulièrement rébarbatifs. Procès et sanctions n'existaient pas sur Botany. Mais sur Barevi, les châtiments corporels pour des infractions mineures au règlement du marché, tels que les petits vols, étaient rapides et sans appel. Ferris semblait plus robuste que Ditsy, mais suite à la malnutrition, ses os restaient fragiles. Elle refusait de penser à ce qui lui arriverait sous le fouet.

CHAPITRE 10

La matinée du lendemain commença très bien, car un groupe attendait impatiemment sa tasse de café devant leur échoppe. Il y avait même quelques vendeurs, et Zainal négocia l'acquisition d'une palette de batteries pour camions – une véritable aubaine.

Le capitaine Harvey tentait de réparer le satellite qu'ils avaient pêché dans le ciel au-dessus de la Terre. Au cours de ses conversations avec John Wendell, elle avait appris que la plupart des satellites endommagés par les Cattenis pouvaient être réparés in situ. Celui qu'ils avaient dans le BASS-1 n'avait besoin que d'un convertisseur de bruit. Ils avaient maintenant les ailettes solaires qui lui fourniraient le courant une fois de retour dans l'espace. Ils avaient trouvé également des « oreilles » pour remplacer celles qu'il avait perdues, mais il leur fallait des connexions afin que les unités individuelles du satellite puissent échanger des informations. Le mécanisme de contrôle avait survécu et était opérationnel.

— C'est ce qu'il y a de plus délicat, lui dit le capitaine Harvey. Cela maintiendra le sat com en orbite là où nous le placerons.

Elle s'éclaircit la gorge.

— Remplacerons, plutôt. Parce qu'il est déjà programmé pour rester sur son orbite... sauf quand les Cattenis s'en servent comme cible de tir. Mais il faut bien qu'ils s'exercent sur quelque chose pour garder la main, n'est-ce pas ?

Harvey surprenait souvent Zainal par ses remarques humoristiques et il la regarda, l'air amusé. Il espérait trouver d'autres satellites relativement peu endommagés sur le chemin du retour. Il faudrait aussi qu'ils en assemblent de nouveaux, à partir des pièces détachées entreposées dans la soute.

— Quels sont les numéros de ces connecteurs indispensables, capitaine ? lui demanda-t-il, s'étonnant une fois de plus de la cupidité qui avait poussé les pillards à rapporter sur Barevi ces pièces inutilisables.

Elle sortit un bout de papier de sa poche et le lui donna.

— Je les ai trouvés là-dessus hier soir, dit-elle, pointant l'outil qu'elle avait à la main sur un petit tas de bouts de plastique tordus par terre. C'est tout ce qu'il en reste, mais ça te donne une idée de ce que c'est. C'est comme des araignées. Mais il n'y a pas d'araignées sur

Barevi, non ? Dès que je les aurai, on pourra faire des tests pour voir si ça marche. Le numéro des pièces crève les yeux.

— Ah, oui ? fit Zainal, les protégeant de sa main, tout en soupçonnant qu'il s'agissait d'une de ces expressions figurées que les Terriens aimaient tant.

Les Terriens avaient beaucoup de ces expressions énigmatiques qui le laissaient perplexe. Il se félicitait que ses fils soient exposés à ces fantaisies verbales. Ils parleraient très bien le terrien. Jusque-là, il était plutôt content de Brone. Le jeune pilote avait été ferme avec eux et s'était acquis leur respect. Zainal se ressaisit et revint au travail présent : il devait faire la liste des numéros pour Ferris, espérant que le garçon découvrirait qui possédait de telles pièces. Zainal avait aussi demandé à Clune et à Ditsy d'ouvrir l'œil au cas où ils verraient des caisses portant le logo HCA, et avait fait la même recommandation à Natchi et à son copain Erbri, un vétéran amputé du pied que Natchi disait de toute confiance et qui connaissait le marché dans ses moindres recoins. Pourquoi les Terriens n'assignaient-ils pas un seul technicien à l'exécution d'un projet ? Car alors il suffirait de trouver ce technicien pour savoir de quelle « industrie » – le mot lui revint à la mémoire – il avait acquis les pièces originelles. Bien sûr, un seul homme ne pouvait pas construire tout un astronef mais, une fois les composants rassemblés, un sat com devait être dans les cordes d'un bon technicien.

Ainsi songeait Zainal quand il passa les numéros des connecteurs à Ferris, lui expliquant leur importance, avant de retourner à ses marchandages. Son premier client fut un Drassi corpulent du nom de Kierse, qui avait quitté le service spatial pour la vie plus sûre de l'astroport. Il avait apporté la liste des articles qu'il désirait vendre, et Zainal frissonna devant le grand nombre de logos HCA.

— Je ne sais pas à quoi te serviront ces bricoles, mais je me suis mis à aimer le café, et tu es apparemment en possession de beaucoup de sacs de grains torréfiés. Prêts à être moulus et filtrés, à ce que l'on m'a dit.

— C'est exact.

D'un sac qu'il portait en bandoulière, Kierse sortit une poignée de ce que Zainal reconnut facilement pour des sachets plastique scellés sous vide, chacun contenant des fils de couleurs différentes avec des embouts de formes diverses, et plusieurs rangées de trous minuscules sur une languette de plastique. Malgré son peu de connaissances sur les entrailles des sats com, il crut reconnaître les fragments calcinés que le capitaine Harvey lui avait montrés dans la soute. Zainal dissimula son excitation en demandant à Floss de remplir une tasse pour l'Emassi Kierse.

— Je ne suis pas Emassi, dit Kierse avec une nuance irritée.

Seulement Drassi.

— Mais tu en as les manières et dois être traité en conséquence, dit aimablement Zainal, sachant que beaucoup de Drassis appartenaient à la classe des Emassis, mais qu'ayant échoué à une partie de leur formation, ils étaient privés de leurs prérogatives de naissance.

— Ces choses peuvent t'être utiles ? dit Kierse, alignant soigneusement les paquets sur la table, de façon que les étiquettes soient clairement lisibles.

Zainal les lut d'un seul coup d'œil, ayant appris par cœur les numéros qui l'intéressaient.

— C'est possible, murmura-t-il entre ses dents.

— Elles portent les numéros que tu recherches, m'a-t-on dit, remarqua Kierse d'un air confiant.

Zainal se demanda qui avait répandu cette information sur le marché. Clune et Ditsy étaient généralement peu loquaces. Et cette mise en garde de Kris, elle concernait quoi, déjà ? Ah, oui. Ferris volait. Autre possibilité : Natchi et Erbri étaient-ils aussi dignes de confiance qu'ils le prétendaient ? Oui, se rassura Zainal. Natchi était au-dessus de tout soupçon, et il s'était porté garant d'Erbri. Il avait sous les yeux les connecteurs qu'il fallait au capitaine Harvey.

— Quand tu as acheté ces choses, qu'est-ce que tu pensais en faire ?

— Attendre quelqu'un qui aurait besoin de ces bizarreries, répondit Kierse, puis il se rafraîchit en avalant une gorgée de lait de montagne, actuellement en vente.

Zainal réfléchit à son prochain geste, enveloppé des bruits du marché – l'éternel *tap-tap-tap* du marteau d'Eric, les bruits de pas entre les échoppes, les éclats de voix ponctuant les marchandages.

Zainal soupesa un paquet.

— Pas très lourd. Comme tu aimes le café, tu en accepterais peut-être en échange ?

Il se pencha sur la table.

— Nous avons fait des échanges poids pour poids. Cela te convient-il ?

— Tu peux les peser, et nous verrons ce que le total donne en grains de café ou en or qui, paraît-il, est une autre de vos monnaies d'échange.

— On donne aussi au café le nom « d'or noir », Drassi Kierse.

— Je croyais que c'était ce liquide épais qu'on met dans des barils. Le pétrole ?

Kierse était bien plus astucieux qu'il n'en avait l'air.

— Le terme « or noir » est utilisé pour les deux, dit Zainal avec désinvolture, mais je crois que le liquide en baril est imbuvable.

Kierse gloussa, et l'habileté de son vendeur inquiéta Zainal. Du café, il en avait en quantité, mais l'or était beaucoup plus rare. Pourtant,

ces pièces particulières valaient bien – pour lui – celle de ce métal, et il voulait conclure un marché.

Mettre les pièces dans la balance ne prit qu'un instant, et ils tombèrent d'accord sur 50 grammes. Zainal ne voulait pas donner autant d'or, quelque essentielles que fussent ces pièces. Cela équivaldrait à se séparer de presque toutes les paillettes qu'ils avaient dans le petit coffre-fort. Et comme son vendeur avait spécifiquement mentionné l'or, il ne serait sans doute pas intéressé par les métaux moins nobles.

— Si nous nous mettons d'accord sur le café, je t'offre un moulin en prime. Le filtrage donne un bien meilleur café et la poudre dure plus longtemps.

— Je sais comment on fait ce breuvage, dit Kierse, écartant la suggestion de Zainal. Mais, pour être franc, je ne possède pas de moulin. Je préfère la poudre filtrée plutôt que bouillie.

Floss, qui écoutait la conversation, s'avança aussitôt avec des sachets de plusieurs variétés.

— Que préfères-tu, le robusta très fort, ou l'arabica plus doux ?

Floss, maintenant très habile au service, remplit une coupelle de robusta, une autre d'arabica, et les présenta à Kierse. Zainal paria intérieurement que Kierse préférerait la variété à l'arôme le plus puissant, et gagna.

— Ainsi que tu le sais certainement, Kierse, il y a plusieurs façon de préparer ce breuvage. Le percolateur donne une saveur plus forte. Il faut moudre finement les grains..., commença Zainal, mais Kierse écarta la discussion du geste, de même que le percolateur que Floss posait devant lui.

— Filtré. Et les grains les plus noirs.

Floss fit disparaître l'arabica et prit des sachets de robusta sous le comptoir. Elle les posa dans l'autre plateau de la balance, ajoutant du café grain à grain jusqu'à ce que le fléau se stabilise. Zainal retenait son souffle. Kierse regardait avec envie le coffret de l'or, que Zainal avait laissé sur la table. Puis il but une nouvelle gorgée de café.

— J'ai d'autres articles à te proposer. Et alors nous traiterons en or, dit Kierse, tendant la main à Zainal, signe qu'il acceptait le marché.

Floss enveloppa rapidement les sachets et le moulin, et tendit le tout à leur nouveau propriétaire.

Zainal se leva et, courtoisie obligée, s'inclina devant Kierse, qui s'inclina à son tour, mais ses yeux souriaient, signe, pensa Zainal, qu'il se proposait de revenir avec du matériel plus précieux. Comme il s'éloignait, Zainal fit signe à Ferris de le suivre. Peut-être rentrait-il tout simplement chez lui avec son volumineux, paquet, mais il pouvait aussi retournera son échoppe, jubilant à l'idée des précieuses marchandises qu'il avait encore à proposer à l'homme au café.

Le ton des voix changea brusquement. Il y avait beaucoup d'agitation dans l'allée, beaucoup de mises en garde et de cris. Zainal fut aussitôt en alerte, mais il se détendit en voyant ce qui devenait un spectacle quotidien : quelqu'un à la bouche ensanglantée qui venait consulter l'homme aux dents. Ses amis escortèrent jusque chez Eric la victime, qui plaquait un chiffon sanglant sur sa bouche. Zainal appela Eric, occupé à marteler.

Ce dernier sortit aussitôt, embrassa la scène d'un coup d'œil, poussa le Catteni dans son échoppe et referma le rideau.

— Bonne bagarre ? s'enquit Zainal, ainsi que la courtoisie cattenie l'autorisait.

— J'ai gagné, dit un homme corpulent portant l'insigne d'un sous-officier spatial. Oh, c'est donc là qu'il y a du café. J'en boirais bien une tasse.

Zainal lui montra Floss, qui le gratifia d'un sourire aguichant et lui mit la tasse dans la main en lui indiquant la coupelle de piécettes.

— C'est combien ? demanda-t-il à Floss.

— Ce que tu voudras, répondit-elle d'un ton charmeur.

Peran et Bazil lui avaient peut-être appris du vocabulaire au camp des Massais, mais ils n'avaient pas eu besoin de lui apprendre à flirter. Clune, qui essuyait des tasses, s'approcha et resta à rôder derrière elle. L'officier comprit l'avertissement à l'attitude du jeune homme et se dirigea judicieusement vers le cabinet d'Eric, à l'instant où un beuglement retentit et où un coup de pied agita le rideau.

— Elle serait tombée à la première bouchée que tu aurais mâchée, hurla Eric.

Il savait maintenant assez de catteni pour apaiser ses patients.

Assistante dentaire à mi-temps, Sally arriva avec un verre d'eau et un crachoir. Elle détestait cette partie du travail, mais elle commençait à s'y faire. En revanche, elle aimait l'uniforme ajusté dont Eric lui avait dit qu'il allait avec le métier. Cet uniforme faisait partie de ce qu'Eric avait récupéré dans son cabinet new-yorkais et, par bonheur, il allait parfaitement à Sally.

Zainal remarqua alors une frêle silhouette qui arpentait l'allée depuis le matin.

— Que puis-je faire pour toi ? s'enquit-il poliment en lui tapant sur l'épaule.

L'homme à la peau grise, plutôt décharné pour un Catteni, sursauta et pivota, les mains en position défensive.

— C'est là que travaille l'homme qui fait les dents ? demanda-t-il, un peu haletant.

— Oui.

— Je veux apprendre à réparer les dents. Ce serait un très bon métier pour moi, ajouta-t-il.

Zainal remarqua qu'effectivement ses incisives avançaient et lui donnaient l'air du rongeur que les Terriens appellent « lapin ». Catten a le même genre de rongeur herbivore, appelé « surey ». Puis l'homme fouilla dans une bourse et offrit quelques objets bizarres à l'inspection de Zainal – carrés à un bout, cassés à l'autre.

— Des dents ? dit Zainal étonné, se rappelant le récent accrochage avec Kapash.

— Oui, je l'ai vu, dit l'homme, regardant autour de lui, manifestement à la recherche de Ferris qui, chargé d'une course par Zainal, n'était pas là. Il était là tout à l'heure, et je l'ai vu ramasser des dents dans un bar après une bagarre. Alors je l'ai suivi. J'ai un ami qui a des dents branlantes.

Ferris ramassait-il encore les dents cassées dans les bars ? Au moins, cet homme voulait profiter du service et non pas attaquer Ferris, et il avait trouvé le bon endroit.

— Devenir dentiste exige des années d'études et ne peut être appris que sur la Terre.

— Mais il exerce ici, objecta l'homme. Je m'appelle Tavis, ajouta-t-il en guise de présentations. Je ferais n'importe quoi pour apprendre un tel métier. Et s'il fait, il enseigne.

Les Cattenis pensaient effectivement que celui qui peut faire, peut enseigner.

— Je ne crois pas que l'école dentaire où il a fait ses études existe toujours, et cela revient très cher.

— Mais pendant qu'il travaille, je pourrais regarder et apprendre.

— Tu lis le terrien ?

— Oui, dit-il, et Zainal s'aperçut que, malgré son air juvénile, il avait dépassé l'adolescence. J'ai beaucoup étudié.

Ses épaules s'affaissèrent et il avoua :

— Apprendre, c'est tout ce que je sais faire.

— Le savoir peut être utilisé pour gagner sa vie. As-tu jamais pensé à devenir précepteur ?

L'homme secoua la tête.

— Les Emassis, et même les Drassis, trouvent mon physique ridicule.

Il montra ses dents.

— Il paraît que le dentiste peut changer la forme des dents sans les retirer de la bouche.

Eric avait dit à Zainal que des soins orthodontiques seraient envisageables, mais qu'ils exigeaient beaucoup de temps et d'argent.

— Il le peut, mais c'est un processus très long, dit Zainal, évasif, prenant seulement conscience de tout ce que les confidences d'Eric lui avaient appris.

— Mais c'est possible ?

Sa main était à mi-chemin de sa bouche avant qu'il ne réprime son mouvement, et il la laissa retomber avec embarras.

— Je crois, mais il vaut mieux en discuter avec le docteur. Et comment ton ami a-t-il été blessé ?

— Il a pris un coup de poing en plein dans la bouche. Il m'a dit que ses dents branlaient, alors j'ai pensé à l'homme aux dents.

— Je suis sûr que le Dr Sachs – Zainal fit une pause pour lui laisser assimiler le nom – pourra sauver ses dents. Mais parfois le nerf est endommagé, et il vaut mieux arracher la dent avant qu'elle ne s'infecte.

Tavis cligna des yeux, comme s'il n'avait jamais pensé à cette possibilité. Zainal aurait été bien étonné si cet homme n'avait jamais eu un équipier dont les incisives, branlantes après une rixe, n'avaient pas noirci, la gencive enflée par quelque blessure intérieure invisible. Zainal lui-même avait dû un jour arracher une dent à un de ses hommes pour mettre fin à des douleurs atroces. Il y avait de petites nodosités attachées aux racines, et elles avaient une odeur nauséabonde. Comme l'haleine de leur propriétaire.

— Commence par amener ton ami ici.

À l'expression de Tavis, cette suggestion ne lui plut guère.

— Il devra apporter ses dents lui-même si elles sont toujours dans sa bouche, dit Zainal avec impatience.

Tavis hocha la tête, mais sans conviction.

— Dis-lui que l'Emassi Zainal requiert sa présence.

— L'Emassi Zainal requiert sa présence.

Tavis rumina cela quelques instants, puis se redressa d'un air résolu.

— N'aie crainte. Tu rends un grand service à ton ami.

— Je n'ai pas peur de lui, dit Tavis, comme pour s'en convaincre.

— Tu n'as rien à redouter, puisque c'est toi qui lui fais une faveur.

— C'est vrai.

Sur ce, Tavis fila précipitamment, quittant brusquement Zainal, qui haussa les épaules et retourna à ses affaires.

La veille, Chuck avait troqué un morceau de leur cuivre contre une caisse de plaquettes de freins et deux caisses de bougies pour camions.

— On a promis à Vitali qu'on lui apporterait ces pièces, avait-il rappelé à Zainal.

— C'est vrai, et nous devons être de parole avec le coord.

Effectivement, ils le devaient. Et grâce à l'esprit d'entreprise de Ditsy, ils avaient aussi une provision de batteries et d'autres monte-charge si convoités à lui rapporter. Erbri s'était rendu également très utile, trouvant des appareils endommagés qu'il aidait à réparer. Erbri pouvait donc rendre service sur Botany, de même que Natchi, et Zainal était à moitié décidé à ramener les deux vétérans à la Retraite, plutôt que de les laisser végéter sur Barevi, vivant au jour le jour.

Zainal pensait qu'il avait mieux réussi, à bien des égards, pour les Terriens que pour les Botaniens. Il avait cru qu'ils auraient plus d'acheteurs pour les métaux, dont il savait qu'ils étaient rares sur Barevi, mais étant donné le troc qu'il avait fait avec le coord vert, il avait avantage à garder pour la Terre les métaux qui leur restaient. Il n'avait pas oublié les remarques de Brone, lors de son premier repas sur le BASS-1, et il les ressassa, se demandant quel avantage il pouvait tirer de ces idées. Barevi avait toujours été avant tout une planète commerciale, et seulement ensuite un lieu de permission où les spatios pouvaient se défouler et les Cattenis aller à la chasse. Pourtant, une remarque énigmatique de Kris lui revint à l'esprit, quelque chose sur une montagne qui vient à un homme.

— Qu'est-ce que tu as dit l'autre jour sur une montagne et un homme ?

Elle cligna des yeux un instant, secoua la tête, puis son visage s'éclaira.

— « Si Mahomet ne va pas à la montagne, laisse la montagne venir à Mahomet. » C'est à ça que tu penses ?

— Exactement, dit-il en souriant, tandis qu'un homme s'arrêtait devant leur échoppe.

— Excuse-moi, Zainal, dit-elle offrant un café au Catteni.

L'homme était affecté d'un strabisme accusé et arborait une expression désagréable, mais quand Kris lui expliqua comment préparer le breuvage, il parut s'adoucir. Il dégusta lentement son café, se retournant pour observer les passants. Kris lança un regard exaspéré à Zainal mais sourit aimablement au Catteni. Puis il annonça qu'il désirait acheter un sachet de grains, mais, à l'évidence, il ne parvenait pas à se décider entre le robusta et l'arabica. Kris proposa de lui vendre les deux, pour qu'il puisse les savourer chez lui. Ils avaient cessé de vendre le café qui était mieux utilisé à faire du troc, mais dans le cas de ce client plein de suffisance, il valait mieux accepter que refuser. Et cela leur procurait assez de monnaie cattenie pour les dépenses courantes.

— Mais c'est plus cher qu'une bouteille d'un grand cru, protesta-t-il, quand Kris lui eut annoncé le prix.

— Oui, mais certains affirment que le café est meilleur que le vin, répondit-elle en souriant. C'est plutôt au début de la journée qu'on doit le boire, pas à la fin.

Il mit les deux demi-sachets dans sa tunique avant de s'éloigner, toujours contrarié par le prix.

— Ne manque pas de le moudre correctement, comme je te l'ai montré, lui cria-t-elle joyeusement. Servir du café est de rigueur aujourd'hui, ajouta-t-elle à l'adresse de Zainal. On en sert dans toutes les *bonnes* maisons.

Puis elle sourit jusqu'aux oreilles.

— Qu'est-ce qu'il y a de si amusant ? Pas lui en tout cas, dit Zainal, car l'individu était du genre Catteni arrogant, et être servi par une Terrienne lui avait sans doute déplu.

— Non, et je parie qu'il n'expliquera pas à sa femme qu'on doit moudre les grains et encore moins que l'eau doit être bouillante pour faire un bon café.

— Je préfère ne pas parier, dit Zainal.

Il savait avec quel soin les femmes de son équipe expliquaient le processus.

La prochaine fois, ils devraient peut-être apporter davantage de cafetières et de moulins.

Il s'étonna de penser à « la prochaine fois ». Mais il commençait à échafauder un plan de troc relativement complexe. Il devait d'abord le mettre au point avant de l'exposer à l'équipage, sans parler des colons de Botany qui attendaient tant de la mission actuelle.

Plus tard dans la matinée, il vit Tavis accompagner un Catteni, plutôt costaud pour son espèce, au cabinet d'Eric. Le genre d'homme à adorer la bagarre, se dit Zainal. Pourtant, il semblait que la menace de déportation dans une colonie d'esclaves avait remarquablement réduit le nombre des rixes. À l'évidence, Kapash avait mis ses menaces à exécution. L'altercation la plus récente concernait deux équipages juste débarqués sur Barevi, et qui avaient commencé à se chercher des noises avant même de quitter l'astroport. Ditsy avait entendu dire que la moitié avaient été arrêtés et jetés en prison. Restait à voir si leurs capitaines parviendraient à les arracher à Kapash. Si le transporteur d'esclaves arrivait avant, ils seraient déportés à moins que leurs capitaines ne paient leur rançon. De toute façon, Kapash était gagnant, se dit Zainal. Il regretta fugitivement de ne pas avoir eu cette possibilité quand il était lui-même gérant du marché. Mais cette année-là, il y avait énormément de captifs à expédier dans les camps de travail. Il se demanda machinalement si les Cattenis survivaient longtemps dans ces conditions. Pourtant, tous les spatios bagarreurs n'avaient pas été arrêtés, alors Zainal décréta la fermeture de bonne heure, au cas où ceux encore en liberté viendraient se défouler au marché.

Ils rentrèrent tous au BASS-1 et dînèrent – Gino aimait cuisiner et leur avait déjà confectionné quelques repas exceptionnellement savoureux. Eric était content de ses nouveaux patients et dit qu'il pourrait facilement gagner sa vie sur Barevi.

— Que penses-tu du jeune Tavis ?

— Celui qui veut devenir mon assistant dentaire ? dit Eric en souriant. C'est un jeune homme sérieux et consciencieux.

— Il s'imagine, je crois, que tu peux lui apprendre le métier,

répliqua Zainal en guise d'avertissement. Pure illusion.

— Illusion, en effet. Non qu'il ne soit pas assez intelligent. Pourtant, je lui enseignerai volontiers ce qu'il a à savoir en tant qu'assistant.

Le lendemain matin, Zainal avait rendez-vous avec un marchand du nom de Nilink, que Ferris lui avait signalé comme étant le propriétaire d'un vaste entrepôt plein de pneus portant sur leur emballage papier les logos Goodyear et Michelin. Zainal était très impatient de traiter avec Lui, mais il savait aussi qu'il ne devait pas le montrer. Il retarda donc son départ, profitant du délai pour apprendre par cœur les poids et tailles des pneus de la liste établie sur Terre.

Se frayant un chemin dans la foule en direction de leur échoppe, il s'étonna d'entendre un vacarme inattendu. Bousculant les passants, Ferris courut à lui, manquant le renverser.

— Zainal, Zainal ! s'écria-t-il, l'air terrorisé. Les hommes de Kapash viennent d'emmener Kris et Kathy.

Il haletait.

— Pourquoi ? dit Zainal, le saisissant par les épaules.

— Déclaration frauduleuse sur la marchandise, c'est tout ce que j'ai entendu. Chuck a essayé de discuter avec eux, Peran et Bazil aussi. Brone a fait aussi ce qu'il a pu. Mais ils les ont emmenées !

Il voulait ajouter autre chose, mais il était hors d'haleine.

— Du calme, petit, du calme. On va arranger ça.

— Mais ils ont emmené l'Emassi Kris, dit-il. Et Natchi dit qu'il y a un transporteur d'esclaves à l'astroport. Il dit qu'ils chargent très vite et qu'ils décollent.

— Retourne à l'échoppe, Ferris. Dit à Chuck que je vais m'occuper de Kapash, précisa-t-il, avant de partir en courant vers le bureau de Kapash, bousculant les gens qui ne s'écartaient pas assez vite.

Kris ! Non, pas Kris ! Pas une fois de plus dans un vaisseau d'esclaves. Et Kathy ! Elle aussi serait terrorisée, mais c'était Kris qui lui était indispensable.

CHAPITRE 11

Kris eut le bon sens de ne pas résister quand on les emmena, elle et Kathy. Floss et Jax sanglotaient, tandis que Chuck retenait Clune et les garçons, pour ne pas donner aux brutes de Kapash prétexte à utiliser leurs matraques, mi-armes, mi-symbole de leur fonction. La dernière chose qu'elle vit, ce fut Ferris qui disparaissait, sans aucun doute à la recherche de Zainal. Et Ferris le trouverait, où qu'il soit.

— Déclaration frauduleuse, tu parles ! murmura-t-elle à Kathy.

— Pourtant, on explique soigneusement comment moudre les grains et passer le café, dit Kathy, renflant de terreur et se tordant les mains.

Chuck détestait les femmes qui se tordent les mains presque autant que les pleureuses, mais il avait lui-même envie de pleurer. Natchi l'avait informé le matin même qu'un transporteur d'esclaves était arrivé tôt et repartirait dès qu'il serait plein. Franchement, il croyait Kapash très capable d'y embarquer Kris et Kathy, sur la foi des accusations précieuses portées contre elles.

Où était Zainal ? Ah, voilà le marchand avec qui il avait rendez-vous aujourd'hui ! Parlant avec plus de calme qu'il n'en ressentait, Chuck le salua et lui demanda quel café il préférait.

— Le plus fort, dit Nilink avec un sourire bon enfant. Je dois avoir toute ma tête pour marchander avec l'Emassi Zainal. C'est étonnant de trouver du café sur Barevi. J'aurais dû en remplir ma soute sur la Terre, ça m'aurait rapporté gros.

— Tu es capitaine d'astronef, Emassi ? demanda poliment Chuck.

Ses vêtements ne révélaient pas grand-chose, bien que de bonne coupe et taillés dans un tissu solide. Il avait l'air d'un homme habitué à donner des ordres et à être obéi. Comme Zainal, en fait, pensa Chuck, se demandant où il était.

— Je suis effectivement capitaine, dit l'homme. Comme l'était Zainal, à ce qu'on dit.

Ferris revint en courant, manquant renverser Nilink, mais s'immobilisant juste à temps avec une révérence d'excuse à l'Emassi.

— J'ai trouvé Zainal. Il est allé voir Kapash. Toutes mes excuses, Emassi, ajouta-t-il.

Kris et Kathy, clamant toujours leur innocence, furent jetées dans une cellule sombre et humide, déjà bondée.

Seigneur, ça recommence ! pensa Kris, car l'ambiance lui rappela

fortement la première fois où elle s'était trouvée dans cette situation, avant d'être débarquée sur Botany – quand elle et Zainal avaient été gazés au cours d'une émeute. Le matin même, Chuck avait mentionné qu'un transporteur d'esclaves était arrivé à l'astroport, et l'idée la remplait d'épouvante.

Près d'elle, Kathy s'efforçait de rajuster ses vêtements après les brutalités de la police de Kapash.

— On n'a jamais fait de déclarations frauduleuses. Tu crois que c'est le type d'hier ?

Elle marcha sur un bras par inadvertance, et l'homme tenta de l'attraper par le pied en jurant.

Kris la retint et la poussa vers le mur, où elles trouveraient une place plus tranquille pour attendre.

— Zainal va venir nous chercher, non ? demanda Kathy.

— Bien sûr, dit Kris avec conviction. Chuck aura envoyé Ferris à sa recherche.

Elles repèrent un espace libre près du mur, mais pas loin des latrines, et la puanteur était si forte qu'elles se remirent à zigzaguer au milieu des autres prisonniers à la recherche d'un lieu moins odorant.

La plupart des détenus étaient couchés par terre, essayant de dormir. Kris se demanda si certains appartenaient à l'équipage dont les frasques avaient détourné Kapash de la petite infraction de Ferris. En tout cas, l'air empestait la bière et l'alcool, c'était irrespirable.

— Il *viendra* ? répéta Kathy avec une angoisse bien compréhensible.

— Il viendra ! rétorqua Kris d'un ton sans réplique.

Puis, trouvant une place près du mur, elle s'assit par terre, entraînant Kathy après elle.

— J'ai soif, dit Kathy.

— N'y pense pas, Kathy.

Kris se dit que ça ne lui remonterait pas le moral d'apprendre que les prisonniers étaient rarement nourris et abreuvés dans les prisons cattenies. Du moins pas avant d'être embarqués de force dans un transporteur d'esclaves. Kris se força à rester calme en attendant l'arrivée de Zainal. Ferris le trouverait, où qu'il fût.

Mais à peine étaient-elles assises que les portes s'ouvrirent et que des geôliers, faisant claquer leurs électrofouets, leur aboyaient de se lever et de sortir. Elle sursauta quand une porte latérale coulisssa, révélant une rampe. Elle se rappelait bien ce genre de rampe et s'efforça de réprimer sa peur. Kathy, qui avait quitté la Terre sur l'un des premiers vaisseaux, ne réalisa pas ce qui se passait, et Kris se garda bien de le lui dire. Les geôliers poussèrent les détenus vers la rampe. Kris saisit le bras de Kathy, la tirant en arrière.

— Zainal, où es-tu ? murmura-t-elle.

Elles furent parmi les dernières à monter à bord. Kris regarda

l'entrée principale par-dessus son épaule, espérant contre tout espoir voir la haute stature de Zainal sur le seuil et entendre sa voix commander aux gardes de les libérer. Car il viendrait les libérer, c'était certain. Le bout d'un électro fouet l'atteignit au bras, mais sa manche atténua la douleur et, malgré sa résistance, elle fut poussée sur la rampe et dans la soute d'un KDM.

— On est sur un vaisseau, dit Kathy, effrayée.

— Oui, et alors ? dit Kris, s'étonnant de son calme.

— Qu'est-ce qu'on fait sur un vaisseau ? Où est Zainal ?

— Il essaie de nous libérer, j'en suis sûre, répondit Kris, bien que peu rassurée par l'odeur de la soute.

C'était un vaisseau d'esclaves, et il puait la peur et les excréments.

La porte de la soute claqua, puis un garde la ferma hermétiquement.

— Trouve un espace près de la paroi, Kathy, dit Kris, la tenant par la main pour qu'elles ne soient pas séparées par les autres prisonniers qui erraient au hasard.

« Dépêche-toi, Zainal, psalmodiait Kris intérieurement. Trouve-nous, libère-nous. »

Une brusque secousse du vaisseau qui quittait sa nacelle les projeta à genoux, et Kris faillit crier de peur et de souffrance quand son genou atterrit rudement sur un boulon du pont. Il n'y aurait pas de riantes Botany au bout de ce voyage.

Elles sentirent la traction du décollage, qui les fit glisser jusqu'à l'autre bout de la soute, entassées sur tous les autres corps.

— J'ai peur, Kris, dit Kathy, comme le pont vibrait sous elles après le décollage. C'est ce qui est arrivé avant, ajouta-t-elle, au bord des larmes, et Kris lui entoura les épaules de son bras.

— Je sais, acquiesça Kris. Mais Zainal va mettre fin à cette farce. Attends et tu verras.

— Cette accusation est une farce, Kapash, disait Zainal, faisant irruption dans le bureau et demandant des explications.

— Un client mécontent a parfaitement le droit de porter plainte contre un marchand qui lui vend un article imparfait ou qui lui en a donné une description erronée.

— Tu sais que nous troquons du café. Et tu en as bu assez pour savoir que notre café est tel que nous le disons.

Kapash sourit à Zainal, manifestement ravi de sa déconfiture et se renversa nonchalamment dans son fauteuil.

— Bon, quelle amende imposes-tu ? Je vais te la régler et tu libéreras Kris et Kathy.

Kapash joignit le bout de ses doigts, ignorant l'impatience de Zainal.

— L'amende standard est de quarante pièces cattenies.

— Ça a augmenté depuis mon temps, hein ?

Le fauteuil de Kapash retomba bruyamment, et Kapash fixa durement Zainal. Puis ils entendirent le grondement d'un vaisseau qui décollait. Kapash sourit.

— Si ces femmes sont sur ce vaisseau, Kapash, tu le regretteras. Elles ont été fausement accusées, et tu le sais.

— Vraiment ? dit Kapash, jouant l'innocence, ce qui convainquit définitivement Zainal de sa duplicité.

— Qu'est-ce qu'il te faut, Kapash, pour signer un ordre de libération et arrêter ce vaisseau avant qu'il ne quitte l'orbite de Barevi ?

— Qu'est-ce qu'il me faudrait ? demanda Kapash, tambourinant rêveusement sur la table.

— Arrête ton cinéma. Je veux que tu arrêtes ce vaisseau avant qu'il ne quitte ce système. Qu'est-ce que tu veux ?

— Savoir où les Eosis ont caché leurs trésors.

— Quoi ? dit Zainal, le toisant avec mépris et consternation. Comment veux-tu que je le sache ?

— Tu devais être l'hôte d'un Eosi, et tu as sans doute été informé de ces choses.

— Non, absolument pas, parce que je ne suis jamais devenu l'hôte de Pe. Ne sous-estime pas la ruse des Eosis, Kapash. Ils ne faisaient de confidences à personne, et surtout pas à un hôte futur.

— Mais quelqu'un doit pourtant le savoir ! s'exclama Kapash. Ils avaient tellement de trésors ! Tellement d'argent grâce à leurs affaires et loyers, sans compter la plupart des objets précieux pillés sur la Terre.

— Je suis sûr qu'ils ont fait de bonnes affaires, mais je ne sais pas où ils ont caché leurs biens. Qu'est-ce que tu veux, Kapash ?

— Je suis certain que tu as discuté avec leurs assistants, poursuivit Zainal, répugnant à perdre du temps en bavardages inutiles.

— Ils ne savaient pas ça ! dit Kapash, faisant claquer ses doigts. Et nous les avons tous interrogés un par un.

Et sans trop de ménagements, pensa Zainal, mais il ne ressentait aucune pitié pour ces traîtres qui avaient mené la grande vie en servant leurs maîtres eosis.

— Quelque chose que je peux te donner, Kapash.

Zainal n'osait pas trop le bousculer, et pourtant il y avait urgence. Seul Kapash pouvait arrêter l'astronef à la station spatiale avant qu'il ne quitte le système pour la colonie qui était sa destination.

— Ton café en grains, dit Kapash, prenant une décision.

— Il ne m'en reste plus tellement. Il s'est bien vendu, dit Zainal, s'efforçant de se rappeler combien de sacs se trouvaient encore dans la soute.

— Tu as un astronef. Tu peux retourner sur la Terre pour en charger d'autre et revenir ici. Et j'aurai la concession sur le marché pour aussi

longtemps que je voudrai.

Il griffonna quelques mots sur un bout de papier qu'il passa à Zainal à travers la table.

C'était l'ordre de céder tout le café en grains restant à bord du BASS-1.

— Signe d'abord l'ordre de libération des prisonnières, Kapash, dit Zainal, lui montrant les formulaires de couleurs empilés dans un placard derrière lui. Formulaire bleu, dit-il, se rappelant ce détail du temps où il était gérant du marché.

— Leurs noms ? dit Kapash, le stylo sur le formulaire.

— Dame Emassi Kris Bjornsen et capitaine Emassi Katherine Harvey.

Il épela les noms, sans quitter Kapash des yeux. Quand l'ordre de libération fut dûment rempli, signé et orné du sceau officiel, Zainal signa l'ordre de cession du café.

— En outre, tu n'utiliseras plus le café comme objet de troc, dit Kapash, sachant parfaitement qu'ainsi il mettait fin à la mission de Zainal sur Barevi.

Il tendit la main vers l'ordre de cession, mais Zainal le tint hors de sa portée et montra le tableau de communications à la droite de Kapash.

— Seulement si tu appelles Ladade immédiatement pour qu'il retienne ce vaisseau à la station spatiale.

Kapash sembla hésiter. Se rappelant sa couardise, Zainal leva un poing menaçant, alors Kapash décrocha son combiné.

— Oui, n'autorise pas ce vaisseau à partir, commandant Ladade. Deux prisonnières ont été lavées des accusations faussement portées contre elles et doivent donc être débarquées... C'est absolument nécessaire, commandant... Oui, et je suis en route pour assurer leur libération. J'ai le formulaire exigé... Non, non, ce ne sont pas des meurtrières, commandant, mais des marchandes accusées injustement... Oui, oui, très inhabituel.

Il se tut un instant, écoutant Ladade. À l'éclair qui brilla dans son oeil, il sembla qu'il avait du mal à convaincre Ladade.

— Et je suis tout à fait d'accord, Ladade. Nous n'avons besoin ni l'un ni l'autre de ces petits problèmes agaçants. Mais je dois maintenir ma réputation de gérant juste. C'est pour moi une question d'honneur... Oui, oui, nous arrivons avec l'ordre de libération.

Kapash se leva, coupant la communication et enfonçant vivement un autre bouton.

— Préparez ma navette, dit-il, reposant son communicateur. Bon, donne-moi ça maintenant, Zainal, dit-il, lui arrachant presque l'ordre de cession du café.

Zainal le lâcha à regret. Mais si Kapash ne tenait pas sa part du

marché, il le reprendrait, et casserait les reins à Kapash.

La vibration des moteurs cessa, et Kris reprit espoir.

— Il les a obligés à stopper ? demanda Kathy, s'efforçant de ne pas trembler.

— Lui ou un autre, dit Kris. Où qu'ils nous emmènent, ils n'ont pas eu le temps d'aller très loin.

Elle fouilla dans sa mémoire, pour se rappeler le protocole de la station spatiale.

— Ils ne doivent pas obtenir l'autorisation de la station pour sortir du système ? demanda Kathy.

— Oui, en effet, dit Kris, soulagée. Pour s'assurer que toutes leurs dettes ont été payées et pour annoncer leur destination. C'est du moins ce que dit Zainal. Non, nous n'avons pas quitté ce système.

— Ce n'est pas possible.

Ladade accueillit Kapash et Zainal au sas, manifestement contrarié par cette perturbation de son programme, mais il reconnut Zainal et il modifia son attitude.

— Ah, Emassi Zainal, je ne pensais pas avoir le plaisir de te revoir, dit Ladade, presque cordialement, portant la main à sa poitrine en un salut respectueux.

Zainal lui rendit la politesse.

— Ça fait une paye, Ladade !

— Tu connais les deux prisonnières libérées ?

— Ma compagne et le capitaine d'un de mes KDM, dit Zainal.

— Faussement accusées par un fonctionnaire trop zélé, dit Kapash, éludant l'affaire d'un geste désinvolte.

Zainal tendit à Ladade l'ordre de libération.

— Les trafiquants d'esclaves tels que ce Fartov, tu sais comme ils sont pressés ; il a décollé sans attendre mon autorisation, dit Kapash, cherchant à se dédouaner aux yeux de Ladade.

À l'air de Ladade, il ne semblait pas estimer Kapash outre mesure ni le croire capable de beaucoup d'honnêteté. Naturellement, Fartov reversait sans doute à Kapash une part des bénéfices qu'il faisait sur chaque transport d'esclaves. Zainal dansait nerveusement d'un pied sur l'autre, désirant en venir à la libération des prisonnières avant qu'elles ne soient trop traumatisées par l'atmosphère fétide de la soute.

— Je t'en prie, pouvons-nous passer aux affaires sérieuses ? dit-il, s'efforçant de ne pas paraître trop anxieux.

Il ne connaissait de Ladade que sa réputation de commandant de station très compétent.

— Naturellement, dit le commandant, leur faisant signe de

retourner dans la navette. J'ai ordonné à Fartov d'attendre mon autorisation, qu'il n'obtiendra pas avant d'avoir libéré les deux personnes injustement détenues. Toi et Kapash, je ne sais pas comment vous vous êtes mis d'accord pour ce sauvetage *in extremis* hautement inhabituel, mais je n'aime pas perturber inutilement mon programme.

Zainal reconnaissait une demande de pot-de-vin quand il en entendait une. Il réfléchit à ce qui lui restait de valable, et ne trouva rien qui pût tenter Ladade.

— As-tu idée de ce que je pourrais faire pour remédier à ce contretemps ?

— Tu étais bien l'hôte d'un Eosi nommé Pe ?

— Tu ne crois pas toi aussi que je sais où les Eosis ont caché leurs trésors ? railla Zainal. Si ses assistants n'en avaient aucune idée, comment le saurais-je ? Je l'ai vu deux fois, et je n'ai jamais été son hôte.

Ladade n'avait pas l'air convaincu.

— De plus, ne trouvez-vous pas curieux, tous les deux, qu'un Emassi Catteni ait été incarcéré dans la prison commune pour être déporté si opportunément ?

— Mais tu devais être l'hôte d'un Eosi, dit Ladade, les yeux exorbités d'incrédulité.

Kapash ne fit pas de commentaire. En fait, il se tenait très raide, ce qui confirma à Zainal qu'il avait été impliqué dans son enlèvement d'une manière ou d'une autre. Payé pour ignorer la présence d'un Catteni dans un groupe mixte, sans aucun doute, car il était notoirement cupide.

— À l'évidence, quelqu'un – et Zainal les regarda alternativement – a vu là l'occasion de se débarrasser de moi définitivement.

— Je n'avais pas pensé à ça, dit Ladade, se frictionnant pensivement le menton en regardant Zainal dans les yeux.

— Le temps que vienne pour moi le temps d'être un hôte, j'avais déjà été largué, alors, naturellement, je suis resté.

Ladade le regarda avec un semblant d'approbation. Une fois de plus, Zainal se demanda qui étaient les commandants de la station spatiale et du marché à l'époque. Sans doute qu'un dissident indécis l'avait trahi pour le bénéfice que cette information pouvait lui rapporter.

— Mais il me vient une idée que toi, commandant, tu es remarquablement placé pour exploiter.

— Oui ?

— Cette station enregistre tous les vaisseaux qui entrent et sortent du système, de même que leur destination, n'est-ce pas ? demanda-t-il à Ladade.

— Tu le sais bien.

— As-tu jamais pensé à regarder si les astronefs des Eosis faisaient de fréquentes escales en certains ports écartés et peu fréquentés ?

Ladade réfléchit à la question, promenant son regard sur le personnel occupé à des activités de routine. Les trois hommes n'avaient pas parlé fort, pourtant Ladade et Kapash regardèrent autour d'eux pour s'assurer qu'aucun n'était proche quand Zainal avait fait cette suggestion.

— Je me ferai un plaisir d'en discuter avec toi quand mes amies auront été libérées, dit Zainal.

— Comme je me ferai un plaisir de discuter cette stratégie avec toi, Zainal, dit Ladade. Dites au capitaine Fartov que nous venons libérer deux prisonnières.

Puis, d'un geste péremptoire, il fit signe à Zainal et Kapash de retourner dans la vedette.

C'était affreux, cette attente dans l'obscurité fétide, pensa Kris, mais elle ne perdait pas espoir tant que les moteurs de l'astronef ne se rallumaient pas – non, même s'ils se rallumaient. Zainal était plein de ressources. Il ne les laisserait pas expédier dans une colonie d'esclaves. Mais l'attente était terrible. Et comme tous les autres réalisaient qu'ils étaient déportés sans espoir de retour, leurs gémissements et leurs sanglots étaient à la fois pathétiques et contagieux, et Kris réprima à son tour un sanglot qui montait dans sa gorge. Zainal viendra. C'était à la fois une litanie et une prière.

Elle sentit une secousse se réverbérer dans toute la coque. Plus un écho qu'une commotion. Comme si un vaisseau s'était arrimé au sas.

Oh, Zainal, Zainal !

Des mains rudes caressaient une de ses chevilles. Elle donna un coup de pied et sa semelle entra en contact avec quelque chose de mou. Quelqu'un grogna et jura, mais la main lâcha sa cheville.

— Plus jamais ça ! gronda-t-elle d'une voix de Catteni, autant parce que la peur lui serrait la gorge que parce qu'elle avait la bouche desséchée.

Presque dans un état second, elle entendit la porte s'ouvrir, grinçant dans ses glissières, et vit le rayon d'une torche électrique se promener sur les visages.

— Zainal ? cria-t-elle, espérant contre tout espoir que c'était lui et qu'elles étaient sauvées.

Près d'elle, Kathy remua et se leva péniblement.

— Kris ? Kathy ? cria la voix qu'elles connaissaient si bien.

C'était Zainal.

— À droite, Zainal, dit-elle ayant besoin de lumière pour se frayer un chemin dans le fouillis de corps affalés sur le sol.

Le rayon de la torche vint se poser sur elles. Kathy, déjà debout,

poussa un cri de soulagement et fila vers la porte. Kris, le genou endolori par sa chute, eut plus de mal à se lever. Mais Zainal la rejoignit aussitôt, la serra contre lui, puis l'emporta dans ses bras hors de la prison. La porte se referma dès qu'ils furent dans la coursiive. Zainal la reposa sur ses pieds et fit signe à un Catteni qu'elle ne connaissait pas. Elle ignore Kapash.

— Commandant Ladade, voici ma compagne, Dame Emassi Kris Bjornsen, et l'Emassi Capitaine Katherine Harvey.

Ladade agita une feuille de papier bleu.

— Vous êtes officiellement libérées pour cause d'accusation injustifiée.

— Je t'avais bien dit que nous n'avions rien fait, Kapash, croassa Kathy, la gorge sèche.

Elle se reprocha cette manifestation de faiblesse. Elle aurait dû feindre l'indifférence devant cette tentative de Kapash pour la rabaisser.

— Tu es libre, non ? rétorqua Kapash avec un sourire mauvais.

Kris le gratifia d'un long regard méprisant.

— Nous n'avons jamais vanté faussement nos produits, et tu le sais, Kapash.

Il haussa les épaules, levant les mains en un geste désarmant, suggérant qu'il n'avait fait que son devoir.

— Commandant Ladade, crépita une voix dans les communicateurs de la salle de contrôle. Vaisseau Xll-233 sollicite l'autorisation de décoller.

Le commandant eut un petit sourire.

— Si vous voulez bien me suivre.

Il se tourna vers bâbord. Les autres suivirent, Kapash fermant la marche.

Zainal serrait très fort la main de Kris en lui caressant les doigts de son pouce.

— Détends-toi, mon cœur. Je cherchais l'occasion d'entrer dans la salle de contrôle. Fais-moi plaisir.

Il fallut à Kris toute sa concentration pour forcer ses jambes à suivre le rythme imposé par Ladade, et elle pensa qu'elle et Kathy fonctionnaient grâce à une décharge massive d'adrénaline qui, espérait-elle, durerait jusqu'à ce qu'elles aient quitté cette maudite station et aient retrouvé leurs amis. Mais elles étaient sorties de cet effroyable vaisseau prison. Et elles étaient en sécurité avec Zainal.

Puis ils furent dans la tour de contrôle de la station spatiale avec, en bas, les feux de position des astronefs qui scintillaient. Une série de feux clignotaient, à l'évidence pour attirer l'attention.

— X11-233, ici commandant Ladade. Vos affaires sont maintenant en ordre, et vous avez l'autorisation de décoller.

Une voix râpeuse de Catteni, remarquablement polie, accepta la permission. Quelques instants plus tard, Kris vit l'éclair des boosters inter-système qui s'allumaient et le vaisseau s'envoler lourdement vers l'espace – sans elle ni Kathy. Elle s'appuya contre Zainal, défaillant presque de soulagement. Kathy s'était assise sur la première chaise libre, ignorant le regard mauvais d'un subordonné devant tant d'impertinence.

— Quelle est sa destination ? s'enquit Zainal, comme s'il se croyait obligé de dire quelque chose.

Elle sentait qu'il était tendu, et se demanda ce qu'il cherchait. Elle réalisa qu'il fixait l'écran le plus proche.

Haussant les épaules avec indifférence, Ladade dit à un employé d'appeler le fichier, dont seule Kris savait quelle importance Zainal lui attachait. Elle le vit soupirer.

— Szerion 28.4. 32. Une colonie minière, dit Ladade. Planète très riche en matières premières, que tu as toi-même découverte pour les Eosis, je crois.

— C'est exact, Ladade, répondit Zainal d'une voix neutre. J'ai effectivement découvert cette planète. Dommage qu'elle ait été si riche en minerais. Elle aurait pu être colonisée.

— Je vous en prie, dit Ladade, leur faisant signe à tous, y compris à Kapash, de franchir une porte à bâbord qui ouvrait dans son bureau privé, juste à côté de la passerelle de commandement.

— Les dames aimeraient sans doute un rafraîchissement, dit-il avec courtoisie.

De l'eau serait appréciée, dit Kris avec dignité, et il lui fit signe de se servir au petit bar.

Elle remplit deux verres à la carafe et en donna un à Kathy. Elle le vida, s'efforçant de boire lentement pour ménager son estomac.

— À ton avis, quels seraient les paramètres des étapes de Pe, Zainal ?

Zainal montra l'écran sur le bureau de Ladade.

— Si tu veux bien appeler son fichier, dit-il en se plaçant derrière lui pour voir l'écran. Ah, tu remarqueras qu'il a fait plusieurs fois escale à ces coordonnées, fit-il, tapotant l'écran de l'index.

— Oui, oui, mais il n'y a rien à cet endroit. Pas même une lune, protesta Ladade.

— Tu devras sans doute te rendre à ces coordonnées pour voir ce qu'il y a dans l'espace proche.

— Dans l'espace !

— Quel meilleur endroit pour cacher quelque chose quand on est seul à le savoir ?

— Mais... mais...

— Cela demandera peut-être de longues recherches, mais pense au

bénéfice, Ladade.

— Où ? Où ? dit Kapash, contournant le bureau.

Mais avant qu'il ne pose son regard sur l'écran, Ladade effaça les données, le foudroyant du regard. Zainal se redressa, mais Kris, qui le connaissait bien, vit une lueur dans ses yeux. Quoi que ce fût qu'il cherchait, il l'avait trouvé. Elle se demanda ce que c'était.

— Et qu'en est-il d'Au ?

L'Eosi Au avait autrefois commandé cette station spatiale et le marché de Barevi.

Zainal haussa les épaules.

— Vous le connaissiez mieux que moi, tous les deux. Et aussi ses habitudes, si tu veux bien prendre le temps de réfléchir, Kapash, au lieu de te laisser aveugler par la cupidité.

— Tu m'es redevable.

Kapash, contenant à peine sa colère, le menaça de l'index.

— Alors, laisse-moi te payer ma dette aussi vite que possible, Kapash, dit Zainal d'un ton si menaçant que même Ladade, fasciné par la théorie de Zainal, leva les yeux de son écran.

— Dans ce cas, je ne te retiendrai pas plus longtemps sur cette station, Kapash, dit Ladade, montrant la porte, et Kapash n'eut d'autre choix que d'obéir à ce congé sans appel.

Ce qu'il fit à contrecœur, bien que poussé par Zainal.

— Qu'as-tu payé comme rançon pour notre libération ? dit Kris à l'oreille de Zainal comme ils enfilaient le long couloir conduisant à la navette de Kapash.

— Le café, murmura-t-il.

Kris fut à la fois atterrée et contente que sa vie ait été rachetée par du café. Elle comptait vraiment beaucoup pour lui. Mais parlait-il de *tout* le café ? Pour quelqu'un qui venait de perdre leur principale monnaie d'échange, il avait l'air curieusement satisfait. Quoi qu'il ait trouvé, elle espéra que cela en valait la peine.

Elle constata qu'il lui restait à peine la force de monter dans la navette. Kathy était d'une pâleur inquiétante et se laissa tomber sur le premier siège venu. La fierté maintint Kris sur ses pieds.

— Zainal, est-ce qu'il y a quelque chose à manger à bord ? Et j'ai encore soif.

— Je vais voir.

Il fouilla dans la kitchenette, ne trouvant que quelques rations cattenies. Il leur en donna une à chacune, puis il leur apporta de l'eau. Kathy découvrit un petit paquet de café en grains dans sa poche et le tendit à Zainal.

— Kapash, tu as un moulin café à bord ? demanda Zainal.

— Pourquoi faire ? répliqua-t-il d'un ton revêche.

— Nous avons quelques grains à moudre.

— Ils m'appartiennent tous, Zainal, ne l'oublie pas, dit-il, lui arrachant le paquet Et nous irons immédiatement à ton astronef pour m'assurer que pas un grain de mon café ne sera distribué sur Barevi.

— Oh ! fit Kathy.

Elle leva sur Zainal des yeux inquiets.

— Ne t'en fais pas, Kathy.

Mais sur son visage se lisait la consternation qu'il verrait sur les visages de tous les participants à la mission. Non qu'il craignît qu'ils ne lui reprochent d'avoir troqué le café contre la vie des deux femmes. Il fit un clin d'œil à Kathy, si étonnée qu'elle baissa les yeux et continua à mastiquer la ration coriace.

Kris parvint à manger, puis elle se renversa dans son fauteuil, pensant à la bonne douche qu'elle allait prendre pour se débarrasser de la puanteur de la prison.

Quand ils débarquèrent, Natchi et Erbri se présentèrent au pied de la rampe. Ferris était avec eux, tellement soulagé de voir les femmes escortées par Zainal qu'il poussa un ululement frénétique, faisant sursauter tout l'astroport. Puis il partit en courant chercher un véhicule.

Natchi aida Kathy à monter dans le petit cart motorisé qu'il ramena, et il en paya même la location quand ils arrivèrent au KDM. Jax et Floss pleurèrent de soulagement en voyant leurs amies arriver à leur nacelle. Puis Clune et les frères Doyle apparurent, Nonante porta Kris à bord car le choc l'avait laissée sans force.

Chuck arriva avec Gino et Sally Stoffers, que Ferris était allé chercher au marché. Eric vint aussi, mais repartit bientôt s'occuper d'un patient qu'il avait laissé dans son fauteuil sous la surveillance de Tavis.

Il y avait du café tout frais passé, et Floss coupa en rondelles les dernières bananes mûres, sûre qu'elles leur feraient du bien et seraient faciles à digérer.

Kris et Kathy terminèrent leur collation, reconnaissantes envers Floss. Puis elles décidèrent qu'elles se sentiraient mieux après avoir pris une douche et changé de vêtements, et elles s'excusèrent.

— Alors ? demanda Chuck à Zainal, haussant un sourcil broussailleux. Kapash, tes hommes ont emporté le reste du café.

Puis, se penchant vers Zainal, il demanda plus bas :

— C'était le prix de leur liberté ?

— Exactement, reconnut Zainal.

— Elles le valent bien. Elles ne semblent pas avoir beaucoup souffert.

— Heureusement, dit Zainal d'un ton si menaçant que Chuck sourit jusqu'aux oreilles. Kapash, tu veux inspecter nos soutes pour être sûr que nous avons tenu parole ?

— Tu es un homme d'honneur, Zainal, dit Kapash, écartant la proposition d'un geste désinvolte.

— Il ne restait que deux sacs, dit Chuck, et les sachets ramenés du marché en vous attendant.

À son air, Chuck semblait soupçonner Kapash d'avoir forgé les accusations de toutes pièces juste pour obtenir le café.

— Veux-tu que je te rembourse une partie du loyer, Zainal, maintenant que tu n'as plus de raisons de rester ? demanda Kapash avec une politesse étudiée.

— Nous avons encore des produits échangeables, gérant du marché, dit Zainal, tout aussi courtois, en le raccompagnant au sas.

— Alors, c'est lui qui a monté le coup, hein, Zainal ?

— C'est une possibilité, reconnut Zainal, le sachant très retors.

La cupidité était le principal trait de caractère de Kapash, ce qui signifiait qu'il s'était rendu compte de l'engouement pour le café. Zainal quitta la cuisine pour se rendre à la salle de contrôle. Curieux, Chuck le suivit et le trouva en train d'allumer les écrans principaux. Zainal entra quatre lettres, puis se renversa dans son fauteuil, regardant l'unité traiter ce code.

Un menu apparut, Zainal tapa une autre série de chiffres et, soudain, l'écran déroula ligne à ligne une liste où Chuck crut reconnaître des identifications d'astronefs.

— Qu'est-ce que tu nous ramènes là, mon vieux Zainal ? dit Chuck, s'asseyant près de lui.

— J'ai rencontré notre bien-aimé commandant de la station spatiale, et il a eu l'obligeance d'appeler quelques fichiers pour moi, ce qui m'a informé des mouvements d'astronefs – mais je suis sûr qu'il n'en avait pas l'intention.

Un sourire éclaira son visage généralement impassible.

— Il m'a donné l'occasion de voir deux de ses codes. L'un, celui-ci (il enfonça le bouton « sauvegarde » et un autre, ordonnant l'impression de tout le fichier) est la liste de tous les vaisseaux entrés et sortis de la station depuis... oh, sans doute depuis dix ans. Cela devrait nous suffire.

— Et quel était l'autre code, Zainal ?

Zainal revint au menu et tapa un autre code.

— Celui-là exigera plus de temps et d'efforts, dit Zainal. Mais ça devrait en valoir la peine. Il nous donne les mouvements de tous les astronefs eosis arrivant à Barevi et en repartant. J'ai aussi appris que les Eosis ne conservaient pas leur part de butin dans des établissements fixes, mais cachaient leurs trésors là où eux seuls pouvaient y accéder. Si nous analysons leurs vols et leurs destinations, nous pourrions découvrir où ils faisaient escale.

— Finalement, bonne journée malgré l'angoisse. Tu as ramené Kris

et Kathy et, en plus, tu as trouvé ce que tu cherchais.

L'imprimante crachait à présent une foule de feuilles.

— Oui, dit Zainal avec satisfaction. Nous en savons beaucoup plus sur les déportations d'esclaves qui ont suivi l'invasion. Peut-être même que je trouverai combien Ladade a touché des capitaines comme part de butin.

— Pourtant, il paraît que Ladade est honnête, dit Chuck, terminant sa remarque sur une note interrogative.

— Tout dépend de ta conception de l'honnêteté, répliqua Zainal.

Tendant la main, il prit un paquet de feuilles dans le panier de l'imprimante et les feuilleta rapidement.

— Nous devons maintenant rentrer sur Botany, puis retourner sur la Terre. Vous avez trouvé d'autres pièces pour nos véhicules ?

— Nous avons obtenu des pneus de Nilink, le marchand que tu devais rencontrer ce matin, et il a été très contrarié que Kapash lui coupe l'herbe sous le pied.

— Il vous a livrés, ou vous êtes allés chercher la marchandise ?

— On est allés la chercher, mais son entrepôt est bien gardé.

— Plein ?

— Ce qu'on a pris ne représente qu'une seule pile de son magot. Qu'est-ce qu'il avait en tête en stockant des pneus ? Ils sont inutilisables sur les véhicules cattenis, et on ne peut rien faire avec leur caoutchouc. Impossible de le fondre, comme les métaux. Au fait, il a aussi des batteries.

— Tu sais, Chuck, je crois qu'on s'y est mal pris depuis le début.

— Si tu penses la même chose que moi, tu as raison, Zainal.

Il sourit, gloussa et se frotta les mains.

— Et ça donnera une bonne leçon à Kapash.

— À propos de Kapash, attends un peu...

Retournant au menu, il choisit un autre fichier et l'ouvrit.

— C'est exactement ce qu'il me faut. Le tableau de service de la prison.

Il revint en arrière et s'arrêta sur une date. Maintenant, Chuck reconnaissait le nom de Kapash en caractères cattenis. Zainal finit par sélectionner le nom « Kapash » et une date.

— Ce ne serait pas justement la date où on nous a lancés vers Botany ? Avec Kapash de service ?

— Très perspicace, Chuck. C'est exactement ça.

Au tour de Zainal de se frotter les mains.

— Je regrette de ne pas avoir les fichiers du bureau de Kapash, marmonna-t-il, content quand même de découvrir que ce dernier avait trempé dans sa déportation.

Car maintenant il avait la preuve que Kapash était de service le jour où lui, Kris et les autres avaient été expédiés sur Botany dans un

vaisseau d'esclaves. Le « devoir » de Kapash lui commandait d'exclure un Catteni d'un tel groupe.

— J'ai la preuve et le motif.

Un sourire bizarre se dessina sur les lèvres, puis, secouant la tête, il reprit son air impassible.

— À propos de cupidité...

Zainal fit une pause, tambourinant des doigts sur le bureau.

— Où s'attend-on le moins à trouver des trésors ?

— Juste sous son nez ? proposa Chuck.

— C'est probable. Pe avait une curieuse personnalité, même pour un Eosi, gloussa Zainal. Ça vaudrait la peine de jeter un coup d'œil en repartant.

— En repartant ?

— On se ferait moins remarquer, et on pourra toujours revenir. En attendant, j'ai l'intention de punir Kapash de sa cupidité. Un voleur ne doit pas pouvoir jouir de ses vols.

— Mais tu lui as donné le café pour récupérer les filles.

Zainal le gratifia d'un sourire bizarre.

— En tant que gérant du marché, Kapash a le droit de punir les voleurs, mais aussi l'obligation d'indemniser les marchands pour les pertes qui peuvent survenir pendant que leurs produits sont sous sa garde.

La mâchoire de Chuck s'affaissa.

— Zainal ?

— Il a une dette envers moi, d'un Catteni à un autre, pour emprisonnement illicite, et je ne prendrai que ce qui est légal pour liquider cette dette et réparer les insultes faites à nos femmes.

Natchi, Erbri et Tavis participèrent au dîner célébrant le retour des deux femmes. Erbri avait apporté un rôti d'une sorte de bovin chassé dans les forêts de Barevi. Comme les chasseurs étaient généralement des Cattenis en permission, ils vendaient souvent leurs prises à des marchands, même si, parfois, ils faisaient débiter les bêtes et emportaient les meilleurs morceaux sur leurs vaisseaux pour améliorer l'ordinaire. Le rôti était tendre et juteux et tout le monde se resservit.

— J'ai encore une tâche à accomplir, dit Zainal quand tous, même Ferris, déclarèrent avoir assez mangé.

Il regarda Peran et Bazil.

— Puis nous repartirons pour Botany.

— Oh, non, je ne peux pas, dit Eric, stupéfait. J'ai trop de patients qui attendent leurs bridges et leurs couronnes pour partir maintenant.

— Oh, nous reviendrons, n'aie crainte, dit Zainal.

— Écoute, docteur Eric, tu peux rester ici, dit Tavis. Ma famille se fera un plaisir de t'inviter, et j'ai tellement à apprendre de toi.

— Et je vais rester aussi, dit Ferris. Tu veux bien, docteur Eric ? Tu

sais que je peux être très utile. Je t'en prie, Zainal, je t'en prie ! supplia-t-il.

— J'y penserai, Ferris. Mais tu pourrais être vulnérable.

— Non, dit soudain Tavis avec une dignité inattendue. S'il est employé par le Dr Eric, il doit rester, naturellement. Et ma famille le protégera aussi.

— Tu as déjà beaucoup appris, Tavis, dit Eric avec bonté. Zainal, je ne peux vraiment pas partir ou tout ce que j'ai fait ici pour la dentisterie sera perdu.

— Je n'ai pas d'objections à ce que tu restes, Eric. En fait, j'aime mieux ça, mais tu risques d'être exposé à certains dangers. Professionnellement, tu n'es pas impliqué, dit Zainal, énigmatique. Peux-tu garantir la sécurité d'Eric auprès de ta famille ? demanda-t-il à Tavis.

— Nous garantirons sa sécurité si c'est nécessaire, dit Tavis, relevant le menton pour montrer sa détermination. De plus, l'Emassi Dr Eric a beaucoup de patients riches et influents. Il ne lui arrivera rien.

— Parfait. Nous ne resterons pas absents très longtemps, mais il pourrait y avoir des répercussions.

— Des répercussions ? s'étonna Eric. Ah oui, parce que personne n'aimera avoir affaire à Kapash pour le café.

— J'ai entendu quelque chose qui m'intrigue, dit Natchi, l'air maussade.

Le vieux vétérán avait vraiment apprécié son café du matin et sa place assise au soleil.

— À savoir qu'à partir de maintenant c'est Kapash qui vendra le café ?

— Ses réserves sont limitées à ce qu'il a, dit Zainal.

— Alors, il n'a pas l'exclusivité de la vente du café ?

— Il le croit peut-être, répondit Zainal avec un petit sourire, mais ce marché est libre pour tous les marchands, et ce n'est pas une règle qu'il peut tourner. Et je vais veiller à ce qu'elle soit respectée. Maintenant, j'ai la preuve que Kapash était de service à la prison le jour où nous avons été déportés sur Botany.

Tout le monde écarquilla les yeux et retint son souffle.

— Je le savais, je le savais, dit Natchi, grommelant un chapelet de jurons que personne ne comprit, ce qui était aussi bien, se dit Zainal. Sale limace des marais ! Puisse-t-il se noyer dans sa bave !

— Il le pourra, légitimement, si vous êtes tous d'accord pour prendre certains risques demain avant notre départ.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'on aura à faire ? se proposèrent-ils d'un commun accord.

Même Kathy semblait impatiente de participer, à en juger d'après son regard vengeur.

Zainal posa les coudes sur la table, attachant un regard insistant sur Natchi et Erbri.

— J'avais déjà l'intention de vous emmener sur Botany pour vos qualités de mécaniciens, mais ce sera peut-être aussi – si vous acceptez l'opération de ce soir – pour d'autres raisons.

— Comme ? s'enquit Natchi.

— Il nous manque encore un nombre de pièces considérable...

— Alors on va les voler et Kapash devra payer l'assurance ! dit Ferris, sautant sur sa chaise, heureux d'avoir deviné le plan de Zainal.

— Mais, père, protesta Bazil, le plus conservateur de ses deux fils, consultant du regard Brone qui, à l'évidence, n'avait pas de scrupules à ce sujet.

— Oui, oui, c'est mal de voler, mais c'est tout à fait correct dans l'optique cattenie de venger une insulte. Et Kapash nous a insultés une fois de trop, moi et les miens. Surtout maintenant que j'ai la preuve de sa complicité dans ma déportation.

— Quelle preuve as-tu ? demanda Brone d'un ton neutre.

— J'ai le tableau de service de ce jour-là, et il était de garde. Ce qui signifie qu'il devait surveiller l'embarquement. Je sais qu'il avait ordre de déporter tous les individus arrêtés pendant l'émeute, mais cela n'incluait pas un Catteni.

— Et Zainal n'avait certainement pas participé à l'émeute, dit fermement Kris, regardant Bazil. Moi non plus. Mais j'étais terrienne et inconsciente, et incapable de proclamer mon innocence en cette affaire.

— Alors, qu'est-ce qu'on doit faire pour t'aider, Emassi ? demanda Erbri.

— Puisque toi et Natchi vous avez réparé tous ces monte-charge, pouvez-vous nous aider à les charger ?

— Bien sûr, mais tous les endroits où tu veux entrer sont sécurisés, remarqua Natchi.

— Certains sont même gardés, ajouta Erbri, prudent.

— Court-circuiter les systèmes de sécurité n'est pas un problème, dit Bayes, leur électricien. La plupart ont besoin d'être réparés. Des tas de mauvais contacts.

Il haussa les épaules et ajouta :

— Ils peuvent sauter n'importe quand.

— On peut toujours entrer par les toits, dit Ferris, et Ditsy approuva vigoureusement de la tête.

— Ah, oui ? Et dans quels entrepôts exactement, Ditsy ? demanda Zainal, soupçonnant qu'il avait fait ses repérages quand il était parti en reconnaissance dans la section des magasins.

— Ceux de Nilink et Luxel, par exemple. On découpe un panneau dans le plafond et, avec un monte-charge sur le toit, on peut charger

en un clin d'œil. Et ça laisse les rangées de devant intactes, comme ça personne ne s'aperçoit qu'on a pris quelque chose.

— On peut faire la même chose chez Zerkay. Voler les rangées du fond, et il ne s'en apercevra même pas.

— C'était le plus sympa du lot, dit Kris, l'air consterné.

— Il n'a pas besoin de ce qu'il a volé, et on ne peut pas faire de préférences si on projette un cambriolage général.

— Et ce n'est pas du vol, dit Peran avec force. C'est la restitution de marchandises confisquées qui ont commencé par être volées.

Zainal eut un bref regard pour son fils à la suite de ce sophisme. Brone haussa les épaules, comme pour dire qu'il n'était pas responsable.

— Nous devons avoir soin de ne prendre que ce dont nous pouvons nous servir, ou nous ne vaudrons pas mieux qu'eux, dit Zainal. Où sont nos listes ?

Sally Stoffers ouvrit son livre de comptes et lui en tendit des copies.

— Nilink, c'est sûr. Natchi, calcule combien de monte-charge seront nécessaires pour enlever le tiers arrière de son stock. Kathy, calcule le poids et la place que ça prendra dans la soute. Heureusement, on pourra monter les appareils directement dans le vaisseau dans l'ombre des docks. Il ne devrait pas y avoir trop de monde à l'aube. Parce qu'il nous faudra quand même un peu de lumière.

— On pourrait prévoir quelques diversions, Zainal, proposa Erbri. Rien de violent.

Il était si enthousiaste que Zainal vit le bien-fondé de sa suggestion.

— Il faudra calculer à quel moment exactement, Erbri, mais ce serait utile, et je rembourserai toutes les dépenses.

— Ta parole suffit, Emassi, répondit Erbri.

— Parfait. Nous devons surtout charger ce que Luxel garde jalousement – les composants de satellites et les pneus et batteries de Nilink. Ce sera lourd et volumineux, alors il nous faudra six ou sept monte-charge uniquement pour ces deux sites.

— Je suis volontaire pour ces deux-là, dirent en chœur Bayes et Clune.

— Brone, tu restes en dehors de tout ça, dit Zainal quand le jeune homme leva la main. En fait, Tavis, si tu peux, avec l'aide de Brone, emporter le matériel d'Eric dans le domaine de ta famille, ça vous donnera un alibi à tous les deux.

— C'est vrai, Emassi, dit Tavis, l'air grandement soulagé.

Brone hocha la tête avec dignité, attitude qui le valorisa aux yeux de ses élèves.

Zainal prit de quoi écrire.

— Combien de monte-charge avez-vous pu réparer, Natchi ?

— Ferris nous a aidés, et nous en avons une douzaine en parfait état

de marche et munis de batteries.

— Douze..., murmura Zainal, commençant à calculer les poids et le temps que prendraient les allers-retours entrepôts-astronef.

— Après ce qui s'est passé aujourd'hui, personne ne s'étonnera qu'on parte demain, dit Chuck. Mais je pourrais rester à bord pour m'occuper des communications.

— Non, je veux bien m'en charger, dit Brone. Je peux aussi m'occuper des formalités de départ. Je ne crois pas qu'on nous fera des difficultés.

— Bonne idée, dit Zainal, le remerciant de la tête. Maintenant...

Et il commença à donner des ordres, précisant combien de monte-charge devraient se rendre à telle destination.

— Il faudra plus de dix minutes par monte-charge pour faire l'aller-retour jusqu'à l'entrepôt le plus éloigné – celui de Luxel – alors, en donnant une demi-heure à Ditsy et à Ferris pour charger, tu pourras commencer ta diversion à trois heures quarante-cinq, Erbri. Chuck, Clune, les pneus et les batteries seront plus lourds à charger chez Nilink ; si Erbri monte la garde, vous devriez être de retour en même temps que les garçons. Nonante, toi et ton frère, prenez un autre monte-charge derrière Chuck et Clune. Ce sont les pneus et les batteries – et les essuie-glaces – qui nous manquent le plus. Vous avez le temps de vous reposer un peu. Toi, ajouta-t-il, pointant le doigt sur Gail, tu dois nous faire des panneaux spéciaux.

— Avec plaisir. Qui allons-nous dévaliser, Zainal ?

— Kierse, dit-il.

— Là, je vous accompagnerais volontiers, dit Kris.

— Pas dans ton état. Floss viendra avec moi. Toi et Kathy, dormez sur vos deux oreilles. Demain matin, vous devrez être tout sourire quand nous fermerons notre échoppe au marché.

— Mais si les vols ont été découverts ? demanda Ferris, les yeux dilatés.

Zainal éclata de rire.

— Raison de plus pour fermer notre échoppe et partir en bon ordre.

Très satisfaite de son affectation, Floss accompagna Kris et Kathy à leurs cabines, disant tout haut que Peran et Bazil l'aideraient à nettoyer la cuisine.

— Et ce sera nickel !

Zainal aurait préféré garder ses fils dans l'ignorance de ces larcins, mais comme il avait expliqué les raisons qui inspiraient ces actes, ils comprendraient, espérait-il, qu'il n'agissait pas sans motif. Venger une insulte était une coutume cattenie universellement acceptée, et des insultes avaient été faites non seulement à lui, Zainal, mais aussi à Kris et à Kathy.

Il se réveilla après quelques heures de sommeil et alla à la cuisine

pensant que, ce matin, il n'y aurait pas de café à déguster. Il s'étonna d'y trouver Floss, prête à lui en servir une tasse.

— Les hommes de Kapash se croyaient très malins, Zainal, ils pensaient qu'on ne trouve du café que dans des sacs, dit-elle en riant, tandis qu'il humait la vapeur odorante. Mais je venais juste d'en verser trois sacs dans le torréfacteur quand ils sont arrivés. Ils n'ont même pas pensé à venir y regarder. Kris aussi sera contente.

Les autres furent tout aussi satisfaits, comme Natchi et Erbri qui avaient bivouaqué dans la soute en attendant l'aube. Puis, sortant les monte-charge du sas principal dès que Natchi eut annoncé que la voie était libre, ils se séparèrent, chacun flottant vers sa destination.

Flotter en pleine nuit au-dessus du marché fut une expérience étrange, car il était presque désert, et seuls quelques gardes, qui ne chercheraient pas forcément des voleurs au-dessus de leur tête, y circulaient, vérifiant cadenas et serrures. De plus, Zainal avait soin de rester dans l'ombre.

Juste comme il planait au-dessus de l'entrepôt de Kierse, il vit un éclair bleu lui annonçant que Bayes venait de court-circuiter l'alimentation électrique. Ce genre d'incident était si fréquent que les gardes n'y faisaient même plus attention. Zainal avait eu l'occasion de remarquer qu'il y avait des sentinelles près de l'entrepôt de Kierse, alors il descendit du monte-charge et s'engagea dans la sombre allée séparant l'entrepôt de Kierse du suivant. Enroulant à son poignet le câble de guidage du monte-charge, il avança prudemment vers l'entrée à présent déverrouillée. Il fut à l'intérieur en quelques secondes. À l'aide d'une minuscule torche, il repéra le matériel dont il voulait soulager Kierse, en repréailles de son témoignage contre Kris et Kathy. Il jeta un coup d'œil dans l'allée avant de s'aventurer dehors, puis, s'allongeant confortablement sur sa cargaison, repartit vers le BASS-1, restant dans l'ombre dans la mesure du possible – ce qui signifiait qu'il rasait les toits.

Il entendit le bruit de la diversion qu'Erbri avait promise, sans avoir aucune idée de ce que c'était. Mais quand il arriva à l'astroport, personne ne courait dans les allées et, restant dans les ombres projetées par les spots du sol, il regagna le BASS-1 et entra dans la soute ouverte sans être vu. En quelques instants, il trouva les filets prévus pour attacher les matériels récupérés et, inclinant le monte-charge, il les fit glisser dedans, puis les fixa à la paroi par des crochets. Une ombre soudaine le fit paniquer un instant, puis, avisant les jambes frêles qui pendaient sur le côté, il réalisa que ce ne pouvait être que l'un des garçons. Très lourd, le monte-charge s'abaissa lentement. Il s'en approcha et ouvrit les filets pour recevoir leurs larcins.

— On pourrait faire une autre tournée, dit Ditsy, content de leur succès. On a bidouillé la serrure de sécurité pour qu'elle ne se referme

pas.

— Nous ne devons pas être trop cupides, dit Zainal, tout en pensant à l'utilité des pneus arrivés à destination et au caoutchouc qui se détériorait lentement dans l'entrepôt. Attendons que tout le monde soit rentré sain et sauf, ajouta-t-il, comme la proue d'un nouveau monte-charge apparaissait à l'entrée de la soute.

Il renvoya Clune, Ditsy et Nonante chercher un nouveau chargement de pneus et de batteries, puis il décréta la fin de l'opération. Brone revint au vaisseau et les informa que lui et Tavis avaient déménagé l'équipement d'Eric dans le domaine familial de ce dernier, et qu'il viendrait les voir au matin. Brone fit comme s'il ne voyait pas le nouveau contenu de la soute.

Zainal aurait préféré décoller immédiatement, mais il avait de bonnes raisons de vouloir annoncer qu'il partait à la rencontre de nouveaux clients éventuels. Et sa présence sur son site le lendemain d'un vol de grande envergure pouvait détourner les soupçons. À l'échoppe, les pancartes de Gail étaient déjà installées, annonçant sa fermeture. Les habitués du café matinal tournaient en rond comme des âmes en peine, espérant malgré tout la reprise de la distribution. Ce fut aussi un soulagement de constater que les cambriolages de la nuit n'étaient pas encore découverts. Kapash en serait informé sous peu, mais il ne soupçonnerait pas immédiatement Zainal. Il s'étonna de voir Kierse parmi les badauds.

— Où allez-vous ? À qui vais-je vendre ces matériels terriens invendables ?

— Je te le dirai quand je le saurai, répondit Zainal, passant son chemin.

Kierse le retint par la manche. Nonante Doyle fit un pas en avant, mais Zainal l'arrêta du regard.

— Mais il faut que je les vende, dit Kierse. Tu as été mon premier acheteur depuis des mois.

— J'étais tout prêt à acheter, mais tu en demandais plus que je ne pouvais payer.

— Je dois dégager un bénéfice pour mes investisseurs, tu le sais.

— C'est ton problème, pas le mien.

Zainal se dégagea, et Kierse n'insista pas, mais il conserva son air abattu. Zainal aurait pu faire pas mal de remarques bien senties sur la cupidité et l'irrationalité de voler du matériel sans savoir s'il y avait un marché pour, mais il avait maintenant une nouvelle idée sur ce petit problème.

— Et si je t'achetais encore du café ?

— Tu en as assez pour tenir un moment, dit Zainal, sans aucune sympathie.

— Et après ?

— Kapash a le reste de mes sacs, suggéra-t-il obligeamment, puis il fit au revoir à Kierse, debout devant l'échoppe, l'air désolé, passant à une autre activité avant qu'un nouveau badaud ne le retienne.

Quand il arriva au bureau pour régler la location d'un meilleur emplacement pour Eric dans le marché, l'assistant de Kapash lui annonça d'un air hautain que le gérant Kapash avait trop de choses en tête pour s'occuper de détails mineurs, mais qu'il rédigerait volontiers le bail pour l'emplacement désiré et lui en donnerait reçu. Zainal fut plutôt soulagé de ne pas revoir Kapash, mais il aurait aimé être une petite souris quand Kapash découvrirait qu'il devait indemniser les marchands (peut-être avec le café en grains dont il était maintenant propriétaire) à la suite du cambriolage de leurs entrepôts censément inviolables. Comme Eric avait beaucoup de clients haut placés, y compris Ladade qui ne portait pas Kapash dans son cœur, Zainal se dit que le dynamique dentiste n'aurait pas de problèmes à affronter Kapash, et même y prendrait plaisir, s'il était assez bête pour contester un bail signé par son propre assistant. Eric était suffisamment astucieux pour mettre à profit la clientèle de Ladade si besoin était. Ferris voulait rester sur Barevi, et Zainal était tenté d'accepter, sauf que sa kleptomanie risquait de poser des problèmes à Eric.

Peran et Bazil avaient pris ici de précieuses leçons, mais pas celles que de jeunes Cattenis – surtout Emassis – devaient apprendre. Brone les avait maintenant bien en main, et ils allaient même jusqu'à aimer leurs cours. Peut-être que cette visite avait amorcé la pompe pour un retour éventuel, se dit Zainal, même si ce premier séjour n'avait pas eu le succès escompté. Pourtant, à certains égards, ils avaient accompli plus de choses que prévu : il avait les informations et les codes essentiels qui bénéficieraient à Botany et à ses projets. Maintenant, il avait d'autres options pour la suite des opérations.

Et il avait une nouvelle idée, qui pouvait résoudre tous leurs problèmes, bientôt sinon immédiatement. Il souhaitait trouver une bonne raison pour exécuter ce plan dès leur départ, afin de donner au groupe de Botany les ressources nécessaires pour acheter tout ce qu'ils étaient venus chercher ; mais agir trop précipitamment pouvait créer plus de problèmes que ça n'en résolvait. Et il était sage de donner aux marchands hésitants un peu de temps pour regretter d'avoir raté l'occasion de vider leurs entrepôts de produits inutiles. Ça leur servirait de leçon.

De plus, pensa-t-il avec humour, ils devaient partir au plus tôt, sinon les bananes seraient trop mûres. Kris s'était mis en tête d'en produire sur Botany. Elle avait été soulagée d'apprendre que, malgré la razzia des hommes de Kapash, ils n'avaient pas vu le café qu'il y avait dans le torrificateur. Kris se réjouissait de tout ce qui diminuait pour Kapash le bénéfice de sa prétendue « rançon ». En même temps que

des bananes, il y aurait du café pour Botany.

— La prochaine fois que nous irons sur la Terre, nous rapporterons des plants de café, dit Zainal pour lui remonter le moral. Je crois me rappeler que, sur l'une des plantations, quelqu'un m'a dit que les plants voyageaient bien et s'adaptaient à de nouveaux environnements, pourvu qu'ils aient assez de chaleur et de pluie.

— Nous retournons sur la Terre, n'est-ce pas ?

— J'ai les informations nécessaires pour déterminer où est allé chaque vaisseau d'esclaves et qui, parmi les personnes disparues, peut encore être localisé à l'endroit où elles ont été vendues, l'assura-t-il.

Elle frissonna, pensant qu'elle avait bien failli être un nom sur ces listes.

— Et nous avons des tas de produits pour soulager la pénurie actuelle.

— Vitali nous a donné des listes à jour et des cartes aériennes, dit Zainal, montrant de la tête le bureau où il conservait ces données.

Puis il se renversa dans son fauteuil, croisant les mains sous la nuque.

— Pourquoi souris-tu comme ça, Zainal ? demanda Kris, soupçonneuse.

— Je crois avoir justifié un petit détour que je veux faire après le départ.

— Un détour ? répéta Kris, perplexe.

Le sourire de Zainal s'élargit.

— Comme dit Chuck, le meilleur endroit pour cacher quelque chose, c'est juste sous le nez des gens.

— Cacher quoi ?

— Je ne te le dirai pas car je pourrais me tromper...

— Qui essaies-tu d'impressionner ? Le jeune Brone ? Parce qu'il l'est déjà assez comme ça.

— Non. En fait, je veux montrer à Botany plus de résultats que nous n'en avons obtenu.

— Je trouve que nous ne nous sommes pas mal débrouillés, dit Kris, encourageante. Sally dit que nous avons fait le plus de bénéfices sur le café...

— Et comme il ne nous a rien coûté...

— À part deux monte-charge volants... et nous avons tout un assortiment de pièces pour les sats com, plus les pneus, les batteries et les bougies – mais tout ça, c'est pour la Terre, non ?

Zainal acquiesça de la tête.

— Ainsi, tu veux retourner sur la Terre juste pour des plants et des grains de café ?

— Et si possible pour trouver quelqu'un capable de gérer la culture et la conservation du café.

— Et la torréfaction, dit fermement Kris. Je crois que je n'attraperai jamais le coup de main.

— Pourtant, tes tentatives nous en ont sauvé une partie.

Elle rougit, mais eut un sourire hésitant.

— Oui, mais ce n'était pas prévu. J'ai toujours un compte à régler avec ce détestable Kapash.

— Oh, nous avons commencé à le régler la nuit dernière, cher cœur, dit-il en se levant.

Sortant de leur « bureau », il l'embrassa chaleureusement.

— Je me demande si Brone a jamais visité la décharge spatiale.

Elle le regarda sans comprendre.

Ils eurent l'autorisation de quitter Barevi le lendemain matin, avec Kathy aux commandes, consentante mais un peu nerveuse, qui désengagea le KDM du dispositif d'amarrage et l'engagea doucement dans la circulation en route vers la station spatiale. Quand ils l'eurent dépassée, Zainal fit signe à Kathy de lui céder son siège.

— Mais j'ai tout fait correctement, non ?

— Oui, Capitaine, mais nous faisons un petit détour, dit Zainal, modifiant les paramètres pour que le BASS-1 vire vers la décharge spatiale.

Presque immédiatement, une unité-com bourdonna, et Zainal répondit.

— Vous venez de changer de trajectoire, BASS-1. Y a-t-il un problème ?

— Non. J'ai prévenu votre officier de service hier, capitaine. Nous voulons voir si nous trouvons un réservoir à eau de KDM dans les débris spatiaux. Il nous en manque un.

— Conférence précipitée à la station.

— D'accord, BASS-1, dit une voix que Zainal ne reconnut pas. Vous avez le champ libre. Bonne chance.

— J'espère que ce n'était pas Ladade, marmonna Kris, plus pour elle que pour Zainal.

— Non, ce n'était pas lui, dit Zainal. Seul l'officier de service hier savait que mon plan de vol comportait un détour par la décharge.

— J'ignorais que nous avions besoin d'un réservoir.

— Je veux voir ce qu'il y a d'autre, Kathy, au cas où il nous en faudrait un, dit Zainal, ralentissant le BASS-1 à l'approche des débris spatiaux.

— Comment vas-tu trouver un réservoir dans tout ça ? demanda Kathy.

— Oh, l'un de nous peut repérer ce que nous cherchons. Vois si tu remarques des objets qui ont l'air déplacé au milieu des autres.

— Répète ? dit Kathy, en pleine confusion.

— Brone, viens à la salle de contrôle. Au trot, dit Zainal à l'inter

com.

— Oui, capitaine, répondit Brone immédiatement.

Brone arriva avec Peran et Bazil qui coïncèrent leurs corps d'adolescents sur le strapontin près de Kris, et bouclèrent leur harnais car ils étaient maintenant en apesanteur. Kathy avait quitté le fauteuil du copilote quand Zainal avait appelé Brone, mais elle se cramponna au rail de sécurité pour ne rien rater de ce qui se préparait.

Les objets, tourbillonnant sur eux-mêmes – fragments de coques, membrures structurelles parfois fusionnées en un seul bloc – , continuèrent à décrire leur orbite loin de Barevi. Zainal adapta sa vitesse à la leur et, utilisant habilement ses boosters, s'inséra doucement dans la masse mouvante, ajustant sa vitesse à mesure qu'il s'enfonçait plus profondément au milieu des débris.

— Équipage, observez bien la parade, et signalez tout objet qui ne devrait pas être là.

Peran émit un grognement.

— Comment veux-tu qu'on sache ce qui ne devrait pas être là ? demanda-t-il.

— Tu penses à des choses comme ce truc qui ressemble à un grand pain de mie ? demanda Kathy, montrant un objet tournoyant dont la surface noire et mate reflétait la lueur des feux, de position.

— Où ? demanda Zainal.

— Oh, je dirais à onze heures, répondit Kathy, pointant le doigt.

— Le scanner annonce un contenu métallique, dit Brone, lisant les données sur l'écran.

— On dirait un immense pain, répéta Kathy. Cerclé de lourdes chaînes, pour que ce qu'il contient ne tombe pas.

Zainal en approcha doucement le KDM.

— Il y en a un exactement pareil à quatre heures, dit Kris.

— Et plein de métal également, dit Brone, après avoir vérifié sur son écran.

— Pourquoi ce métal n'est-il pas en liberté dans la nature avec les autres trucs ? demanda Kathy.

Non seulement les alarmes de proximité retentissaient, mais ils entendaient de tout petits objets rebondir sur la coque du BASS-1.

— Très bonne question, Kathy, dit Zainal, l'air très content de lui.

Il alluma l'inter com.

— Chuck, va te placer devant le sas. Nous allons essayer de pêcher quelques ordures spatiales. Peux-tu dissiper l'électricité statique comme tu l'as fait pour le sat com ?

— Bien sûr, Zainal, dit Chuck. Tout de suite. Je vérifiais le chargement.

Ils étaient tout proches du « pain » quand Chuck annonça qu'il avait rejoint le sas, avec une chaîne pour dissiper l'électricité statique.

— Ouvre le sas et prépare-toi à l'apesanteur, dit Zainal qui, manœuvrant adroitement ses boosters, positionna le BASS-1 parallèlement au futur captif. Puis, sonnait le klaxon d'alarme, il annula la gravité. De nouveau, l'objet lança des éclairs quand la chaîne le contacta, puis fut doucement attiré dans le sas, qui se referma sur sa prise.

— Ne bouge pas, Chuck. Il y en a peut-être un deuxième.

Sur la ligne ouverte, ils entendirent Chuck s'étonner de ce qu'ils pourraient bien faire d'ordures de cette saleté de décharge.

— Parce qu'elles sont juste sous notre nez, répliqua Zainal, énigmatique.

— Oh ! s'écria Chuck, toujours perplexe.

Dès que le second « pain » fut dans le sas, Zainal ordonna sa fermeture et restaura la gravité.

— Et maintenant, on dégage, dit-il, tournant le nez de l'astronef vers tribord et le dirigeant doucement, par de petites poussées précautionneuses de ses boosters, hors de la décharge et vers l'espace libre. Capitaine Harvey, si tu veux bien reprendre les commandes, nous pouvons maintenant rentrer à Botany pleins gaz.

— Oui, Zainal, dit-elle, encore intriguée par le détour.

— Tiens, voilà un autre « pain » à trois heures, dit Peran en le montrant.

— C'est vrai. Tu as l'œil, Peran, dit joyeusement Zainal en lui ébouriffant les cheveux, chose que l'adolescent détestait mais qui détournerait son attention. Ce sera intéressant de voir s'il est toujours là quand nous reviendrons. En attendant, allons voir le résultat de notre pêche.

Peran et Bazil furent ravis de l'invitation.

— Tu viens, Kris ? demanda Peran.

— Dans l'espoir d'assouvir mon insatiable curiosité, dit Kris.

Ces derniers temps, Peran et Bazil étaient beaucoup plus gentils avec elle, mais elle pensait que ça n'avait pas grand-chose à voir avec l'influence de Brone. Leur attitude avait commencé à changer juste après qu'elle avait arraché Ferris aux griffes de Kapash. Sa gaieté lui manquerait, mais il était en de bonnes mains avec Eric et Tavis, et elle était contente que Zainal ait cédé et lui ait permis de rester sur Barevi.

— OK, Zainal, dit Chuck, quand ceux de la salle de contrôle l'eurent rejoint au sas. Je n'aurais jamais pensé que j'irais un jour pêcher des ordures dans une décharge !

— C'est parce qu'elles étaient là, Chuck, dit Zainal. On a des tenailles pour couper ces chaînes ? ajouta-t-il, impressionné par celles qui entouraient les deux objets.

Ditsy dit qu'il en avait, et fila dans la soute où lui et Natchi rangeaient les outils dont ils se servaient pour réparer ce qu'ils

trouvaient dans les décharges de Barevi. Il n'eut pas assez de force pour les sectionner, mais Brone, si. Les chaînes tombèrent sur le sol, et Zainal ôta le premier couvercle. Il siffla entre ses dents, puis inclina l'objet pour en faire glisser le contenu sur le sol sous les yeux émerveillés des assistants.

— Jackpot ! dit Ditsy, s'agenouillant pour ramasser une poignée de pièces d'or. Dites donc, regardez ! Une couronne !

Il ramassa une énorme couronne sertie de pierres précieuses et se la posa sur la tête. Elle lui tomba sur les épaules, car beaucoup trop large pour son crâne.

Kris ramassa un bandeau en or, puis, parmi les pièces d'or, une longue tige surmontée d'un globe à une extrémité.

— On dirait un sceptre, dit-elle, s'efforçant de prendre un air royal. Ça ressemble bien aux Eosis d'entrer à la Tour de Londres et de voler les bijoux de la Couronne !

Zainal leva dans sa main une magnifique coupe en or, au bord serti de gemmes qui scintillèrent dans les lumières de la soute.

— Et ça, c'est une coupe de Cellini, dit Kris en la montrant. J'en ai vu de pareilles dans un musée. Les Eosis ne prenaient vraiment que ce qu'il y a de mieux. Et les pièces, qu'est-ce que c'est ?

Zainal soupira.

— Elles auraient pu nous servir.

Il en laissa tomber quelques-unes entre ses doigts.

— Ecus d'or cattenis, accompagnés de demis et de quarts. Venant sans doute de l'or extrait de domaines eosis, ou des loyers qu'ils touchaient sur Barevi. Ces pièces ont été frappées sur Barevi. Regardez le *B* gravé dessus.

Il le montra à l'assistance admirative.

Fasciné par les lourdes pièces, Basil se mit à en faire des piles avant de les renverser d'un geste désinvolte.

— Je ne savais pas qu'il pouvait exister tant de pièces, dit-il, impressionné. On a acheté tout ce qu'on voulait juste avec ça, ajouta-t-il, en prenant deux poignées qu'il laissa retomber, tintinnabulantes, sur le sol du sas.

Il courut après l'une qui roulait vers le bord du pont, la rattrapant juste avant qu'elle ne disparaisse dans une fente près d'une poutre. Il la remit soigneusement avec les autres.

— Si on retournait sur Barevi, on pourrait acheter tout ce qu'on veut !

— On pourrait sans doute, Basil, mais pas aujourd'hui. Je ne veux pas éveiller les soupçons, dit Zainal. Kapash et Ladade se douteraient de quelque chose.

— Est-ce que notre détour n'éveillera pas leurs soupçons ?

— Peut-être, mais bien qu'ils soient cupides, le KDM est plus rapide

qu'aucun de leurs vaisseaux, et j'ai expliqué pourquoi nous venions à la décharge. Il n'est pas exceptionnel pour un astronef de fouiller dans les décharges spatiales. Et aussi ils auraient dû nous surveiller très attentivement pour voir ce qu'on a pris.

— Mais j'ai vu d'autres « pains », dit Bazil.

— Nous avons d'autres chats à fouetter pour le moment.

— Ils ne s'envoleront pas, dit Kris.

— J'aimerais leur mettre le nez dans leur mouise, dit Chuck, serrant les dents au souvenir de tous les affronts et délais infligés par les marchands. Tu crois que c'était une bonne idée, Zainal ?

— Ce serait stupide de retourner maintenant. J'ai dit que je cherchais un réservoir. Pour quelqu'un nous observant de la station, ces objets ont à peu près la taille et la forme idoines. Ils n'ont pas encore découvert nos travaux de la nuit dernière. Je ne tiens pas être sur Barevi quand ils s'en apercevront. Rangeons ces objets. Et qu'est-ce qu'il y a dans l'autre ?

Le cylindre contenait des toiles soigneusement roulées, des portraits et des paysages dont Kris reconnut quelques-uns.

— Les Eosis savaient vraiment quoi emporter, murmura-t-elle, enroulant soigneusement une toile.

— Tu parles, dit Zainal. Et tu as repéré un autre « pain », Peran ?

— Oui, père.

— Bon, nous n'y retournerons pas maintenant. Nous savons ce que nous cherchons, et Ladade et Kapash l'ignorent. Espérons que la ruse des Eosis tiendra jusqu'à notre retour, quand nous reviendrons repérer tous les objets insolites de cette décharge.

— Et ça ressemble vraiment à des pains de mie, dit Kris, avec une nuance de respect pour ce subterfuge. Qui aurait été capable de penser à ça !

Brone reparut dans le sas avec de quoi écrire et se mit en devoir de faire un inventaire. Floss essaya la couronne, qui lui allait mieux qu'à Ditsy, mais elle la déclara trop lourde.

— C'est gênant sur la tête..., dit-elle d'un ton emphatique, mais sans s'expliquer davantage.

Puis elle repéra un bracelet serti de diamants et de rubis qu'elle attacha à son poignet. Très contente de cette parure, elle se mit à chercher d'autres bijoux parmi les pièces d'or. Les garçons en trouvèrent, et elle eut bientôt les deux bras couverts de bracelets, et des bagues à tous les doigts.

— J'aurais jamais pensé voir un jour tant de diams. Ni tellement de cailloux différents, roucoula Floss, se pavanant dans le sas, levant les bras pour faire admirer ses bijoux à la manière d'un mannequin. Qu'est-ce qui te plairait, Kris ? Diamants, émeraudes, rubis ou saphirs ? C'est le moment de nous mettre sur notre trente-et-un.

Kris fut attirée par l'élégance translucide des perles, et en enroula plusieurs longs rangs autour de son cou, imitant la démarche et les postures de Floss.

— Super ! approuva Floss.

— Il faudra rendre les bijoux de la Couronne, dit Kris, presque à regret, car ces objets n'étaient pas aussi précieux pour eux que les matériels volés sur la Terre par les Cattenis, seulement plus beaux.

Elle déroula les rangs de perles et les posa soigneusement sur les genoux de Brone.

— Viens, Floss, il faut trouver quelque chose pour envelopper ces merveilles. Je crois qu'il me reste des sacs en papier et des étiquettes.

— Des sacs à café pour ces babioles, hein ? dit-elle allègrement, mais elle passa l'après-midi, avec Jax. Kiznet, Gail et Kathy, à jouer avec les bijoux avant de les envelopper, tandis que Brone les inventorait.

— Ça n'achèterait pas grand-chose dans un bazar de la Terre, dit-elle une fois avec dédain. Qui irait troquer du pain pour ce genre de trucs ?

— Mais un pays, peut-être, dit Kris, se rappelant ses leçons d'histoire tout en protégeant la couronne d'une vieille serviette déchirée. À ce compte-là, la serviette a plus de valeur que la couronne sur le marché. *Sic transit gloria mundi*.

Elle termina l'emballage de la couronne par une petite tape.

— *Sic transit Gloria...* qui c'est, cette Gloria ? demanda Floss, curieuse.

— C'est du latin, et ça se réfère à la nature transitoire des vanités humaines.

— Hé, regarde-moi, Gloria, je ne suis pas malade ! pouffa Floss.

— Vois où tout cela avait fini, dit Kris, montrant les nombreux bijoux pas encore emballés. Dans une décharge d'ordures, orbitant à des centaines de miles de la civilisation.

— Enfin, si on peut dire que Barevi est civilisée, remarqua Floss avec dédain.

CHAPITRE 12

Personne ne fut plus heureux que Zainal de voir la sphère de Botany s'agrandir sur leur écran. Kris fut ravie également, car il y avait encore cinq régimes de bananes, mûres mais pas trop. Il faudrait les manger dès leur arrivée. Les deux caisses d'oranges s'étaient bien conservées, mais les goyaves et les papayes n'étaient plus qu'un souvenir.

Le dernier jour, chacun s'affaira à laver et repasser sa tenue de cérémonie. Sally Stoffers avait rédigé son rapport en vue de sa présentation officielle au Conseil. Zainal ordonna de préparer le BASS-1 pour un départ prochain. Kris se dit que même si Zainal avouait au Conseil leur cambriolage massif, ils s'en offenseraient peu si ces larcins avaient déjà été reçus sur la Terre avec de grandes démonstrations de gratitude.

Ils reçurent les sommations dès qu'ils furent à portée des capteurs du satellite.

— Ici le BASS-1, rentrant à sa base. Nous sommes au complet, et tous sains et saufs, dit Zainal, faisant la réponse officielle au « Qui va là ? »

— Hourra ! C'est Zainal qui rentre. Tu rapportes tout ce qu'il nous faut ?

Zainal reconnut la voix de Worry qui était de service.

— Davantage qu'on n'espérait, Worry, et moins qu'on ne voulait, mais il y a désormais des solutions de rechange à examiner répondit Zainal, qui voulait être franc mais pas trop explicite. Peux-tu convoquer une assemblée générale pour ce soir ?

— C'est comme si c'était fait. Bienvenue à la maison, Zainal. Tout va bien ici.

À la vue de la foule assemblée sur le terrain d'atterrissage pour accueillir les voyageurs, Zainal pensa que tous ceux qui n'étaient pas de service étaient là. Et aussi beaucoup d'enfants, de sorte qu'ils pouvaient peut-être distribuer les bananes sur-le-champ. C'était l'après-midi sur Botany, et l'air sentait bon en ce milieu de l'été. Ce qui signifiait qu'il aurait le temps de faire un autre voyage sur la Terre, et que si tout se passait bien, il serait de retour pour la visite automnale des Fermiers qui viendraient chercher les récoltes de l'autre continent. Si la récolte de blé semblait bonne, il pourrait, la conscience tranquille, leur demander leur accord pour en emporter

davantage sur la Terre.

Zane et Amy étaient là, Zane donnant la main à Rose Mitford, tandis que Cherry faisait sauter Amy dans ses bras pour l'empêcher de pleurer, car l'agitation et le bruit autour d'elle l'effrayaient. Zainal compta avec satisfaction les KDM et KDL parqués d'un côté du champ, et leur assigna mentalement équipages et capitaines pour leurs futures missions. Enfin, s'il parvenait à persuader le Conseil de poursuivre cette aventure. Peut-être que les bananes devaient aller au juge et aux gens d'un certain âge qui s'en rappelaient le goût pour en avoir mangé autrefois.

C'était bon de rentrer sur Botany pensa Zainal, alors que, main dans la main, Kris et lui précédaient l'équipage sur la rampe. Ils avaient chargé les monte-charge de fruits et de café, qui débarquèrent sous les acclamations. Mais la plus grande partie de la cargaison resterait dans les soutes. Sally en avait fait un inventaire, en plus de la comptabilité.

Il y eut partout de joyeuses retrouvailles et, malgré l'agitation ambiante, Zainal présenta Brone à Worry, au juge et à Dorothy Dwardie – quand il parvint à l'arracher aux bras de Chuck. Brone en fut content, et stupéfait de la courtoisie qu'on lui témoigna. Zainal pensa que ses projets les plus fous étaient peut-être réalisables. L'espace était vaste, et il y avait si peu d'espèces intelligentes. Pourquoi être ennemis quand il était beaucoup plus simple d'être alliés ?

On bombarda Zainal de tant de questions qu'il remonta en haut de la rampe et leva les bras pour demander le silence.

— Nous sommes très contents d'être rentrés, et c'est merveilleux de vous revoir tous. Vous savez que j'ai convoqué une assemblée générale pour ce soir, et nous vous ferons un rapport complet de nos voyages et aventures. Nous n'avons pas rapporté tout ce que nous voulions, dit-il, anticipant des murmures déçus, mais nous rapportons beaucoup de choses que nous n'avions pas prévues.

Montrant les bananes, il ajouta :

— Il y en a d'autres là où on les a trouvées, mais je pense qu'il faut réserver celles-là et les oranges aux enfants pour leur dîner. Et nous avons cent cinquante livres de café.

Des acclamations enthousiastes saluèrent cette déclaration.

— Et je crois que nous pourrions cultiver notre café sur la péninsule, dit-il, tendant le bras en direction du sud et de l'ouest.

Les acclamations redoublèrent.

— Nous avons beaucoup de choses à discuter et de décisions à prendre, parce que nous devons consolider notre position sur la Terre et sur Barevi. Alors, gardez vos questions pour ce soir. Mais n'en posez pas auxquelles je ne saurai pas répondre.

Des réactions bon enfant suivirent cette remarque, tandis qu'il

faisait signe au juge Iri Bempechat de l'attendre pour une petite conversation en privé.

Kris serrait ses enfants dans ses bras et bavardait avec Rose et Cheery. Amy ne reconnaissait plus sa mère, et Kris s'efforçait de lui tirer un sourire. Peu à peu, les gens commencèrent à se disperser, se dirigeant vers leurs maisons et le bâtiment principal de la Retraite.

— Oui, Zainal, dit Iri, s'avançant lourdement, appuyé sur sa canne, ton voyage a merveilleusement réussi, mais je devine à ton air qu'il a apporté plus de questions que de réponses.

— C'est exact, dit Zainal, soulagé de la perspicacité du juge.

— Expose-les-moi, dit le juge, lui faisant signe de l'accompagner jusqu'à sa voiturette. Tu rentres chez toi ?

— Non, je dois m'assurer que ces coffres en céramique sont en lieu sûr. Nonante s'en occupe, mais je veux que tu voies ce qu'ils contiennent.

— Ah ?

— Un trésor des Eosis – dont nous pouvons utiliser la plus grande partie, mais dont certains objets devront être rendus à leur premiers propriétaires.

— Tu as trouvé un trésor des Eosis ? dit le juge, fasciné. Qu'est-ce qu'ils considéraient comme des trésors ? Et où l'as-tu trouvé ?

— Dans l'espace. Alors, techniquement, je crois qu'il peut être considéré comme la propriété de celui qui le trouve.

— Hum... oui, traditionnellement les épaves sont la propriété du découvreur.

— Je suis content que tu sois d'accord. Mais il y a des bijoux magnifiques, dont non seulement nous ne savons pas quoi faire, mais qui ne nous seront d'aucune utilité. Et un plein coffre de ce que Kris qualifie de tableaux de grands maîtres. Sans doute volés dans des musées.

— Ils ne pourraient même pas servir de monnaie d'échange ?

— Le café et les métaux sont plus utiles pour ça. Mais pas les bijoux de grand prix qui, de toute façon, seraient ridicules sur des Cattenis. Les Eosis avaient un appétit démesuré d'acquisitions, pour le simple plaisir de posséder. Je crois pouvoir retrouver à quel musée appartenaient ces tableaux. Nous avons aussi découvert que, pour le moment, la Terre ne s'intéresse qu'aux articles comestibles et commercialisables. Toutefois, le trésor contenait une quantité considérable de pièces d'or cattenies, que j'aimerais utiliser pour le reste du matériel nécessaire à Botany et à la Terre.

— Tu te préoccupes aussi de la Terre ?

— Oui. La planète a été pillée par les Eosis, par pur plaisir de possession, semble-t-il maintenant. Mon plan est d'y retourner dès que le BASS-1 sera révisé, et de leur rendre une partie du butin que nous

avons récupéré. J'ai aussi un projet, que je dois discuter avec les coordinateurs terriens, pour rétablir le commerce avec eux. Et les bazars.

Zainal ne put réprimer un sourire.

— Les capitaines cattenis ont volé tout ce qui n'était pas boulonné au sol, comme dit Nonante, alors la Terre est retournée au troc. Si nous obtenons des Terriens qu'ils acceptent dans leur espace les Cattenis, ou au moins des astronefs cattenis basés à Botany, et les laissent atterrir pour commercer, chacun pourrait trouver ce qu'il lui faut et proposer aux Cattenis des produits qui les intéressent. Le marché est au point mort sur Barevi, et il a besoin de nouveaux produits. Il a surtout besoin de se débarrasser de matériel invendable. Et la Terre manque cruellement de ce qui pourrit dans leurs entrepôts. Barevi aurait tout à gagner à ce troc, mais je ne sais pas si Botany, et encore moins la Terre, l'accepterait.

— Nous venons en paix, montrez-nous vos bazars, ironisa Iri.

— Pourquoi serait-ce à Botany de faire tous les efforts pour établir ces rapports ? demanda ensuite Zainal.

— Bonne question. Y a-t-il maintenant un nouveau gouvernement stable sur la Terre, comme le dit Chuck ? demanda Iri, plein d'espoir.

— Oui, une coordination des efforts et des ressources, dit Zainal, approuvant ce qu'il avait vu. Par exemple, nous avons apporté des médicaments issus de la sphère d'influence d'un coordinateur américain à son homologue africain, et nous avons reçu du café en grains en échange, qui s'est révélé une remarquable monnaie d'échange sur Barevi.

— Les Cattenis aiment le café ? demanda Iri, ironique.

— Tu aurais dû voir ce qu'on pouvait acheter avec quelques livres de café. Et tu le verras. Je projette de rapporter des plants de café de notre prochain voyage sur la Terre, dit Zainal, sentant son enthousiasme revenir, et de les cultiver dans le Sud-Ouest, près des terres des Massaïs.

— J'aime bien une tasse de café le matin, et même trois, dit Iri. Tu n'aurais pas rapporté une machine à espresso, par hasard ?

— Non, mais je suis sûr d'en trouver une sur la Terre. Même si je ne sais pas ce que c'est.

Iri soupira, puis posa sur le bras de Zainal une main sillonnée de veines saillantes, aux articulations enflées.

— Quand tu auras mon âge, tu verras que la nourriture est à peu près le seul plaisir qui reste.

— Nous avons du robusta du Kenya, et de l'arabica plus doux de Sainte-Lucie.

— Vous avez traversé des continents entiers sans problème ?

Zainal acquiesça de la tête.

— L'effet de surprise fut notre principal avantage. Mais nous avons été accueillis partout avec courtoisie. Je ne sais pas comment d'autres groupes de Cattenis seraient reçus.

— Avec suspicion, sans aucun doute ?

— C'est possible, sauf si nous négocions leur arrivée pacifique avec Chien de Garde, l'agence de sécurité. Je ne sais pas comment les Terriens repousseraient une armée hostile, mais ils seraient avertis de son arrivée avant qu'elle n'atteigne la Terre. Comme dit Kris : « Chat échaudé craint l'eau froide. » Il y a aussi la question des ressources. L'entreprise cattenie a bien dégénéré depuis que la force contrôlante est inactive.

— Kamiton et les autres ont du mal à effectuer la transition maintenant qu'il n'y a plus d'Eosis.

Zainal hocha la tête, et le juge reprit :

— L'histoire nous apprend que c'est une chose de faire une révolution, et une autre d'en guérir. La Terre s'en sort mieux cette fois, remarqua laconiquement le juge. Et s'ils réussissent, ce sera la première fois dans le long combat de l'humanité. Puissé-je vivre pour le voir !

Il poussa un profond soupir.

— Qu'est-ce que tu projettes d'autre, Zainal ?

— D'utiliser nos vaisseaux pour faire la navette entre la Terre et Barevi, et commencer La collecte organisée des produits des mondes miniers cattenis.

— Et le reste des Terriens disparus ?

— Cela demandera beaucoup plus d'organisation – et d'échanges – que je ne peux en envisager pour le moment, mais j'ai obtenu des listes de vaisseaux d'esclaves et de leur destination. Échanger des travailleurs sera sans doute plus difficile, sinon tout à fait impossible. Ton espèce convient admirablement au travail requis pour faire fonctionner ces planètes et leurs installations. La Terre a autant besoin de ressources minérales que Catten. Un peu de concurrence ne peut être que bénéfique. Ce que j'envisage aussi, c'est la coopération entre les Cattenis et les Terriens.

— La politique a toujours mis des gens étranges dans le même lit.

Zainal ne comprit pas bien comment cette référence pouvait s'appliquer à leurs deux espèces, d'autant moins qu'il ne voyait rien d'étrange à avoir Kris dans son lit.

— Tu dis que des coordinateurs gouvernent la Terre ?

Zainal hocha la tête.

— Je dois réfléchir au moyen de généraliser la coordination.

Comme ils arrivaient au bâtiment principal de la Retraite, il tapota de nouveau le bras de Zainal.

— Beau travail. Tu penses. Et ce sont des hommes qui pensent qu'il

nous faut en ce moment.

— Il y a beaucoup de choses que nos deux races peuvent échanger, pour leurs bénéfices réciproques.

— Alors, nous avons besoin de plus de coopération et de coordination.

Le juge descendit de sa voiturette et regarda Zainal, l'air interrogateur.

— Tu as convoqué une assemblée pour ce soir ?

Zainal hocha la tête.

— Eh bien, nous coordonnerons donc les efforts.

Le juge s'éloigna, saluant à droite et à gauche ceux qui lui disaient bonjour.

Constatant qu'il était affamé, et affamé de nourritures botaniques, Zainal se rendit au grand réfectoire. Un râblé rôti bien juteux lui semblerait délicieux, accompagné de tubercules. Des semences de pommes de terre, voilà ce qu'il devait se procurer la prochaine fois. Et d'autres légumes terriens qui pousseraient bien ici. Kris ne lui avait-elle pas dit que l'un de leurs chauffeurs s'était mis à la culture ? Il y avait toujours tellement à faire et à prévoir. Pourrait-il jamais revenir sur Botany et y rester ? Pourquoi le devoir ne cessait-il de l'en éloigner pour tenter l'impossible ?

Parce que c'était ce qu'il avait entrepris et dont il se sentait responsable. Il se demanda si les Eosis étaient animés des mêmes dispositions. Mais il n'était pas eosi, il était botanien – il n'était plus catteni, mais citoyen de et pour cette planète. De et pour ce monde, il ferait tout son possible pour que ce monde continue, avec toutes ses promesses et son abondance.

Une main caressa son épaule et, tournant les yeux, il vit Kris près de lui dans la queue, attendant d'être servie.

— Du râblé, s'il te plaît, dit-il, montrant son morceau préféré. Tu ne croirais jamais combien ces râblés nous ont aidés dans nos voyages, dit-il à la serveuse.

— Vraiment ? fit-elle, étonnée. Contente de vous revoir, Zainal, Kris. Et merci pour le café. Même si nous sommes toujours obligés de le rationner.

— Plus pour longtemps, dit Zainal avec la confiance désinvolte qu'il ressentait maintenant.

Kris prit aussi du râblé et, pendant qu'ils choisissaient parmi les salades, elle s'interrompit pour montrer à Zainal Peran et Bazil, assis avec Brone, l'air très contents d'eux.

— C'est l'enseignant enseigné, murmura-t-elle, car Brone tournait la tête de côté et d'autre, observant la salle sans discontinuer.

Cherchant une table, ils virent d'autres membres de leur équipage en train de dîner avec des parents ou des amis. Toutefois, Floss, Clune

et Dits étaient seuls à une grande table vers laquelle ils se dirigèrent.

— Ça semble bon d'être rentré chez, soi, dit-elle.

— Oui, ça semble bon de ne plus avoir...

Floss haussa les épaules.

— De ne plus avoir peur ? demanda Clune, lui prenant la main en souriant.

— Ouais, c'est le mot. Tout le monde aime ma robe, ajouta-t-elle, lissant le tissu sur ses hanches. Aucune femme n'en a une pareille.

— Et il est peu probable qu'elles en aient jamais, dit Kris.

— Nous n'allons pas retourner en Afrique ? demanda Floss.

À l'évidence, elle aimait les tissus aux couleurs éclatantes. Et ça lui allait bien.

— On en discutera ce soir, dit Zainal d'un ton définitif.

— Il le faut, dit Clune, portant sa tasse à ses lèvres. Je suis devenu accro au café comme tout le monde.

Il savoura une gorgée.

— On peut obtenir l'autorisation d'atterrir partout rien qu'en promettant une provision de café.

— Il y a mieux à faire que ça, dit Ditsy, légèrement dédaigneux.

— Ferris te manque ? demanda Kris.

— Ouais, dit Ditsy d'un ton sinistre, posant la tête sur sa main, l'air désolé. J'aurais jamais pensé qu'il pourrait m'abandonner pour un dentiste.

— À propos, nous n'avons jamais demandé à un de ses amis dentistes de venir travailler sur Botany, dit Kris d'un ton coupable.

— Il y a des tas de choses que nous n'avons pas pu faire, dit Zainal, hochant vigoureusement la tête pour indiquer qu'il ferait mieux la prochaine fois.

— Pense à tout ce qu'on a réalisé, Zainal. Ce n'est quand même pas si mal, dit Kris.

Seigneur, étaient-ils tous déprimés ? Kathy Harvey désirait ardemment effectuer des miracles de réparations sur les satellites, surtout avec le beau jeune homme du coord vert – Wendell. Était-ce bien son nom ? Oui, John Wendell. Kathy avait été cafardeuse de temps en temps. C'était Jax qui avait averti Kris de l'intérêt qu'elle portait au beau spécialiste en communications qui était maintenant à des mondes de distance. Enfin !

Beaucoup de Botaniens vinrent échanger quelques mots avec eux et, au ton général des commentaires, Kris comprit que la majorité était impressionnée par les résultats visibles de leur première mission, même si elle n'avait pas été aussi fructueuse que Zainal le prévoyait. Il avait rendu les pépites et les paillettes d'or à Mike Miller, très étonné de les récupérer. Il lui avait aussi demandé de quels métaux il disposait en quantité suffisante.

— Zut, tu peux garder tout l'or, Zainal. Il ne nous sert à rien ici.

— Je ne pourrais pas tout utiliser, Mike, car la plupart des pays ne garantissent plus leur monnaie sur l'or. Le café en grains est plus utile. De même que le cuivre, l'étain, le plomb et le zinc.

— Qui aurait cru ça ? dit Mike, dont la mâchoire s'affaissa de surprise.

Il lui signa quand même un reçu pour l'or, et Zainal lui enseigna la combinaison numérique du petit coffre-fort.

— Viens chercher les métaux ordinaires quand tu voudras.

Zainal ne répondit pas à cette remarque, qui sous-entendait que Mike, quant à lui, était d'accord pour d'autres expéditions. Kris le remercia en souriant.

— Tu sais, dit-elle, le coord m'a donné l'impression que le problème n'est pas seulement le manque de transports pour les ressources que la Terre possède encore. Ils ont aussi besoin de mineurs. Je parie qu'ils pourraient employer tous ceux qui viendraient.

Elle vit que Zainal retournait cette idée dans sa tête. Il réfléchissait beaucoup ces temps-ci, plus silencieux que d'habitude. Mais elle avait aussi des choses à ressasser.

La prochaine fois, elle emporterait beaucoup plus de râblés et de farine. Elle se mit à inventorier mentalement les autres ressources naturelles de Botany, par rapport à ce qu'elles rapporteraient sur terre. Ils pouvaient partager davantage jusqu'à ce que la Terre ait reconstitué son agriculture.

C'est pourquoi l'apparition de Léon Dane à leur table lui sembla naturelle, et elle lui parla de leur voyage au Kenya et de l'épidémie de typhoïde. Elle savait que Léon et son équipe avaient beaucoup travaillé à cataloguer les herbes et les racines médicinales de Botany. Cela, pour trouver des substituts aux médicaments terriens qu'ils n'avaient plus. Jusque-là, il n'y avait pas eu d'épidémie, sauf de rougeole. Elle avait suivi son cours – surtout dans les crèches, naturellement, mais sans sérieuses séquelles pour aucun des enfants.

— Est-ce vrai que certaines compagnies pharmaceutiques fonctionnent toujours sur terre ? demanda Dane, se glissant sur une chaise pour savourer son café. C'est ce que vous avez rapporté de mieux, ajouta-t-il avec un grand sourire. Ces grains sont d'excellente qualité.

Kris renifla.

— Ce sont des robusta du Kenya. Mon odorat s'est beaucoup affiné sur Barevi.

— C'est ce qu'on dit, remarqua Léon en souriant. Bon, est-ce que vous pourrez me rapporter certains trucs à votre prochain voyage ?

— Tu supposes donc qu'il y en aura un autre ? demanda Zainal, haussant des sourcils étonnés.

— La rumeur, mon vieux, et je crois que ce n'est qu'un début. Vous allez rapporter des plants de café, non ?

— Où as-tu entendu ça ?

Léon se gratta la tête, grimaçant comme pour stimuler sa mémoire.

— Sais pas. Sans doute par Sarah McDouall, ou peut-être Chuck. Il nous a parlé de la péninsule équatoriale. Elle pense que le climat conviendrait au café, et peut-être même aux bananes et à la canne à sucre. À propos, ce sucre brun que vous avez rapporté est un délice. Et je me suis fait donner une banane en douce.

— Tu as bien fait, Léon.

— Les bananes ont eu un grand succès au service pédiatrique. Les gosses ne savaient pas ce que c'était, mais ils ont bien aimé le goût.

— Il faudrait en savoir plus sur la culture des bananes et du café, dit Kris avec nostalgie.

— Laisse-nous le temps. La bonne vieille méthode par essais et erreurs a de grandes vertus pédagogiques, dit Léon avec insouciance.

— Ce n'est pas juste, dit Kris, coulant un regard à Zainal pour voir comment il accueillait ces idées.

— On devra faire du troc pour obtenir ce qu'il te faut, disait Zainal. Peut-être avec des plantes de Botany.

— Je vais demander à Sarah de revoir les fichiers et diapos botaniques, pour voir les spécimens que nous pouvons leur proposer en vue d'analyses, dit Léon.

Puis il claqua la main sur la table et se leva.

— Il faut que j'y aille. Je voulais juste vous dire merci.

Il vida sa tasse et, avant de sortir, fit un détour pour la déposer dans la vaisselle sale.

— Je voudrais bien qu'on fasse quelque chose de spectaculaire pour la Terre, dit Floss. Pendant que vous étiez à Manhattan, on a discuté avec des équipes de l'aéroport. Ils ne savaient rien de Botany et des colonies d'esclaves cattenies. Je crois qu'ils avaient tous envie de monter clandestinement à bord du BASS-1 pour venir ici.

— Il y a des problèmes sur tous les mondes, Floss, dit Kris.

— Oui, mais on est quand même mieux lotis qu'eux, remarqua Floss. Bon, viens, Clune. Je suis de service.

— Moi aussi, dit Clune, vérifiant que les tasses étaient vides avant de les enlever, passant les doigts dans les anses.

Zainal tourna vers Kris un visage stupéfait.

— Elle est de corvée de vaisselle, et elle y va de bon cœur ? Qu'est-ce que tu dis déjà sur les miracles ?

— Puissent les miracles ne jamais cesser, dit Kris. Elle a appris pas mal de choses pendant le voyage.

— On dirait. Maintenant, mon cher cœur, nous devons faire des plans.

— C'est bien ce que je pensais. Tu es très songeur depuis quelque temps.

— Encore mon imagination débordante, dit-il avec un grand geste.

Il se pencha et l'embrassa sur la joue.

— J'ai du temps avant que les Fermiers viennent chercher leurs récoltes. Et nous avons nos propres récoltes à faire.

À cet instant, Gino Marrucci entra au réfectoire et il s'approcha d'eux avec un bloc-notes dont les feuilles voletaient tant il marchait vite.

— Salut, Zainal. Content de te trouver.

Il baissa les yeux sur ses notes.

— J'ai les approvisionnements pour tous les KDM et KDL. Tu prévois d'emmener Bébé aussi ?

— Il doit être prêt si nous en avons besoin. Est-ce que Peter et Aarens sont parvenus à fabriquer une capsule d'alarme à long rayon d'action ?

— Pas pour les distances que nous aurons à couvrir.

— Enfin, on pourra envoyer Bébé enquêter sur la vieille excavation que les Eosis ont faite sur notre lune.

— Tu crois que les Eosis ont planqué des trucs sur notre lune ?

— C'est une possibilité, dit Zainal.

— Comme l'étaient les « pains » de la décharge, dit Kris.

Il haussa les épaules.

Puis il parcourut les listes de Gino, et approuva la composition des équipages en y apposant ses initiales.

— Tout cela dépend de l'approbation de l'assemblée, tu le sais ?

— Tous les gosses, y compris les tiens, sont partis à la chasse au râblé, et en cuisine on se prépare à les griller et rôtir jusqu'au dernier.

— J'espère qu'ils trouveront des nids et des œufs. On pourrait dénicher un incubateur et donner aux Terriens des poussins de râblés, remarqua Kris. Personnellement, je n'aime pas les œufs de râblés, mais c'est mieux que rien.

Elle eut la vision d'élevages de râblés remplaçant les porcheries dans les prairies de Secaucus, avec Murray en éleveur. Elle pouffa, et ne répondait pas à l'interrogation muette de Zainal. Naturellement, apporter sur la Terre des formes de vie extra-planétaires posait des problèmes. La première tentative n'avait pas été concluante.

Zainal devint de plus en plus nerveux au cours de l'après-midi, et elle s'inquiéta. Il en avait tant fait, ces derniers temps. Qu'est-ce qu'il attendait de lui-même ? Certainement beaucoup plus que les autres n'en attendaient de lui.

Sally Stoffers fit une brève apparition pour apporter un message.

— À la Bourse, on n'a jamais coté les bunts cattenis par rapport aux dollars américains ou aux livres anglaises. Mais Mike a suggéré que

nous adoptions l'étalon or : les pièces cattenies sont en or à vingt-quatre carats, avec juste assez d'impuretés pour que le métal ne soit pas trop mou. Ça te donnera les équivalences, dit-elle en lui tendant ses notes, et c'est beaucoup plus que ce que nous avons emprunté à Mike Miller. Et ça n'inclut même pas les bijoux, juste les pièces. Les gemmes de tous ces bracelets, bagues et autres pourraient acheter tout ce qui reste de Manhattan. Si Manhattan était toujours à l'étalon or.

Quand Zainal décida enfin qu'il était temps de se rendre à l'assemblée du soir, il avait l'air plus abattu que jamais, et Kris ne trouva rien pour l'égayer.

— Je n'ai pas rapporté tout ce que j'avais prévu, remarqua-t-il en arrivant dans la salle.

Puis il redressa les épaules et entra d'un pas résolu.

L'assistance était encore plus nombreuse que la dernière fois, ce que Kris trouva encourageant, même si Zainal sembla ne pas le remarquer. Brone était assis dans la première rangée, avec les deux garçons qui faisaient des gestes frénétiques pour attirer l'attention de leur père, jusqu'au moment où Brone leur murmura quelque chose. Ils s'assirent alors sur leurs mains, s'efforçant de réprimer une réaction si peu cattenie. Ditsy, Clune et Floss étaient assis derrière eux. Floss, le visage encadré de ses cheveux bien coupés, portait la deuxième de ses robes neuves, la bleu vif. Leurs compagnons de voyage avaient pris place dans la même rangée, rayonnant à l'entrée de Zainal et de Kris, qui provoqua des murmures dans l'assistance.

Dorothy Dwardie, le Dr Hessian et les autres membres du Conseil de Gestion de Botany, dont Worry, montèrent sur l'estrade, et cette fois le juge Iri Bempechat arriva le dernier et leva son maillet pour ouvrir la séance. Un silence respectueux tomba sur la salle.

— Comme vous le savez, Zainal et son équipage d'explorateurs sont revenus sains et saufs, et nos tasses à café sont pleines. Il désire vous expliquer ce qui s'est passé et pourquoi. Je vous prie de lui accorder toute votre attention.

Zainal ne monta pas sur l'estrade, mais resta au niveau du public.

— Nous avons réussi, mais pas aussi bien que je vous l'avais annoncé, commença-t-il, étonné d'entendre quelques huées.

— Vous êtes tous revenus, vous nous avez rapporté du café et des tas de matériels impossibles à trouver ailleurs, Zainal. De quoi te plains-tu ?

C'était Worry qui avait parlé, et Kris fut soulagée que les détracteurs les plus bruyants se soient tus.

— Sally Stoffers a la liste des ressources de Botany que j'ai troquées, dit Zainal, montrant celle-ci dans l'auditoire.

— Il s'en est très bien sorti, mes amis. Nous tous aussi, d'ailleurs. On s'est bien mis au marchandage, surtout avec ces marchands bareviens

tellement près de leurs sous.

Zainal salua ce commentaire d'un air reconnaissant.

— Je n'ai pas accompli tout ce que je vous avais promis.

Il ne s'excusait pas, réalisa Kris, il expliquait.

— Aujourd'hui, Barevi est un monde différent de celui que j'ai connu.

— Normal, ils ont perdu la guerre.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, répliqua Zainal, exaspéré et peut-être incapable d'expliquer ce qui le poussait à faire cette confession. Et tout bien considéré, je crois que votre planète s'est mieux adaptée.

— Tant mieux pour la Terre ! cria quelqu'un, brandissant le poing en un geste de supériorité.

— Botany est dans une situation extraordinaire, poursuivit Zainal. Les deux mondes sont à un moment décisif, je crois. Je le sais.

Sa poitrine se souleva en une profonde inspiration.

— J'aimerais penser que nous pouvons en faire plus pour la Terre, votre planète, et pour la mienne.

— Les envahir ? cria quelqu'un.

— Les Eosis étaient manipulateurs et... malfaisants, dit Zainal. Ils ont perverti ma planète et en ont soumis beaucoup d'autres.

— C'est leur problème.

— Non, c'est aussi le nôtre. Nous habitons la même galaxie. Nous pouvons en faire plus pour aider à la reconstruction de votre monde. J'aimerais pouvoir en faire autant pour la mienne... et la nôtre !

Il se hâta de poursuivre, de crainte qu'on ne l'interrompe.

— La flotte spatiale de Botany pourrait être sans prix pour les deux mondes, ou plutôt pour les trois, y compris Barevi.

Il inspira rapidement.

— J'aimerais que vous réfléchissiez à l'utilisation de nos astronefs...

— Ceux qu'on a volés aux Cattenis ?

— Oui, ceux-là mêmes. Pour transporter de Barevi sur la Terre tout ce dont ils ont besoin. Vous savez sans doute tous que nous avons récupéré deux coffres de trésors eosiens, avec lesquels nous pouvons probablement acheter tout ce qu'il y a dans les entrepôts bareviens et le rapporter sur la Terre. Là-bas, ils font des échanges. Si les marchands de Barevi affrètent nos vaisseaux, nous pouvons faire en sorte que tout retourne sur la Terre !

— Ouah !

— Dis donc, tu vois GRAND !

— Et on fera payer le transport aux Bareviens, non ?

— Et les captifs, cria une femme d'une voix presque stridente pour dominer les commentaires des assistants.

— Eh bien, j'y ai beaucoup pensé, et d'autant plus que Kris et Kathy

ont failli être déportées dans une colonie d'esclaves, comme beaucoup d'entre vous le savent sans doute. Si nous nous mettons à exporter les métaux et les minerais de Botany sur Barevi et sur la Terre, nous perturberons leurs exportations, ce qui d'ailleurs est déjà le cas. Un (il leva la main, énumérant ses arguments sur ses doigts), la Terre aura les métaux dont elle a besoin pour relancer ses industries, et deux, nous réduirons la demande de ce que produisent les colonies d'esclaves. Et s'ils n'ont plus besoin d'esclaves pour les mines, nous pourrons peut-être les racheter. C'est ce que nous désirons tous, non ? La libération des esclaves ?

— Cette guerre civile concerne les droits planétaires, cria quelqu'un avec un fort accent du Sud.

— Tu crois que ça marchera ? demanda une femme.

— J'aimerais essayer, dit Zainal. Maintenant, ce que je vais vous dire ne plaira peut-être pas à tout le monde, mais j'en ai parlé au juge (il se tourna vers Iri qui hochait la tête d'un air approbateur) et, sans vous offenser, nous, les Cattenis et les Humains, nous ne sommes pas tellement différents.

— Ouais ? Depuis quand ?

Personne ne fut assez rapide pour voir d'où venait la question.

— Depuis que je sais que nos deux espèces veulent explorer l'espace, et que nos deux populations ont besoin d'autres mondes pour se développer.

— Bon argument, dit le juge avec un petit coup de maillet.

— Proposes-tu de nous allier avec les Cattenis ? demanda Dick Aarens, bondissant sur ses pieds.

— Pourquoi pas ? Ils n'ont pas pu vous dominer, n'est-ce pas ? Vous les avez obligés à évacuer la Terre.

— Mais devenir les partenaires des Cattenis ? insista Aarens.

— Les battre à leur propre jeu ? suggéra le juge.

— Ça vaudrait mieux que de les combattre, dit fermement Dorothy Dwardie. Où en serait la Terre si nous avions disposé de la technologie des Cattenis ?

— Écoutez, je ne sais pas ce que penseront de cette idée les coordinateurs de la Terre – les gouverneurs effectifs de la planète, je vous le rappelle –, mais j'aimerais la leur proposer et leur apporter certaines fournitures essentielles dont nous *savons* qu'ils ont besoin. Et rapporter sur Botany des plants de café, des bananiers et autres plantes terriennes qui pourraient s'adapter ici, aussi bien que des gens capables de les cultiver correctement.

— On est tous pour le café ! hurla quelqu'un.

— Le thé aussi serait bien ici, suggéra une femme. Ils cultivent le thé au Kenya, tu sais.

Zainal hocha la tête et nota la proposition.

— Ça ne coûterait rien à Botany, dit Zainal, maintenant que nous avons... combien, Sally ?

Sally se leva.

— J'ai calculé que les pièces d'or des Cattenis valaient environ trois quarts d'un milliard de dollars d'après les derniers cours des changes.

— C'est assez pour racheter aux Bareviens tout ce qu'ils ont pillé sur la Terre, si nous marchandons bien, dit Zainal. Je vais demander aux coordinateurs de toute la zone urbaine de New York si nous pouvons utiliser l'aéroport de Newark pour le troc du siècle. Nous fournirons la monnaie, qui ne nous a rien coûté de toute façon, et votre planète pourra racheter tout ce dont elle a besoin pour rééquiper les usines abandonnées. Pourquoi perdre notre temps et notre carburant à marchander sur Barevi alors que nous pouvons leur prendre de l'argent en transportant tout sur la Terre et en laissant les autres marchander !

— Tout le plaisir est dans le marchandage ! protesta une voix féminine.

Worry se leva et attendit que le silence se fasse.

— À mon avis, les suggestions de Zainal ont du mérite et comportent des avantages certains – pour nous, pour la Terre, et accessoirement pour Barevi. J'ai parlé avec Chuck et Kathy Harvey de leurs aventures sur notre monde natal. Ce serait vraiment jouissif de se montrer plus futés que les Cattenis – sans t'offenser, Zainal, mais tu es maintenant plus botanien que catteni. De toute façon, vu que tu n'as pas vraiment besoin de notre approbation, étant un citoyen libre et la personne qui nous a aidés à acquérir tous les astronefs de notre flotte spatiale, je trouve que tu as ton mot à dire sur leur utilisation. Et s'il faut en passer par quelques magouilles pour libérer les esclaves, eh bien, vas-y. Personne d'autre ne fait rien pour les libérer, exact ?

Ce discours sans fard froissa quelques susceptibilités et souleva une vague de commentaires et de réfutations, que le juge toléra jusqu'au moment où il ressentit la nécessité de calmer les vociférations les plus bruyantes.

— Votons d'abord pour savoir si oui ou non Zainal doit retourner sur la Terre avec les matériels qu'il a acquis pour eux sur Barevi grâce à son troc de café.

Chuck se leva d'un bond.

— Je demande que l'assemblée autorise Zainal à retourner sur la Terre et à traiter avec les autorités locales sur la meilleure façon de soulager leurs pénuries. Je demande qu'il soit autorisé à proposer aux coordinateurs terriens que la flotte botanienne transporte sur la Terre les matériels de Barevi en vue d'un troc général.

— J'appuie ces deux motions, dit Dorothy Dwardie, se levant à son tour.

Beaucoup d'autres furent de cet avis, et les deux motions furent rapidement adoptées. Zainal baissa la tête devant cette manifestation de soutien.

— Je trouve un peu tirée par les cheveux cette idée de forcer les trafiquants d'esclaves à nous rendre les nôtres, Zainal, dit Dick Aarens, mais il avait quand même soutenu les deux motions.

— C'est sans doute vrai, Dick, et si tu as une meilleure idée, je suis tout prêt à l'entendre. J'en ferai part aux coords également. J'espère en rencontrer d'autres au cours du prochain voyage.

Il leva les mains pour rétablir le silence.

— Et je me demande si je peux ramener ici quelques Terriens triés sur le volet. Mon équipage vous dira que tout le monde enviait ce que nous avons ici, et qu'on nous a souvent demandé si nous accepterions des individus utiles.

— Nous ne voulons pas d'une explosion démographique sur Botany, Zainal, dit Léon. Saprستي, nous ne sommes pas équipés pour ça.

— On peut toujours construire d'autres maisons, dit le Dr Hessian, se levant pesamment à son habitude. Nous ne pouvons pas faire abstraction totale de la compassion.

— Je suis volontaire pour trier les candidats, dit Dorothy. Et maintenant que nous avons des astronefs qui feront la navette entre nos mondes, nous pourrions toujours en accepter pour des séjours limités.

— Avec des contrats en bonne et due forme, suggéra Sarah McDouall.

Tant d'autres commentaires fusèrent dans la salle que le juge dut donner de vigoureux coups de maillet.

— Si Dorothy est volontaire, nous pourrions ramener un nombre limité de candidats, dit Zainal. Limité en raison de la place que nous avons sur un KDM, ajouta-t-il avec un sourire pince-sans-rire.

— Personne ne voyagera en première classe, dit Kris.

— Le coord de Newark, Dan Vitali, a un petit-fils asthmatique à qui le bon air de Botany ferait le plus grand bien, dit Zainal.

— Et il nous a demandé s'il pouvait accepter des candidatures. Nous avons besoin de botanistes professionnels, Léon, et peut-être d'un plus grand nombre de mineurs. Exact, Mike ? dit Kris, tendant le bras vers Miller et ses hommes. Des gens expérimentés, comme des agronomes, pour savoir quels végétaux terriens, telles que les pommes de terre, s'adaptent bien ici, et quelles plantes indigènes nous pourrions envoyer sur la Terre.

— Et un dentiste. Avec tout son équipement. À propos, où est Eric Sachs ?

— Il fait de très bonnes affaires sur Barevi. Il n'a pas voulu abandonner ses patients en cours de traitement.

— On le ramènera à notre prochaine visite, remarqua Kris, tout en se demandant si l'exubérant Dr Sachs accepterait d'être rapatrié.

— Il nous faut du temps pour discuter ces idées en détail, dit le juge Iri, abattant son maillet pour se faire entendre. Mais convenons, ici et maintenant, de faire tout notre possible pour aider la Terre à résoudre ses problèmes et pour tenter d'établir des relations harmonieuses avec le gouvernement catteni et les marchands bareviens. Êtes-vous d'accord ?

Un rugissement d'approbation, des tapements de pieds et de bruyants applaudissements accueillirent ces paroles.

— Te voilà coincé, Zainal, dit le juge en lui donnant une tape amicale sur l'épaule pour la tâche qu'il s'était imposée à lui-même. Tu l'as voulu, tu l'as eu.

Kris se rua vers lui, précédant la foule, et serra dans ses bras Zainal qui souriait jusqu'aux oreilles de soulagement.

Peut-être cet homme exceptionnel parviendrait-il à réaliser les exploits auxquels il s'était condamné lui-même. Il lui rendit son étreinte, pas embarrassé pour une fois de se livrer à une démonstration d'affection si peu conforme aux coutumes cattenies.

— Largué je suis, largué je reste.

Elle comprit qu'il se vouait corps et âme à la réalisation de ses projets. Levant les yeux sur lui, avec admiration et amour, elle répéta :

— Larguée je suis, larguée je reste.

Elle réalisa que l'engagement de Zainal était aussi le sien, et elle resserra son étreinte.

1) . Chuck est l'un des diminutifs de Charles. (N. d. T.) ↵

2) . Macy's et Gimbel's : grands magasins de New York, comparables aux Galeries Lafayette et au Printemps. (N. d. T.) ↵

3) Starbucks : célèbre chaîne américaine de « bars à café ». (N. d. T.) ↵